LIBRARY
UNIVERSITY
TORONTO

CENT POÈTES

COMPIÈGNE — IMPRIMERIE HENRY LEFEBVRE

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris le Danemark, les Pays-Bas, la Suède et la Norvège.

S'adresser, pour traiter, à l'éditeur G. Havard Fils, *27, rue de Richelieu, Paris.*

LF.C
9493c

PAUL OLIVIER

Cent Poètes

Lyriques

Précieux ou Burlesques

DU XVII[e] SIÈCLE

avec, en guise de préface,

UN

Poème de **JEAN RICHEPIN**

58223
6/10/02

PARIS

G. HAVARD FILS, ÉDITEUR

27, RUE DE RICHELIEU, 27

—

1898

PQ
1175
045

LA BIBLIOTHÈQUE

Quel hiver peut faner vos rosiers remontants,
Quand sa neige serait la neige des cent ans,
O frais avrils toujours avrils, Lettres divines
Par qui même un front nu creusé d'âpres ravines
Est un parterre en fleurs, un champ lourd de moissons,
Un bois féerique plein des plus folles chansons,
Une riche cité débordante de foule,
Un océan roulant des trésors dans sa houle,
Un firmament criblé d'astres, un univers !
Sait-on quel âge on a quand on lit de beaux vers,
Qu'on étudie avec les savants et les sages ?
Ce n'est pas quarante ans ni cent, c'est tous les âges.
Ou plutôt ce n'en est aucun ; car les instants
Y sont de tous les temps ensemble et hors du temps.
O lecture, travail, Lettres magiciennes !
Il fait froid ; il fait nuit ; aux fentes des persiennes
Le vent aigu glapit dans son aigre hautbois ;
Les pieds chauds aux chenêts flambants d'un feu de bois,
Rien ne venant troubler ma paix, ma solitude,
Que de soirs merveilleux j'ai passés à l'étude,
Immobile comme un vieillard, dans la douceur
De vivre avec un cher poète, un grand penseur,
Sans que minuit sonné m'empêchât de poursuivre,
Sous le regard ami de ma lampe de cuivre !
Parfois c'est un auteur aboli que je tiens,
Et je songe : « Ses vers, ainsi qu'à toi les tiens,
« Lui furent doux alors qu'il se sentait en veine.
« Ah ! si ta gloire était, comme est sa gloire, vaine !

« Si ton œuvre dans l'ombre aussi s'engloutissait !
« Il se crut immortel. On ne sait plus qui c'est. »
Et me voilà pour lui pris d'une pitié tendre.
Comme s'il était là, ravi de les entendre,
Je dis ses vers tout haut de ma plus belle voix,
J'en fais sonner l'or tel qu'il sonnait autrefois,
Et je lui rends un peu de cette heure bénie
Où lui-même et son temps croyaient à son génie.
Il en avait, parbleu ! Tous n'ont pas mérité,
Ces abolis, l'oubli de la postérité.
Que d'injustes brevets souvent elle délivre !
Dans ma bibliothèque ainsi ce pauvre livre
Perchait obscurément sur les sombres hauteurs.
Fais-lui place au grand jour, rayon des bons auteurs !
Ah ! ces bons, qu'ils sont bons ! Famille aimée, aimante,
Innombrable, et dont tous les jours le nombre augmente !
Chaque admiration neuve en grossit les rangs.
Plus on vieillit, plus on y compte de parents.
Parents miraculeux, puisque l'on en partage,
Sans qu'ils meurent et sans l'amoindrir, l'héritage !
Parents prodigues ! Tous les siècles, les pays,
Ils en lèguent les biens à nos yeux ébahis.
Plus de durée en y plongeant, plus de distances !
Quand on vit avec eux, on vit mille existences.
Quelque monde qu'on cherche, ils en ont le chemin.
Une bibliothèque est tout le genre humain,
Et partout où passa dans le temps et l'espace
Son action, son vœu, son rêve, on y repasse.
On en est la mémoire ; on le voit, on l'entend
Qui reprend conscience en vous, ressuscitant.
Tout se réveille, tout renaît, contrée, époque,
Au Sésame-ouvre-toi du livre qui l'évoque,
Et d'un réveil si net, que soi-même en effet
On est contemporain des amis qu'on s'y fait.

Avec le Pentaour, exhumé d'une crypte,
N'ai-je pas habité ton sol, antique Égypte,
Porté le pschent, et sur le Nil aux bords fumants
Chassé les ibis bleus et les roses flamants?
Mahâ-bhârata, fleuve aux méandres énormes,
J'ai connu tes Dévas prenant toutes les formes,
Tes ascètes, lotus au poing, regards en bas,
Tes Kchattryas vainqueurs, et les lourds nitambas
Que d'un pas indolent roulent tes belles filles
Au rhythme de l'or clair qui tinte à leurs chevilles.
J'ai humé le nectar de ton ivresse, Hellas,
Lorsque tu célébras Salamine. O Pallas
Athéné, sous l'éclair de tes prunelles perses
Dans les flots égéens se fond l'orgueil des Perses.
Pallas, j'ai chanté l'hymne où retentit ton nom
Devant la colonnade en fleurs du Parthénon!
Li-Taï-Pé, j'ai dit tes vers à sept cadences.
Je sais, dans Martial, marier pour vos danses,
Gaditanes tordant votre ventre et vos reins,
Les crembales d'ébène aux ronflants tambourins.
Vieux Paris, à courir tes sinistres ruelles,
Avec le bon Villon, j'en ai vu de cruelles !
Nous avons mis à mal Rueil et Monpipeau ;
Mais Colin des Cayeulx n'a pas « gardé la peau »,
Et guéri pour toujours des faims et des pépies,
Il aiguise les becs des corbeaux et des pies.
Et nous, serons-nous grains dans ces noirs chapelets?
Bah! nous avons repris teint clair chez Rabelais
Où tu t'épanouis en pleine tumescence,
Luxuriante, soûle et belle Renaissance.
Jérémie, Izaïe, Ezéchiel, nabis,
Souillons nos fronts de cendre, arrachons nos habits,
Soufflons contre les rois les fureurs populaires !
Iaveh va montrer au vent de nos colères

Babylone croulant de la base aux créneaux.
O Catulle, le plus suave des moineaux
Est donc mort ? Lesbia, les paupières rougies,
En pleure ! Ciselons l'or fin des élégies,
Et faisons, pour l'honneur des délicats amants,
De ces pleurs enchâssés d'immortels diamants.
Sous ton rouge bonnet j'ai ta prunelle ardente,
Et j'ai ta bile et j'ai tes rancunes, ô Dante !
Et je les hais tous ceux que la torture tord.
Damnés justement, certe, eux qui t'avaient fait tort.
En hiéroglyphes blancs tracés sur des peaux brunes,
Les héros des Sagas m'ont enseigné les Runes ;
Nous avons empourpré la mer couleur de fiel ;
Et l'écume du sang a jailli jusqu'au ciel ;
Et nous avons chanté sur les harpes de pierre,
Fous de fureur, de coups, d'hydromel et de bière.
Saadi, j'ai touché tes roses de carmin,
Et l'odeur de la rose est toujours sur ma main.
O Shakespeare, empereur de toute l'âme humaine,
Tu m'as montré de long en large ton domaine,
Et rien qu'avec toi seul, ô Shakespeare, on connaît
Tout le tas de vertus et de vices qu'on est.
En humant cette absinthe en deuil dont le miel filtre,
Tes vers amers, ô grand Lucrèce, le noir philtre
Dans lequel une femme a noyé ta raison,
Il me semble à mon tour en flairer le poison,
Qu'a fait cuire à Suburre en sa verte bassine
Une Thessalienne à gueule d'assassine,
Pendant que sous les coups de son fouet vipérin
Vrombissait le sabot fait d'un magique airain.
Honte à la vieille ! Honte à l'amante perverse !
O quatrains de Khèyam ! Quel vin d'or il me verse
Cet ivrogne subtil, fougueux et souriant !
J'y bois tout le soleil. J'y bois tout l'Orient.

« Faites, faites, dit-il, de ma cendre une argile ;
« Qu'on la donne au potier ; que sur sa roue agile
« Il la façonne en jarre, et ce ventre divin
« Emplissez-le de vin, de vin, de vin, de vin ! »
Oh ! de quels vins je suis aussi la jarre pleine !
De tant de vins, tant, tant, que je perdrais haleine
A vouloir essayer d'en citer tous les noms.
O pauvre papier blanc, si nous l'entreprenons,
Tu deviendras un noir catalogue où défile,
Au gré du bouquiniste et du bibliophile,
Pêle-mêle, un ramas de classiques, grognons
D'être classés à la venvole en rangs d'oignons.
Chers amis, bons amis, je me ferais un crime
De piquer là vos noms au crochet de la rime.
Restez en paix fleurir dans l'ombre des casiers
D'où je vous tire avec des doigts extasiés,
Comme de vieux flacons de liqueur sans égale
Et dont avec respect, pieux, on se régale.
Peut-être que déjà c'est sacrilège un peu
De n'avoir pas gardé pour moi mon coin du feu,
Mes beaux soirs de profonde et douce solitude,
Mes rêves, rouges fruits fils de la pâle étude,
Mes bonheurs de vieillard que nul n'avait trahis,
Hôte de tous les temps et de tous les pays
Où mes livres sorciers avec eux me font vivre
Sous le regard ami de ma lampe de cuivre.

Jean Richepin.

AVANT-PROPOS

— *Cent Poètes ?*

— *Oui, Monsieur.*

— *Pourquoi cent ?*

— *Pour faire un compte rond. Notez bien qu'on aurait pu pousser jusqu'à deux cents.*

— *Allons donc ?*

— *Sans gageure. En ce temps-là, tout le monde faisait des vers. On en lardait, on en bardait la prose. C'était la fleur vermeille piquée dans le bec d'une volaille succulente...*

— *Des poètes pour rire...*

— *Que nenni. Vous verrez.*

— *En attendant, comment calculez-vous ?*

— *Mais d'abord, les « victimes de Boileau ». Comptez voir sur vos doigts. Cela fait bien quarante noms, embaumés dans un hémistiche ou tapis sous la croupe impudente d'un alexandrin barbu, carré dans votre mémoire.*

— *Et d'une. Ensuite ?*

— *Viennent dix ou douze poètes: Maynard, Théophile, Scarron, Saint-Amant, etc. ; ceux-là*

ont eu de la chance ; ils ont été souvent réimprimés ; l'on les trouve, dans toute bonne bibliothèque, avec le nom en or ou sur fond de percaline. Ils ne figurent que pour mémoire dans notre anthologie.

— Après ! De cent reste cinquante.

— Oh ! pour ceux-là, grâce, on vous prie. Ils se présentent avec une mine de déterrés, car c'est bien la première fois, depuis un long, long temps, que leur nom bruit à la lumière. Dame, comme de juste, on leur a fait la part belle ; ils sont si heureux, les pauvres, de pouvoir s'étirer, darder à droite, à gauche leurs membres à la gehenne, humer une longue lampée d'air vif et crier ouf ! Qu'ils jouent des coudes, tant mieux ! Qu'ils bousculent les autres, ressuscités d'hier ou vivants de toujours, tant pis ! Hein, comme ils se démènent, comme ils grouillent ! Ecoutez comme de l'un à l'autre la voix change, le ton s'exalte ! Oh ! la petite voix fluette ! Celui-ci est une basse chantante, je vous en réponds !

Ah ! mais, ce n'est pas commode, les diables de bonshommes, de les ranger en file ! Qu'on se figure un peu cent poètes de notre époque, pris à part ainsi et mis en rang ! Le beau remue-ménage !

Hé bien, il y a autant de différence entre l'Abbé, ici, et le Chevalier, là-bas, qu'aujourd'hui, entre Monsieur Un Tel d'une école et Monsieur Un Tel de

l'autre. Vous êtes en face d'un homme qui vous dit bel et bien : « Moâ ! » *comme le voisin ; il est brun, et l'autre est blond : il est pied-bot, si vous voulez ; l'autre est bègue-cornu : un aveugle ne s'y tromperait pas. Ah ! comme les vieilles formules, — A par ci, Z par là, — ces langes où vous fûtes bercé, — craquent, et s'émiettent et s'effiloquent au souffle de vie furibond, aux clameurs de tonnerre qui sortent à la fois de toutes ces poitrines dilatées !*

On vous avait dit : la route est droite, la route est blanche ; le soleil y ruisselle en nappes égales d'un bout à l'autre ; du village ici au hameau là-bas, point de halte, passez vite. Et vous n'avez pas fait cent pas qu'un tournant surgit ; une auberge se lève, au bord d'une haie chantante, toute blanche de lumière au creux d'un bouquet d'arbres. On entre : tintins de verre, chansons d' « *yvrongne* », *vin sémillant, bouches rieuses où trente-deux dents pétillent... Et c'est ainsi, le long de la route, à tout bout de champ.*

Eh bien, quoi? l'on s'arrête, l'on boit frais, et l'on passe. La ville, derrière moi, je la connais, j'y ai bu. L'autre, en face, à l'horizon, je serai toujours à temps pour y boire, j'y vais.

★

Autrement dit, n'est-ce pas, la route mène quelque part. Qu'on s'y attarde à muser une heure ici, deux heures plus loin, qu'est-ce que cela fait? On traverse le siècle de bout en bout, à l'amble, au pas, au galop, comme on veut, n'importe : quand même, l'on le traverse.

Voici la cour de Henri IV, celle de Louis XIII, de Louis XIV. L'une après l'une, trois ou quatre générations d'hommes s'en viennent à la parade, chantent les airs qui leur plurent, à Philis, à Margot, au jambon, à la lune, font trois tours et puis s'en vont.

★

C'est ce spectacle, ami lecteur, et lui seul, qu'on te propose. S'il ne t'amuse pas, c'est que vous êtes, Monsieur, bigrement difficile.

De préface, n'espérez mie. Pour peu que l'on se grise de salive, voyez donc : c'est dix pages, vingt peut-être, que l'on vous rogne, à vous bons poètes : dix pages de prose fuligineuse contre dix de vers flambants, gorgés de vin, tissus de soleil! Au diable l'écornifleur!

Une préface! Quand il y a Gautier, Gautier au buccin d'or, qui sonnait il y a cinquante ans et sonne toujours à qui prête l'oreille la diane retentissante, la seule diane capable de secouer de leur somme de fer les tristes abolis ; — Gautier, souffleur de vie au creux des yeux fanés, des fossettes

éteintes ; Gautier, subtil évocateur des soupirs mesurés, des lentes pâmoisons, des songes indiscrets et galamment pervers, des ivresses feintes et des désespoirs rebelles ; Gautier, ourdisseur délicat de la trame en ambre fin des cheveux de Philis, marbrier de son front, jardinier dévot des fraises de sa gorge ; Gautier, paranymphe des Apollons en perruque blonde et tonnelet de brocart d'or, des courtisans poilus du roi de bronze, au nez baroque en philtre d'alambic, éventrant le ciel de leur panache extravagant et fouettant l'air de leur moustache ; Gautier enfin, au regard clair, droit et net comme une épée, assistant, impassible, comme un dieu porte-glaive, à ce duel fougueux de l'imaginative contre la raison : quartes, feintes estramaçons, engagements, voltes, parades, ripostes, passes, reprises et bottes à fond de train.

Une préface ! Allons donc ! C'est le cas de dire, comme Molière à Boileau, sur le président du Fourcroy qui dévorait à table et coup sur coup trois gigots d'agneau : « Diable est-ce de la raison avec un filet de voix contre une gueule comme celle-là ! »

★

Vous, friands de scolastique et de « distinguo » qui voulez voir partout des écoles se différenciant, évoluant l'une devers l'autre ou l'autre devers l'une, il est tant d'ouvrages qui donneront pâture

à votre fringale ! Évolution, école, cela ne nous dit rien. Cet homme, est-ce un précieux, est-ce un burlesque ? Savoir, cela dépend. Il y a eu des burlesques parmi les précieux et des précieux parmi les burlesques. C'est l'éternelle histoire du lancier dans les dragons ou du dragon dans les lanciers. On ne sait jamais. D'Aubigné est précieux en 1600 ; Benserade burlesque en 1660. Le poète qui dit du grésil que « le monde est une tarte que l'hyver sucre pour l'avaler », d'un aqueduc, que c'est « un serpent liquide, un os dont la moëlle chemine » ; d'un arbre enfin que c'est « un lézard renversé qui pique le ciel et mord la terre, » — est-ce un poète précieux ou un poète burlesque ? Si l'on veut, les deux. Pour nous, ni l'un ni l'autre. C'est un poète, à coup sûr, et nul ne le conteste. La seule définition, semble-t-il, adéquate, est la suivante : Cyrano est un poète LYRIQUE.

Lyrique, Cotin l'enrubanné, oracle pimpant des dames ; lyrique, Scarron le divin cul-de-jatte ; Conrart, l'homme au silence prudent, lyrique ; aussi Monsieur de Marbeuf, sieur de Sahurs, exaltateur du cidre ; et Cadet Angoulevent, l'homme au nom du tonnerre ! Lyriques, tous lyriques ! Ce fou, qui fait surgir une guivre griffue d'un bouquet frémissant de lotus impossibles et de roses extravagantes, lyrique ! Lyrique, le charlatan qui fait pailleter les étoiles en plein midi ! Lyrique,

l'orfèvre prétentieux qui, debout sur un pied, tourne prestement un fin bijou, fût-il en chrysocale et les diamants de verre ! Lyrique enfin, lyrique quand même, ce plaisant coquecigrue qui me cueille une fleur, n'importe laquelle, et m'y fait, à son gré, découvrir la voie lactée, un chapeau de paille ou une clarinette.

Seulement, voilà : il y a lyrique et lyrique. Lecteur malin, tu sauras, chemin faisant, à quoi t'en tenir.

★

On a mis, pour chaque poète, un, deux, trois vers en guise d'épigraphe : un petit hors d'œuvre, à seule fin de stimuler et d'égayer l'appétit. (Nous concevons très bien, du reste, un volume tout entier composé d'épigraphes). Puis, cela permettait de sauver, quelques vers savoureux, impossibles à caser autrement : c'eût été dommage de les perdre.

Une Bibliographie, courte, mais assez complète termine le volume. On y a joint, quand faire se pouvait, les cotes d'inventaire ou de catalogue de la Bibliothèque nationale.

Les dates indiquées sont, pour la plupart, celles de la 1re Édition : les promeneurs des quais nous sauront gré de cette prévenance.

PAUL OLIVIER.

CENT POÈTES

I

De 1600 jusqu'à la mort de Malherbe, 1628

Les Attardés.	*Les Précurseurs.*	*Disciples de Malherbe.*
La Roque.	cardinal du Perron.	Lingendes
du Rosset.	d'Aubigné.	d'Infrainville de Touvant.
de Nervèze.	Motin.	
de Lortigue.	d'Urfé.	Maynard.
Bernier de la Brousse.	Cadet Angoulevent.	Racan.
Pyard de la Mirande.	Louys de Chabans.	
de Maloysel.	Marbeuf de Sahurs.	
Mlle de Gournay.	des Yveteaux.	
Vermeil.		
Expilly.		

Classification très approximative; en réalité de 1600 à 1628, et même au delà, c'est l'anarchie, la débandade; chacun fait son petit bonhomme de chemin sans s'inquiéter des autres.

Une seule chose à noter : le public depuis Ronsard a pris goût à la lecture des vers. On savoure un beau volume de sonnets à l'égal d'un roman. Les « Attardés » sont en majeure partie des poètes de province, nés en province, établis en province, morts en province : ils ont connu, sur le tard, les vers de Ronsard et de ses disciples; ils en ont subi l'in-

fluence, très certainement ; mais leur vers a quelque chose de fruste, de carré qui sent le terroir et le rend bien personnel.

Les précurseurs sont des poètes précieux ou grotesques, en quelque sorte avant la lettre, comme le cardinal du Perron dont Perrault disait : « plus de soixante ans à l'avance, ce diable d'homme a écrit en style d'aujourd'hui »

Je te sauvay des flots qui te faisoient la guerre
Loge ta nef au port, ton cœur avec le mien...
Labyrinthe d'ennuis qui l'homme va perdant,
Folastre volonté du vice desbordant...

LE SIEUR DE LA ROQUE

(Né après 1550, mort avant 1615.)

S. G. de la Roque, né à Clairmont en Bauvoisis, fit un long séjour en Provence; ce fut un exalté, en fièvre continuelle d'amour, recherchant avec une ardeur maladive les rencontres dangereuses : à maintes reprises, possédé d'une « tragique et haultaine passion », il voyagea, savourant avec délices « son amère poincture », exprimant sa souffrance en beaux vers :

Si j'ay parlé de feu j'estois tout enflamé,
Si j'ay parlé de traicts j'en estois entamé,...

Il traduisait et paraphrasait les poèmes d'Ovide, l'Arioste, les touchantes histoires de Pyrame et de Thisbé, d'Hèro et de Léandre.

Colletet estime ses sonnets à l'égal des sonnets de Desportes.

Nymphes, demandez vous qui fait que je souspire,
Pourquoi j'ay le teint palle et l'œil noir et cavé ?
Las, j'ay perdu mon cœur. Ne me sçauriez vous dire
Laquelle d'entre vous le peut avoir trouvé ?

*

Cette belle fontaine est le mirouër d'Amour.
Les graces, les beautez s'y baignent nuict et jour
C'est le lustre et l'honneur du jardin de Cithere
Passant, cherche à noyer ta soif d'aultre costé.
D'autant que ma fontaine a ceste qualité
Que tant plus on en boit, moins on se desaltere.

*

O Seigneur, devant toy passe un siecle d'années
Comme font devant nous les plus courtes journées;
Nos secrets à tes yeux ne sont jamais cachez.
Tu vas comptant les pas du soir et de l'aurore ;
Les heures, les momens, les minutes encore
Tour à tour devant toy raportent nos pechez.

Les roses de nos ans de l'orage battües
Nous semans dans le cœur leurs espines pointües
Y laissent l'esguillon d'un triste souvenir.
Ceux qui sont enchantez de ces erreurs mondaines
Changent leurs yeux honteux en ameres fontaines
Et plaignant le passé redoubtent l'avenir.

*

Puisqu'à si beau soleil j'ay mon aisle estendüe,
Plus mon desir me pousse et m'esleve là-haut,
Plus je pers mon sejour, plus mon desir est chaud ;
Je mesprise la terre et surmonte la nüe.

Je ne crains le malheur ny la perte cognüe
Du jeune audacieux ny son funebre saut.
Bien que je tombe ainsy (chétif!) il ne m'en chaut :
La mort pour tel dessein n'espouvente ma vüe.

Mon cœur s'escrie alors, estonné du danger :
« Malheureux, où vas-tu, si prompt et si légèr?
Tousjours un repentir suit pareille entreprise.

— Non, ne crains poinct, mon cœur. Ayde-moy seulement :
Celuy meurt au berceau qui son bonheur mesprise,
Et qui meurt comme nous vit eternellement.

*

Amour me rend semblable à ce mont sourcilleux
Dont la poincte est au ciel superbement dressée :
Terrible est sa grandeur, et ma belle pensée,
Serve d'une beauté, s'estend jusques aux cieux.

Il fait mille ruisseaux; ainsy mes tristes yeux
Pressez de ma douleur ont une mer versée.
Sur son chef endurcy la neige est amassée :
Mes cheveux sont blanchis de pensers soucieux.

On le voit combattre des vents et du tonnerre :
Amour et mes souspirs sans fin me font la guerre.
Il est tout effroyable et moy tout plein d'horreur.

Il est vray que ce mont dépouillé de verdure
Est insensible au mal et porte par nature
Les espines au front : et je les porte au cœur.

*

Madame, ce matin je vous offre une fleur
Qui du sang de Narcis a prins son origine.
Pour vous y comparer Amour vous la destine
Et vous vient consacrer son tige et sa couleur.

Vous semblez un Narcis de grâce et de rigueur ;
Il avoit comme vous l'apparence divine;
De sa vive beauté l'onde fust la ruine
Et je crains qu'un miroir cause votre malheur.

De moy, je suis Echo dolente forestiere
Qui va cherchant partout vostre grace meurtriere,
Pour trouver du relasche à ma captivité.

Mais vous voyant tousjours plus fiere et inhumaine
Je desire, sans plus, que je sois la fontaine
Où les dieux puniront vostre severité.

*

Que me sert qu'un soleil des cieux
Rapporte un Esté gracieux
Redorant les fleurs par sa flame?
Si le printems rit à mes yeux,
L'hyver pleure au fond de mon âme.

*

Amour dy-moy comment tu peux voller un cœur
Et qui t'en peut ouvrir si doucement la porte ?
— Une guerriere main, belle, puissante et forte,
Main qui jette les traicts par qui je suy vainqueur.

Où tiens-tu les Amants ? — Aux fers de ma rigueur.
De quoy les nourris-tu ? — D'une espérance morte.
Quel loyer vient de toy? — Le plaisir qu'on rapporte
De souffrir longuement une douce langueur.

Mon ame se repaist d'une belle pensée...

Mon desir que j'avois follement emplumé
Se forge dans les Cieux un verger de delices.

LE SIEUR DU ROSSET

On sait peu de chose sur François du Rosset : ceci seulement, qu'il était né en Provence, qu'il aimait à voyager, et que pendant un de ses voyages, un ami lui déroba ses poèmes, et les publia, misérablement tronqués, en Avignon. A son retour, furieux, il aurait tué, dit-on, l'ami indélicat, puis refait une édition de ses œuvres, sous ce titre : *Les Douze beautez de Phylis* 1604).

Il s'est complu a reparcourir en pensée « le tour de l'amou-« reux zodiaque » et à ressusciter « une ardeur de dix-huit ans « comprimée dans la poussière de son estude ».

Il vivait encore en 1630.

Les douze beautez de Phylis.

LES OREILLES

Rares portes de nacre ou l'amoureux Zephyre
S'esgaye en agitant un petit flot doré;
Lorsque ce vent mignard vous siffle son martyre,
Envieux de son heur je suy tout esploré.

Chastes sentiers d'honneur qui craignez de forfaire,
Escoutant les regrets d'une saincte amitié,
Cela que par amour vous desdaignez de faire,
Pour le moins, vous devez le faire par pitié.

Petits canaux laictés de ma douce inhumaine
Où mon amour devroit se sentir mieux traicté,
Que je serois heureux, ou si j'estois sans peine,
Ou bien si vous estiez vuides de cruauté !

Mais qui verra le lis et l'œillet et la roze
Faire en elle renaistre un printemps de douceurs
S'estonnera comment la rigueur est enclose
Dans les petits pertuis de ces gemelles sœurs.

Nonobstant la rigueur qui vous rend obstinée,
Ouverte à ma misère et sourde à mon bonheur,
Je vous offre ces vers, puisque ma destinée
Permet que je vous rende encore de l'honneur.

LES YEUX

Dards chauds de mes souspirs et mouillez de mes larmes.
L'amour, si vous n'estiez, seroit peu redoubté.
Il vous preste son arc, vous fournissez les armes;
Mais je pare le blanc de ma fidélité.

LA BOUCHE

Avettes qui volez à l'entour de la plaine
Pour fleureter le suc des roses et des lys,
Si vous voulez piller une plus douce haleine,
Mignonnes, posez-vous aux lèvres de Phylis.

LES PIEDS

O beaux pieds dont l'Amour asseura l'édifice
Des beautez de Philis, honneur de l'univers,
Ainsi que le beau front luict sur le frontispice,
De mesme vous luirez sur la fin de mes vers.

Phyllis, belle Phyllis, merveille de nostre age,
Aux beaux pieds des autels de vos divinitez
J'appens, dévot, mon cœur, ma main et cet ouvrage
Calqué sur le patron de vos rares beautez.

Sonnet.

Faut-il donc que je meure et que je n'ose dire
Le nom de la beauté cause de mon trepas ?
Arrière, o vain respect qui toujours m'en retire,
Et prend comme un vautour de mon cœur son repas.

Comme un torrent enflé qui descharge son ire
Quand il rompt les rempars qui luy fermoient le pas,
Je veux rompre mon frein, car helas mon martire
S'en augmente d'autant en ne le disant pas.

Tout doux, mon cœur, tout doux, ne sois si tesmeraire ;
Souffre patiemment cette vague contraire,
Amant, quand tu devrois en ce flot t'abysmer.

Le respect que tu dois à ta dame immortelle,
Ayant eu tant de cœur que de l'oser aymer,
Te recompense assez que tu meures pour elle.

*

Quand l'amour m'eut blessé par les yeux de Philis
La flesche en fut si douce à l'heure en ma pensée
Que, si l'on m'eust offert la couronne de lis,
Pour mieux cherir mon mal je l'eusse délaissée.
Les œillets amoureux tout freschement cueillis
Nageoient dessus la neige en sa joüe amassée ;
La vertu sur son front luisait en gai surplis,
D'une chaine de rose estant, folle, enlacée :
Amour dedans ses yeux luysoit comme un esclair...

Epitaphe d'un beuveur.

Il trepassa l'an qu'il mourut.
Priez Dieu qu'en paix il sommeille,
Car il vuidoit une bouteille
Lorsque la Parque le ferut.

Mais avant que rendre l'esprit,
Se souvenant tousjours de boire,
Il commanda que pour mémoire
Quelqu'un luy gravast cest escrit :

« Sur ces os icy recueillis
Priez, passans, que l'eau ne tombe,
Et couvrez de pampre ma tombe,
Au lieu de roses et de lis. »

Vostre attrayante main où la neige est toujours
Du laict de sa blancheur allaicte mille amours.

Mains, Roynes de mon cœur, aux deux spectres d'yvoire.

Le chaud de mon amour et le froid de ma crainte
Se choquans dans mon cœur firent tonner ma plainte
Et les pluyes apres tomberent de mes yeux.

ANTOINE DE NERVÈZE

(1570, mort vers 1625.)

Antoine de Nervéze, Poitevin disent les uns, Angevin disent les autres, fut secrétaire de chambre au service d'Henri IV. En 1610, il passa, avec le même titre, au service du prince de Condé où il demeura jusqu'à sa mort; il eut pour amis Desportes, Bertaut et Scevole de Sainte-Marthe. C'était un homme d'humeur sombre, chagrine, très obscur et fort peu frénétique. Les vers furent encore le meilleur remède qu'il sut trouver contre l'ennui. Il s'excuse d'ailleurs de les avoir publiés, car « ils ne peuvent laisser qu'une mauvaise impression, tant pour la vanité du sujet que pour l'ignorance du style ».

Au printems de mes jours alors qu'un poil follet
Nourrissoit mon menton et le rond de ma joüe,
J'imitois le berger qui folastre se joüe
Et dessus le coustau foule le serpolet.

Ainsy, franc de soucy, je me plaisois, seulet,
De courir çà et là, sans craindre que la roüe
De fortune où tousjours la vanité se voüe
Me traversast ainsy que depuis elle a faict.

Mon ame maintenant ne parle pas de mesme;
Car, depuis qu'elle tient la loy qui veut qu'on ayme,
Les soucis l'ont suyvie, et de nuict et de jour.

Si vous dites pourquoy ma vie s'est changée,
Demandez-le à vos yeux qui l'ont ainsi langée,
Lorsqu'ils m'ont captivé dans les prisons d'amour.

A sa marrine d'alliance.

Mon ame avoit un jour enfanté sainctement
Une devotion dont elle estoit enceinte,
Et j'allois recherchant quelque personne saincte
Pour donner le baptesme à ce devot enfant.

Alors je vous trouvay, madame, heureusement,
Et d'une charité dont vous feustes attainte,
Cognoissant que sa vie estoit demy estainte,
Le voulustes aussi baptiser promptement.

De sorte qu'exerçant une œuvre si divine,
Vous printes justement le titre de Marrine,
Et luy receut dès lors celuy-la de filheuil.

Mais helas! les plaisirs où la vie se fonde
Ont fait que cet enfant s'est perdu dans le monde
Et la mère depuis en a porté le deuil.

*

Les Gorgones n'avoient qu'un œil et qu'une dent,
Et vous avez deux yeux et quatre dents d'ebeine !
Encor vous vous plaignez de la nature humaine,
Disant qu'elle vous a doüée avarement!

*

Stances.

Je voulus voir un jour dans les yeux de Madame
Si son cœur estoit doux ou bien malicieux ;
Mais j'estois bien trompé, car, pour cognoistre une âme
Il faut voir le cœur mesme et non pas dans les yeux.

L'on ne doit point à l'œil le jugement soubmettre
Pour cognoistre les cœurs qui peuvent decevoir ;
Il n'y a que le tems qui nous face cognoistre
Ce que nous ne pouvons par le visage voir.

Ses beaux yeux et son cœur, tous d'accord en leur fainte
Me disoyent sourdement qu'ils me vouloient aymer ;
Quand l'un donnoit l'amour, l'autre donnoit la crainte
Et destrempoit ainsy le doux avec l'amer.

Ils sçavoient crayonner dessus mon innocence
Son amour allumé du feu de leurs rayons.
Mais parce que le cœur desmentoit l'apparence
Cette feinte rendoit faulsaires les crayons.

Quand je luy derobois ces secrettes œillades
Et cachois en mon cœur ces amoureux larcins,
Je faisois en cela ce que font les malades
Qui pour plaire à leur goust trompent les médecins.

Je goustois ces faveurs qui m'ont l'ame asservie ;
Mais las ! je m'offençois avec ceste douceur
Et decevois mes sens, médecins de ma vie,
Qui voyaient que ces yeux envenymoient mon cœur.

*

O pleurs, o doux baing de mon âme.

O cheres sources salutaires
Où tous mes nerfs et mes artères
Prennent leurs rafreschissemens
Faisant que le sang de mes veines
Ne seiche point au feu des peines
Que souffrent les pauvres amans!

O claires eaux, le seul breuvage
Qu'Amour m'ordonne en mon servage
Pour le mal que mon âme sent,
J'ay peur qu'avant qu'estre guerie
Vostre source sera tarie,
Et je mourray de mon tourment.

O douce et utile saignée
D'une ame au malheur destinée
Qui respand son sang par son œil!
La main qu'ainsi ce sang luy tire
C'est une beauté qui m'attire,
Et sa lancette c'est mon dueil.

O mer formée des rivières
Qui coulent dessoubs mes paupieres,
Dont les rivages sont mes yeux,
Mon ame s'embarque en ceste onde
Et fuyant les rives du monde
Creut prendre son port dans les Cieux.

Roidissant mes esprits je martelle ces vers :
Ecoutez mes chansons, dryades aux yeux verts.

Et le fier Ravaillac[c] à l'estomac[c] de marbre

Je forge en ma cervelle un lourd projet sans rithme.

ANNIBAL DE LORTIGUE

Annibal de Lortigue, né à Apt en Provence, fit la guerre à la suite d'Henri IV; il adorait son état, et, comme dit Scudéri, pendant vingt ans « il ne porta de plume qu'au chapeau ». En 1610, après un séjour de peu de durée à la cour de France, rebuté par les intrigues, et d'humeur trop hautaine pour solliciter, il partit, visita l'une après l'autre les cours d'Espagne, d'Angleterre, de Flandre, de Savoie, de Toscane, d'Allemagne et de Rome, en fit la satire sous forme de sonnets, composa un long poème en douze livres : *Le desert du sieur L. sur le mespris de la Cour*, publia en 1617 ses *Poèmes divers*, « où il est traicté », annonce le titre « de guerre, d'amour, gayetez, poincts de controverse, hymnes, sonnets et aultres poesies », — dont une à la louange expresse des « teigneux, rogneux et galleux » — le tout avec sa « brusque poésie » comme il l'appelle, aux vers sonores, casqués de rimes étincelantes.

Hymne de l'Ortie.

Son père estoit bouvier allant garder les bœufs,
Sa houlette à la main, par les pastis herbeux....
... Une Nymphette apparaist hors de l'eau
Ayant ses cheveux d'or ramassez en touffeau ;
Sa robe de fin lin sur son corps variante,
Voletoit à replis sur la plaine ondoyante.
Un feston azuré sa mamelle pressoit ;
Une rondeur d'albastre à l'entour paroissoit;
Son teinct estoit de lis entremeslé de roses,
Semblables à ceux-là qu'à peine sont escloses.

Sa lèvre de coral descouvroit souz-riant
Un beau double rempart de perles d'Orient ;
Ses coudes demy-nuds et ses manches fendües
Bouffantes, voletoient parmy l'air, espandües
Sur l'aisle d'un zéphyr qui, folastre, joüant
Sur son bras albastrin, les alloit secoüant...
Le divin chef Nymphal en son chrystal plongé
Laissa le triste cœur de l'ortie rongé
De honte et de chagrin, craignant la Prophetie
Qui la fit devaler à la fosse noircie ;
Mais revenant à soy voulut s'en retourner
Sans le bruit d'un Flageol qu'elle ouït entonner.
Il avoit mis chomer tous ses troupeaux à l'ombre,
Il les avoit comptez, il en trouvoit le nombre ;
Talabot son mastin grand ennemy des loups
Son grand collier de fer faisoit bruire à tous coups,
Se grattant ravy d'ayse avec un pied derrière
Quand son maistre exaltoit les yeux de sa guerrière.
Il se voulut tourner cependant qu'il chantoit
Et voit en se tournant que l'ortie escoutoit.
Lors la voix luy faillit ; à l'instant la Musette
Nonchalante aussitost, peu à peu vint muette
Car le vent dont Perrot sa chevrette animoit
En retournant dans l'air le cuir desanimoit,
Et le rauque instrument cessoit sa mélodie
Comme un luth pinceté d'une main engourdie
Ou comme Philomele alors qu'un enfançon
Pillant sa liberté destourne sa chanson....
« — Quel bien recevras-tu, dis, fiere Pastourelle,
» D'avoir faict cheoir Perrot à la fosse eternelle.
» Les dieux humbles et doux tendent souvent les mains
» A la plaintive voix des infirmes humains,
» Et toy fiere bergere, envers eux arrogante,

» Tu les foules aux pieds d'une façon morgante. »
Ainsi qu'il achevoit ces paroles dernières
La Parque lui silla la bouche et les paupières
Resserra ses poulmons pour son cœur estouffer,
Et l'endormit soudain d'un long somme de fer...
Je te salüe donc, ô plante de Phébeus,
Que tu ne sois jamais la pasture des bœufs,
Que les ergots fourchus d'un troupeau porte-laine
Ou des boucs barbassés ne répandent ta graine,
Que jamais la gellée ou l'extresme froideur
Ne fasse cheoir l'orgueil de ta noble verdeur;
Qu'un faiseur de chansons ennemy de ta gloire
Gaste-métier des sœurs, ne souille ta mémoire,
Grondant contre ton los au monde nonpareil,
Ainsi que le mâtin aboye le Soleil.

*

De peu parler on ne se repent pas;
Tousjours le trop apporte du dommage.
Par le discours on cognoît l'homme sage.
Le vertueux ne craint point le trespas.

L'homme goulu se descouvre au repas.
Le bon amy se descouvre au visage.
On ne peut voir l'âme ny le courage
Bien que l'œil soit plein d'amoureux apas.

La charité nous est recommandable.
Il faut avoir pitié de son semblable,
La vraye amour maintient les cœurs unis,

Ne fraude point le foyer du service.
Les gens ingrats sont aux flames punis,
L'ingratitude est mère de tout vice

Le délice des galleux.

O ! qu'un galleux est contant
Alors qu'il va se grattant
Contre le front d'une roche
Ou d'une muraille proche !
Là prend un friant repas,
Car il ne changeroit pas
L'heur d'une telle fortune
Au royaume de Neptune.

Il ayme mieux se gratter
Mille fois que de gouster
La celebre Malvoysie
Ou la céleste Ambrosie
Nourriture des grands dieux ;
Ceux qui trouvent odieux
Le galleux lorsqu'il se gratte
Ont au sein une âme ingratte.

*

Mon œil en te voyant fut espris de ta flame.
Mon oreille fleschit sous le son de ta voix,
Mon nez gousta l'odeur de ton prétieux basme
Et ma bouche avala le sucre de tes loix.

Mon cœur sent la rigueur de ton dard qui m'entame,
Mes yeux sont des torrents alors que je te vois ;
Bouche qui ne produit que glaçons et que flamme
Sur ton souffle odorant je me meurs mille fois.

Songe.

Je vis en ce vallon mille ombreuses descentes
Que je ne trouve poinct honestes ny decentes
Puisque mille arbrisseaux refrizés et toufeus
Par les souspirs de Pan y paroissoient tout feux

(Il revoit les ombres de sa maîtresse et de son rival, enlacés il veut pourfendre ce dernier, mais l'ombre d'Elizee s'écrie :)

« Quel courroux chagrineux te travaille et te nuict
« De meurtrir ceux qui sont aux ombres de la nuict !
« Le corps de ton rival est clos dans une tumbe
« Ou bien tost il faudra que sa dépouille tumbe.

« Si tu m'aimes encor arreste un peu tes pas :
« Aussi bien, d'avancer, tu ne le pourras pas !
« L'esprit ne peut entrer dans l'infernalle sale
« Sans sortir tout à faict du corps infaict et sale ! »

Dès qu'elle eut dit ces mots, les deux grailes espris
Qui furent, et qui sont du feu d'amour espris
Reprindrent comme un traict la souterraine voye
Qu'un brouillard éternel empesche qu'on ne voye.

Epitaphe.

Crillon, ce magnanime héros
Desdaigne un tombeau d'apparence
Car le sepulchre de ses os
Est faict dans le cœur de la France.

Sonnet.

Si le ciel m'eust faict naistre aux vieux siecles passez
Mon vers serait plus grave et feru de mérite,
Car le siècle dernier, le premier siècle imite :
C'est la gloire de ceux qui nous ont devancez.

Nous déterrons les os de ces vieux trepassez,
Escrivant à tous coups une chose décrite.
On redit mille fois une phrase redite
Car tous les mots nouveaux ont été prononcez.

Le Rhodien Homere, Euripide, Virgile,
Horace, Ovide encore, et mille autres, et mille,
Ont du divin Parnasse emporté tout l'honneur.

Moy qui les vay suivant, indigent, je m'amuse
A joncher les espics, relique de leur Muse,
Comme un pauvre glaneur après le moissonneur.

Sur le vin.

Les Géans foudroyez, leur sang tiede et fumant
Ruisselant, se germa dans le sein de la Terre
Au tems que Jupiter d'un esclat de tonnerre
Terrible, deffendit l'assaut du Firmament.

De ce sang congelé sortit divinement
Le beau sep tortueux qui faict rougir le verre
Duquel le Dieu cerné de pampre et de lierre
Se dit le protecteur et l'aime cherement.

Vieux bouc, retire-toi de ma belle Cyprine :
Vénus encornailla son boiteux de vieillard.
Les dames n'aiment point un chenu babillard
A qui le poil crasseux descend sur la poitrine ;

Ains un teint frais, douillet, une joüe poupine,
Un petit poil follet, un jeune esprit gaillard ;
Il n'est rien si gallant qu'un homme fretillard :
On sçait bien que partout la jeunesse domine.

Cherir un riche sot ennemy de la guerre
C'est proprement aymer la lie de la terre,
Tel excrément ravit les courages humains.

On parle de César, de Cyrus, d'Alexandre :
L'espée éternisa la gloire des Romains,
Mais ton poltron amant périra dans sa cendre.

*

Ma Nymphe alloit foulant la perleuse rozée
Avec un pied dispos par le pré verdissant,
Cueillant ores l'œillet, or' le lys blanchissant,
Pour se rendre à mes yeux plus belle et plus prisée.

Mais ma flamme est assez par ses yeux attisée
Sans que l'esmail divers du printemps fleurissant
Aille ainsi mon amour et ma peine croissant,
En danger de couper ma vitale fuzée.

Non, je crains que Narcisse en ce divin séjour,
Lui qui fut de soy-mesme autres fois prins d'amour
Ne se rende amoureux touchant sa chair divine.

Fleur, si te reste encor de l'humain sentiment
Ne touche point son chef ny sa bouche pourprine
Pour n'estre compagnon de mon même tourment.

Contre un Pédant.

Ce brouillon qui ne faict que deschirer Minerve,
Machorant le papier en diverses façons,
Qui s'amuse, ignorant, à faire des chansons,
Veut blasmer, impudent, et ma plume et ma verve.

Mais je lui feroy voir que je tiens en réserve
Un grand stile animé de divers hameçons.
Apollon n'ayme point ces plastreurs, ces maçons
Qui naissent en despit de la saincte Caterve.

La source d'Hippocrene abreuve les espris
Qui font voler leur nom au céleste pourpris,
Et non le sot crapaud qui couhasse en la fange.

Ce Pedant temeraire aussi grossier qu'un bœuf
Ne sauroit dans Paris acquerir de loüange
S'il ne chante ses vers sur le bout du Pont-Neuf.

Sonnet chrétien.

C'est affaire au pourceau salle, vilain, immonde
De se rouller tousjours au bourbier du péché.
Ne scay-tu pas que Christ fust jadis attaché
Sur le boys de la Croix pour le péché du monde?

Il nous a retirés de la fosse profonde
Où l'antique forfaict avoit tout trebuscbé :
Ce nonobstant tu veux par le Dyable allesché
Te plonger dans le baing où tout malheur abonde ?

Aye donc, je te pri' le noir vice à mespris;
Retire-toy des lacs de la molle Cypris :
Cupidon a les yeux crevez par le délice.

Prefere le Sauveur aux charmes de l'amour,
Ou la Circé du monde en ce mortel séjour
Abrutira tes sens comme aux souldards d'Ulysse.

Allons danser sur le mont bi-frontin.

J'ourdis Amour, ses lacs et sa rudesse,
J'ourdis l'ennuy qui me va consumant,
J'ourdis les pleurs, les sanglots, la détresse
Et le pourtraict d'un misérable amant

Dessus mon cœur, baze de la constance,
Je t'ay basty un temple somptueux

Pèlerins d'amour n'ont point d'or.

Ma lyre a pris le ton d'un gaillard chalumeau
Et pour tousjours ma bouche a ses lèvres dans l'eau.

LE SIEUR BERNIER DE LA BROUSSE

Joachim Bernier de la Brousse, naquit à Poitiers et y demeura toute sa vie, avocat selon les uns, selon d'autres banquier. Ce qui est certain, c'est qu'il fut élevé par son oncle, prieur et souschantre de Sainte-Radegonde, qui, lui aussi, était poète. Les premiers vers de Joachim Bernier sont de 1600, ses derniers de 1613; il les fit imprimer à Poitiers, et seulement pour un petit cercle d'intimes. « Il ne sortit jamais de sa province, » dit Colletet : « Aussy lui manquait-il un certain air de cour... »

Il vivait encore en 1623.

Ode.

Prenez jeunes abrisseaux,
Vostre robe verdissante,
Et vous, argentins ruisseaux,
D'une entresuitte glissante,
Lechez le bord des preaux.
Et vous amoureux zephirs,
Chers mignons de la nature.
Favorisant mes desirs,
Faicte rire la verdure
De vos folastres souspirs.

A son livre.

Temeraire Poussin, reprime ta carriere.
A peine esclos au monde oses-tu pépier?
Retyre-toi pauvret sous ma garde première,
Tes ailes maintenant ne vueilles desplier;
Vois-tu point l'envieux qui te vient espier.
Comme un leger Milan, pour t'oster la lumiere?

*

Plutost Phœbus se verra sans lumiere
Tethys sans onde et sans peuple escailleux,
L'Erèbe noir sans gouffres périlleux
Et sans brandon le fils de l'Escumière;

Plutost le ciel en sa forme premiere
Cherra ça bas, et les rocs sourcilleux
S'iront camper dans les cercles frilleux
Où luist Diane à changer coustumiere;

Plutost Jupin de ses foudres grondans
Perdra les bons en faveur des meschans,
Et toy, mon Clain entourné de sa flame,

Bouillant d'ardeur, floteras contre-mont;
Plustost les sœurs fuiront leur double mont
Que pour autruy je vous quitte, Madame.

*

Je voudrois bien sous la voûte infernale
Estre un Ixie en tes bras estendu,
Presser ton corps heureusement rendu
En cet estat que mon cœur se l'estale.

S'il m'advenoit, nulle peine fatale
Ne m'aigriroit ce bien trop attendu :
Je semblerois un Adonis pendu
Au col mignon de la Royne d'Idale.

Quel heur plus grand desirer pourroit-on
Que de toucher ta gorge et ton teton ;
Baiser ta bouche et ses perles insignes

Me pourroit rendre un demy-dieu parfaict...
Mais passer outre et t'avoir à souhait...
Je serois tel qu'un Mars entre les signes.

*

Dans ce jardin de tous costez enclos
Que ton Ayeule esquarrit plante à plante,
Rival puissant que ma vertu supplante,
N'estime point m'envoyer chez Minos.

Bien que mon pied ne te semble dispos,
Ma main subtile et ma lame tranchante,
Bien que l'acier d'une targe luisante
Ou d'autre fer ne me charge le dos,

Pour reprimer le courant de tes rages,
J'ay la valeur des plus masles courages,
Un esprit vif, salaconide et preux ,

Et sache, ô fol, que si ma toute belle
Ne destournoit mon courroux genereux,
Que jà Charon t'auroit dans sa nacelle.

*

O beaux rets d'or, ô vouture albastrine,
O belle oreille, o beaux yeux mes flambeaux,
O bruns sourcils, beaux arcs descoche-maux,
O ronde joüe, ô lèvre cinabrine.

O belle bouche excellente et divine,
O belles dents, diamants rares-beaux,
O nez traitif, ô petits monts jumeaux,
O belle gorge, ô neigeuse poictrine,

O col d'yvoire, ô menton fosselu,
O ventre court, grasset et potelu,
O petit antre amoureux, ô mains blanches,

O de Junon les bras faicts pour cherir,
O ronds piliers, pieds de Thetys, ô hanches,
Que je vous touche avant que de mourir!

*

Tydède fol qui te voulant deffendre
Navras la main de la blonde Venus
Et qui rougis les rives de Scamandre
Du sang des dieux devant Troye venus,

Pour ce meffaict ce dieu qui feit descendre
Son foudre vif sur les Gyres cornus,
Pauvre et sans nom, juste, vouloit te rendre
Aux bords loingtains d'Adric aux flots chenus.

*

Je suis comme un squelette et ma carcasse d'os.
A longs filets mourans piteusement s'assemble
Ma face blesme et jaune affreusement ressemble
Ceux qui sont condamnez par le cruel Minos.

*

Arbres, qui lamentez la cruelle infortune
De ce pauvre garçon qui trop audacieux,
Dans le tour recourbé du grand plancher des cieux
Osa pousser le char du frere de la Lune,

Plus ne pleurez sa mort; plus grande est ma fortune
Mais sourcez avec moi un fleuve de vos yeux :
J'ay comme luy, chestif, visité les hauts lieux
Et en bas, comme luy, je ressens la mort brune.

*

Voicy l'hostel sacré ou saincte Radegonde
Termina les resplis de ses ans glorieux;
Voicy le lieu devost où sa foy sans seconde
Luy ouvrit le sentier du grand pourpris des cieux.

Stances.

Qu'on ne me chante plus les riches eaux d'Asbame
Et de l'Indois Ganga l'excellente bonté :
Celles d'Epire encor qui allument la flame
Ny celles d'Hypanis par les Scythes vanté;

Fasche-toi si tu veux, ô celebre Eleusine,
Et toy, Istre, et toi, Rhein, et vous pleins de renom,
Hydaspe, Nil, Araxe, et toy, onde voisine
Des murs haut escarpez où Sosne perd son nom.

Cauldrets tant estimez par les trois lots du monde,
Et vous, flots de Bourbon, Pouzole et Baïe encor,
Vous cedez en vertu au crystal de cette onde
Dont la face est d'argent et tout le ventre d'or.

Cy la fontaine sourd où le chasseur Narcis
Amoureux de son ombre, entre les fleurs assis...

PYARD DE LA MIRANDE

Les *Bergeries* de Pierre Pyard de la Mirande ont été publiées dans le *Cabinet des Muses*, Rouen, 1619. (Voir la Bibliographie, à la fin du volume.)

Pour un Jardin.

Quel drap d'or ou d'argent, quelle toile pourprée
Tainte en sang de tortüe est si haute en couleur;
Quels rubis, quels saphirs esgallent en valeur
Tant de superbes fleurs qui frangent ceste prée?

Le Paradis terrestre est en cette contrée;
La vigne d'Angady l'humecte de son pleur;
En chaque temps s'y voit l'esclat de mainte fleur
Dont la terre d'Eden est seule diaprée.

L'eau qui coule au travers, plus douce que le lait,
En veine séparée y fait naistre l'œillet
L'amaranthe, le lys et la rose nouvelle;

Et ce buisson planté le long des claires eaux
Est le mignard séjour de mille et mille oyseaux
Qui font une musique en ces lieux éternelle.

*

Quel destin favorable ennuyé de mes paines
Trenchera ces liens dont je suy si pressé ?
Hélas, mon pauvre cœur, veux-tu donc, insensé,
Tousjours errer après des esperances vaines ?

Ton espoir désormais soit borné de tes plaines,
Et dans tes champs féconds ton désir enlacé :
Cany soit ton empire et son ruisseau lissé,
L'onde qui sert de borne à tes courses lointaines.

En vain par tant de paine et de divers tourments
Tu fais, mon cœur, la chasse à tes contentemens
Qui pour proye à tes pieds de gré se viennent rendre.

Ces prez t'en font present ; sage, si désormais
Saoul de tes maux passez au poil tu les sçais prendre,
Et jouyr des plaisirs en tes champs enfermez.

*

Ces prez heureux, tesmoings de nostre amitié saincte,
Puissent, ma Doralise, à jamais estre verds,
Tousjours de fleurs de jonc et de glajeul couvers
Sans de la courbe faux jamais sentir l'atteinte.

Y puissions-nous tousjours, francs de haine et de crainte,
Le long des clairs ruisseaux serpentans au travers
Nous baiser sans soupçon et couchez à l'envers
L'un à l'autre d'amour nous entre-faire plainte.

Qu'en l'escorce des saulx nos chiffres engravez
Contre l'effort du tems soient au ciel préservez
Afin d'estre tesmoins à la race future

Combien ferme en nos cœurs autresfois fut l'amour,
Dont, malgré le trespas, la flamme chaste et pure
En nos esprits unis rayonnera tousjours.

Vœu à l'aurore.

O Déesse safranée,
O guide de la journée,
N'ameine encore le matin,
Attends que premier je presse
L'œil, la bouche et le tetin,
Mille fois, de ma maistresse.

Ce n'est que musc, que canelle
Que les baisers de ma belle,
Rien que basme et ambre gris ;
C'est une mane sacrée
Que nous pleuvent les doux ris
De sa bouchette sucrée.

Tes pleurs font naistre les roses,
Les lys et les fleurs escloses,
Et tes embasmez souspirs
Font naistre dedans nos prées,
Ainsi que mignards zephirs,
Les fleurettes diaprées.

Durant l'obscurité de la nuict solitaire
L'homme va s'égayant de son feu radieux...
Tes yeux si reluysans ont aveuglé mes yeux

Mon âme vit dans les rais de la flame.

LE SIEUR DE MALOYSEL

Nous ne possédons aucun détail sur ce poète.
Ses vers ont été recueillis dans les *Délices de la Poésie française* (1620). (Voir la Bibliographie, à la fin du volume.)

Et je n'esprouve point un plus cruel supplice
Au misérable exil de ma felicité
Que le soupçon craintif que le ciel irrité
Qui m'esloigna des yeux du cœur ne me bannisse.

Mes travaux espineux ne te sont que des fleurs
Mais, hélas ! ton esclair qui soudain me foudroye
Brisant mes aislerons, je retombe et me noye
Comme un nouvel Icare en la mer de mes pleurs.

Dedans ces feux cuysants qui mon amour consument
Mille nouveaux pensers tout d'un coup se rallument,
Volans après l'éclair de ton regard divin;
Et puis mon désespoir leur arrachant les aisles
Ils meurent en naissant comme des estincelles
Et le point de leur naistre est celuy de leur fin.

Mon desir connoist bien son desir impossible,
Mais il n'est retombé du ciel inaccessible
Où sa témérité va son vol adressant,
Qui pour y rebondir; et ressemble un Antée
Recouvrant en sa chute une force indomptée
Qui l'obstine au travail qui le va terrassant.

Nos deux esprits sont ronds et ronds nos deux visages

J'essuiroy la sueur de ta tresse épanchée

Tressaillant de clarté comme un nouveau croissant

Le petit diable souffle-cierge
De Geneviève sainte-vierge

Tel qu'un joly rosier près des choux mesnagers

*

Pucelle de mille ans, vieille Muse authentique.

(Gaillard.)

MADEMOISELLE DE GOURNAY

(1565-1645)

Marie le Jars, fille d'un trésorier de la maison du Roy qui possédait la capitainerie du château de Gournay, fut élevée en Picardie. De bonne heure elle témoigna d'une vivacité singulière pour l'étude. Elle y mettait un tel acharnement que sa mère, « bourgeoise enragée », et son père, « indifférent mais borné », jugèrent à propos de lui soustraire ses livres. A la dérobée elle apprend le latin, le grec, puis pêle-mêle, « la grammaire, la poésie, l'alchimie ». En 1584, — elle a dix-neuf ans, — elle lit les *Essais* de Montaigne. Ce fut une révélation. Elle en est pénétrée, illuminée; c'est la pâture vive, rêvée, inépuisable, offerte à ses curiosités ardentes, à ses inquiétudes; elle veut voir l'auteur, le voit, se proclame sa fille d'alliance, et demeure auprès de lui, dès lors dans le ravissement; en 1592, Montaigne meurt. Quatre ans plus tard, avec 6000 livres, Mademoiselle de Gournay se fixe à Paris où, durant cinquante ans, elle va défendre les idées de son père adoptif, cette langue du XVI^e^ siècle savoureuse, riche, mais qui n'est plus de mode, — batailleuse en diable, en relations successives avec au moins trois générations de poètes, aimée des uns, moquée des autres, acceptant du reste de très bonne grâce son personnage de vieille fille.

A vingt-sept ans, à défaut d'autre, elle a la beauté du diable. Un de ses portraits nous la représente, en costume de vestale, tenant au poing une branche de laurier, roide comme une lance « le teint clair-brun, les yeux saillans et vifs, le poil castain, « avec sur le front, un petit bourrelet de frisons », la bouche légèrement pincée, le menton pointu; deux amours, à mine boudeuse, se tiennent dos à dos au-dessus d'elle; autour du médaillon court la devise : *Ipse Pater famulam vovit.*

Au fond, cet « Alceste en jupons » avec son « râtelier de dents de loup marin » et ses lunettes, devait être une brave vieille fille ; elle avait une grosse voix, et jurait comme un homme. « Par mon ventre », « Merdieu ! ». Le cardinal de Richelieu la prit en affection ; ses manières brusques, sa passion têtue pour les vieux mots le divertissent. — « Vous riez de la pauvre vieille, lui dit-elle ; mais riez, grand génie, riez, il faut que tout le monde contribue à votre divertissement, » et elle ajoutait : « Tant mieux, du reste ; je fais un grand bien à la France. » — Elle fut en butte à toutes les malices des poètes : Saint-Amant, Boisrobert, Saint-Sorlin, etc. ; on suppose une lettre du roi d'Angleterre lui demandant son portrait et l'histoire de sa vie ; elle envoie le tout à Londres, et se désespère, attendant de jour en jour un remerciement qui ne vient pas. Aussi faut-il l'entendre « lascher des imprécations » dans ses livres contre « ces violateurs d'innocents sépulchres... ces vils meurtriers de fâme... »

Du reste, on sent qu'elle éprouve une véritable joie à prêcher la bonne doctrine, à faire de la morale : elle met un soin tout particulier à bien écrire, car « comment négliger le style en une saison si langagère et si grimeline » ; elle trouve même de jolies formules « l'âme ne sert au vulgaire que comme le sel au pourceau, pour l'empescher de se corrompre », ou encore « je n'écris pas pour ces ames à peau dure qui ne peuvent ressentir atteincte que de la poincte massive d'une alene, mais pour icelles d'un cuir deslié qui se laissent chatouiller du barbillon d'un espy ».

Elle mourut, léguant par testament son Ronsard au poète l'Estoille.

Sur l'image de la Pucelle, l'espée nüe au poing.

Peux-tu bien accorder, Vierge du ciel chérie,
La douceur de tes yeux et ce glaive irrité ?
— La douceur de mes yeux caresse ma patrie
Et ce glaive en fureur luy rend sa liberté.

D'un fiancé, qui entreprint un long voyage.

Heureux en mon printemps je reverray ma Dame ;
Cypris veut qu'au retour la main qui m'a lié
Flattant ma jeune barbe et mon poil delié
Des laqs de notre amour en ma moustache trame.

Églogue.

Hélas, tendre rosier, cherche une autre maistresse ;
J'ay perdu tous mes soins meurtris par ma détresse ;
Je n'arrouseray plus ta racine au matin,
Je ne baigneray plus mon col ny mon tetin
De ces pleurs dont ta fleur au poinct du jour s'arrose.
Je resigne à Cloris le rosier et la rose.

. . . . . .

Larmes des amans.

Un beau jour l'enfant Cupidon
Grilla sa tresse vagabonde
Se jouant de ce fier brandon
Sceptre de la terre et de l'Onde.
Par un baume de pleurs exquis
Les amants restaurent sa tresse
Et pour loyer ils ont requis
De fleschir sans pleurs leur maistresse ;
Le Dieu finet se mocquant d'eux,
Les voue aux larmes éternelles :
Je vous doibs, dit-il, mes cheveux ;
Mais quoy ? si je grillais mes aisles ?

Vœu d'un bracelet de corail et de cristal.

Accepte, ô Cupidon, de la bergère Æglée
L'eslite du corail au fin crystal meslée :
Se mirant à cette heure au bord d'un clair ruisseau,
Sa main a bigarré ce bracelet nouveau
Sur le gentil patron d'une larme qui joüe
Parmy la tendre fleur de sa vermeille joue.

ANTOINE DE VERMEIL

Tout ce qu'on peut dire de ce poète, c'est qu'il avait un nom superbe.

Pourtant, à la même époque, nous voyons un certain Antoine de Vermeil, Languedocien, très versé dans l'art militaire, s'embarquer à Marseille, visiter le Caire, Constantinople, la Perse, aborder à son retour en Ethiopie, et là, grâce à la merveilleuse connaissance qu'il possédait des pierreries, se concilier l'amitié du Negus, devenir son secrétaire, son ministre, puis généralissime de ses armées (10,000 hommes).

A défaut d'autre, et pour une fois, nous attribuerons au poète cette héroïque et merveilleuse existence.

Stances sur le gris.

L'amour est un beau feu que l'Eternité saincte
Couva premierement dans le gris, son berceau,
Le gris fut le cahos qui de sa masse enceinte
Enfanta l'Univers pour estre son tombeau.

Principe des couleurs aussi bien que l'extrême,
Gris, symbole parfait de la divinité,
Tu procèdes de toy et rentres en toy-mesme,
Marque de mon amour pour ton infinité.

Si le ciel amoureux veut féconder la terre
Ou guerroyer d'esclairs les Titans chaleureux,
Il prend le gris, et vainc en amour comme en guerre.
L'amant et le guerrier qui le porte est heureux.

L'œil-miracle des corps ranime les flammesches
Dans les beaux cercles gris qui parent sa rondeur;
De là l'amour hautain va décochant ses flesches,
Et ne veut que le gris pour ciel de sa grandeur.

La mort d'Astrée.

Les oiseaux eschauffez degoisoient leur ramage,
Les citadins des bois couroyent à son brandon,
Les arbres accolez marioient leur fueillage,
L'onde sentoit la flame, et le ciel, veuf d'orage,
Esloingnoit tous ses feux aux feux de Cupidon...

Le dard sifflant ouvrit sa poitrine albastrine,
Poitrine, digne objet des traicts d'amour vainqueur,
Autant qu'indigne hélas ! du dard de Libitine;
Rien ne fit resistance à la pointe aymantine,
Que le doux souvenir qui vivoit dans son cœur.

Le lys s'emparoit jà de sa joüe pourprée,
Et l'amour s'entomboit dans le feu de ses yeux.
Le corail et le ris de bouche sucrée
Esteints, n'anymoient plus ceste douce contrée
Où Cléon eut jadis le paradis des dieux.

Son sein fut fait pantois, ses mains furent tremblantes;
Son beau chef se pancha tout ainsy qu'une fleur
Surchargée du faix des pluyes decoulantes;
Tout son corps fut matté de douleurs violentes,
Mais son cœur fut plus fort au fort de sa douleur.

O Dieu ! que sont les biens que donne la nature !
Que de fleurons pourprez sur la ronce espanis
Qui payent nos desirs d'une amere poincture :
Si le soleil levant admire leur teincture,
Le mesme astre, couchant, les regarde fanis.

Mes sermens sont de cire, ils se fondent soudain,
Et de fragile verre est mon foible desdain.

Ainsi qu'un marinier espris d'un beau voyage

Je me repais d'illusion mensongere
Semblable à l'Elephant qui ne pouvant nager
Se contente à frayer le bord de la rivière

Je ne scaurais vivre enlacé
Dans les plis d'un si fier soucy

Et qu'un vent gracieux porte mon ame au ciel!

CLAUDE EXPILLY

(1561-1636)

Claude Expilly, chevalier, seigneur de la Poëpe, naquit à Grenoble en 1561; son père, mathématicien et stratégiste distingué, fut tué à trente ans. Le jeune homme fit ses études au collège de Tournon, jusqu'en 1577, puis à l'Université de Paris, jusqu'en 1580; après quoi, sous couleur d'étudier le droit romain, il visita Turin, Padoue et toute l'Italie en curieux, vit Le Tasse à l'hôpital de Ferrare, revint à Bourges suivre les leçons de Cujas, fut reçu docteur en 1583, acheta une charge d'avocat au Parlement de Grenoble, soupira quatre ans pour Merande de Baro qui en 1587 épousa son collègue, M. Cornu, se consola en célébrant sous le nom de Chloride « ce souris pinceté, ce front fait au razoir », épousa à son tour en 1589 Isabeau de Bonnetton, se fit à Grenoble une magnifique bibliothèque, vint à Paris en 1596, juste le temps de faire imprimer son premier volume de vers, fut nommé en 1603 avocat général au Parlement de Grenoble, puis président du même et conseiller du roi, subit avec succès en 1608 l'opération de la pierre, et occupa les vingt dernières années de sa vie les plus graves fonctions de la plus haute magistrature.

Cheveux chastes et pretieux,
Cheveux dignes de luyre aux cieux
Ainsy que ceux de Berenice,
Gardez mon cœur devotieux :
Je le vous offre en sacrifice.

★

De mes longues erreurs voicy le témoignage.
Que je donne à l'honneur de celle qui m'a pris :
Ce n'est qu'un feu d'amour dont mon cuer fut épris
Tandis que je couroy le plus beau de mon age.

Muzes, si j'ay suivy d'un allegre courage
Votre bande sacrée, aidez à mes écris;
Qu'ils ne soient du vulgaire enviez ny repris,
Et qu'en la mer des ans ils ne fassent naufrage.

Je ne souhaite pas comme un brave guerrier
D'avoir le front couvert de palme et de laurier ;
Avienne seulement que ma belle déesse,

Alors qu'elle verra la neige se mêler
Parmy ses blons cheveux, puisse renouveler
Comme un autre Phoenix, en mes vers, sa jeunesse.

*

La vive neige et les vermeilles rozes,
Que cent hyvers consumer ne pourront,
Et les soleils de deux beaux yeux qui sont
Le siege seul, amour, où tu reposes ;

Les beaux discours, Pithon, que tu arrozes
Du plus doux miel que les avettes font,
La façon douce, l'esprit vif et promt,
Où j'aperçoy mille vertus enclozes ;

La tresse d'or qui me tient arresté,
Et le beau sein trésorier de beauté,
Les ris, les jeux, la constance inconstante,

Les doux dédains, la douce cruauté
Et les baisers d'une bouche odorante
Ont mis au joug ma triste liberté.

Chanson.

Madame a le cœur et le sein
De neige, et de glace tout plein;
Mais ses beaux yeux et son vizage
Ne montrent que braziers ardans,
Et moy, je suy flame au dedans,
Et dehors, une froide image.

La raizon, c'est qu'amour vainqueur
Sur son front loge et dans mon cœur,
Et ne vet point changer de place.
Las ! ne le pourray je onc avoir
Dans les yeux, elle au cœur, pour voir
Couper l'aile de son audace ?

Dédains.

Voicy le grand trophée où les armes j'appans
D'amour, jadis tyran de ma triste pensée;
De ce traict que tu vois mon ame fut blessée,
Et ce feu consuma les fleurs de mon printemps.

En longue servitude ourdie à mes despens
Ces cheveux ont tenu ma franchise enlacée;
Ces faveurs, que je rons d'une main couroucée,
Enchantèrent mon cœur, mizerables presens !

Durant quatre ans entiers sans m'en estre aperceu
Les faveurs, les baizers et les ris m'ont deceu.
Malheureux, qui jamais au beau semblant se fie !

Rien de tout le passé je ne veux retenir;
Sur ce paizible autel, libre, je sacrifie
Ris, baisers et faveurs, cheveux et souvenir.

Les bons vins odorans meuris par la vieillesse

Paris, œil des citez, Theatre de la gloire
A qui tout l'Univers sert d'écho resonnant.

Aux bords tristement doux des eaux je me retire
Et voy couler ensemble et les eaux et mes jours;
Je m'y voy sec et pale; et si j'ayme tousjours
Leur resveuse mollesse où ma peine se mire.

L'eau grise où le soleil lisse au matin sa tresse.

LE CARDINAL DU PERRON

(1556-1618).

Jacques Davy du Perron naquit à Saint-Lô, en Basse-Normandie. Il était fils d'un pasteur protestant, nommé *David*. Lors de son abjuration, il changea ce nom de David en d'Avit, puis Davy. Jusqu'à dix-sept ans, Jacques Davy fut élevé par son père dans la religion de Calvin : il apprit le grec, l'hébreu, la philosophie, toutes les sciences, servi d'ailleurs par une merveilleuse mémoire. Un ami, M. de Lencone, témoin de ses progrès, le mena à Blois, où se tenait la cour, et le présenta à Henri III. Le roi fut ébloui de sa beauté, charmé de ses bonnes grâces et de son savoir. Il le fit se mesurer avec les personnes réputées les plus savantes du royaume; le jeune homme les confondit. Desportes, abbé de Tiron et Bertaut le prirent en amitié; Desportes même lui abandonna, tôt après, sa charge de lecteur de la chambre. Il vécut ainsi plusieurs années, l'intime compagnon du roi, l'amusant de ses saillies. Un jour, un poète lisait devant le prince une longue suite de vers. Du Perron se récrie : « Sire, ces vers sont de moi! » Et pour preuve, à l'heure même, il les redit de bout en bout et mot pour mot : ahurissement du poète, qui ne peut comprendre qu'un homme exécute un tel tour de force avec sa mémoire.

En 1576, du Perron se convertit au catholicisme; en 1591, il est évêque d'Evreux, et convertit à son tour Henri IV. A partir de ce moment, il occupe à la cour les plus hauts emplois, s'acquitte des missions diplomatiques les plus délicates, grâce toujours à sa mémoire et au don singulier qu'il possède de charmer les hommes par sa seule présence. — « Prions Dieu, dit le pape Paul V, qu'il inspire M. du Perron; il nous persuadera tout ce qu'il voudra. » N'oublions pas qu'il a composé l'oraison funèbre de Ronsard et de Marie Stuart, reine d'Ecosse.

En 1604, il est archevêque de Sens, Grand-Aumônier de France, commandeur des Ordres du Roy et enfin cardinal.

Il était superbe, « taillé, » dit Tallemant des Réaux, « comme un mestre de camp, » au reste, colère à l'excès, batailleur et vindicatif; il fréquentait volontiers, étant évêque, les cabarets borgnes, se composait en moins de rien quelque bonne querelle, et faisait le coup de poing mieux qu'homme de France avec les malandrins; — dans le monde, libertin, prêt à prouver à tout venant l'existence de Dieu et l'instant d'après sa non-existence; on cite ce mot de lui à une demoiselle qui lui demandait :

— Le péché d'amour, Monseigneur, est-il mortel?

— Non, madame, car il y a beau temps que vous seriez morte.

Ce fut, lui aussi, un rude pénitent d'amour, s'il faut en juger par la quantité de vers chrétiens qu'il a écrits.

En 1610, il se retira à Bagnolet, village dont il était le seigneur, à une lieue de Paris, si vert encore malgré ses soixante ans sonnés, si impatient d'être malade, qu'il aurait voulu par sorcellerie ou tel autre moyen, troquer ses bénéfices, sa science, sa fortune, sa gloire, tout, contre la santé du curé de Bagnolet.

Il eut, au reste, une fin royale : celle de François 1er.

Ma liesse est passée,
Mes beaux jours sont ternis,
Mon âme est oppressée
De regrets infinis.
La crainte et la terreur marchent à mon côté,
Et de mes propres cris je suis épouvanté.

Astres pleins d'influence
Aux mortels gracieux,
Qui duysez le silence
Et le somme ocieux,
Que toutes vos clartés me servent de flambeau
Pour conduire mon âme en la nuict du tombeau.

Mais celuy dont la grace
S'esloingne de mon chef
Fera luire sa face
Dessus moy derechef.
Alors je recevray ma première clarté
Changeant mes nuicts d'hyver aux plus beaux jours d'esté.

Paraphrase du psalme « Super flumina Babylonis ».

Aux arbres d'alentour nos harpes nous pendismes
Leur imposant silence en cet éloignement :
Et de nos luths muets les nerfs nous détendismes
Repaissant nos esprits de douleur seulement.

— Récitez, disoient-ils, dessus vos luths d'ivoire
Les hymnes qu'autrefois vous avez récitez
Cependant que Sion jouyssoit de sa gloire
Et s'alloit eslevant sur les autres citez.

— Non, que plutôt ma main languisse de paresse,
Oubliant de son luth le doux ravissement,
Que seule tu ne sois ma joye et ma tristesse
Et que rien me console en ce bannissement.

Plustost dans mon palais ma voix soit estoufée,
Et ma langue se sente à mes dents attacher,
Que le cruel vainqueur remporte ce trofée,
Et que jamais sans toy rien me puisse toucher.

Mais, ô Seigneur, aussi, ne mets en oubliance
La famille d'Edom qui triomphoit de nous
Quand tu foulois aux pieds ta sacrée alliance
Et versois sur les tiens le fiel de ton courroux.

Fille de Babylon, race ingratte et maudite.
Heureux qui te rendra le mal que tu nous faits,
Balançant le salaire à l'égal du mérite,
Et mesurant ta peine à tes propres effets.

Heureux qui de douleur sentant son âme atteinte
Ira d'entre tes bras tes enfants arracher,
Et de leur sang pollu rendra la terre teinte
Froissant leurs tendres corps encontre le rocher.

Cantique de la Vierge Marie.

Dessus les Cieux des Cieux elle va paroissant;
Les flambeaux étoillez luy servent de couronne;
La Lune est sous ses pieds en forme de croissant
Et comme un vestement le Soleil l'environne,

Elle est là-haut assise auprès du roy des Roys
Pour rendre à nos clameurs ses oreilles propices
Et sans cesse l'adjure au saint nom de la Croix
De purger en son sang nos erreurs et nos vices.

Et lors elle luy va ses mamelles monstrant
Qui dedans le berceau son enfance allaiterent,
Dont le doux souvenir va son cœur pénétrant,
Et les flancs bien heureux qui neuf mois le portèrent.

C'est celle dont la foy dure éternellement,
C'est celle dont la foy n'eut jamais de pareille,
C'est celle dont la foy pour notre sauvement
Creut à la voix de l'ange et conçeut par l'oreille.

C'est l'astre lumineux qui jamais ne s'éteint,
Où comme en un mirouer tout le ciel se contemple;
Le luisant tabernacle et le lieu pur et saint
Où Dieu mesme a voulu se consacrer un temple.

C'est le Palais Royal tout remply de clarté,
Plus pur et transparent que le ciel qui l'enserre;
C'est le beau Paradis vers l'orient planté,
Les délices du ciel, et l'espoir de la terre;

C'est cette myrrhe et fleur et ce basme odorant
Qui rend de sa senteur nos âmes consolées,
C'est ce jardin reclus soüesvement flairant,
C'est la Rose des champs et le Lys des vallées.

Paraphrase du psalme « Benedic, anima, Domino »

La Gloire aux aisles d'or ton saint throsne environne,
Tu fais seoir à tes flancs la Pompe et la Grandeur,
L'auguste Majesté de rayons te couronne,
Et comme d'un manteau tu te vets de splendeur.

Pour luisant pavillon, tout à l'entour du Monde,
Tes mains du clair Olympe ont l'azur épandu,
Congelant au-dessus le froid amas de l'onde,
Dont le cristal coulant en voûte est suspendu.

Dessus son propre poids tu balanças la terre,
D'une chaisne éternelle au centre l'attachant;
Sans que, vague jamais, de part ny d'autre, elle erre,
Ses invisibles nœuds tant soit peu relaschant.

Dans nos prez embellis d'un tapis delectable,
A longs plis argentez se trainent les ruisseaux
Qui portent murmurans leur liqueur souhaitable
Aux pieds des costaux verts ombragez d'arbrisseaux

Afin qu'en longs estuis armez de crestes blondes,
Le pain sorte à foison des sillons abreuvez,
Et que le vin regorge aux cuvines profondes
Pour resjouyr les cœurs de liesse privez.

Seigneur, tu fais couler les tenebres humides;
Et la nuict qui du ciel vient allumant les yeux
Conduict à pas muets sous ses ailes timides
La crainte et le silence et le somme ocieux.

AGRIPPA D'AUBIGNE

(1551-1630)

D'Aubigné est mort en 1630; les *Tragiques* n'ont été publiés qu'en 1616; il prend donc place tout naturellement parmi nos poètes.

Sa vie est trop connue, pour qu'il soit nécessaire d'insister.

L'on a voulu montrer qu'il possédait au même titre que beaucoup d'autres venus après lui, et très nettement, ce génie lyrique particulier qui se nomme esprit précieux.

D'autre part, le lecteur comprendra grâce aux vers du poète, comment s'est opéré le passage, si passage il y a, de l'école de Ronsard à l'école de Malherbe, et même aux écoles suivantes. L'on a choisi, à dessein, des poèmes peu connus de d'Aubigné, empruntés aux Poésies meslées et composés à des époques différentes.

Stances.

Ce sont petits amours, avortons de mes peines,
Emplumez de désirs, souslevez des haleines
Des plus mignards zéphirs,
Oyseaux d'une essence divine
Qui ont eu pour nid ma poitrine :
Et les autres amans les appellent souspirs.

Volez, petits amours, mes postillons fidèles,
Au sein de ma beauté, volez à tire d'ailes
Parez de vos couleurs :
Vos plumes neufves, franches,
Pour preuve de ma foi sont blanches,
Et d'incarnat au sang de mes vives douleurs.

*

Mes volages humeurs, plus stériles que belles,
S'en vont ; et je leur dis : vous sentez, hirondelles,
S'éloigner la chaleur et le froid arriver.
Allez nicher ailleurs, pour ne tacher, impures,
Ma couche de babil et ma table d'ordures.
Laissez dormir en paix la nuit de mon hiver.

D'un seul point le soleil n'éloigne l'hémisphère,
Il jette moins d'ardeur, mais autant de lumière.
Je change sans regrets, lorsque je me repens
Des frivoles amours et de leur artifice.
J'aime l'hiver qui vient purger mon cœur du vice,
Comme de peste l'air, la terre de serpents.

Voici moins de plaisirs, mais voici moins de peines :
Le rossignol se tait, se taisent les sirènes.
Nous ne voyons cueillir ni les fruits, ni les fleurs,
L'espérance n'est plus, bien souvent, tromperesse.
L'hiver jouit de tout. Bienheureuse vieillesse,
La saison de l'usage et non pas des labeurs.

Mais la mort n'est pas loin. Cette mort est suyvie
D'un vivre sans mourir, fin d'une fausse vie,
Vie de notre vie et mort de notre mort.
Qui hait la sûreté pour aymer le naufrage ?
Qui a jamais esté si friand du voyage
Que la longueur en soit plus douce que le port ?

*

Je porte dans le ciel mes yeux et mes désirs,
Joignant, comme les mains, le cœur à ma requête,
Je ploye les genoux atterrant mes plaisirs,
Je te découvre, ô Dieu, mes péchés et ma tête.

Mes yeux, de mes désirs corrupteurs, ont cherché
L'horreur; mes mains, le sang, et mon cœur les vengeances:
Mes genoux ont ployé au piège de péché,
Et ma tête a bien moins de cheveux que d'offenses.

Si je me déguisais, tes clairs yeux sont en moi,
Ces yeux qui percent tout, et défont toutes ruses.
Qui pourrait s'excuser accusé par son Roi?
Je m'accuserai donc, afin que tu m'excuses.

Mais qui cuide tirer un frivole rideau,
Pour celer ses péchés, se prive de ta face.
Et qui pense donner à tes yeux un bandeau
Est vu et ne voit plus ta face ni ta grâce.

Père plein de douceur, comme aussi juste Roi,
Qui de grâce et de loi tiens en main les balances,
Comment pourrai-je faire une paix avec toi,
Qui ne puis seulement faire trêve aux offenses?

Je suis comme aux enfers par mes faits vicieux:
Je suis noir et sanglant par mes péchés; si ai-je
Les ailes de la foi pour revoler aux cieux
Et l'eau de Siloé me blanchit comme neige.

Tes yeux esgratignans et tes sourcils voustez.

MONSIEUR MOTIN

(mort en 1615)

Pierre Motin, né à Bourges, vivait du temps de Régnier et de Malherbe; il fut l'ami du premier qui lui dédia sa *IV^e^ Satyre*. On sait simplement qu'il était en considération à la cour. Ses vers se trouvent disséminés (en tout 47 pièces) dans *les Délices de la poésie française*, Rouen, 1620, et dans le *Cabinet satyrique*. Ces derniers — ah! quel dommage de ne pouvoir les citer — consistent, en « épigrammes assez divertissantes » vers gaillards, élucubrations de cabaret, écrites en effet, dans les cabarets du temps, au Cormier, rue des Fossés-Saint-Germain, à la déjà célèbre Pomme-de-Pin, rue de la Juiverie, près Notre-Dame, etc., en un tour de main, au hasard de la rencontre. On connaît les vers de Boileau :

J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace
Que ces vers où Motin se morfond et nous glace.

Ce poète morfondu et glacial était selon Régnier, un excellent homme, suivant en art la bonne loi naturelle, très judicieux, connaissant à fond son métier, « non pas de ces poètes sauvages qui offusquent la nature ». Une preuve : lorsque l'Académie partagea entre ses membres le travail du *Dictionnaire*, il fut décidé que Pierre Motin serait cité « comme un des auteurs sachant le mieux leur langue et dont les exemples auraient force de loi ».

Epigramme pour une dame prétentieuse qui lui avait montré un sonnet.

Ce beau sonnet est si parfait
Que je crois que ne l'ayez fait :
Mais je crois, Fantine, au contraire,
Que vous vous l'êtes laissé faire.

Paraphrase du psaume « Qui habitat in adjutorio... »

Tu scauras vers Dieu te renger
Si quelque couroux estranger
En armes contre toi s'allume.
De te couvrir il aura soin
Comme l'oyseau vient au besoin
Couvrir ses petits de sa plume.

Sous sa main restant invaincu
Comme un guerrier sous un escu
Où tout son corps il met à l'ombre,
La peur ne pourra t'assallir
Quand tu verras le jour faillir
Et sourdre la nocturne sombre.

Le trait en plein jour decoché
Rompra contre toy rebouché ;
Les songes comme oyseaux funebres
Sur tes yeux n'oseront se seoir,
Ny les mauvais anges du soir
Qui glissent parmi les tenebres.

Les bons anges t'assisteront,
Haut en leurs mains te porteront,
De peur que tu touches la terre,
Et que ton pié, las et mouillé
Soit parmy la fange souillé
Ou blessé contre quelque pierre.

Dessus l'Aspic tu marcheras ;
D'un pié vainqueur tu fouleras
Le Serpent qui porte couronne,
Le Lyon le plus orgueilleux,
Le Dragon le plus merveilleux
Que sa peau d'écaille environne.

Le Phœnix.

Loin de l'air inconstant de la terre où nous sommes
Roy du bois delectable inaccessible aux hommes,
C'est là que le Phœnix du Soleil amoureux
A choisy de ses ans le séjour bienheureux,
Où de longs traits dorez qui font peur aux Estoilles
Le jour chasse la nuict et transperce ses voiles...

De crainte que son corps trop de chaleur présente,
Il attire des flots la vapeur innocente,
D'un bec semé d'œillets, en éclat surpassant
La superbe couleur du rubis rougissant;
Les flames de ses yeux serenent la tempeste;
Un rayon de soleil luy couronne la teste
Qui rend de sa belle ombre, alors qu'il veut sortir
Les champs peints d'écarlate ou de pourpre de Tyr.
D'or, de rouge et d'azur ses grandes aisles teintes
Des vents les plus légers ne sont jamais atteintes...
Desjà le sainct oyseau traisne à regret sa vie.
La clarté de ses yeux est à demy ravie.
Leur beau jour devient sombre, ainsi que le croissant
Au travers d'un nuage à peine paroissant :
Son aisle, auparavant des estoilles connüe,
Foible, ne sçauroit plus l'eslever sur la nüe,
Et son corps orgüeilleux, roy du vague de l'air,
A peine sçauroit-il de terre s'envoler.
Alors faſché de vivre et navré de tristesse,
Coulpable du défaut qu'apporte la vieillesse,
De rameaux odorants ayant fait un recueil,
Il en prépare un lit ou plustot un cercueil;
D'une débile voix de priere animée
Demande au grand flambeau sa grace accoutumée...

A peine a-t-il parlé qu'ainsi qu'une sagette
L'un de ses blonds cheveux, ardents de flame, il jette
Sur l'oyseau qui l'attend et s'y vient exposer
Benissant le rayon qui le doit embraser...

(Il meurt dans les parfums et son corps est réduit en cendres ; puis lentement, il ressuscite.)

La Lune qui demeure en son cerne arrestée,
Rend de ses Taureaux blancs la course limitée;
Les pôles sont craintifs, faisant plus lentement
De leurs cieux ébranlez haster le mouvement,
Et les vents attentifs laissent en paix le Monde
Pendant l'accouchement de la cendre féconde.

De grandes plumes d'or ses costez sont vestus
Et le Phœnix reprend ses premières vertus.

Songe.

Moins d'effroy que d'amour époint,
Séjour des morts, demeures pales,
Croix, ossements, tombes fatales,
L'espoir de ceux qui n'en ont point.

A la lueur d'un noir flambeau,
Et par un presage sinistre,
De mes maux le sanglant ministre,
L'Amour, m'apparut en corbeau.

Le ciel pour moi s'est fait de cuivre,
L'eau de sang, la terre de fer,
Partout je porte mon enfer.
Ce ne m'est qu'un souffrir et vivre.

Méditation sur un Crucifix.

Las, sa tête à costé penchée
Fait sembler qu'il est endormy.
Ses beaux yeux sont clos à demy
Sa tresse est sur eux espanchée.
Le sang de tous costez luy sort.
Il se meurt, hélas ! Il est mort !

Deshonneur des roses nouvelles.
Bouche, que les Anges servoient ;
Beaux yeux où tant de feux vivoient
Comme en des lampes éternelles,
L'Amour qui vous avoit charmez
Luy mesme aussi vous a fermez.

Seigneur, où loge ta justice
Si tu permets qu'un réprouvé
Sur ton cercueil qu'il a cavé
Un trosne aux astres se batisse ?
Ton cœur pour nous de dueil époint
Pleure ceux qui ne pleurent point.

Puisque tu n'as point d'autres armes
Contre la colère de Dieu,
Fends-toy, mon cœur, par le milieu,
Jette une fontaine de larmes.

Cependant qu'il alloit parlant
Les larmes tomboient emperlant
Sa barbe à longs plis ondoyante...

HONORÉ D'URFÉ

(1567-1625).

Messire Honoré d'Urfé, naquit à Marseille, ou plutôt, croit-on, dans le Forez, sur les bords du Lignon; sa famille était une des plus anciennes du pays, alliée à la maison de Savoie; il fit de bonnes études à Tournon et prit les ordres des chevaliers de Malte.

Pendant qu'il va « faire ses caravanes », son frère aîné, Anne d'Urfé épouse Diane de Chenilhac, dame de Chateau-Morand; or, le chevalier était éperdument amoureux de la dame; à son retour il pensa devenir fou de désespoir. Mais au bout de vingt-deux ans, le comte son frère fut obligé de se séparer de Diane, pour raison d'impuissance. Vite, le chevalier se fait relever de ses vœux, obtient une dispense en cour de Rome, épouse sa dame et passe là cinq ou six années les plus exquises de sa vie. Au bout de quelque temps, il se rebute des jalousies et des excentricités de sa femme; n'a-t-elle pas imaginé d'élever dans sa chambre deux molosses qui disputent au pauvre d'Urfé sa part du lit conjugal? — puis Diane n'est plus ni jeune ni belle : bref, d'un commun accord, le mariage est rompu, et messire Honoré se retire, en 1605, d'abord près de Turin, dans une cassine aux bords du Pô, et enfin sur ses terres, dans le voisinage de son cher Lignon, où il mène une vie de gentilhomme campagnard, un peu homme de lettres, fidèle malgré tout « à ces nœuds dont il fut lié et qui sont des nœuds gordiens ». C'est ainsi qu'il écrivit ce fameux roman de l'*Astrée*, où il a romancé l'histoire de ses amours, et qu'il publia en quatre parties, en 1610, en 1612, en 1619, en 1625; la cinquième et dernière est de son secrétaire Balthasar Baro. On sait l'applaudissement infini qui accueillit l'apparition de cet ouvrage, et l'influence très vive qu'il a exercée sur les poètes, entre 1620 et 1660.

Messire Honoré d'Urfé, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy, comte de Châteauneuf, marquis de Val-Romey, capitaine de 50 hommes d'armes, mourut « poulmonique » en 1625.

Un ruisseau.

Le bord, qui de tuf s'eslevoit,
L'eau dans son giron recevoit,
Dont la vapeur rendue espesse
Verdissoit d'un lymon baveux
Aux pointes du rocher caveux,
Qui sembloit plèurer de vieillesse.

La mousse en haut, comme les crins
De ce rocher, à menus brins,
En riche toison s'amoncelle,
Et plus le chaut la veut seicher,
Et plus son humide rocher
Incessamment la renouvelle.

Ses bords en sièges rehaussez
S'ouvroient en des trous crevassez,
Cavez comme par artifice,
Sièges, où les Nimphes le soir
Ce dit-on, se venoient asseoir,
Lassez d'un trop long exercice.

Portrait d'un berger.

Il portoit à rebras fort long
Un chapeau de mouëlle de jong;
De peau de chevreüil noire et blanche
Son paletot se hérissoit,
Qu'une boucle d'airain pressoit
Des deux costez, dessus la hanche;

Sa houllette dedans la main,
A gros nœuds recouverts d'airain
Du tige d'un fresne esbeauchée ;
De fer blanc le haut entorné
Et le bras de cuyvre morné
Pour n'estre aux rochers esbréchée.

Sa musette, le plus souvent
Pour son düeil lors vuide de vent,
Estoit presque seiche de pouldre ;
Son ventre estoit fait de la peau
D'un cerf, de prunier son pippeau
Et les anches estoient de couldre.

Le vol d'une mouche.

Cependant que madame à l'ombre se repose,
Et trompe du soleil la trop aspre chaleur,
Un petit animal volant de fleur en fleur
Va chercher les doux sucs dont le miel il compose.

De fortune sa lèvre estant à moitié close,
La fleur représentoit la plus vive en couleur,
Lorque cet animal, la voyant par malheur,
Y vole, et la suççant pensa succer la rose.

Ah ! trop sage au faillir, trop heureux à l'oser,
Puisqu'à ton hardiesse on n'a sçeu refuser
Ce qu'on nie aux désirs dont mon âme s'allume.

Mais ceste mouche, Amour, ravit tout nostre bien ;
Que nous reste-t-il plus, puisqu'elle a rendu sien
Le miel dont se nourrit toute notre amertume.

Départ d'une nef.

A reins courbez, les Matelots
Des lames labouroient les flots ;
Cependant sur la mer voutée,
Le vaisseau, gemissant dessous
L'effort commun, se plaint aux coups
Dont la vague estoit tourmentée.

L'onde rompüe à l'environ
Blanchit d'escume l'aviron,
Puis à menus tortils se roue
Après le vaisseau qui s'enfuit ;
Tout à l'entour on oyt le bruict
Des flots outragez par la proüe.

Un train d'escume va devant,
Quelque temps le soufle du vent
A boüillons sur la vague fole,
Et puis surpris des tourbillons
Crevant en cent parts ses boüillons,
Avec eux, parmy l'air, s'envole.

Dans l'onde qui soudain regorge
L'eau jaillit et mille tortils
Roüant autour sont engloutis
Dedans l'abysme de leur gorge.

*

Œil plein d'amour estincelant,
O pleur né d'un amour bruslant!
O peur signe d'amour extresme!
O serment que chacun eust creu!
Hélas! avez-vous bien peu
Pleins d'amour, tromper l'amour mesme.

L'onde suit l'onde promptement,
Plus le vent le vent vehement,
Plus triste encor l'aage suit l'aage;
Le penser les peut devancer
Mais l'eau, l'air, le temps, le penser
Sont moins prompts que ton cœur volage.

Cantique à la louange de la Vierge.

Ton front lumineux se decore
De l'incarnadin de l'aurore
Et l'esclat divin de ton œil
Est plus redoutable en ses charmes
Qu'un scadron espais de gens d'armes
Rangez d'un ordre nompareil.

Espoir des ames désolées,
Le Paradis des consolées,
Estoille brillante du nord,
Bel astre reclamé sur l'onde,
Royne du ciel, salut du monde,
Luysant phanal de nostre mort!...

D'un cantique fendant la nuë
Honorons la haute venuë
D'un dieu et d'un roy si puissant
De qui la clémence admirable
En ce jour sur tous memorable
Estouffe la mort en naissant.

Les nymphes.

Leurs cheveux voloient vagabonds
Esmeus du vent, à petits bonds ;
Au travers de légers nuages
Comme sous l'obscur de la nuit
La lune en ses rayons reluit
Luysaient leurs candides visages.

Un lien de perles empouloit
Leur sein qui, jeune, pommeloit ;
Et ces perles orientales
N'estoient pour enrichir leur sein
Mais pour faire voir à dessein,
Leurs blancheurs ne leur estre esgales.

★

Pourquoi cacher nos pleurs? Il n'est plus temps de feindr
Un amour que sa mort découvre par mon dueil ;
Qui cesse d'espérer il doit cesser de craindre
Et l'espoir de ma vie est dedans le cercueil.

Elle vivait en moi, je vivois tout en elle.
Nos esprits l'un à l'autre etreints de mille nœuds
S'unissoient tellement qu'en leur amour fidelle
Tous les deux n'estóient qu'un et chascun estoit deux.

Mais sur le poinct qu'Amour d'un fondement plus ferme
Asseuroit nos plaisirs, j'ay vu tout renverser ;
C'est d'autant que mon heure avoit touché le terme
Qu'il est permis d'atteindre et non d'oultrepasser.

Mais je me trompe, ô dieux : ma Cléon n'est point morte,
Son cœur pour vivre en moy ne vivoit plus en soy ;
Le corps seul en est mort, et, de contraire sorte,
Mon esprit meurt en elle et le sien vit en moy.

Ma Robine, le temps se perd.
Sus donc! ne faictes plus la fine.
Troussez vostre cotillon verd
Car desja la nuict s'achemine

Voicy le sommeil ombrageux.
Qui lisse leurs douces prunelles...

Quiconque aura le mal de ratte,
Lisant ces vers gras et joyeux.
Je veux mourir s'il ne s'esclatte
De rire, et ne pleure des yeux.

CADET ANGOULEVENT

(Mort avant 1628.)

Cet homme au terrible pseudonyme — au fond un très doux, très exquis poète — n'est autre que *Nicolas Joubert*, dit le Prince des sots, valet de chambre de Henri IV, réputé le plus plaisant qui fût de France et de Navarre, troussant, en jolis vers à la minute les histoires piquantes des dames de la cour. Il fut cinq années de suite en procès avec les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, ces Messieurs lui contestant les prérogatives attribuées au grand maître de la « Principauté des Sots »; il eut gain de cause, et prit le titre de Prince des Archi-Sots.

Il a intitulé son livre : *Satyres bastardes et autres œuvres folastres* (par le cadet Angoulevent), et il commence sa préface par ces mots : « Je te desdie ces satyres bastardes, ô grande maquignonne de Venus ».

A un quidam.

Puisque ce drole enmoustaché
De me molester a taſché,
Il faut que de mesme je taſche
Luy demoustacher sa moustache,
Afin que désenmoustaché,
Il soit puny de son péché.

La vie et les mœurs du sieur de Balton.

Son nez camus et la vieillesse
Luy font avoir plus de tristesse
Qu'il n'en avoit auparavant ;
Mais son humeur, qui est jolie,
Fait passer sa mélancolie,
Aussi viste comme le vent.

Si ce n'estoit sa poesie,
Il auroit dans sa fantasie
Beaucoup de pensements divers
Qui luy feroient perdre courage ;
Mais ayant faict un grand naufrage,
Il se plaist à faire des vers.

Il endure tant de disette,
Que pardessus sa chemisette
Il n'a rien qu'un meschant pourpoinct,
Qui est faict à la judaïcque,
Et ressemble au valet de picque :
Mais cela ne le fasche point.

Ses esguillettes renouées,
Ses chemises rapetassées,
Et puis ses vieux gants de mouton
Ny tout ce que je vous raconte
Ne luy sçauroit faire de honte,
Sachant d'où vient et va le ton.

Quand il entre dedans sa chambre
La civette, le musc et l'ambre,
Ne luy font poinct de mal au cœur ;
Et d'ailleur il est si traictable
S'il n'a rien pour mettre sur table,
Qu'il se couche en soupant par-cœur.

Stances pour la deffense des gorges descouvertes des dames.

Il faut cacher la main sauvage
Pourpre de sang et de carnage,
Et couvrir la bouche qui ment :
Mais une poitrine gentille
Ny le blanc tetin d'une fille
Ne se doit cacher nullement.

Fol est l'usurier qui resserre
Ses facultez dedans la terre
Et tient son or ensevely :
Mais les pucelles liberales
Esventent deux pommes esgalles
A l'yvoire le mieux poly.

Sur les Espagnols.

Si par les Espagnols sont dits les hommes, hombres
D'un langage grossier se faut-il estonner ?
C'est qu'ils veulent chacun à leur mesure aulner
Cas ils sont vains et noirs tout ainsy que des ombres,

A Benest.

Benest tu veux que l'on t'estime
Beau surtout, entierement.
Mais, benêt, ordinairement,
Le bel homme est pusillanime.

*

Guillaume ayant perdu sa fame
S'en enquéroit à son voysin,
Exagerant fort le diffame
Dont il menaçoit le destin.
Le voisin à cette semonce
Fit ceste gentille response :

« Voysin que j'ay longtems cogneu,
« Je ressens si fort vostre injure
« Que je voudrois, je vous le jure,
« Que ce mal ne fust advenu. »

L'amoureux yvrongne.

D'une main habile et joyeuse
Il verse et reverse sans fin
Dedans sa coupe large et creuse,
La liqueur d'un robuste vin.

Et tant il en hume et rehume
Qu'il est venu jusqu'à ce point
Que jà furieux il escume
Pressé du grand dieu qui l'espoint.

Bacchus luy monstre ses merveilles ;
Il void deux soleils dans les cieux :
Un grand bruit luy corne aux oreilles.
Et tout tourne devant ses yeux.

Il chancelle et tombe luy-mesme,
Ores à droite, or' à l'envers,
Admirant d'une face blesme
Ce grand branle de l'univers.

Amour qui s'en met à sousrire :
« Je veux, » dit-il, « qu'on monstre au doy
« Ce fol apostat qui desire
« Secoüer le joug de ma loy. »

Il brusle et forcene sur l'heure,
L'amour agitant ses espris,
Et veut aller voir sans demeure
La beauté dont il est espris.

Au lieu de parler avec elle,
Las, il commence à bégayer,
Et d'une tremblante prunelle,
Il void la chambre tournoyer.

Adonc il tombe sur la pance
Et, ronflant comme un furieux,
Il rend le vin en abondance
Du nez, de la bouche et des yeux.

Sa face en est toute souillée,
Et, dessus son rabat poupin,
Le poil de sa barbe mouillée
Distille la bave et le vin.

Silene, l'ancien yvrongne,
A qui Bacchus doit son sçavoir,
Avoit jadis la mesme trongne,
Et fut réjouyssant à voir,

Quand pressé de douces lieures,
La nymphe dans l'antre profond
Luy colora de rouges meures
Les tempes, la joue et le front.

Le grand homicide, l'Amour!

Puissance privative, à qui seule, avant naistre,
Chascun doibt son neant pour tribut de son estre.

LOUYS DE CHABANS, SIEUR DU MAINE

Louys de Chabans, sieur du Maine, fut gentilhomme ordinaire de la chambre, puis ingénieur et aide de camp dans les armées du Roy. Ayant quitté la France, il passa, soldat de fortune, au service des Venitiens, devint lieutenant d'artillerie, et fut tué en août à Paris, auprès des Minimes de la Place-Royale par M. L'Enclos, père de Ninon. Son « Recueil de vers lugubres et spirituels », publié à Paris en 1611, a été loué par de Nervèze, François Maynard et Malherbe.

Regrets de la Royne après la mort d'Henry IV.

« Veux-tu rompre les loix à quoy le ciel m'astraint?
« Dissoudras-tu le nœud qu'Amour avoit estraint?
« O! non, j'ay un remede :
« Je vay rompre celuy qui tient mon corps vivant
« Car la vie oste icy des choses bien souvent
« Que la mort nous concede.

« Je veux fuyr la vie et suyvre le trespas;
« C'est mourir mille fois que de ne mourir pas
« Quand notre joye est morte.
« Je veux, je veux mourir pour suyvre mon espoux;
« Le vivre m'en empesche, et le mourir plus doux
« M'en ouvrira la porte.

« N'attends plus le decret des paresseux destins,
« O mort! Fauche mon cœur, blesse mes intestins
« De ta flèche pointüe;
« Mort, donne-moy la mort afin de me guerir,
« Hé! que la mort est douce! Hé! qu'il faict bon mourir
« Quand le vivre nous tüe!

« Fay que j'aille treuver mon espoux en deux lieux,
« Le corps dans le sepulchre et l'ame dans les cieux!
« Attainte de tes armes,
« Fay-moi pleurer mon sang, luy changeant de couleur
« Puisque les cœurs blessez d'amour ou de douleur
« Ne saignent que des larmes. »

Or l'ombre du deffúnct oyant ces bruits divers
Jusqu'à ce champ là-bas où sous les myrtes vers
Nos peines sont esteintes,
Eut congé de venir sur l'aisle des Zephirs
Revoir sa *Monophile*, arrester ses souspirs
Et luy faire ces plaintes :

« Pourquoy veux-tu des morts empescher le repos?
« Cesse tes pleurs, m'amie; et laisse en paix mes os
« En leur sombre demeure.
« Quoy! veux-tu donc, mourant avant l'arrest du sort,
« Faire qu'en ta personne, encore après ma mort,
« Une autre fois je meure? »

Stances sur le trespas de la duchesse des Deux-Ponts.

Grand astre, demeure sous l'onde;
Fay de ton lict ton monument,
Car celle dont la tresse blonde
T'estoit ce qu'est la tienne au monde,
Aussi bien, n'a plus mouvement.

Fay le grand Phœbus, prends ta lyre ;
Et, si tu as jadis chanté
Pour vaincre un malheureux satyre,
Chante, pour restaurer l'Empire
De l'Amour et de la Beauté.

Charme là-bas ce roy des flames,
Charme son courroux violent,
Charme le Nautonier des ames,
Et charme encore icy les lames
Que nous vont ce beau corps voilant.

Toute l'infernalle manie
Abandonnera ses rigueurs,
Car tout cede à ton harmonie
Et ta main habile manie
Au coup les cordes et les cœurs.

Mais dans quels frenetiques charmes
Vay-je ainsy perdant ma raison ?
Moy, qui devrois en ces alarmes
Perdre dans le flot de mes larmes
Tout ce qui voit mon Orizon.

Belle, on ne t'a pas emmenée
Pour te ramener en ces lieux :
Je scay bien que la Destinée
Te promit dès que tu fus née
Une place au plus haut des cieux.

Ainsy les morts en leur vallée
Ne t'ont pas pour les r'animer ;
Ains les immortels t'ont vollée
A nostre Terre desolée
Pour les faire mourir d'aimer.

De sorte qu'il faut que je die
Qu'Atropos joüe en un seul jour
Une bien dure tragedie,
Puisque tu meurs de maladie,
Nous de deuil, et les dieux d'amour.

Poème de Notre-Dame de Montaigu.

O seul et vray Parnasse, ô montagne feconde
Où germe le beau fruict qui nourrist tout le monde,
O Pegaze, o torrent qu'on ne peut concevoir,
Mais qui donnes la Grace avecques le scavoir,
O Muse, ou, pour mieux dire, o Vierge grosse et Mère
Et qui, Fille et Nourrice, as allaité ton Père...
Laurette, Mont-Sarra, Sienne, Florence et l'Arc
Louvigne et les citez de Saint-Pierre et Saint-Marc,
Chartres, Liesse, Agens, Signac, Bonnes-Nouvelles,
Saumur, Roquemadou, Saragosse et Brucelles,
Laken-Vilvoirde et Hal qu'on oit tant estimer,
Tongre, Chiere, Cambron, Malines, Saint-Omer,
Sceute, Alsembergue, Ansvig, Lede, Asselare, Grasse,
Et Louvain, sont tous lieux où, de longtems, ta grace
Est concédée à ceux qui les vont visiter
Et, devots pelerins, leurs vœux y présenter...
Sur un petit coutau de fort peu d'apparance
Nommé Scherpenhevel, ou Montaigut en France,
Là, de tout temps estoit, contre un grand chesne vieux,
Une image, en l'honneur de la Royne des cieux.
Or l'an mille cinq cens et huitente, ces terres
Prises des ennemis par le trouble des guerres,
Perdirent leur Image, et furent bien sept ans
Sans en avoir du tout : à la fin du quel tems,

Un bonhomme, habitant en la ville prochaine,
(D'une femme) en eut une et la remit au Chesne.
Là depuis, jusqu'a l'an mille six cens et deux,
Les Miracles frequens ont confirmé les vœux,
Et qu'on peut dire aux gens, du plus grand des Prophètes.
« Allez, et confirmez les choses qui sont faictes. »
Les Aveugles, les Sourds, les Ladres, les Boiteux
Sont guéris, et chacun voit le miracle en eux
Car depuis ce jour-là jusqu'au jour où nous sommes,
Par miracle on a veu, soit femmes ou soit hommes,
Quatre aveugles, deux sourds, un ladre et trois perclus.
Sept boiteux, sept de maulx dont l'on n'esperait plus,
Deux d'un grand flux de sang, quatre paralitiques,
Neuf de cheute et rompure, un aux membres étiques,
Un de l'apoplexie, un d'un grand mal aux yeux,
Six de playe incurable ou d'ulcère bien vieux,
Deux du grand mal caduque, un incensé volage
Revenir, tous guéris, du saint Pelerinage.
Vierge reçois l'ouvrage : accepte aussi l'ouvrier
Qui prendra désormais ton chesne pour laurier,
Ton heureux Montaigu pour estre son Parnasse,
Et pour saincte fureur, ton amour et ta grace.
Lors ma plume qui foible a trainé jusqu'icy
Mes escripts sur la terre où je rampois aussy,
Fendant l'Air, portera, de ton ayde assurée
L'escrit et l'escrivain sur la voûte azurée.

Quatrains contemplatifs sur les jours de la sepmaine.

LE MERCREDY, NATIVITÉ

O miracle ! une fille enfante son vray Père ;
Elle porte celuy qui la porte en sa main ;
La Vierge a fait enfant. Dieu naist d'un ventre humain.
Il est fils de son œuvre et Père de sa Mere.

LE JEUDY, LA SAINTE-EUCHARISTIE

Le Facteur, de sa main, se donne à sa facture.
Merveille ! le Vivant est la viande des morts ;
Nostre ame reprend vie et se nourrist d'un corps
Qui, sans changer de face, a changé de nature.

LE VENDREDY, SUR LA MORT ET PASSION

Vivant, je voy ce mort pour mort, le voir en vie ;
O Mort, de qui la mort r'avive ces bas lieux !
Vif je suy mort au monde et mort, vivant aux cieux
Si ta vivante mort guide ma morte vie.

(*En parlant du bon Larron.*)

Pour son dernier larcin il desroba les Cieux
L'enflure de ce marbre où fleurit une fraize
Un dedale d'ebene enveloppé de lys
Un saturne resveur a noircy ma pensée
Je viens humer le frais de vos mollesses sombres.

MONSIEUR DE MARBEUF

Pierre de Marbeuf, sieur de Sahurs, Angevin, fit ses études au collège de La Flèche. Il exerça, à Pont-de-l'Arche, en Normandie, la charge de conservateur des eaux et forêts. La peste survint dans le pays : il s'établit en Anjou, puis dans l'Orléanais, en 1619. Il est à ce moment amoureux fou d'une jeune demoiselle de Paris. « Le desir de luy plaire me fit perdre, » dit-il, « mes premieres estudes. » Il a chanté sa passion, sous le titre *Amours, changements et désespoirs de Silvandre;* ensuite, il vint se fixer en Lorraine, en Savoie, puis dégoûté du monde, ayant perdu tous les êtres qui lui étaient chers, il se retira dans la solitude où l'on l'a perdu de vue. Son premier recueil de vers est de 1619, l'autre de 1628; toute une moitié de ce dernier se compose d'*Epigrammata Latina.*

Lecteur, ne vous etonnez pas
Si la rime sert de compas
Aux ouvrages que je compose;
Ce sont des mysteres couvers,
Lorsque, pour bien parler en prose,
Je m'exerce à faire des vers.

Celuy qui court sur les montagnes
Peut se pourmener aux campagnes ;
Et qui danse sur le rocher
Où Phebus fait sa residence
Ne doit pas craindre de marcher
Par les plaines de l'éloquence.

Avec une plume et des vers
Porter un Empire à l'envers,
Et parcourir toute la terre ;
Trouver un million de noms,
Depeindre le bruit du tonnerre,
Et le tonnerre du canon ;

Tantost, d'une main plus hardie,
Ensanglanter la tragédie,
Et, tantost, d'un style plus doux,
Epandre l'encens des louanges,
Et jusqu'au ciel rendre jaloux
De son esprit le chœur des anges.....

Si vous avez desir de boire
Du nectar que boit Jupiter,
Je veux vous en faire goûter
Dedans la coupe de la gloire;
Celuy des dieux n'est point plus doux
Que celuy qu'on verse pour nous
Car l'on cognoit que nos remedes
Preservent le nom du trespas,
Et nous sommes les Ganymedes
Qui servons les dieux icy-bas.

Épigramme.

Si tu veux opposer, quand ta bouche est ouverte,
Ton nez avantageux aux rayons du soleil,
Ton nez, de qui Bacchus regretteroit la perte
S'il en vouloit donner à Silène un pareil,
Ton nez alors, ton nez, si ferme tu demeures
Et si tu veux trousser tes lipes en dedans,
Ton nez, patron des nez, me fera voir les heures
Que son ombre au soleil marquera sur tes dents.

Beauté de la mort.

La mort est une femme ainsi qu'Hylas la nomme ;
Hylas, c'est donc à tort
Que ton jeune courage estant au cœur d'un homme
Craint la main de la mort.

Au repos du sommeil la mort n'est point contraire,
C'est la mesme douceur,
Et, lassé, tu te plains si, recherchant le frere,
Tu rencontres la sœur ?

Suivons ces voix d'airain qui sonnent les approches
De nos derniers moments ;
Laissons pleurer après les femmes et les cloches
Dessus nos monuments.

N'attendons pas au lict que l'âge nous assomme
Par sanglots etouffans ;
Ce n'est pas en ce lieu que doit mourir un homme
Où naissent les enfans.

Si l'on pleure en naissant, en mourant l'on doit rire ;
Car les pleurs du berceau
Enseignent que le mal de la naissance est pire
Que celuy du tombeau.

Tant plus on me dira que sa fleche est cruelle
Et son arc outrageux,
Moins je seray timide, et plus, en dépit d'elle,
Je seray courageux.

Car, alors qu'on l'empêche avecque tant de peine
D'entrer en la maison,
Elle en ouvre la porte avec des mains de laine
Et prend en trahison.

Chant royal.

L'AMARANTHE

Soufflez, Zephirs, que le soleil essuye
Son œil mouillé d'une trop longue pluye ;
Pan est fasché que les Nymphes ses sœurs
Ne dançent plus et Cybelle s'ennuye
D'estre sans robbe au milieu des froideurs.
Phœbus luy donne une jupe nouvelle.
Naissez, ô fleurs; le printems vous appelle ;
Fascheux hyver, en tes froides prisons,
Bride les eaux puisque, malgré ta rage,
Je feray voir, au milieu des glaçons,
L'unique fleur que le tems n'endommage.

Quand le printems a la glace bannie,
Flore et Zephir luy tiennent compagnie
Pour travailler à l'ouvrage des fleurs;
L'Amour s'y joint, mais celles qu'il manie
Naissent en forme ou de flame ou de pleurs.
Nature en fait l'etoffe ou le modele ;
Zephir les coupe et Flore les dentelle;
La mignardise engrene leurs chatons ;
Pour les masquer Junon fait un nuage,
Sans lequel peut preserver ses boutons
L'unique fleur que le tems n'endommage.

La propreté rend leur fueille polie ;
La volupté de leur beauté ravie,
En les baisant y donne ses senteurs ;
Puis Phœbus met pour chaque maladie
A chaque fleur un remede aux douleurs.

Mais quand l'esté son chariot attelle,
Et que d'ardeur sa perruque étincelle,
Tout est bruslé ; les prez, les bois, les monts,
Restent sans fleurs, sans fueilles, sans ombrage
Et seulement résiste à ses rayons
L'unique fleur que le tems n'endommage.

Filles du ciel, astres de la prairie,
Chaque element avec vous se marie ;
Le feu s'imprime en vos vives couleurs ;
L'eau vous blanchit ; la terre vous varie ;
Et l'air se coule en vos douces odeurs.
Quand dedans l'air pour régner sur Cybelle
Les quatre vents disputent leur querelle,
Si les autans et si les aquilons
Ravissent tout, quoy que gronde l'orage,
Toujours fleurit, malgré les tourbillons,
L'unique fleur que le tems n'endommage.

Belle amaranthe, estes-vous point Clytie
Que le Soleil pour maistresse a choisie,
Que ses rayons de leurs rouges chaleurs
N'osent percer ? Non, car la jalousie
En des soucis a changé ses langueurs.
Quoy qu'une fleur et si tendre et si belle
Au froid, au chaud, bien qu'il brûle et qu'il gèle
Ouvre sa châsse et garde ses fleurons,
L'hyver ne luy peut faire aucun dommage ;
L'esté ne peut flétrir de ses brandons
L'unique fleur que le tems n'endommage.

ENVOY

Nature humaine est une criminelle :
Elle a subi la mort originelle ;
Nous naissons fleurs, comme fleurs nous mourons.
Et cette mort fait seulement hommage
Au pur concept à qui nous comparons
L'unique fleur que le tems n'endommage.

L'anathomie de l'œil.

L'œil est dans un chasteau que ceignent les frontieres
De ce petit vallon clos de deux boulevars ;
Il a pour pont-levis les mouvantes paupieres,
Les cils pour garde-corps, les sourcils pour rampars.

Six tuniques tenant nostre œil en consistance
L'empeschent de glisser parmy ses mouvemens ;
Et les tendons poreux apportent la substance
Qui le garde et nourrit tous ses compartimens.

Quatre muscles sont droits et deux autres obliques,
Communiquans à l'œil sa prompte agilité ;
Mais par la liaison qui joint les nerfs optiques,
Il est ferme tousjours dans sa mobilité.

Toutesfois ce flambeau qui conduict nostre vie
De l'obscur de ce corps emprunte sa clarté :
Nous serons donc ce corps ; vous serez l'œil, Marie,
Qui prenez de l'impur vostre pure beauté.

La bouche d'Amaranthe.

Beau corail soupirant ce pourpre qui me flate
Allaite d'espérance et d'amour mes esprits ;
Belle et petite bouche où s'enfante un sousris,
Qui semond à baiser vostre vive écarlate;

Vos dents, riches rampars d'une voix delicate,
Dessus les diamans emporteront le prix
Si de vostre douceur ils sont tant favoris
Que vostre langue veuille estre leur avocate.

Vermillon merveilleux, prison des libertez,
Thresor de l'Orient, blanches egalitez
O rampart precieux que j'assauts d'espérance,

Belles dents, petit dez, avec lesquels l'amour
Gaigna mes libertez et mon cœur l'autre jour,
Aujourd'huy livrez-moy quelque meilleure chance.

La maîtresse de Sylvandre l'ayant obligé d'une bague d'or dans le chaton de laquelle estoit une turquoise.

Je voy bien qu'à la vérité
Vostre humeur n'estant plus françoise
Prend du Croissant la qualité,
Pour me donner une turquoise.

Conclusion des beautez d'Amaranthe.

Alors que j'ay chanté par un vers précieux
Cette divine bouche où Piton se repose,
Que j'ay doré les fers où mon ame est enclose,
Et qu'après j'ay fait luire un soleil dans ses yeux,

J'ai fait flotter Pactole en l'or de ses cheveux,
J'ay fait rire la perle et soupirer la rose,
Mon pinceau poursuivoit; mais la muse morose
Raye les traits hardis des attraits amoureux.

Je voulois peindre à nud les beautez que derobe
A mes yeux envieux le voile de sa robe ;
Mais là, des deitez est le sainct Pantheon.

Aux temeraires yeux là l'amour met des bornes,
Et menace, cruel, du suplice des cornes
Tous ceux qui commettront le péché d'Actéon.

Le Cidre.

N'estoit que ma province unique dans la terre,
Nous peut faire germer un si riche thresor,
J'auroy creu que le Tage auroit jauny mon verre
En voyant la couleur de ce breuvage d'or.

Pere des bons beuveurs, exauce-moy, Septembre,
Puisqu'il te plaist donner ce breuvage divin ;
Fay-moy voir tous les ans la couleur de cet ambre,
Et je renonce à voir l'écarlate du vin.

Nature, j'ay dépit : tu n'estois qu'une beste
Lorsque tu composas le corps des biberons ;
Dy-moy : devois-tu pas pour bien placer leur teste
Faire pour eux le col que tu fis aux herons.

O nectar des normans, quand ma langue te touche,
Je croy qu'avec raison icy nous te nommons
La volupté du goust qui verse par la bouche
Et le miel à la gorge et le sucre aux poumons.

Alors qu'à petits traits la bouteille est vuidée,
Ma cave ne pouvant m'aporter de secours,
Des plaisirs que j'ay beus la savoureuse idée
Mouille encore ma langue avecque ce discours.

A l'aage bienheureux, pere des beaux desirs

Au moins pour dire adieu guarde un peu de jeunesse

J'ay dedans vos beaux yeux ma fortune arrestée :
Ce sont les alcyons de ma mer irritée

NICOLAS VAUQUELIN DES YVETEAUX

(1559-1649.)

Nicolas Vauquelin des Yveteaux, fils du poète Vauquelin de la Fresnaye, naquit à la Fresnaye près de Caen. Il fit ses études dans cette ville, apprit les sciences, l'italien, fut amené à la cour par le mareschal d'Estrées qui le donna pour précepteur à M. de Vendôme, fils de Gabrielle ; il devint ensuite précepteur de Louis XIII, connut le poète Bertaut, Mezeray qu'il détermina à travailler l'histoire plutôt que la poésie, du Perron en compagnie duquel il mena joyeuse vie, affichant déjà ce gai septicisme et ces manières tant soit peu libres et libertines qui devaient déplaire violemment à Richelieu. Il dit un jour à Mademoiselle d'Hautefort : « Madame, voulez-vous bien faire parler de vous? Après avoir maltraité des princes, aymez donc un petit bonhommet comme moy. »

Il adorait le vin, les femmes, le jeu d'échecs, les vers, tout, sauf de parler longtemps et d'aller à l'église. Soit qu'il fût fatigué de la cour, soit plutôt qu'on lui eût ôté sa charge, il se retira dans une maison solitaire, bâtie sur l'emplacement actuel de la rue des Beaux-Arts, tout à l'extrémité du Faubourg-Saint-Germain, ce qui faisait dire qu'il était le dernier des hommes. Il vivait là comme un sultan dans son sérail, vêtu de costumes bizarres, ou rares ou nuancés, de pourpoints en peau de senteur, de chapeaux écarlates ; il portait au cou un collier de paille tressée, faute d'un collier d'or, et tendoit sa chambre d'oripeaux flamboyants et de vieux cuir doré. Ninon l'allait voir, ils faisoient de la musique ensemble, il porta longtemps à son chapeau une faveur jaune qu'elle avait laissé choir par mégarde.

Devenu vieux, « un petit homme sec à yeux de cochon » gaillard quand même à quatre-vingts ans, il recueillit et aima une jolie fille, joueuse de harpe, à la voix splendide, la Dupuis. C'était la sœur d'un de ces ménétriers ambulants qui vont « de cabaret en cabaret augmenter la joie des yvrongnes ».

Il lui faisa chanter ses vers, s'amusait à la coiffer et déguiser

en Grecque, Espagnole, ou encore en bergère, avec une houlette aux rubans couleur feu ; lui s'habillait en satyre, en jeune dieu, en berger ; et le soir, dans le parc, ils se donnaient de petites fêtes galantes, récitant des vers et chantant des duos au clair de lune.

A quatre-vingt-dix ans, il mourut comme par hasard et faute de soins d'une rétention d'urine — recommandant à son amie, surtout, qu'elle lui mît un mouchoir sur la bouche, « au moment qu'il ferait la grimace des agonisants », et qu'elle lui chantât quelqu'une de leurs sarabandes favorites, afin que son âme, puisse passer doucement, *allegramente*.

Sur la mort de deux jeunes garçons, l'un de deux ans, l'autre de trois.

(Cette pièce est certainement antérieure aux fameuses stances de M...)

Beaux rayons plus clairs que durables
Si vos lumieres desirables
Ont eu leur fin en commençant,
C'est le destin des belles choses :
Un matin est l'age des roses
Et les lys meurent en naissant.

Comme les pyralides meurent
Quand un moment elles demeurent
Hors du feu qui les faict durer,
Vos beautez de qui la nature
Du ciel avoit sa nourriture,
Hors du ciel n'ont pu demeurer.

Dessus vos tombeaux, amelettes,
Naissent tousjours les violettes !
Le cedre s'y puisse nourrir
Qui, de sa vigueur toujours fresche,
Comme il ne pourrit point, empesche
A jamais vos corps de pourrir !

L'adieu d'Amynthe et de Cloris.

En se serrant la main l'un l'autre se regarde
Sans pouvoir que des yeux l'un à l'autre parler ;
La tristesse, la joye ensemble les en garde,
Ravis de s'entrevoir, transis de s'en aller.

Pour derniere faveur, la belle ainsi penchée
Permet que le pasteur baise ses yeux aymez,
Et que sa belle bouche à la sienne attachée
Reçoive avec son cœur ses souspirs enflamez.

La nuict survient trop tost qui, forcez, les separe,
Mais le corps seulement : car le ciel ne peut pas
Pour toutes les rigueurs que contre eux il prepare
Ces deux cœurs separer qu'en l'oubly du trespas.

Sonnet.

Les sanglots embrasez qu'à tout moment il tire
Joignant à ses propos tousjours quelque serment
Font que mille beautez pensent certainement
Qu'il n'est rien icy-bas égal à son martyre.

Par feintes passions pour toutes il souspire ;
Telle croit que ses yeux luy donnent du tourment
Qui, le tenant bien pris, ne le tient nullement,
Et dont, le plus souvent, il ne fait que se rire.

Il couvre son amour de tant de fictions,
Que le peuple a pensé que ses affections
Estoient en un endroit, estant en aultre place.

Aux plus grands de la cour il ne découvre rien,
Jamais son amitié ne se lit en sa face ;
Et ses mots sont mourans quand il se porte bien.

Sonnet païen.

Avoir peu de parens, moins de train que de rente,
Et chercher en tout tems l'honneste volupté,
Contenter ses desirs, maintenir sa santé,
Et l'ame de procez et de vices exempte ;

A rien d'ambitieux ne mettre son attente,
Voir ceux de sa maison en quelque authorité,
Mais sans besoin d'appuy, garder sa liberté,
De peur de s'engager à rien qui mescontente;

Les jardins, les tableaux, la musique, les vers,
Une table fort libre et de peu de couvers ;
Avoir bien plus d'amour pour soy que pour sa dame;

Estre estimé du Prince et le veoir rarement,
Beaucoup d'honneur sans peine et peu d'enfans sans femme
Font attendre à Paris la mort tout doucement.

Pour Jeanne du Puy.

Je ne m'excuse point de ce que je l'adore
En ma vieille saison ;
Les anges sont de mesme, et je suis jeune encore,
A leur comparaison.

PIERRE DE LINGENDES

(Mort en 1616.)

Pierre de Lingendes naquit à Moulins et mourut, paraît-il, très jeune. Il était très spirituel et d'un tempérament très amoureux; il a fait des vers passionnés, épars dans les Recueils, « pour plaire à ceux qui ont l'âme tendre ». Il est le premier, dit-on, qui ait composé des stances; il était l'ami d'Honoré d'Urfé et du cardinal du Perron.

Élégie pour Ovide en exil.

Les Nymphes qui souloient s'assembler à la lune
Pour chanter tes beaux vers
Le Tybre ont delaissé pour suivre ta fortune
Au bout de l'Univers.

Tu ne les vis pas seul ; les Scythes qui les virent
En furent ébahis,
Et nous ont témoigné comme elles te suivirent
Jusques dans leur pays.

Ce fut lors que leur âme autre fois impassible,
Et sans nulle amitié,
Aprit en leur eschole à devenir sensible
Aux traits de la pitié.

Et que leurs yeux, nourris de sang et de carnage,
En se rendant plus doux,
Se sentirent mouillez et trouverent l'usage
De pleurer comme nous.

Chanson.

Si c'est un crime de l'aimer
On n'en doit justement blâmer
Que les beautez qui sont en elle ;
La faute en est aux dieux
Qui la firent si belle,
Et non pas à mes yeux.

Stances.

Connoissant vostre humeur, je veux bien, ma Silvie,
Que passant vostre tems
Avec tous les amans dont vous estes suivie,
Vous les rendiez contens.
J'approuve vos plaisirs, et qu'il vous soit loisible
D'en jouïr bien à point :
Car, donnant tant d'amour, il seroit impossible
Que vous n'en eussiez point :
Mais, puisque le péché point de blasme n'apporte
Quand on le cache bien,
Je voudrois seulement que vous fissiez en sorte
Que je n'en sçeusse rien.

D'un pié léger frappans la terre,
Armons nostre dextre d'un verre...

LE SIEUR D'INFRAINVILLE DE TOUVANT

Aucun détail sur ce poète. Il fut, assure-t-on, un des rares et chers disciples de Malherbe.

Stances.

INVITATION

Melite, ménageons le loisir qu'on nous laisse;
Recompensons les jours que par vostre simplesse
En vain j'ai consumez.
Ne craignons d'estre veus de personne vivante;
Vostre mere est aux champs; j'ay gaigné la servante,
Tous les huis sont fermez.

L'amour d'Endymion fait-il rougir la lune?
Elle tient en ses bras lorsque vient la nuit brune
Ce pasteur endormy.
Le mary de Pocris fait-il honte à l'aurore?
Et la belle Vénus plainct-elle pas encore
La mort de son amy?

Un jour ces cheveux blonds, miracle de nature,
Et les noirs d'Isabeau prendront mesme teinture,
Les cieux l'ont arresté.
On ne cognoitra plus laquelle fut la blonde
Ny dedans quels filets la jeunesse du monde
Perdoit sa liberté.

Ode bachique.

Puisque d'un pas irrévocable
Le temps, qui toute chose accable,
S'écoule si soudainement,
Que du ciel l'inique puissance
Dès le point de notre naissance
Nous fait courir au monument,

Beuvons plustost la tasse pleine,
Pour estaindre la chaude haleine
Qu'espand le celeste Lion ;
D'une valeur inimitable
Faisons encor mieux à la table
Qu'Achille devant Ilion.

D'un pié léger frappons la terre ;
Armons notre dextre d'un verre ;
De pampre couvrons-nous le front.
Et, puisque la figure ronde
Est la plus parfaite du monde,
Commençons tous de boire en rond.

L'Archer, vous ménerez la bande :
Les assauts donnés contre Ostende
Vous rendent expérimenté.
Mettez donc nos osts en bataille,
Pour aller forcer la muraille
De ce redoutable pasté.

Suivons cet abbé vénérable
Aux bons moines plus desirable
Que ces rêveurs du temps jadis
Qui pour jeûner tout un caresme
Pensoient gaigner un diadesme
Au royaume de Paradis.

Le vent d'Orient.

Je viens d'où le soleil nous luit,
Si tost qu'il est sorty de l'onde ;
Celle par qui je suis au monde
De ses rayons chasse la nuict.
Le plus soudain trait du tonnerre
Ne peut ma vitesse égaler :
On me tient par toute la terre,
Le plus grand monarque de l'air.

... C'est là que l'oyseau sans pareil
Prend naissance en sa sépulture,
Quand son corps franc de pourriture,
Est allumé par le soleil.
C'est moy qui la flame fait prendre
Autour du bucher odorant
Et soufflant sa féconde cendre
Je le fais renaître en mourant.

Quand les troupes de mes rivaux
Tous luisans d'armures superbes.
En nombre qui passe les herbes
Couvrent les plaines de chevaux,
C'est où j'exerce mes conquêtes :
Je terrasse leurs bataillons
Comme je fay les blondes crestes
Des blez semez par les sillons.

Aujourd'huy vous tuez des hommes
Qui vous soufflleteront demain.

(*Dédié à Boileau*)

Les Parques ont lassé leurs doigts
A devider ma destinée
Et desjà soixante et trois fois
J'ay veu naistre et mourir l'année

Je suis las de souffrir et honteux d'avoir mis
Dans ma tete chenüe une vaine esperance.

Mon orgueil bruit comme un tonnerre

.

FRANÇOIS MAYNARD

(1582-1646.)

Il était de Toulouse, et fils de Gerault Maynard, conseiller au Parlement de cette ville « un grand homme de Palais » auteur d'un gros volume d'arrêts sur la jurisprudence du Languedoc. François Maynard vint jeune encore à la cour, et fut secrétaire de la reine Marguerite : il connut là toute la génération poétique des Bertaut, des Regnier, des Desportes, Malherbe surtout; et composa, outre un long poème en stances, *Le Philandre*, ses fameuses *Priapées*, les plus belles, peut-être, parmi les poésies érotiques qui soient (quel dommage, toujours!... mais...).

En 1634, il accompagne à Rome M. de Noailles, l'ambassadeur du Roy près du Saint-Siège; il fut particulièrement connu et aimé du cardinal Bentivoglio, le plus bel esprit qu'il y eût alors en Italie; il vit dans l'intimité du pape Urbain VIII — l'auteur des *Priapées;* quelle époque exquise! — lequel lui offre de sa main un exemplaire de ses poésies latines. En 1636, de retour en France, Maynard acquiert la charge de président au Présidial d'Aurillac; il quittera peu la province désormais, sinon pour faire à Paris de temps à autre de courts voyages intéressés, et la plupart peu profitables. Il est vrai qu'il sollicite d'un ton si impérieux, maladroit presque! (Voir plus loin le Placet adressé à Richelieu et la dure réponse que lui fit le cardinal qui ne l'aimait guère, peut-être à cause des *Priapées*) d'ailleurs, ses vers eux aussi, les pauvres, n'ont pas de succès à Paris; quand il les publie vers 1640, les « dilettantes » d'alors, épris de Voiture, de Benserade, maîtres en coquetterie raffinée, n'aiment point cette poésie franche, rude, qui pénètre l'oreille sans effort. (On

remarquera cette façon qui lui est propre de détacher les vers les uns des autres et de les lancer à temps égaux, bzinn, bzinn, comme des coups bien rythmés sur l'enclume.)

Il se consola plus ou moins de ce dédain en cultivant dans son parc les plus jolies fleurs du monde, et en faisant chaque jour le même nombre de vers : pour lui comme pour Baudelaire, l'inspiration, ça été de travailler tous les jours. Il fut très scrupuleux sur la langue : son fils lui lit un poème, dans lequel s'était glissé un mot de travers; il l'arrête : « allez, mon fils : les Maynard n'ont pas accoutumé de ranger leurs paroles de la sorte. » Cependant il s'était entêté, contre Malherbe, à faire des sonnets « licentieux », dont les deux tercets n'étaient pas sur deux rimes.

— Hé, lui dit-il un jour, exaspéré, je suis bien libre après tout de faire des épigrammes de quatorze vers.

C'était un homme de petite taille, plutôt replet, au profil de médaille « *consule Fabricio dignusque numismate vultus* », un parfait honnête homme, aimant la bonne chère et les réjouissances, « si joyeux, » dit un contemporain, « qu'on voyait autour de luy papillonner tous les hommes sombres ».

Il obtint à grand'peine, sur ses derniers jours, un Brevet de Conseiller d'Etat, et mourut, parmi ses fleurs, l'an 1646.

Épigramme.

Pierre qui durant sa jeunesse
Fut un renommé savetier
Est superbe de sa richesse
Et honteux de son vieux métier.

Ce fortuné marchand de bottes
Possède un parc près de chez moy,
Dont les fontaines et les grottes
Sont dignes des maisons du roy.

Je suis confus lorsque je pense
Qu'il y faict creuser un canal
Dont la magnifique dépense
Estonneroit le cardinal.

Son luxe n'est pas imitable ;
Il despeuple l'air et les eaux
Pour faire que sa bonne table
Soit le pays des bons morceaux.

Il ronfle sur des sachets d'ambre ;
Tout son grand hostel est paré
Et n'a bassin ny pot de chambre
Qui ne soit de vermeil doré.

Suy-je pas une grosse bête
De travailler soir et matin
A faire de ma pauvre tête
Une boutique de latin ?

Mon père a causé ma ruyne
Pour m'avoir mis entre les mains
La rhétorique et la doctrine
Des vieux Grecs et des vieux Romains.

Muses, n'en desplayse aux grands hommes
Que vous montrez à l'univers,
Il vaut mieux au siècle où nous sommes
Faire des bottes que des vers.

*

Persecuteur de ma vertu
Marquis, pourquoi te mocques-tu,
De ma belle façon d'écrire ?
Je decouvre ta vanité,
Tu désires que ma satire,
Te montre à la Postérité.

A un Rossignol.

Charmant Rossignol dont la voix
Interrompt le profond silence
De ces rochers et de ces bois,
Où l'esté perd sa violence :
Si la Bergere que je sers
Revient jamais dans ces desers,
Apprens à cette ame cruelle
Que l'eau qui coule entre ces fleurs
Est un petit reste dès pleurs
Que j'ay versés pour l'amour d'elle.

Stances.

A son Fils.

Dy-moi, mon fils, quand feras-tu
L'amour aux filles de Memoire.
Et quand verray-je ta vertu
Dans les premiers jours de sa gloire ?

Il te faut hanter ces grands morts
Dont les escripts sont les fontaines
Où l'on va puiser les thresors
Qui naissent de Rome et d'Athenes.

Menage tes nuits et tes jours,
Honore le nom que tu portes,
Et fay dans tes scavants discours
Vivre ces républiques mortes.

Desrobe le somme à tes yeux,
Pour les attacher sur un Livre ;
Le merite de tes ayeux
Te sollicite de les suyvre.

Pour moy, qui suis vu d'assez loin
Sur un des sommets du Parnasse,
J'ai donné mon tems et mon soin
A l'art qui ment de bonne grâce.

Mes vers font souvent l'entretien
Des cabinets et des Ruelles,
Et les esprits comme le tien,
En doivent faire leurs modèles.

Mais tu refuses d'être heureux,
Et ton jeune orgueil me descouvre
Que tu seras moins desireux
D'estre du Palais que du Louvre.

Je deplore ta vanité
Et ne puis soufrir que tu donnes
Tes beaux ans et ta liberté
A ceux qui portent les couronnes.

Toutes les pompeuses maisons
Des princes les plus adorables
Ne sont que de belles prisons
Pleines d'illustres miserables.

Puisses-tu cognoistre le prix
Des maximes que te debite
Un courtisan à cheveux gris
Que la raison a fait hermite.

Épitaphe.

Ci-gist Alix qui par deux laquais basques
Fut debauchée en l'avril de ses jours.
De peur du hasle elle portoit deux masques,
L'un de peinture et l'autre de velours.

Ode.

Helene, Oriane, Angelique,
Je ne suy plus de vos amans.
Loin de moy l'esclat magnifique
Des noms puisez dans les romans !

Vive Barbe, Alix et Nicole !
Dont les simples naïvetez
Ne furent jamais à l'escole
Des ruses et des vanitez.

Une santé fresche et robuste
Fait que toujours leur teint est net.
Et lors que leur beauté s'ajuste,
La campagne est leur cabinet.

Sans donner ny bal ny musique
Sans emprunter chez les marchans
Et sans débiter rhétorique,
Je plais aux Callistes des chams.

Adieu, dames, dont l'habit riche
Sous un luxe vain et trompeur
N'est autre chose que la niche
D'une carcasse à faire peur.

A Malherbe.

Las ! les vers ont perdu leur prix,
Et pour les excellens esprits
La faveur des Princes est morte.
Malherbe, en cet age brutal,
Pegaze est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hospital.

L'Amant poltron.

Fleurimont adore tes charmes
Et n'est pas de ces arrogans
Qui preferent l'honneur des armes
A celuy de baiser tes gands.
Ne crains jamais qu'il t'abandonne
Pour aller gagner la couronne
Qui pare le front des guerriers ;
Il s'esloingne des mousquetades
Et se contente des lauriers
Dont il a fait ses palissades.

*

Je touche de mon pié le bord de l'aultre monde,
L'âge m'oste le goût, la force et le sommeil,
Et l'on verra bientost naistre du sein de l'onde
La premiere clarté de mon dernier soleil.

Muses, je m'en vay dire au fantosme d'Auguste
Que sa rare bonté n'a plus d'imitateurs
Et que l'esprit des grands faict gloire d'estre injuste
Aux belles passions de vos adorateurs.

Voulez-vous bien traicter ces fameux solitaires
A qui vos déités descouvrent leurs mysteres?
Ne leur promettez plus des biens ny des emplois.

On met vostre science au rang des choses vaines,
Et ceux qui veulent plaire aux favoris des roys
Arrachent vos lauriers et troublent vos fontaines.

Épitaphe d'un guerrier.

Quand cette fosse fut ouverte
Au corps qu'elle tient enfermé,
Trois dieux qui l'ont toujours aimé
Tascherent de venger sa perte ;
Mars joüa si bien du bâton
Sur le visage de Pluton
Qu'il en porte encore les marques ;
Venus avec son patin
Soufflеta Monsieur le Destin
Et Pallas fit berner les Parques.

Au cardinal de Richelieu.

Armand, l'âge affoiblit mes yeux
Et toute ma chaleur me quitte.
J'irai bientost voir mes ayeux
Sur le rivage du Cocyte.

Je serai bientost des suyvans
De ce bon monarque de France
Qui fut le Pere des scavans
En un siècle plein d'ignorance.

Mais s'il demande à quel employ
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ay reçu de toy,
Que veux-tu que je luy réponde ?

(*Réponse du cardinal :* Rien.)

D'où nous vient cette humeur en l'avril de nostre age?

Un nuage bouffy qui se fendit en deux
Peupla l'obscurité de phantosmes hideux.

Lorsque de son logis elle sort au matin,
Je pave son chemin de lavande et de thim.

La javelle à pleins poings tombe sous la faucille.

RACAN

(1589-1670.)

Ce poète ne figure ici que pour mémoire, et parce qu'il fut, avec Maynard, le seul disciple de Malherbe.

Sa vie est connue; il fut maréchal de camp des armées du roi, l'un des premiers de l'Académie française; d'humeur vagabonde, il s'échappa un jour du château de ses pères — la Roche-Racan, en Touraine — et s'en vint à Tours, errer; on le logeait par charité dans un cabaret borgne où, le soir, on lui trempait la soupe pour rien.

En 1605, son père le fit nommer page de la chambre du roi Henri IV; là encore, il s'échappait, et courait à l'hôtel de Bourgogne, voir jouer les comédies de Hardy, pour lesquelles il avait une passion; il prit part à toutes les guerres de Louis XIII sous les ordres du marquis de Bellegarde, son cousin, qui, à sa mort, en 1628, lui laissa une petite fortune; le voilà pris soudain de la rage de bâtir; il vit sur ses terres, en Touraine, jusqu'au moment où fut fondée l'Académie; il revient à Paris, alors, et se montre assidu aux séances. C'était plutôt un original d'allure simple, timide, « toute la mine d'un fermier, » et qui bégaye: il n'a jamais pu prononcer son nom, à cause qu'il prononçait très mal l'R et le C.

Il est rêveur, paresseux, d'une piété exemplaire, mais distrait! Le Brancas des poètes; il arrivait chez une dame, et se croyant chez lui, mettait sécher ses bottes au feu; on dit même qu'un jour, il posa tranquillement ses deux pieds sur la tête d'une vieille demoiselle qu'il prit pour les chenets. On connaît l'histoire de sa réception à l'Académie; navré d'avoir à prononcer un discours, il imagina cette chose toute simple : le jour venu, il se leva, déploya un chiffon de papier et dit : « Messieurs, je vous apportais ma harangue, mais ma grande levrette l'a toute mâchonnée; la voilà : tirez-en ce que vous pourrez. »

Ode bachique.

A M. Maynard.

Maintenant que du Capricorne
Le tems melancolique et morne
Tient au feu le monde assiégé,
Noyons nostre ennuy dans le verre,
Sans nous soucier de la guerre
Du tiers-estat et du clergé.

Je scay, Maynard, que les merveilles
Qui naissent de tes longues veilles
Vivront autant que l'univers;
Mais que te sert-il que ta gloire
Se lise au temple de Memoire
Quand tu seras mangé des vers?

Quitte cette inutile peine;
Beuvons plustot à longue haleine
De ce doux jus delicieux,
Qui pour l'excellence précède
Le breuvage que Ganymede
Verse dans la coupe des dieux.

Beuvons, Maynard, à pleine tasse;
L'age insensiblement se passe
Et nous mene à nos derniers jours;
L'on a beau faire des prieres;
Les ans non plus que les rivieres
Jamais ne rebroussent leur cours.

Le printems vestu de verdure
Chassera bientost la froidure,
La mer a son flux et reflux ;
Mais depuis que nostre jeunesse
Quitte la place à la vieillesse
Le tems ne la ramene plus.

Les loix de la mort sont fatales,
Aussi bien aux maisons royales
Qu'aux taudis couverts de roseaux ;
Tous nos jours sont subjects aux Parques,
Ceux dès bergers et des monarques
Sont coupez des mesmes ciseaux.

Leurs rigueurs par qui tout s'efface
Ravissent en bien peu d'espace
Ce qu'on a de mieux estably ;
Et bientost nous meneront boire,
Au dela de la rive noire
Dans les eaux du fleuve d'oubly.

Réveil matinal.

Je saute à bas du lit, je cours à la fenestre,
J'ouvre et hausse la veüe et ne vois rien paroistre
Que l'ombre de la nuict dont la noire pasleur
Peint les chams et les prez d'une mesme couleur,
Et ceste obscurité qui tout le monde enserre
Ouvre autant d'yeux au ciel qu'elle en ferme en la terre.
Les coqs ne chantent point, je n'entens aucun bruit
Sinon de ces oiseaux qui ne vont que la nuit,
Ou l'aisle des Zephirs qui le long de la plaine
Vont cajolant tout bas les Nymphes de la Seine.

II

De 1620 à 1645 environ.

Goinfres et biberons. Précieux et Grotesques. Lyriques purs. Extravagants. Libertins.

Laugier de Porchères.
Mailliet.
Sigognes.
Auvray.
Théophile.
Des Barreaux.
Tristan l'Hermite.
Le chevalier de l'Hermite.
Beys.
De Courval-Sonnet.
Saint-Amant.
Vion d'Alibray.
Montmaur.
Vauvert.
Marigny.
Colletet.
Germain Habert.
Le sieur de la Giraudière.
Le Savoyard.
Saint-Pavin.
Caillavet de Monplaisir.
Gauthier-Garguille.
Claude Le Petit.
Cyrano de Bergerac.
L'Estoille.
Adam Billaut.
Jean Grillet.
Scarron.

Simples remarques préliminaires :

1° Quelques lignes de Saint-Amant : « Une grande et vénérable chaise à l'antique a quelquefois très bonne grâce et tient fort bien son rang dans une chambre parée des meubles les plus à la mode et les plus superbes... Pour moy, quoy qu'on die des langues grecque et latine, quelque copieuses qu'elles soyent et quelques advantages qu'elles ayent dessus les nostres, je ne croy pas que les Homère et les Virgile ne les trouvassent fort pauvres et défectueuses à

comparaison de la richesse et de l'abondance de leurs pensées et qu'il ne leur restast tousjours dans l'esprit quelques images qui ne pouvoient passer jusques au bout de leur plume : c'est mon sentiment, un aultre dira le sien.

... je ne me play pas beaucoup à me parer des plumes d'aultruy comme la corneille d'Horace et, la plus part du tems, je ne m'amuse qu'à faire des bouquets de simples fleurs tirées de mon parterre.

... je voudrois bien dire quelques mots en passant de mon stile et de la maniere que j'ay observé à faire mes vers; si j'avois le loisir je dirois que je ne suy pas de l'avis de ceux qui veulent qu'il aist tousjours un sens achevé aux deuxieme et aux quatrieme. Il faut quelquesfois rompre la mesure afin de la diversifier aultrement : je dirois qu'en user de la sorte c'est ce qu'en termes de musique on apelle rompre la cadence ou sortir du mode pour y rentrer plus agréablement... »

Et ce mot, de Tristan « un vers peut avoir une beauté quasi toute nue et solitaire, oultrepassant les idées ou images qui y sont encloses, et d'elles, indépendante ».

L'on remarquera chez ces poètes, tous ou presque tous, la richesse de la rime, et la *beauté des chevilles :* un poète se reconnait à ceci : les chevilles, nécessaires, inévitables, sont chez lui des trouvailles d'expression ; la fin du vers est un tremplin d'où de plus belle il prend son élan : tandis qu'un autre, Boileau, par exemple, s'arrête tout essoufflé, au bout de l'hémistiche.

2° Quelques détails sur les vins et les cabarets du temps :

Les principaux cabarets étaient ; la Pomme-de-Pin, dans la Cité, célèbre déjà depuis Villon; le Cormier-Fleuri près Saint-Eustache; la Croix-de-Fer, rue Saint-Denis; la Croix-Blanche, où l'on faisait, dit Chapelle, des « dîners extatiques »; enfin la Fosse-aux-Lions, où trônait au comptoir la plantureuse et majestueuse Coëffier.

La corporation des marchands de vin avait ses armoiries : d'azur au navire d'argent, surmontées de la bannière de France.

Heureux temps où le vin se buvait à tire-larigot, où pour deux sols, chez Boucingo, l'on avait une chopine de petit Beaune, où les cabaretiers en six mois faisaient fortune.

Passer la nuit entre deux bras
Et tout le jour entre deux vins,

dit une chanson de Blot, voilà le bonheur!

Les vins que l'on buvait de préférence étaient les vins de coteau, Aï, Hautvilliers, Avenay, et surtout le petit vin d'Arbois.

Voicy que je bois
De mon vieil Arbois;
Chantons, messieurs, à perdre haleine:
Hosanna! Bacchus et Silene!

Le refrain est d'Henri IV. « Corbleu, disait le prince de Ligne, c'est donc bien malin de faire des vers, quand on a pippé des vins comme ceux-là! »

3° Définition, d'après Gautier, des épithètes : *grotesque* et *burlesque*.

Grotesque, vient de *grulla;* c'est le nom que l'on donnait aux chambres antiques mises à jour par les fouilles, et dont les murailles étaient couvertes d'animaux terminés par des feuillages, de chimères ailées, de génies sortant de la coupe des fleurs, de palais d'architecture et de mille autres caprices et fantaisies.

Burlesque. Ce terme a été introduit dans la langue par le poète Sarrasin, et employé couramment, à la place de grotesque, de 1640 à 1650. Le burlesque se compose d'une foule d'expressions proverbiales, locutions familières, et termes populaires qui ont été « bannis du style soutenu ». En italien, *burla* signifie plaisanterie, moquerie; en espagnol, on nomme *burladores* certains jets d'eau, cachés sous le gazon, qui jaillissent subitement sous les pieds, et mouillent les promeneurs sans défiance de leur rosée imprévue.

Au jaspe arreste-sang burine ton image,
J'ay marié ma faute avec ma repentance.

LE SIEUR HONORAT LAUGIER DE PORCHÈRES

(1551-1654).

On a souvent confondu ce poète avec un autre, *François de Porchères d'Arbaud*, mort en 1640 et disciple (mais celui-là, trop fervent) de Malherbe, qui lui légua la moitié de sa bibliothèque. Tous deux étaient parents, sans vouloir le reconnaître, et tous deux se disaient descendants au même titre de l'ancienne famille des Porchères qui n'était ni ancienne, ni, à proprement parler, une « famille ».

Honorat Laugier de Porchères était de Forcalquier, en Provence; on le trouve à la suite de Henri IV, en 1594, chargé de composer les vers du ballet que l'on dansa, cette année, à la cour; il fut attaché plus tard à la maison de Condé, en qualité d'*Intendant des plaisirs nocturnes*. En 1634, il est de l'Académie où le présenta Malleville. Courval-Sonnet l'accuse d'avoir mis sa muse « aux enchères »; n'est-ce point le satirique plutôt qui aurait cédé à l'attrait de la rime riche?

Il mettait un habit de couleur variée, selon le temps, varié de forme aussi; et il en calculait très minutieusement le poids suivant « le fond de l'air ».

Il mourut en 1654, à cent trois ans (on remarquera comme ils vivent vieux, nos poètes), doyen de la poésie française, faisant des vers depuis plus de soixante ans; et ses vers, les pauvres, n'ont pas été rassemblés, sinon dans de vagues recueils.

Beaux yeux de mes desirs la douce nourriture,
Gemeaux, qui presidez tousjours à la nature
Des plus rares pensers qu'icy-bas nous ayons,
Soleils prenans leur cours aux provinces estranges
Si je ne suis un aigle à fixer vos rayons,
Las, que ne suy-je un cygne à chanter vos louanges!

Une fusée.

Traict de poudre enflamé qu'un peu de feu desserre,
A qui le luire est vivre et le vivre est monter,
Que l'on void resplendir, que l'on void esclater,
Ores comme un comette, ores comme un tonnerre ;

Brave dragon de feu qui, sifflant loin de terre,
Te voudrois comme un astre au ciel faire adopter ;
A l'entreprendre hardy, foible à l'exécuter ;
En aspirant heureux, mourant te fais la guerre ;

Le sort qui de l'effect te derobe le prix
Te laisse au moins l'honneur de l'avoir entrepris,
Et c'est en quoy ta gloire esgale ton dommage :

Car, ayant de disgrace autant que de valeur,
Tu ne peux mourir bas avecques ton courage
Ny ne peux vivre en haut avecques ton malheur.

Stances.

Un jour la trouvant estendüe,
Sa main nonchalamment pendüe,
L'or de sa teste s'espanchant
Sur ses deux planettes pressées ;
« Astres, dit-il, de mes pensées,
« Estes-vous en vostre couchant?

« Beaux yeux, qui de paupieres closes
« Ainsi que de fueilles de roses
« Estes si doucement couverts :
« Si, cachant un peu vostre flame,
« Fermés, vous embrasez mon ame,
« Que ferez-vous estant ouverts ?

« Ha! qui me tient que je ne touche
« Les vives roses de sa bouche,
« Puis que vous estes endormies.
« Mais l'honneur y met les espines
« Et n'aprouve que les rapines
« Qui se font sur les ennemis.

« Las ! elle est bien mon adversaire :
« Mais, s'il faut ravir un corsaire,
« Faisons nostre butin plus grand.
« Tout indiscret ou tout modeste
« Qui prend un baiser sans le reste,
« Est indigne de ce qu'il prend.

« Aucun de vous ne me regarde,
« Mais le respect fait bonne garde
« Qui redoute vostre courroux,
« Et le sommeil en vos prunelles
« Tesmoigne en y bruslant ses aisles
« Comme il est amoureux de vous. »

(Clorise se réveille.)

Ses yeux reculent et s'avancent
Et, cependant qu'ils se balancent,
Entre le somme et le reveil,
Ils jettent deux larmes esgales,
Belles perles orientales
Qui venoient du lict du soleil.

Comme en se levant l'œil du monde
Moitié dessus, et dessous l'onde
Pleure et rougit d'avoir dormy ;
Ses yeux aucunement humides,
Honteux, enflez, pesans, timides,
N'osoient se monstrer qu'à demy ;

Enfin, ces gemelles lumieres,
Coulant sous les molles paupieres,
Et de mille tours varians
Leurs douces erreurs languissantes,
Avecque leurs clartez naissantes
Donnoient à l'amour l'Orient.

Sur les cheveux de Madame la duchesse de Beaufort.

Beaux poils n'êtes-vous point la rivière Pactole
Qui flotte précieuse en riches ondes d'or !

Subtile trame d'ambre en crespillons semée
Qui devisez d'amour avecque les zephirs,
Ils reçoivent de vous cette odeur embasmée
Et vous recevez d'eux leurs amoureux souspirs.

Vous tremblez, beaux cheveux, vous par qui chacun tremble
En pouvoir tous divins, en douceur tout humains ;
Et que pouvez-vous craindre, et tant et tous ensemble,
Et tous freres gemeaux aussi bien que germains ?

O beaux rayons frisez, crespez, frangeons de flame,
Petits filets d'un feu qui jamais ne s'esteint,
Quoy ? Vous estes si près du front de vostre Dame,
Et vous ne fondez pas la neige de son teint ?

Regret.

Avec mille regrets toute la cour s'estonne
Que ses rares beautez perissent en ce tems
Et que, jeune, elle ayt vu moissonner en automne,
Par l'hyver de la mort les fleurs de son printems.

Sur les yeux de Madame la Duchesse.

Ce ne sont pas des yeux, ce sont plustot des dieux :
Ils ont dessus les rois la puissance absolue.
Dieux ? non, ce sont des cieux ; ils ont la couleur bleüe
Et le mouvement prompt comme celuy des cieux.

Cieux ? non ; mais des soleils clairement radieux
Dont les rayons brillans nous offusquent la veüe ;
Soleils ? non, mais esclairs de puissance inconnüe,
Des foudres de l'Amour signes presagieux ;

Car s'ils estoient des dieux, feroient-ils tant de mal ?
Si des cieux ? ils auroient leur mouvement esgal ;
Deux soleils ? ne se peut ; le soleil est unique.

Esclairs ? non : car ceux-cy durent trop et trop clairs.
Toutesfois je les nomme, afin que je m'explique,
Des yeux, des dieux, des cieux, des soleils, des esclairs.

Ne dois-je point lascher la bonde de mon œil ?

C'est le propre d'un Dieu d'ouvrer par la parole.

Aux miracles de son visage
Je pers l'orgueil de mon sçavoir

Ainsy pour la gloire des dieux
Le Soleil tousjours postillonne.

L'homme luit des rayons que son œil va semant.

Un Anglois est tombé dedans la mer d'Amour.

MONSIEUR DE MAILLIET (PERIGORDIN)

Il était de Bordeaux, pense-t-on. Il fut au service de la reine Marguerite, puis disgracié, puis rappelé grâce à un beau poème qu'il composa sur l'amour céleste. C'est le type du poète crotté, « promenant sur les places publiques sa rotule toute bleue de froid ». (Voir les *Poésies* de Saint-Amant, *le Capitaine Fracasse*.) Il vendait ses vers aux libraires 3 francs le cent pour les grands, et 40 sous pour les petits. La pièce qu'on lira plus loin intitulée : *à la louange d'un qu'il ne nomme*, était une circulaire qu'il adressait aux seigneurs pour en obtenir de l'argent. Ses poésies furent imprimées à Bordeaux en 1616, et dédiées par lui à M. de Jehan, conseiller au Parlement de la ville; en réalité, la dédicace s'adresse à Madame de Jehan, que le poète paraît avoir beaucoup aimée. « Madame, dit-il, mon livre ne verroit point la lumière s'il ne vous voyoit; tellement qu'ayant résolu de le donner au jour, il faut nécessairement que je vous le donne... » et plus loin : « Divines lèvres, l'odeur et la beauté de vos fleurs nous font assez juger qu'elles n'ont point été cueillies dans quelque jardin de ce monde... adorables sœurs, sçavantes abeilles qui faictes un si doux miel à l'ouye... » et enfin : « je n'ay faict que traduire ce que la plume de vos yeux escrivit au dedans de mon âme ».

Épigrammes.

Avare, vous? je n'en croy rien.
Vous estes exempte de blame ;
Et qui vous peut tancer, Madame,
Puisque vous n'aymez que le bien?

Au Roy.

Le los est plein de charme, et nul ne peut, grand roy
Le mériter que vous, ny le donner que moy :
Dans le plus haut des cieux, exaltant vos louanges,
Je mettray de l'envie aux oreilles des anges.

Ode.

Chercher ailleurs l'éternité,
C'est la fonder en la chimère ;
Icy bas l'immortalité
N'a que la plume pour sa mère.
Elle fust ce Nectar, en somme
Qu'Achille à longs traits avalla,
Et que Pallas luy distilla
Afin d'en faire un Dieu d'un homme.

La beauté de la Toison d'Or,
Qui rendit mainte ame enflamée
N'estoit rien que le grand thresor
D'une éternelle renommée :
Louys, qui m'as l'âme eschauffée,
Appren comme les demy dieux
N'ont fait ce butin precieux
Que par l'assistance d'Orphée.

Ma plume, tu cours une mer,
Et je voy bien peu de pilotes
Qui ne se vinssent abysmer
S'ils estoient au lieu où tu flotes.
J'ay la force avec le courage,
Et le seul danger qui me suit,
C'est que par faute de biscuit,
Je crains d'accourcir mon voyage,

Mes esprits tissus à fond d'or
Bravent le tems et son orage ;
Astres sur terre ils ont encor
L'amour des dieux pour leur partage ;
Ainsi tant de graines infuses
Feront moissonner leur thresor
Aussi tost qu'une pluye d'or
Arrousera le champ des Muses.

A Madame de Jehan.

Celle dont la beauté tous les yeux estonna,
Vivante, vivroit moins que morte soubs la lame;
Rien qu'une pomme d'or Paris ne luy donna,
Et si Paris vivoit, il vous donroit son âme.

L'avenir qui s'en vient à petits pas légers,
Pour soubmettre à vos yeux ses beautés il assemble
Et ainsy, tous les temps seront vos hommagers,
Le passé, le présent et l'avenir ensemble.

Je vous juge un soleil semant tout de clartez,
Mais vous ne l'estes pas, ses forces ne sont telles
Car le soleil fait voir plus belles les beautez
Et vous enlaidissez les beautez les plus belles.

Par une chaîne d'or s'attachèrent les dieux
Pour dethroner Jupin (entreprises bien folles),
Mais qu'il eust doulcement fait descente des cieux
Si la chaine eust esté de l'or de vos paroles!

Sonnet improvisé contre un qui, en présence de Sa Majesté, avait blâmé la pièce précédente.

Excrement du Parnasse, erreur de la Nature,
Seulement imparfaicte en ce qu'elle t'a faict,
On ne la voit rougir que pour voir cet effect,
Ny se deffigurer que par ceste figure.

Dieux ! que c'est à l'oreille une rude pointure
D'ouyr la voix qui sort d'un gosier tant infect !
Qui toutes fois mesprise (ô l'impudent mesfaict !)
Les airs harmonieux du cygne de Mercure.

Hibou, pour ton faible œil je luis trop vivement.
L'excès de ma lumière est ton aveuglement ;
Oy donc la vérité qui contre toy despite,

Appren que Mailliet parle ainsi qu'on parle aux cieux
Et que s'il ne parlait le langage des Dieux,
Il ne pourroit parler de ceste Marguerite.

A un sot triste depuis son mariage.

Pourquoy sont tes humeurs si mornes?
La faute n'en est pas à toy
Car Nature a fait cette loy
Que les bestes auroient des cornes.

D'un vieil homme et d'une vieille malpropre.

Un homme vieux mais encore raillard
Dit : « Ma femme est bien orde, » et lors cette lascive
Respond : « Pour me blanchir, inutile vieillard,
Je feroy de ta cendre une bonne lessive. »

A la louange d'un qu'il ne nomme.

Bien au dessus du Pinde et des fleurs profanées,
Qu'il esclot et qu'il laisse à tous abandonnées,
Hardy, je vay portant le vol de mes esprits ;
Et qui sçayt le subject dont la gloire m'allume,
Jugera qu'en faveur de cet esprit sans prix
Tout los est obligé d'excéder la coustume.

Les belles actions, enfin, deviendroient rides
Sans la celeste humeur des doctes Pierides.
Le silence pourroit les couvrir de sa nuict,
Si le jour d'Apollon n'empeschoit ceste injure ;
Mais pour les secourir ce bel Astre reluit
Et tousjours dans ses vers les maintient en Verdure.

Du plus beau fil des sœurs j'ay tissu ceste toile
Afin que pour tousjours elle serve d'estoile
Qui jette une clarté sur tes perfections,
Et face que jamais leur splendeur ne s'efface ;
J'ay choisi cet Autel à mes oblations,
Et pour montrer mes feux j'ay poly ceste glace.

L'amour lascif.

Neptune estoit cheval, Ceres, lorsqu'il t'ayma.
Apollon, un lyon quand amour l'enflama.
Jupiter fut taureau, féru de ses sagettes ;
Une autre fois en cygne il se fit transformer.
L'homme cesse d'estre homme en commençant d'aymer
Puisque mesme les dieux en aymant sont des bestes.

A une orgueilleuse bossue.

Tu veux estre pour ta vertu
A l'égal des cieux exaltée :
Mais si tu n'estois point voûtée,
De quoy leur ressemblerois-tu ?

D'un rimailleur qui disait qu'en la Poésie françoise je venois après luy.

Sot, quitte ce vent et prends garde
Que si Mailliet marche après toy
Ce n'est qu'à la façon d'un Roy
Qui laisse aller devant sa garde.

L'incarnadin d'Espagne et le velours tanné
Et le bleu limaçon mary de la linotte
Ho ! donnons de l'estoc dans les cheveux du vent !
Les gueux l'un l'autre se dorlotent.

SIGOGNES

Peu de choses à dire, hélas ! sur ce bon poète.

C'était un homme du peuple, à gueule de vieux renard, écuyer d'écurie chez le roi. On les trouve seulement, ses vers et encore ! la plupart sans nom d'auteur, dans le *Parnasse Satyrique*, le *Cabinet satyrique*, tous les recueils mal famés, d'où nous avons extrait, vaille que vaille, les pièces les plus présentables. On remarquera l'extraordinaire richesse du vocabulaire et la fantaisie du poète, toute spéciale et si française, bien différente de celle des burlesques, qui a quelque chose de napolitain ; chez ceux-ci on devine parfois l'homme qui se chatouille pour se mettre en joie ; là, on sent à plein l'homme du peuple ayant toujours sur les lèvres le petit mot pour rire ; cela semble, comme l'a dit Sygognes lui-même :

Escript en lettres d'or dessus une vessie.

Une vieille.

Sa prunelle louche et liserne
Ainsi qu'un verre de taverne,
Lorgnant sous ses sourcils moussus
Brillait en sa morne étincelle
Comme un fumeron de chandelle
Quand un page a soufflé dessus.

Sa lèvre dans le vin recuite
Pleine de peaux, pasle et essuitte
Comme un marc de suc desnué.
Et ses dents, vray rateau d'ébène,
Rendoient si forte son haleine
Qu'un chien en eust éternué.

Galymatias.

Seyne, au front couronné de roseaux et de saules,
Pour voir vostre beauté, esleva ses épaules
Et prononça ces mots : « Messieurs des pois pilez
Qui veut des choux gelez ? »

Non, je n'approuve point la vanité des hommes ;
J'ayme l'ambytion comme un normand les pommes,
Que vous seriez joly si vous n'estiez pelé,
Monsieur le Jubilé !

Quand le brave Membroth bastit la tour superbe,
Il courut la quitaine et dansa dessus l'herbe
Frisant sur le pied droit : mais il fut bien camus
Voyant Nostradamus !

« Jaloux flots de la mer, ennemis de ma vie »,
Dit Léandre en mourant, « si ma belle est ravie,
Me conjurant le ciel pour passer l'Achéron,
Adieu mon esperon ! »

Masse à dix, taupe, tingue, un esventail d'hermite,
Une lance de sucre, une anse de marmite,
Puis un poulet bardé de la poudre d'iris
Et de chauve-souris.

De soixante escargots accoucha Pampelune,
Trois jeunes herissons des loups gardent la lune,
Parce qu'il est secret d'effet et de renom
Comme un coup de canon.

Peschez des hannetons en un cryble d'yvoire,
Pour conjurer les morts, lisez dans un grimoire ;
Les amans pour vos yeux endurent le trespas
Mais ils n'en meurent pas.

Gausserie.

Cette fluste revestue
S'esvertüe
Avecque ses yeux charmans
Qui sont tous pleins d'amertume,
En escume
Attirer quelques amans.

Laissons cette pauvre étique
Authentique
Parmy les chiens et les chats,
Faire choir jusqu'aux Bavières
Des rivières
De sueurs et de crachats.

Autre vieille.

Seiche piece de bois, triste ordonnance d'os,
Ventre maigre et fleury, vieil rastelier du dos,
Pourtraict vif de la mort, pourtraict mort de la vie,
Fantosme qui paroist sous un masque trompeur,
Qui fait craindre la crainte et fait peur à la peur,
Et destourne l'envie à la meilleure envie,

Maigre, défiguré, qui n'a rien que la peau,
Encores une peau qui n'est pas de drapeau,
Une peau qui s'escorche en cent rides, altiere,
Une peau dont se fait tout cuir, et, tout hallé,
Ressemble à s'y meprendre au parchemin collé
Dessus un test de mort qu'on trouve au cimetière.

Charongne sans couleur, despouille du tombeau
Carcasse desterrée, attente d'un corbeau,
Semblable aux visions que nous a faits le somme
Tu es quelque vieil corps dans la neige fondu,
Ou le corps d'un sorcier, du gibet dependu
Qu'un demon a vestu pour faire peur à l'homme.

Dialogue entre Macette et Perrette.

MACETTE

Mercure aux pieds a des aisles,
Et moy dessous les essailles,
Comme les chauves-souris,
J'ay la blancheur de la meure,
Riant alors que je pleure
Pleurant alors que je ris.

PERRETTE

Je puis par mon éloquence
Mettre l'esprit en balance ;
Et les armes manier ;
Je puis amollir les roches ;
Poulets trottent en mes poches
Ainsi que rats en grenier.

MACETTE

Or, me voilà devenue
Maigre, laide, pauvre et nüe,
N'ayant ny cheveu ny dent,
Et ce qui me met en peine,
Je n'ay pas la pance pleine,
Et ne happe que du vent.

Sonnet.

Margot, en vous peignant, je vous pince sans rire;
Asseurez-vous la grace à ce coup : c'est de bon;
Je vous veux crayonner sur la peau d'un jambon
Et faire mon pinceau de l'ergot d'un satyre ;

Je vous fay les sourcils de goudron de navire;
L'œil de coque de moule et les dents de charbon;
Le front de merlus cuit, la barbe de chardon,
La bouche d'une esponge et le menton de cire ;

L'oreille de la peau d'une chauve-souris,
L'esclat de vostre teint des crottes de Paris :
Et puis je vous veux mettre en taille douce et fine

Au bout d'un grand baston ainsi qu'un papeguay,
Afin que tout passant, le premier jour de May,
Salue d'un crachat votre miteuse mine.

Sonnet.

N'est-il pas bien joly ce page de litière?
Lorsque vous le voyez monté sur son ergot,
C'est un conin debout : mon Dieu qu'il est ragot?
Peut-on bien faire un homme de si peu de matière!

Il diroit bien le mot dans une raboulière;
Je le voudrois bien voir à l'ombre d'un fagot
Danser la canarie en robe de Margot
Et jouër aux palets dans une gibecière.

Qu'il prenne une arquebuze ou un arc à jalet,
Qu'il face un morion d'un petit pot au laict,
Qu'il s'arme de la peau d'une coquesigrue,

Qu'on le botte de paille et qu'on selle ce daim.
Qu'on lui baille pour lance un jonchet à la main;
Ce sera Nabotin qui combattra la grüe.

Sonnet.

Petit rat de Brésil, qui vous a botiné?
Ou allez vous ainsi en robe de guenuche,
Les bras sur les rognons comme ceux d'une cruche,
Vous froncez le sourcil : estes-vous mutiné ?

Vous ressemblez bien fort au petit Domine,
Et jouriez bien tous deux au mail dans une huche,
C'est le moine du jeu dessous la coqueluche ;
Il se prepare au bal puisqu'il est satiné.

Petit homme de plomb, pour jamais je vous loge
Le marteau dans la main à deux pas de l'horloge,
Mettez la plume au vent, gaillard et rebondy.

Escrivez tous les jours avecque les corneilles,
Haut les bras, Jacquemart, il faut sonner midy;
Si vous craignez le bruict, bouchez-vous les oreilles.

Sonnet.

Damoiseau de la cour dont la main inutile
Ne rougira jamais de sang sans les combats,
Tout propre à soustenir le tour de vos rabats,
Et les inventions de la chambre où l'on file;

L'on dit que vous marchez en mariolet de ville
Portant la tête haute et le courage bas ;
Cesar de cabinet, le Roy n'espere pas
Le secours de l'estat de vostre ame debille.

Muguet oint et lissé comme un homme d'estain,
Ostez de vostre teint ces mouches de satin,
Sinon maistre Guillaume équippé de sonnettes

Avecques la quenouille et le petit fuseau
Ira les enlever dessus vostre museau
Comme un esmerillon qui prend les alloüettes.

Sentence de Caboche entre deux femmes qui se disputent

Je suis le rouge Caboche
Au nez plat, à la dent croche,
Court et rond comme un baril,
Qui de la basse pratique
Faisons un trafic antique,
Prince des poissons d'Avril.

Et vous, manche de guiterne,
Souple comme un chat qu'on berne,
Guaine à mettre des couteaux,
Embonpoint de solle fritte,
Visage de trippe cuite,
Buandière aux vieux drapeaux,

L'image de la mort mesme,
Ne ressemblant qu'à vous-mesme,
Sorcière allant au Sabbat,
Malade d'une Sibile,
Poire, pomme, femme, fille,
Betterave, vieux cabat...

(*Un feu d'artifice sur l'eau.*)

Et sans extravagance on pourroit croire encor
La Lune divisée en mille pieces d'or.

JEAN AUVRAY

(Né vers 1590, mort vers 1633.)

Il était Normand et remporta, tout jeune encore, des prix de poésie au Puy de la Conception de Rouen (voir les *Poèmes prœmiez*, Bibliographie). A dix-huit ans, il a déjà publié des poésies diverses suivies d'un Eloge funèbre sur la mort de Henry, duc de Montpensier. Il fut ensuite avocat ou chirurgien, on ne sait au juste : peut-être les deux à tour de rôle (il en était capable); il abandonna ces deux nobles professions pour être tout bonnement poète et bon vivant :

« Auvray, ce gros camard, plaide pour les suyvantes », dit Gaillard : En 1628, il publie à Rouen ses *Satyres* « poésies scurriles et comiques » peu appréciées de ses contemporains; nous ne pouvons malheureusement en détacher le moindre extrait; il avait composé également plusieurs pièces de théâtre.

Sur un tableau de l'Aurore.

Que cette aurore est bien dépeinte !
Que bien ingenieusement
Dans son foible commencement
Son or semble pâlir de crainte !

Dans ces recoins secrets et sombres
Le Peintre a voulu figurer
Par la nuict qu'il fait retirer
Que le jour n'ayme pas les ombres.

Il n'a pu peindre les passages
Qu'un oyseau, ramassant sa voix,
Nous fait entendre dans les Bois
Pour nous en donner les presages.

Les feintes pourtant en sont belles.
Ce petit oyseau parmy l'air,
Ne vous semble-t-il pas voler
Et comme battre des deux ailes ?

Semble-t-il pas qu'il ayt envie
D'ouvrir la gorge pour chanter
Et qu'il veuille, en chantant, jeter
Hors de son bec toute sa vie ?

Deja, sur cette fleur éclose
Le pourpre s'estend peu à peu ;
Diriez-vous pas que c'est du feu
Peint à la façon d'une rose ?

Le soleil qui reprend sa course
Aux éloignemens du tableau,
Partie en l'air, partie en l'eau,
Fait sortir le jour de sa source.

La Lune au jour qu'elle voit naître
Fuit d'un pas assez diligent
Et n'a plus qu'un filet d'argent
Qu'on voit peu à peu disparaître.

Il semble à l'œil qui la regarde
Par quelque charme bien puissant
Qu'elle fuit et qu'elle retarde,
Et se diminüe en croissant.

L'auteur assied dessus la toile
Ses couleurs si mignardement
Qu'on donneroit du mouvement
Aux Eclipses de cette etoile.

Il faut dire à l'assemblage
De tant d'objets dignes d'amour
Qu'on a mis cet ouvrage au jour
Pour mettre le jour en l'ouvrage.

Incomparable Bassompierre,
Le soleil ne se plaist aux cieux
Que pour decouvrir à nos yeux
Ce que vous faites sur la terre.

Lorsqu'il vient sur notre Emisphère
Allumer le jour pour vous voir,
Il ne fait rien où le devoir
Ne l'oblige à l'endroit d'un frere.

Le Midy d'esté.

(TABLEAU)

Le ciel d'un visage serain
Et brillant comme de l'airain
Se laisse regarder sans voile ;
Le soleil a tant de chaleurs
Qu'il eust, je crois, bruslé la toile,
Malgré l'ombrage des couleurs.

L'ardeur ne se peut endurer
Et l'air ne peut plus respirer,
Malade d'une fievre chaude.
Le soleil où nous le voyons
Produit avec mesmes rayons
Le Diamant et l'Emeraude.

Dans l'excès de tant de clartez,
Les oyseaux se sont ecartez
Dans les lieux sacrez au silence,
Et le soleil se réjoüit
De tenir le jour en balance
Et l'Ombre qui s'évanoüit.

Ses rayons forçans ce jasmin
Taschent de se faire chemin
Dessous ce tableau toujours sombre ;
Il semble, d'un soin impuissant
Vouloir prendre le fraiz à l'ombre
Contre la chaleur qu'il ressent.

La terre travaille à le voir
Au plus haut poinct de son pouvoir :
Un étonnement l'a saisie,
Craignant que dans le chaud du jour
Elle ne tombe en peuresie
S'il n'acheve bientost son tour.

Les eaux craignent pour leur fraîcheur ;
Les lis ont peur que leur blancheur
Ne devienne enfin bazanée
Et, dedans la chaleur du tems,
Ils voudroient que toute l'Année
Arrestast son cours au Printems.

L'herbe se baigne en ce ruisseau
Et cherche un remede dans l'eau
Contre le chaud qui la rend seiche ;
Mais le ciel use de rigueur
Car l'eau mesme, n'estant plus freische,
La laisse tomber en langueur.

La Nature prenant le soin
De cette fontaine au besoin
Luy fit un parassol de mousse
Et, pour conserver sa beauté,
Elle fait que la terre pousse
Tout ce qu'elle a d'humidité.

Quelques Zephires mal contens
Des ardeurs extremes du tems
Qui leur donnent la courte haleine,
En se plaignans de leurs douleurs,
Servent d'Eventail à la pleine
Pour rafraichir toutes les fleurs.

La Promenade du Mail.

Tous ces beaux arbres de qui l'ombre
Prend soin de tenir ce lieu sombre
Et d'y feindre une demy-nuit
Sont, ma Philis, de ta nature :
Ils ont bien un peu de verdure
Mais ne promettent point de fruit.

Helas, bien loin de me distraire,
Les objets qui sont faits pour plaire
Obligent mes yeux à des pleurs,
Lisant dans l'eau que ma rebelle
N'est pas moins susceptible qu'elle
De toute sorte de couleurs.

Le Tableau de la Nuict.

Ce paon semble entrer en furie
De perdre sa tapisserie;
Du plus beau qu'il est des oyseaux,
La nuict ayant tendu ses voiles,
Il n'a plus ses belles étoiles
Et prend la couleur des corbeaux.

Les fleurs, que la plus claire lune
Ne peint que d'une couleur brune,
Pleurent la retraite du jour,
Et les vents, les voyant éteintes,
N'ont plus de ces vives atteintes
Qu'ils ressentoient de leur amour.

Tous les lys dedans cette absence
Perdent leur couleur d'innocence,
Et la rose avec la clairté
Voyant noircir son escarlatte,
Voit bien que Zephir la flate
Quand il luy vante sa beauté.

Toute la Nature effacée
Entretient sa triste pensée
Dessus la perte du soleil;
La nuit donne des pleurs aux marbres,
Et le vent, abaissant les arbres,
Les fait pancher vers le sommeil.

Cloris, laissons-la cet ouvrage
Ou le soleil a fait naufrage;
Ta beauté qui fait mon destin
Est le vray soleil de mon ame
Dont le couchant plaist à ma flame
Mille fois plus que le matin.

La Promenade du Cours.

A voir du haut de la Bastille
Tant de carosses à la fois,
Qui ne croiroit que quatre roys
Font leur entrée en cette ville?
Le soleil dans l'étonnement
De les voir si superbement
Fouler une mesme carriere
Voudroit bien descendre icy-bas
Avec son coche et sa lumiere
Pour y prendre aussy ses ebas

Cette coquette à la portiere,
Fort mal instruite en son devoir,
Dans l'impatience de voir,
Regarde devant et derriere;
On l'accuse de tous costez,
Et des colets qu'elle a gastez,
Et de la peine qu'elle donne ;
Mais son esprit suivant ses yeux,
Elle est sourde et n'entend personne
Que ses desirs trop curieux.

Tirsis, tu seras idolatre
De ce bel œil qui va passer,
Pour moy je crain de trepasser
Devant ceste gorge d'albatre.
Cette déesse a des cheveux
Qui me ravissent mille veux.
Mais que cet autre objet me touche !
Celuy-cy sera mon vainqueur :
Mon ame est déjà sur ma bouche :
N'as-tu point veu sortir mon cœur ?

Stances sur le vin.

L'amour n'est plus dans ma pensée ;
Ma fantaisie en est passée ;
Mon ame a des desseins meilleurs,
Ses faveurs ont trop peu d'exemples ;
Je veux abandonner ses temples
Et porter ma fortune ailleurs.

Il faut chercher sa destinée
Dans les bons vins de cette année.
Une bouteille a ses apas :
Elle n'est jamais inhumaine
Et nous donne si peu de peine
Qu'un valet la renverse à bas.

Que si Bacchus qu'on l'on revere
Fut porté du sein de sa mère
Dans la cuisse de Jupiter,
C'estoit pour montrer que la femme,
Dans la foiblesse de son ame,
Ne le pourroit jamais porter.

A voir cette pourpre potable,
Ce riche ornement d'une table,
Ce corail liquide et vermeil,
Diroit-on pas que la Nature
Ayt voulu faire une peinture
De la lumiere du soleil ?

L'Aurore avec sa bonne grace
Porte ses couleurs à sa face ;
Et quand la rosée au matin
Tombe sur les fleurs demy-closes,
Elle est bien ayse sur les roses
De prendre une couleur de vin.

Quand on voit les eaux prisonnieres
Dans le lict froid de nos rivieres,
Nos tonneaux sont tousjours ouverts ;
Et nous tirons d'une canelle
Ce qui rend la joye immortelle,
Malgré la rigueur des hyvers.

Lorsque le mauvais tems assiège
Toutes les campagnes de neige,
Que chaque arbre a perdu son fruit,
Dans l'obscurité d'une cave
Nous en trouvons un qui le brave
Et que l'on cueille jour et nuit.

O mort, quand tu voudras, je suis prest à partir.

L'aurore sur le font du jour
Seme l'azur, l'or et l'yvoire,
Et le Soleil lassé de boire
Commence son oblique tour.

Ses chevaux au sortir de l'onde
De flame et de clarté couvers,
La bouche et les nazeaux ouvers,
Ronflent la lumière du monde.

THÉOPHILE DE VIAU

(1590-1626).

Quel dommage de ne pouvoir, d'un bout à l'autre, reproduire la belle étude de Gautier — d'autant qu'il a pour son pauvre homonyme une tendresse toute particulière, « le mal que l'on disait de Théophile de Viau, lui semblant adressé à lui, Théophile Gautier ». Aussi commence-t-il par battre de bon cœur « le régent Boileau, pour le vers coriace où il l'outrage » et ma foi, tant pis, Malherbe aussi l'éplucheur de diphtongues, et Racan, cités dans ce vers; après quoi, il entame le récit de sa destinée de malheur : le pauvret a l'air d'être venu au monde, comme il le dit, sous une étoile enragée. — Il naquit à Boussères Sainte-Radegonde, village de l'Agenois, fils d'un cabaretier, dit l'injurieux P. Garasse, en réalité d'un ancien avocat au Parlement de Bordeaux, retiré dans ses terres, « en un petit château, joignant le pied d'un grand coteau », où il partageait son temps entre le joli clairet du pays et les belles-lettres. C'était un petit paradis terrestre que ce domaine : plus tard, du fond de sa prison « lui faisant l'effet d'une chambre noire », dit un biographe, Théophile devait se le remémorer avec attendrissement, et en décrire un à un tous les coins et recoins. Il reçut une maigre éducation, et fit sa philosophie à Saumur; en 1610, il vint à Paris; il avait vingt ans, peu de ressources, et « pas beaucoup de parties à plaire ». Ses portraits nous le montrent avec une « figure osseuse, labourée en tous sens, le front protubérant, l'œil mal fendu mais plein de feu, les moustaches retroussées en l'air, la lèvre inférieure bouffie et dédaigneusement saillante ». — Qu'importe? son esprit merveilleux sue le charme, — son âme portée à la sympathie s'élance, spontanée, vers tout ce qui est beau, musique, chasse, fleurs, habits, chevaux, odeurs, bonne chère :

les jeunes gens l'adorent. Balzac et lui se lient d'amitié, font ensemble un voyage en Hollande, en 1612, au beau milieu duquel, on ne sait pourquoi, ils se brouillent; du reste l'épistolier se montra peu généreux envers son ami, puisqu'il l'attaqua, au moment même qu'il était détenu à la Conciergerie, et sous le coup d'une accusation capitale. De retour à Paris, il trouva un protecteur, Henri II duc de Montmorency (celui qui devait être décapité en 1632), et composa des vers de ballets, des mascarades, des impromptus, avec une facilité qui était passée en proverbe mais lui fit quand même beaucoup d'honneur. C'est alors, dit-il, qu'il se plongea dans le vice ouvert favorablement à ses jeunes fantaisies; la débauche des femmes et du vin, « l'empiéta »; en tout cas il n'en fit ni plus ni moins que les autres; seulement, il était calviniste, un peu trop franc d'allure et d'opinions. Une pièce de vers libertins lui valut un ordre du roi, d'avoir à sortir du royaume le plus promptement possible, arrêt que lui signifia au mois de mai 1619 le chevalier du guet. Il vint à Londres, essaya mais en vain d'émouvoir la bienveillance du roi Jacques, et se plaignit bientôt amèrement de ne respirer plus « le doux air de la cour »; on lui accorda sa grâce, et en 1621, ne se possédant pas de joie, il rentrait à Paris. A partir de ce moment, hélas! son étoile allait faire rage, et sans répit, jusqu'à sa mort. Au détour d'une rue, ils se croisent, lui et un ami, avec un prêtre qui portait le bon Dieu à un malade; Théophile se découvre et s'incline, mais l'ami, imprudent, persiste à vouloir passer tête haute : un homme du peuple se précipite, lui jette son chapeau dans la boue et se met à crier à tue-tête « Calviniste, » ce qui ameute la foule. Théophile eut beau se convertir : on lui mit tout sur le dos, et on invoqua ce fait plus tard parmi d'autres griefs. En 1622, paraît le *Parnasse satyrique* sous le nom de Théophile. Il eut beau désavouer l'ouvrage, le faire saisir, poursuivre les imprimeurs — qui, pis est, gagner son procès : les pères Voisin, Garasse, Guérin, Renaud, l'attaquent, obtiennent une prise de corps; une action criminelle est ouverte; Théophile n'a plus qu'à fuir, et c'est ce qu'il fait, lentement, espérant toujours accommoder l'affaire : Ah! bien oui! il est décrété en Parlement, coupable de lèse-majesté divine, condamné de ce fait à venir pieds nus, la corde au cou, au Parvis Notre-Dame, faire amende honorable, ensuite de quoi il sera brûlé vif en place de Grève. L'arrêt fut exécuté en effigie le 19 août 1638.

Le poète était à Chantilly chez le duc de Montmorency. Par une délicatesse exquise, ne voulant pas que son protecteur fût inquiété, il s'enfuit changeant tous les jours de retraite, mais arrêté au Châtelet, en Picardie, le 28 septembre, il est ramené de brigade

en brigade, Dieu sait avec quelles brutalités ! transporté à la Conciergerie, dans le cachot même où avait langui Ravaillac. La situation était navrante; la sentence du Parlement pouvait être appliquée le jour même, stricte : de plus, un in-quarto venait de paraître, du Père Garasse, « *La doctrine curieuse des beaux esprits de salon ou prétendus tels*, contenant plusieurs maximes pernicieuses à l'Etat et aux bonnes mœurs » — in-quarto bourré d'injures à l'adresse de Théophile, « poetastre vilain, pouacre, écornifleur, yvrongne, de Veau plutôt que de Viau, — que dis-je un veau ? d'un veau la chair en est bonne bouillie, rostie, de sa peau on couvre les livres, mais la tienne, meschant, n'est bonne qu'à estre grillée; aussi le seras-tu demain... » Ah! il s'en fallut de peu que la prédiction ne se réalisât ; cependant, sur une apologie, très franche, très honnête et très loyale que le poète adressa au roi, « le procès fut revisé : cela demanda deux ans — deux ans d'incroyables souffrances, au bout desquels la peine fut commuée en un simple bannissement à perpétuité avec confiscation des biens; — Théophile se retira à Chantilly chez le duc de Montmorency qui, du reste, l'avait mollement secouru durant sa détention. Son étoile impitoyable ne voulut pas qu'à ce moment même il goutât un peu de joie. La prison, les inquiétudes, les transes de toute sorte l'avait tellement affaibli qu'il tomba malade. Il vint mourir à Paris, à l'hôtel de Montmorency le 24 décembre 1626. Il n'avait que trente-six ans.

Le Matin.

(ODE)

L'aurore sur le front du jour
Seme l'azur, l'or et l'ivoire,
Et le soleil, lassé de boire,
Commence son oblique tour.

Ses chevaux, au sortir de l'onde,
De flamme et de clarté couverts,
La bouche et les naseaux ouverts,
Ronflent la lumière du monde.

La lune fuit devant nos yeux;
La nuict a retiré ses voiles;
Peu à peu le front des estoiles
S'unit à la couleur des cieux.

Desjà la diligente avette
Boit la marjolaine et le thyn,
Et revient riche du butin
Qu'elle a pris sur le mont Hymette,

Je voy le généreux lion
Qui sort de sa demeure creuse,
Herissant sa perruque affreuse
Qui faict fuir Endimion.

Je voy les agneaux bondissans
Sur ces bleds qui ne font que naistre;
Cloris, chantant, les mene paistre
Parmy ces coteaux verdissans.

Les oyseaux, d'un joyeux ramage,
En chantant semblent adorer
La lumière qui vient dorer
Leur cabinet et leur plumage.

La charue escorche la plaine;
Le bouvier, qui suit les seillons,
Presse de voix et d'aiguillons
Le couple de bœufs qui l'entraîne.

Alix appreste son fuseau;
Sa mere qui luy fait la tasche
Tresse le chanvre qu'elle attache
A sa quenouille de roseau.

Une confuse violence
Trouble le calme de la nuict,
Et la lumiere, avec le bruit,
Dissipe l'ombre et le silence.

Les bestes sont dans leur taniere
Qui tremblent de voir le soleil ;
L'homme remis par le sommeil,
Reprend son œuvre coustumiere.

Le forgeron est au fourneau ;
Oy comme le charbon s'alume !
Le fer rouge, dessus l'enclume,
Estincelle sous le marteau.

Ceste chandelle semble morte ;
Le jour la faict esvanouyr ;
Le soleil vient nous esblouyr ;
Voy qu'il passe au travers la porte !

Il est jour : levons-nous, Philis ;
Allons à nostre jardinage,
Voir s'il est, comme ton visage,
Semé de roses et de lys.

La Solitude.

(ODE)

Dans ce val solitaire et sombre,
Le cerf qui brame au bruit de l'eau,
Panchant ses yeux dans un ruisseau,
S'amuse à regarder son ombre.

De ceste source une Naïade
Tous les soirs ouvre le portal
De sa demeure de crystal
Et nous chante une serenade.

Les nymphes que la chasse attire
A l'ombrage de ces forests
Cherchent les cabinets secrets
Loing de l'embusche du satyre.

Jadis au pied de ce grand chesne
Presque aussi vieux que le soleil,
Bacchus, l'Amour et le Sommeil
Firent la fosse de Silene.

Un froid et tenebreux silence
Dort à l'ombre de ces ormeaux,
Et les vents battent les rameaux
D'une amoureuse violence.

Corine, je te prie, approche ;
Couchons-nous sur ce tapis vert ;
Et pour estre mieux à couvert,
Entrons au creux de ceste roche.

Ouvre tes yeux, je te suplie ;
Mille amours logent là-dedans,
Et de leurs petits traicts ardans,
Ta prunelle est toute remplie.

Mon Dieu! que tes cheveux me plaisent,
Ils s'ebattent dessus ton front,
Et, les voyant beaux comme ils sont,
Je suis jaloux quand ils te baisent.

Si tu mouilles tes doigts d'yvoire
Dans le crystal de ce ruisseau,
Le Dieu qui loge dans ceste eau
Aymera, s'il en oze boire,

Presente-luy ta face nue,
Tes yeux avecque l'eau riront,
Et dans ce miroir escriront
Que Venus est icy venue.

Sus, ma Corine! que je cueille
Tes baisers du matin au soir!
Voy comment, pour nous faire asseoir
Ce myrthe a laissé cheoir sa fueille.

Oy le pinçon et la linotte
Sur la branche de ce rosier;
Voy branler leur petit gozier!
Oy comme ils ont changé de notte!

Preste-moy ton sein pour y boire
Des odeurs qui m'embasmeront,
Ainsi mes sens se pasmeront
Dans les lacs de tes bras d'yvoire.

Je baigneray mes mains folastres
Dans les ondes de tes cheveux;
Et ta beauté prendra les vœux
De mes œillades idolastres.

Ne crains rien, Cupidon nous garde.
Mon petit ange, es-tu pas mien?
Ha! je voy que tu m'aymes bien :
Tu rougis quand je te regarde.

Élégie à une dame.

Imite qui voudra les merveilles d'autruy.
Malherbe a très bien fait, mais il a fait pour luy ;
Mille petits voleurs l'escorchent tout en vie.
Quant à moy, ces larcins ne me font point d'envie.
J'approuve que chascun escrive à sa façon :
J'ayme sa renommée et non pas sa leçon.
Ces esprits mendiants, d'une vaine infertile
Prennent à tous propos ou sa rime ou son style ;
Et de tant d'ornemens, qu'on trouve en luy si beaux,
Joignent l'or et la soye à de vilains lambeaux....
Ils travaillent un mois pour chercher comme à fils
Pourra s'apparier la rime de Memphis.
J'en cognois qui ne font des vers qu'à la moderne,
Qui cherchent à midy Phœbus à la lanterne...
Sont un mois à cognoistre en tastant la parole
Lorsque l'accent est rude et que la rime est mole,
Veulent persuader que ce qu'ils font est beau,
Et que leur renommée est franche du tombeau
Sans autre fondement sinon que tout leur aage
S'est laissé consommer en un petit ouvrage.
De mesme l'araignée en filant son ordure
Use toute sa vie et ne fait rien qui dure.
Mais cet autre poëte est bien plein de ferveur :
Il est blesme, transi, solitaire, reveur,
La barbe mal peignée, un œil branslant et cave ;
Un front tout renfrogné, tout le visage have,
Ahane dans son lict, et marmotte tout seul
Comme un esprit qu'on oit parler dans un linceul ;

Grimasse par la rue et, stupide, retarde
Ses yeux sur un object sans voir ce qu'il regarde.
La regle me desplaist; j'escris confusement :
Jamais un bon esprit ne faict rien qu'aisement.
Autresfois, quand mes vers ont animé la sceine,
L'ordre où j'estois contraint m'a faict bien de la peine
Ce travail importun m'a longtemps martyré,
Mais enfin, grace aux Dieux, je m'en suis retiré....
Je veux faire des vers qui ne soient pas contraints
Promener mon esprit par des petits desseins.
Chercher des lieux secrets où rien ne me desplaise.
Mediter à loisir, resver tout à mon aise,
Employer toute une heure à me mirer dans l'eau,
Ouyr, comme en songeant, la course d'un ruisseau,
Escrire dans le bois, m'interrompre, me taire,
Composer un quatrain sans songer à le faire.

Ode.

Un estang dort là tout auprès
Où ces fontaines violentes
Courent et font du bruit exprès
Pour esveiller ses vagues lentes.
Luy, d'un maintien majestueux
Reçoit l'abord impetueux
De ces Naïades vagabondes
Qui dedans ce large vaisseau
Confondent leur petit ruisseau
Et ne discernent plus ses ondes.

Zephire en chasse les chaleurs;
Rien que les cygnes n'y repaissent :
On n'y trouve rien sous les fleurs
Que la frescheur dont elles naissent.
Le gazon garde quelque fois
Le bandeau, l'arc et le carquois
De mille amours qui se despouillent
A l'ombrage de ces roseaux
Et dans l'humidité des eaux
Trempent leurs jeunes corps qui bouillent.

L'estang leur preste sa frescheur,
La Naïade leur verse à boire,
Toute l'eau prend de leur blancheur
L'esclat d'une couleur d'yvoire.
On voit là ces nageurs ardents,
Dans les ondes qu'ils vont fendants,
Faire la guerre aux Nereydes,
Qui, devant leur teint mieux uni,
Cachent leur visage terni,
Et leur front tout coupé de rides.

Ores ensemble, or'dispersez,
Ils brillent dans ce crespe sombre
Et sous les flots qu'ils ont percez
Laissent esvanouir leur ombre,
Parfois dans une claire nuict,
Qui du feu de leurs yeux reluit,
Sans aucun ombrage de nues,
Diane quitte son berger,
Et s'en va là-dedans nager
Avecques ses estoilles nues.

Ode.

Cloris, pour ce petit moment
D'une volupté frénetique,
Croys-tu que mon esprit se picque
De t'aimer éternellement ?
Lorsque mes ardeurs sont passées,
La raison change mes pensées,
Et, perdant l'amoureuse erreur,
Je me trouve dans des tristesses
Qui font que tes délicatesses
Commencent à me faire horreur.

Je ne veux point te descrier
Après t'avoir loué moy-mesme ;
Ce seroit tacher d'un blaspheme
L'autel où l'on m'a veu prier...
Je ne veux point mal à propos
Mes vers ny ton amour destruire ;
Mon dessein n'est pas de te nuire,
Je ne songe qu'à mon repos.

J'ay souffert autant que j'ai peu,
Je n'ay plus de nerfs pour tes gesnes,
Ny gouttes de sang dans mes veines
Qui ne se brusle à petit feu.
Je me sens honteux de mes larmes ;
Amour n'a desjà plus de charmes ;
Je suis pressé de toutes parts,
Et bien-tost, quoy que tu travailles,
Je m'arracheray des entrailles
Tout le venin de tes regards.

Et par ma raison je butte
A devenir bête brutte.

Il n'y a rien si difficile à un homme d'esprit que de croire.

DES BARREAUX

(1602-1674).

Jacques de Vallée, seigneur des Barreaux, Parisien, de très noble famille, était beau comme un jeune Apollon; ce fut le lion de la jeunesse dorée d'alors; il n'y a guère que le chevalier de Méré qui ait exercé sur les jeunes seigneurs une telle séduction. Son père, quasi de force, le fit pourvoir d'une charge de conseiller au Parlement de Paris. Jamais, au grand jamais il n'y voulut rapporter un procès; il disait que la besogne des magistrats est abominable, indigne au reste d'un homme d'esprit. D'ailleurs, il perdit sa charge pour n'avoir point voulu céder au terrible cardinal sa maîtresse, Marion de Lorme, qui l'adorait. Ce fut un libertin, à tous les sens du mot : athée, prêchant l'incroyance aux paysans, aimant le vin, la bonne chère par-dessus tout, admirable dans les entretiens de table, coudoyant à souper les plus grands seigneurs et les plus honnêtes gens du royaume. Miton, d'Elbène, Théophile surtout, étaient ses intimes; il connut de très près Balzac et Descartes. Il avait en province des tas d'amis qu'il allait visiter, dans la saison que le pays était le plus joli à voir, en hiver, s'il le fallait. C'est à l'un de ces gais tours de France que se rapporte l'anecdote connue : tombé dans une auberge de pays, un jour de jeûne, avec Miton et d'Elbène, il se fait servir, au grand scandale de l'hôte, tout ce qu'il trouve, des œufs. Un terrible orage éclate : tonnerre, éclairs, l'hôtelier se signe : c'est le ciel assurément qui se déchaîne contre l'impie. A la fin, exaspéré, il empoigne le plat, et le lance dehors. « Voilà bien, dit-il, du bruit pour une omelette! »

Il prend volontiers les manières d'un jeune romain, jusqu'à se faire vomir à la fin du repas pour manger à nouveau. Un ami s'étonne : « Bah! dit-il, es-tu de ces fats qui s'amusent à digérer? »

La mort de Théophile fut son seul chagrin, il défendit bravement sa mémoire, bataillant dru et ferme pour son ami, battu aussi un peu par tout le monde, et s'attirant de ses répliques : « Pour la veuve de Théophile, vous faites bien du bruit! » Mais

n'importe, il fut avec Scuderi un des rares et chauds défenseurs du poète.

Il composa de fort jolies chansons qui, malheureusement, sont perdues.

Quatre ou cinq ans avant sa mort, — il en avait soixante-neuf ou dix — il revint, comme on dit, de ses égarements, « se laissa donner un coup de pied de crucifix, » paya ses dettes, abandonna le meilleur de sa fortune à ses sœurs, et se retira, avec une petite rente, à Chalon-sur-Saone, où l'air, prétendait-il, est le plus pur de France.

De cette époque date le fameux sonnet P. P. C., la seule chose imprimée qui reste de lui.

L'Évêque du diocèse, Mr de Maupeou, lui envoya un saint homme de carme pour l'exhorter à la pénitence : mais, affirme le malicieux Chapelle, il ne se convertit « qu'à la condition expresse qu'il s'enivreroit une fois par jour avec le bon religieux ».

Ad majorem cautelam.

Sonnet dévot.

Grand Dieu, tes jugements sont remplis d'équité,
Toujours tu prends plaisir à nous être propice :
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
Ne me pardonnera sans choquer ta justice.

Ouy, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice ;
Ton interest s'oppose à ma félicité
Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton désir puisqu'il t'est glorieux ;
Offense-toy des pleurs qui coulent de mes yeux ;
Tonne, frappe, il est temps ; rends-moy guerre pour guerre.

J'adore en périssant la raison qui t'aigrit :
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre
Qui ne soit tout couvert du sang de JÉSUS-CHRIST ?

La manne fresche du matin
N'a point une douceur pareille
Ny l'esprit que cherche l'abeille
Sur la buglose et sur le thim
Et mesme le nectar sembleroit insipide
Au prix de ce baiser humide...

Le soleil se va perdant;
La splendeur dont il éclate
Peint là-bas dans l'occident
Un grand fleuve d'écarlate

TRISTAN L'HERMITE

(1601-1655).

François L'Hermite, sieur du Solier, naquit dans la Marche, — un pays perdu avec des bourgs affreux « où l'on ne trouve que du pain et de l'eau ». — Le vieux château de Solier, son berceau avait été témoin d'aventures tragiques et le repaire de gentilshommes, moitié seigneurs, moitié pillards, détrousseurs de grand'routes, aventuriers farouches, criminels qu'à mainte reprise avait pourchassés jusque dans leur nid d'aigle la justice royale.

François l'Hermite descendait-il ou non de Pierre l'Hermite, l'annonciateur de la croisade? C'était, en son temps, une vérité admise; et la critique actuelle, avec tous ses moyens, n'a pas pu absolument prouver le contraire. Ce qui est certain, c'est qu'il ne descendait pas, bien que portant le même nom, du fameux compère de Louis XI. François eut deux frères, dont l'un, le cadet, Jean-Baptiste, a laissé des poèmes.

Le *Page Disgracié* de Tristan est une sorte d'autobiographie de sa jeunesse « une fidèle copie d'un lamentable original », dit-il. Il avait trois ans quand sa grand'mère l'amena à Paris; à quatre ans, il savait lire; à six, Henri IV l'attachait, comme page, à Henri de Bourbon, le fils qu'il avait eu de Henriette d'Entragues marquise de Verneuil.

Les deux enfants lisaient des romans en cachette, faisaient de la peinture, des vers, de la musique, de la chimie amusante, et malicieuse, qui valut à notre page vingt coups de fouet; bientôt, perverti par un « mauvais démon travesti » Tristan se mit à jouer, et à jouer avec frénésie, vendant ses livres, quittant tout pour le jeu. On sait que ce fut durant sa vie la passion maîtresse

du poète. Le sang fumeux des aventuriers ses ancêtres grondait en lui, parfois; il organisait, dans la chambre du marquis de Verneuil, à la mode d'Angleterre, des combats de cailles et de coqs, se régalait à voir couler le sang: un jour, il blessa grièvement de sa petite épée un pauvre cuisinier qui s'était déguisé en fantôme, histoire de rire; un autre jour — chose plus grave — il tua un garde du corps, qui l'avait simplement heurté du coude en rêvant : le voilà courant éperdu 28 lieues sans s'arrêter, caché à Rouen dans une hôtellerie, où il fait la connaissance d'un mystérieux philosophe, frère de la Rose-Croix, qui lui donne des Secrets — notamment une poudre contre le mal de mer; il passe en Angleterre, où sous le nom d'Ariston, il s'introduit comme précepteur dans une famille — il a quinze ans à peine — gagne le cœur de la jeune fille qui en a treize, risque d'être empoisonné par un écuyer, son rival, ses amours découvertes, est mis en prison, s'évade, passe en Ecosse, de là en Norvège, où il vend « des martres zibelines, des hermines et autres belles fourrures », revient à Londres, puis en France, est dépouillé d'une partie de son argent par des escrocs, perd le reste au jeu, rencontre « un fastueux petit bossu qui lui donne six émeraudes » — bref, désespéré, fait le projet d'aller « de son pied » en Espagne chercher fortune à la cour du roi catholique — Il n'alla pas plus loin que Loudun, où le prit chez lui le vieux poète Scévole de Sainte-Marthe, à charge de lui lire des vers deux heures par jour. Il y demeura seize mois, les plus heureux de sa vie, dévorant la superbe bibliothèque de l'aimable vieillard; c'est à lui et à ses fils que Tristan rapportera sa vocation poétique. Après quoi, on le voit comme secrétaire chez le marquis de Villars, en lutte avec la femme de ce dernier, et surtout un vilain petit nain d'Italie son favori; il suit le marquis à Bordeaux, où il se bat en duel contre un écolier de l'Université, « qui avait refusé de reconnaître la supériorité du Tasse sur Virgile; il passe au service du duc de Mayenne, dont il rédige la correspondance amoureuse, « apprend à boire comme un Suédois » avec un jeune cavalier, La Montagne; fait naufrage en traversant la Gironde, mais a l'honneur d'être présenté au roi Louis XIII, le 28 octobre 1820, au château de Blaye, et fera dorénavant partie de sa suite. Le « Page disgracié » est, après de longues pérégrinations, rentré en grâce. — Le reste de la vie de Tristan, mal connu, a été remis en lumière par la très savante et précieuse thèse de M. Bernardin sur ce poète. D'abord, à partir de 1621, il prend le surnom de Tristan, auquel ses œuvres vont attacher une si vive renommée. Il prend part à la suite de Louis XIII à l'expédition de Béarn, aux jours d'assaut donne avec le régiment des gardes du connétable de Luynes, est

malade trois mois d'une fièvre pourprée; de retour à Paris, le roi l'attache à la personne de Monsieur, son frère, Gaston d'Orléans, alors âgé de quatorze ans. Il vit surtout à ce moment dans le monde des poètes et des comédiens, lié avec Théophile, Hardy, Saint-Amant, et toute la bande joyeuse du « bon gros » Molière, d'Essartine et le baron de Saint-Brice, Chassaingrimont, Marigny, Faret, Brun, Grandchamp, La Motte, Chateaupers.

Théophile lui prodigue des éloges dans une lettre; Hardy lui demande des vers pour mettre en tête de son Théâtre; c'est de cette époque que doivent dater la plus grande partie de ses vers d'amour; les beaux cris de passion qu'on y découvre attestent qu'il a réellement et ardemment aimé. Le poète paraît avoir été disgrâcié vers 1625; en 1627, il est de retour près de Monsieur; il fit peut-être à ce moment partie du Grand Conseil de Vauriennerie, avec l'abbé de la Rivière « grand monacal » et le poète Patrix. — En 1631 il suivit son protecteur en Lorraine, et ne rentra en France qu'une fois la paix conclue, dans les premiers jours de novembre 1634.

Ses premiers vers parurent la même année, chez le libraire Billaine; et en 1636, avant le *Cid* fut jouée la *Marianne*, qui eut un succès retentissant, et qui, ainsi le veut la légende, causa la mort du comédien Mondory, par le trop d'ardeur qu'il mettait à jouer le rôle. Tristan, désormais, est célèbre : les poètes lui demandent des vers pour illustrer leurs œuvres, « les capitaines des odes célébrant leurs victoires, » les dames des madrigaux pour leurs albums. En 1638, paraissent les *Amours* du sieur Tristan; puis c'est une tragédie, *Panthée* (1639); en 1641, un grand poème *Orphée*, joint à d'autres poèmes sous ce titre commun : *La Lyre* du sieur Tristan; en 1643, l'illustre Théâtre, comptant le jeune Molière, et l'étoile de la troupe, Madeleine Béjart, inaugure ses représentations au jeu de Paume des Métayers, rue Mazarine, par une pièce de Tristan : La *Mort de Sénèque*. — En 1645, nouvelle pièce : la *Mort de Crispe;* en 1646, le poète entre dans la maison du duc de Guise, publie un volume de prières : l'*Office de la Sainte-Vierge*, enrichi de tailles-douces, — fait jouer une tragédie en 1647, — la *Mort du grand Osman* — entre à l'Académie la même année, en 1647 enfin publie les *Vers héroïques*. Pendant toute la durée de la Fronde, on sait simplement que Tristan fut très malheureux, et tenta, mais en vain, d'émouvoir en sa faveur la bienveillance de Christine, reine de Suède. En 1653, il a près de lui un jeune homme de treize ans, son petit valet disent les uns, son disciple selon d'autres, Philippe Quinault, au nom de qui il lit à l'hôtel de Bourgogne la comédie des *Rivales*. C'est de ce moment que date — la chose vaut qu'on la remarque — la fixation des droits d'auteur à 9 p. 100

sur la recette. Tristan fait jouer la même année une comédie : *le Parasite*, qui eut un certain succès. Mais une « fluxion obstinée » la phtisie, le mine ; la médecine est impuissante à le soulager : il voit la mort s'approcher « avec ses grands doigts qui n'ont point de peau, ... son nez tout ouvert,

Ses yeux faits comme deux salières,
Ses bras comme bras de civières.....

Il eut une fin toute chrétienne, se rappelant la devise de sa maison, — Prier vaut à l'Hermite —

Et son âme au ciel est volée

dit Loret dans sa *Gazette*. Il avait cinquante-quatre ans. Quant au prétendu vers de Boileau sur un Damon qui

Passe l'été sans linge et l'hiver sans manteau,

s'il s'applique à Tristan, il renferme une idée fausse. Le poète n'était pas misérable à ce point : et quand bien même? « Que vous importe-t-il qu'il soit mal vestu, pourvu que ses vers soient magnifiques, tapissés de brocart et tissus d'or. »

La Lyre d'Orphée.

A ses premiers accords on vit soudain parestre
Le Noyer, le Cormier, le Tilleul et le Hestre ;
Le Tremble y vint couvert de sa feuille timide,
Le Cyprès y parut en verte piramide :
Le Cycomore noir, le Saule pâlissant,
Le Bouleau chevelu, l'Aubépin fleurissant,
L'Oranger qui son fruit de sa fleur accompagne,
L'Encens, le Violier et le Jasmin d'Espagne...

Mille petits oyseaux serrant leurs plumes peintes
Y deviennent muets pour entendre ses plaintes ;
Jamais le Rossignol ce chantre ingénieux,
Cet atome sonnant, ce poinct harmonieux
Qui mesle en ses motets un si rare artifice
Contre ce champion n'ose entrer dans la lice.
Là le Gey peu discret se rend respectueux,
La Corneille y retient son cri tumultueux,

Et le Merle touché d'une douleur secrette
Semble y porter le dueil de celle qu'on regrette
L'Escurieu sautelant qui n'a point de repos,
La Marmote assoupie et le Singe dispos;
Le Castor y fait voir sa longue panne rousse,
Le Porc-Epic ses traicts dont luy-mesme est la trousse.

La nuict au cours de l'Ebre, il se purifia,
Invoqua Proserpine et luy sacrifia
Une noire brebis, vieille, stérile, ethique,
De lait doux arrosée et puis de miel attique;
Lorsqu'il eut de son sang, après le coup mortel,
Remply toute une fosse à costé de l'autel,
Tandis que d'une voix humble, basse et plaintive
Il conjuroit la lune à cet acte attentive.
Aussitost qu'il fut jour pour aller chez les morts,
D'un long manteau volant il se couvrit le corps;
La couleur en estoit de la feuille qui vole
Lorsque le vent du Nord tous les arbres désole;
Le dessous estoit vert, monstrant qu'en son malheur
Quelqu'espoir se joignait encore à sa douleur.
Par les bouts d'une escharpe avec art estendue,
A deux agraphes d'or sa lyre estoit pendue.

Caron dessus le fleuve, avec contentement,
Pour mieux gouster sa voix ramà fort lentement;
Cerbère pour ouïr de si douces merveilles
Fermant ses trois gosiers, ouvrit ses six oreilles.
Pluton impitoyable et cruel souverain,
Qui comme son palais a le cœur tout d'airain,
Luy qui se rit des maux qu'on luy peut faire entendre
Ne sceut parer les traicts d'une pitié si tendre,
Et de ses tièdes pleurs mouilla le poil chenu
Que l'on voit hérisser sur son estomac nud.

Le Promenoir de deux amants.

Auprès de cette grotte sombre
Où l'on respire un air si doux
L'onde lutte avec les cailloux
Et la lumière avecque l'ombre.

Ces flots lassez de l'exercice
Qu'ils ont fait dessus ce gravier
Se reposent dans ce vivier
Où mourut autrefois Narcisse.

C'est un des miroirs où le faune
Vient voir si son teint cramoisy
Depuis que l'Amour l'a saisy
Ne seroit point devenu jaune.

L'ombre de cette fleur vermeille
Et celle de ces joncs pendans
Paroissent estre la-dedans
Les songes de l'eau qui sommeille.

Dans ce bois ny dans ces montagnes
Jamais chasseur ne vint encor;
Si quelqu'un y sonne du cor,
C'est Diane avec ses compagnes.

Ce vieux chesne a des marques saintes;
Sans doute qui le couperoit
Le sang chaud en découleroit
Et l'arbre pousseroit des plaintes.

Ce rossignol mélancolique
Du souvenir de son malheur
Tasche de charmer sa douleur
Mettant son histoire en musique.

Il reprend sa note premiere
Pour chanter d'un art sans pareil
Sous ce rameau que le soleil
A doré d'un trait de lumière.

Sur ce fresne deux tourterelles
S'entretiennent de leurs tourmens
Et font les doux appointemens
De leurs amoureuses querelles.

Un jour Venus avec Anchise
Parmy ses forts s'alloient perdant
Et deux Amours en l'attendant
Disputoient pour une cerise.

Dans toutes ces routes divines
Les Nymphes dancent aux chansons
Et donnent la grâce aux buissons
De porter des fleurs sans espines.

Croy mon conseil, chère Climène;
Pour laisser arriver le soir,
Je te prie, allons nous asseoir
Sur le bord de cette fontaine.

N'oy-tu pas souspirer Zéphire
De merveille et d'amour atteint,
Voyant des roses sur ton teint
Qui ne sont pas de son empire ?

Sa bouche d'odeur toute pleine
A soufflé sur notre chemin
Meslant un esprit de jasmin
A l'ambre de ta douce haleine

Penche la teste sur cette onde,
Dont le cristal paraît si noir ;
Je t'y veux faire apercevoir
L'objet le plus charmant du monde.

Voy mille Amours qui se vont prendre
Dans les filets de tes cheveux
Et d'autres qui cachent leurs feux
Dessous une si belle cendre.

Cette troupe jeune et folastre
Si tu pensois la despiter
S'iroit soudain precipiter
De haut de ces deux monts d'albastre.

Je tremble en voyant ton visage
Flotter avecque mes desirs
Tant j'ay de peur que mes souspirs
Ne luy fassent faire naufrage.

Plaintes d'Acante.

Je pourray vous montrer si vous veniez un jour
En un parc qu'icy près depuis peu j'ay fait clore
Mille amans transformez, qui des loix de l'Amour
Sont passez sous celle de Flore :
Ils ont pour aliments les larmes de l'Aurore ;
Dieux ! Que ne suis-je entre ces fleurs,
Si vous devez un jour m'arroser de vos pleurs !

Je vous ferois sçavoir tout ce que l'on en dit,
Vous contant leurs vertus et leurs métamorphoses,
Quelle fleur vint du lait que Junon respandit,
Et quel sang fit rougir les roses
Qui grossissent d'orgueil lorsqu'elles sont escloses

Voyant leur portrait si bien peint
Dans la vive blancheur des lys de vostre teint
Piqué secrètement de leur esclat vermeil,
Un folastre Zephire à l'entour se promene ;
Et pour les garantir de l'ardeur du soleil,
Les esvente de son haleine ;

Là parmy des Jasmins plantez confusément
Et dont le doux esprit à toute heure s'exhale,
Cependant que partout le chaud est véhément,
On se peut garantir du hâle
Et se perdre aisément dans ce plaisant dédale
Comme entre mille aymables nœuds
Mon Ame se perdit parmi vos beaux cheveux.

Vous n'y trouverez pas de superbes aprêts
Comme ceux que mérite une beauté divine,
Mais vous pourrez à l'ombre au moins y boire frais.
En des vases de cornaline ;
Et vos yeux en vingt plats de porcelaine fine
Pourront confronter à souhait
La blancheur de vos mains avec celle du lait.

Le Codicille de Du Port.

Du Port à l'aimer me convie
Et proteste assez hautement
Que pour prendre soin de ma vie
Il m'a mis dans son Testament.
Mais je me treuve sur mon livre
Plus vieux de quinze ans que Du Port.
O ! que j'auray de bien pour vivre
Quinze ou vingt ans après ma mort !

La Mer.

(ODE A SON ALTESSE ROYALE)

Nul plaisir ne me peut toucher
Fors celuy de m'aller coucher
Sur le gazon d'une falaise
Où mon dueil se laissant charmer
Me laisse rêver à mon aise
Sur la majesté de la Mer.

L'eau qui s'est durant son reflus
Insensiblement évadée
Aux lieux qu'elle ne couvre plus
A laissé la vase ridée ;
C'est comme un grand champ labouré ;
Nos soldats, d'un pas assuré
Y marchent sans courir fortune ;
Et s'avançans bien loin du bord
S'en vont jusqu'au lict de Neptune
Considerer le dieu qui dort.

Le vent qui murmuroit si haut
Tient maintenant la bouche close
De peur d'éveiller en sursaut
La divinité qui repose.
La Mer dans la tranquilité
Avecque tant d'humilité
Dissimule son insolence
Qu'on ne peut soupçonner ses flots
De la cruelle violence
Dont se plaignent les matelots.

Le soleil à longs traits ardans
Y donne encore de la grâce
Et tasche à se mirer dedans
Comme on feroit dans une glace.
Mais les flots de vert émaillez
Qui semblent des jaspes taillez
S'entredérobent son visage
Et par de petits tremblemens
Font voir au lieu de son image
Mille pointes de diamants.

Quand cet astre ne vient encor
Que de commencer sa carrière
Dans des cercles d'argent et d'or,
D'azur, de pourpre et de lumière ;
Quand l'Aurore en sortant du lict.
Elle que la honte embellit
Rend la couleur à toute chose,
Et montre d'un doigt endormy
Sur un chemin semé de roses
La clarté qui sort à demy,

Au lever de ce grand flambeau
Un étonnement prend les âmes
Voyant icy naistre de l'eau
Tant de couleurs et tant de flames.
C'est lors que Doris et ses sœurs
Benissans les claires douceurs
Du nouveau jour qui se rallume
S'aprestent à faire secher
Leurs cheveux blanchissans d'écume
Dessus la croupe d'un rocher.

Souvent de la pointe où je suis
Lors que la lumière décline
J'aperçois des jours et des nuicts
En mesme endroit de la marine.
C'est lors qu'enfermé de brouillards
Cet astre lance des regards
Dans un nuage épais et sombre
Qui reflechissans à costé
Nous font voir des montagnes d'ombre
Avec des sources de clarté.

Lorsque le temps se veut changer,
Que la Nature qui s'ennuye
Se va quelque part décharger
De sa tristesse avec la pluye,
Lors mille monstres escaillez
Que la tourmente a reveillez
Sortent de l'onde à sa venüe
Salüant Iris dans les cieux,
Qui vient étaler dans la nüe
Toutes les délices des yeux.

Mais voicy venir le montant,
Les ondes demy-courroucées
Peu à peu vont empiétant
Les bornes qu'elles ont laissées.
Les vagues d'un cours diligent
A longs plis de verre ou d'argent
Se viennent rompre sur la rive
Où leur débris fait à tout coups
Rejaillir une source vive
De perles parmy les cailloux.

Sur ces bords d'ossemens blanchis
De pauvres pescheurs font la ronde
Esperant bien d'estre enrichis
Par quelque largesse de l'Onde.
Car la Mer éternellement
Garde ce noble sentiment
Avecque son humeur brutale
De n'engloutir aucuns trésors
Que d'une fougue libérale
Elle ne jette sur ses bords.

Quand les vagues s'enflent d'orgueil
Et se viennent crever de rage
Contre la pointe d'un écueil
Où cent barques ont fait naufrage,
Alors qu'une sombre vapeur
Imprime une mortelle peur
Avec ses presages funestes
Et que les vents seditieux
Pour éteindre les feux célestes,
Portent l'eau jusques dans les Cieux,

Le vaisseau poussé dans les airs
N'aperçoit point de feux propices :
On n'y void au jour des éclairs
Que gouffres et que précipices.
Tantost il est haut élancé
Tantost il se treuve enfoncé
Jusques sur les sablons humides,
Et se void tousjours investir
D'un gros de montagnes liquides
Qui s'avancent pour l'engloutir.

L'orage ajoute une autre nuit
A celle qui vient dessus l'onde,
Et la Mer fait un si grand bruit
Qu'elle en assourdit tout le monde.
La foudre éclate incessamment,
Et dans ce confus Elément
Il descend un si grand déluge
Qu'à voir l'eau dans l'eau s'abymer,
Il n'est personne qui ne juge
Qu'une Mer tombe dans la Mer.

Le Pilote désespéré
Du tems qui l'est venu surprendre
N'a pas le front plus assuré
Qu'un criminel qu'on mène pendre.
La noire Image du malheur
Confond son art et sa valeur ;
Il ne peut faire aller aux voiles,
Il n'entend plus à son travail,
Ne reconnoist plus les Etoilles,
Et ne tient plus le gouvernail.

Son sens ne se peut rapeller,
Son courage vient à se rendre,
Il n'a pas l'esprit de parler,
Ny ses gens celuy de l'entendre.
Il se perd dans l'obscurité,
Et si quelque foible clarté
Luy paroist parmy les tenebres,
Dans le ciel tout tendu de dueil,
Il croit voir des flambeaux funebres
Allumez dessus son cercueil.

Après cette grande rumeur
Les vents tout à coup font silence.
Et la Mer en meilleure humeur
Perd sa rage et sa violence.
Les Tritons d'écailles vestus
Avecque leurs cornets tortus
En sonnant charment la furie,
Et se monstrans de tous costez
Apaisent la mutinerie
Où les flots s'estoient emportez.

Le jour, en partant d'Orient,
L'écume toute fraische éclaire
Et poursuit son cours en riant
D'avoir pris la Mer en colère.
Ceux que le ciel a preservez
A l'heure se voyant sauvez
Reprennent aussi tost courage,
Et perdent leurs devotions
Et le souvenir de l'orage
Voyant voguer des Alcyons.

*

C'est fait de nos destins : je commence à sentir
Les incommoditez que la vieillesse apporte.
Déjà la pâle Mort pour me faire partir
D'un pied sec et tremblant vient fraper à ma porte.

Ainsi que le Soleil sur la fin de son cours
Paroit plutost tomber que descendre dans l'Onde,
Lorsque l'homme a passé les plus beaux de ses Jours
D'une course rapide il passe en l'autre Monde.

Il faut éteindre en nous tous frivoles desirs,
Il faut nous detacher des terrestres plaisirs
Où sans discretion notre apetit nous plonge.

Sortons de ces erreurs par un sage conseil ;
Et cessans d'embrasser les images d'un songe,
Pensons à nous coucher pour le dernier sommeil.

Les Terreurs nocturnes.

(ODE)

Le soleil se va perdant ;
La splendeur dont il éclate
Peint là-bas dans l'Occident
Un grand fleuve d'écarlate.
Le jour est prest à finir.
Déjà mon âme est saisie
En voyant la Nuit venir
De cette paralysie
Qui trouble ma fantaisie
Et confond mon souvenir.

O cieux ! quel fâcheux arest !
Quel calice faut-il boire
De passer une Forest
Durant une nuit si noire ?
Il a plu sur ces ormeaux ;
En entrant dans ce bocage
Je rencontre des rameaux
Qui m'aspergent le visage.
Par un triste changement
Que produisent les ténèbres
Le Bois et les Elémens
Ont pris des habits funèbres

Une Ronce m'a piqué,
Sous mes pas la terre tremble,
Et mon cheval a manqué
Des quatre pieds tout ensemble.
Nous voilà tout embourbez
En une mare invisible :
Mes pistolets sont tombez
Par ceste cheute terrible.
Et quelque lutin, possible,
Me les aura derobez.

Donnons-luy des esperons
Pour chasser ce qui l'effroye,
Faisons du bruit et jurons
En passant par cette voye,
Ou bien nous serons la proye
Des Loups de ces environs...

Des Hyboux chantent là-bas.
C'est fait, il faut que je meure :
Sans doute de mon trépas
Ils viennent m'annoncer l'heure.
O passage dangereux !
Destournez, Dieux débonnaires,

Les presages malheureux
De ces monstres solitaires ;
Et ne soyez point contraires
Aux desseins d'un Amoureux.

Holà! les Valets d'estable !
Je n'enten que les abois
D'un mâtin mal acostable
Qui d'un air peu charitable
Répond au son de ma voix.

Passons : l'air tout éclaircy
Découvre à plein toutes choses,
Et pour chasser mon soucy
L'Aurore épanche ses roses.
Je t'atens avec ardeur
Clarté qui rassures l'âme
Et détestant la noirceur
D'une nuit digne de blame,
Je bénis ta belle flame
Comme celle de mon cœur.

O brave et charmant Hylas !
Qu'on me donne en diligence
Des œufs frais, un matelas.
Et trois heures de silence.

L'extase d'un baiser.

C'est fait ! je n'en puis plus, Elize, je me meurs.
Ce baiser est un sceau par qui ma vie est close ;
Et comme on peut trouver un serpent sous des fleurs
J'ay rencontré ma mort sur un bouton de rose.

Pour une Amour assise en haut lieu.

On m'accuse de trop oser
En adorant l'objet qui me vint embraser :
Il est bien élevé ce Miracle des Belles,
Mais espérons, mon Ame, en servant comme il faut ;
L'Audace est bien receüe avec des soins fidèles.
Le bonheur où j'aspire est en un lieu bien haut,
Mais l'amour n'a-t-il pas des ailes?

Pour un Jaloux.

Jaloux du bel objet dont je suis amoureux,
En vain ta vigilance à le guetter s'attache :
Argus avec cent yeux ne sceut garder sa Vache ;
Crois-tu garder ta femme et tu n'en as que deux ?

Sur la retraite du Monde.

A M. de Mespieu.

Jeune athlète qu'un saint mépris
De la félicité mondaine
A fait dépoüiller sur l'arène
Où combattent les bons Esprits,
Il faut que ta constance acheve
Ces guerres qui n'ont point de treve
D'un cœur fidèle, ardent et promt ;
Dieu qui t'inspire et qui t'appelle
Sur la mesure de ton front
Fait une couronne immortelle.

La Comédie des fleurs.

Un Lys reconnu pour un Prince
Arrive dans une Province ;
Mais comme un Prince de son sang
Il est beau sur tout autre chose,
Et vient vestu de satin blanc
Pour faire l'amour à la Rose.

Pour dire quelle est sa Noblesse
A cette charmante Maistresse
Qui s'habille de vermillon,
Le Lys avec des presens d'ambre
Delegue un jeune Papillon
Son Gentilhomme de la chambre.

Ensuite le Prince s'avance
Pour luy faire la reverence ;
Ils se troublent à leur aspect :
Le sang leur descend et leur monte ;
L'un pâlit de trop de respect,
L'autre rougit d'honneste honte.

Mais cette Infante de mérite
Dès cette première visite
Luy lance des regards trop doux :
Le Soucy qui brûle pour elle
A mesme temps en est jaloux
Ce qui fait naistre une querelle.

On arme pour les deux caballes,
On n'entend plus rien que Tymballes,
Que Trompettes et que Clairons :
Car avec Tambour et Trompette,
Les Bourdons et les Moucherons
Sonnent la charge et la retraite.

Enfin le Lys a la victoire ;
Il revient couronné de gloire,
Attirant sur luy tous les yeux ;
La Rose qui s'en pâme d'aise
Embrasse le Victorieux
Et le Victorieux la baise.

De cette agréable entrevüe
L'Absynthe fait avec la Rhüe
Un discours de mauvaise odeur,
Et la jeune Epine-Vinette
Qui prend party pour la pudeur
Y montre son humeur aigrette.

D'autre costé Madame Ortie
Qui veut estre de la partie
Avec son cousin le Chardon
Vient citer une medisance
D'une jeune fleur de Melon
A qui l'on void enfler la panse.

Mais la Rose enfin les fait taire
Par un secret bien salutaire
Approuvé de tout l'Univers :
Et dissipant tout cet ombrage
La Buglose met les couverts
Pour le festin du Mariage.

Tout contribue à cette Feste ;
Sur le soir un Ballet s'apreste,
Où l'on oit des airs plus qu'humains :
On y danse, on s'y met à rire ;
Le Pavot vient, on se retire :
Bonsoir ! Je vous baise les mains.

La Fortune.

Beau Monstre au poil épars, au visage de femme,
Que l'on voit élevé sur un trône flottant,
Que l'on suit en tous lieux, que l'on réclame tant,
Et qui regnes partout excepté dans mon âme...

Prosopopée.

Élevé dans la cour dès ma tendre jeunesse,
J'aborday la Fortune et n'en eus jamais rien.
Car j'aymay la Vertu, cette altière Maistresse
Qui fait braver la peine et mépriser le Bien.

Prosopopée d'un Courtisan.

Eblouy de l'eclat de la grandeur mondaine,
Je me flattai toujours d'une espérance vaine
Faisant le chien couchant auprès d'un grand Seigneur;
Je me vis toujours pauvre et tâchai de paroitre ;
Je vêquis dans la peine attendant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon Maître.

Ode

A Olympe.

La belle heure du jour approche :
Le soleil déjà moins ardent
Sur les rives de l'Occident
Se cache derrière une roche.
De ces champs s'élèvent aux cieux
Mille parfums délicieux
Enfans de la saison nouvelle ;
Tandis qu'un Zephire badin
Les accompagne de son aile
Et les pousse dans ce jardin.

Les troupeaux dans cette prairie
Sentent que le jour va finir;
La nuit qui commence à venir
Les rappelle à la Bergerie.
Sur leurs pas, avec les hautbois,
Un Berger accordant sa voix,
Chante une amoureuse conquête.
La Bergère attentive au son
Marque d'un mouvement de tête
Qu'elle prend part à la chanson.

C'en est fait: la nuit prend sa place ;
Le ciel devenu plus obscur
Se couvre d'un épais azur
Et tout le pourpre s'en efface.
Dans leur nid les oiseaux cachez
Ont oublié leur doux ramage:
Le vent sous les feuilles s'endort.
L'Univers n'est plus qu'une image
Du profond repos de la Mort.

Les Nymphes, au clair de la lune,
Dansent sans élever la voix,
De peur qu'en sortant de ses bois
Un Faune ne les importune.
Leurs mouvements prompts et légers
Craignent les regards étrangers.
Elles en punissent l'audace;
Et si j'ose y porter les yeux,
C'est un droit acquis du Parnasse
De commercer avec les Dieux.

Mais quoi ! la Nuit n'est plus si noire ;
Déjà dans un simple appareil
L'avant-courrière du soleil
Découvre son beau front d'yvoire.
Le ciel plus pur et plus riant
Se colore vers l'Orient
Et fait pâlir l'or des étoiles ;
La clarté dans les airs s'accroît,
Et la Nuit en pliant ses voiles
Se précipite et disparoit.

★

Irois-je voir en barbe grise
Tous ceux que le sort favorise,
Epïer leur réveil et troubler leur repas ?
Irois-je m'abaisser en mille et mille sortes,
Et mettre le siège à vingt portes
Pour arracher du pain qu'on ne me tendroit pas?

Petit tableau.

Amour y vogue sans vaisseau,
D'un bandeau sur sa housse il a formé des voiles ;
Pour avirons de ses traits il fend l'eau.
Et tire à deux beaux yeux dont il fait ses Estoilles.
Ses quatre chevaux indomtez
Souflent de longs traits de clartez
Sortant de leurs moites demeures ;
Les uns tournent la teste et d'un regard mutin
Paroissent menacer les heures
Qui les ont, ce leur semble, atelez trop matin.

★

Le Temps qui, sans repos, va d'un pas si léger
Emporte avecque luy toutes les belles choses ;
C'est pour nous avertir de le bien ménager
Et faire des bouquets en la saison des roses.

Sitost que nostre esprit raisonne tant soit peu,
En l'avril de nos ans, en l'âge le plus tendre,
Nous rencontrons l'amour qui met nos cœurs en feu,
Puis nous trouvons la mort qui met nos corps en cendre.

Cheveux blonds.

(SONNET)

Fin or, de qui l'esclat est sans comparaison,
Clairs rayons d'un soleil, douce et subtile trame,
Dont la molle estendue a des ondes de flame
Où l'Amour mille fois a noyé ma raison,

Beau poil, votre franchise est une trahison.
Faut-il qu'en vous montrant vous me cachiez ma dame !
N'était-ce pas assez de captiver mon ame,
Sans retenir ainsi ce beau corps en prison !

Mais, ô doux flots dorez, votre orgueil se rabaisse,
Sous la sévérité d'une main qui vous presse
Vous allez comme moy perdre la liberté.

Et j'ay le bien de voir, une fois en ma vie,
Qu'en liant le beau poil qui me tient arresté,
On oste la franchise à qui me l'a ravie.

L'odeur est chez la rose
Ce que le souspir est chez nous.

LE CHEVALIER DE L'HERMITE

(Mort en 1670).

Jean-Baptiste l'Hermite, seigneur du Solier, né dans la Marche, chevalier de Saint-Michel et gentilhomme ordinaire du roi, est le frère cadet de Tristan l'Hermite. Il s'appliqua principalement à l'histoire, et, dans l'histoire, à la généalogie des grands personnages ; il n'oublia pas de faire la sienne et d'y proclamer la descendance aujourd'hui contestée, de la famille des l'Hermite, d'avec le bienheureux Pierre l'Hermite, annonciateur des croisades ; il faisait ainsi des compilations héraldiques qui lui attiraient, de la part des intéressés, beaucoup d'argent et des faveurs.

En 1645 on sait qu'il était gentilhomme de la chambre et même gentilhomme du roy ; mais, durant la Fronde, il eut à supporter tant de misères qu'en 1652, on le voit s'engager dans la troupe errante de la Béjart et de Molière ; il joue dans l'*Andromède* de Corneille, avec sa femme et ses deux fillettes.

Une Matinée.

Lors le soleil venant d'éclore
D'un pas assez précipité
Couvre les ornements de Flore
De filets d'or et de clairté ;
Le ciel joyeux de sa venüe
Lève ce masque dont la nüe
Couvroit sa face de saphirs,
Et mille oyseaux luy font hommage
Pendant qu'avec un doux ramage
Ils s'en vont cajoler avecque les zéphirs.

Dans une demeure si sombre
Cent Nayades à tous propos
Pour goûter les faveurs de l'ombre
Vont faire la cour au repos.
L'une sans murmurer se pousse
Dans un canal bordé de mousse,
L'autre se hâte pour le voir ;
Et celle-cy tousjours gazouille
Despitée qu'une grenouille
En se voulant baigner luy casse son miroir.

★

« Voyez un peu ces tourterelles
« Qui s'entrebaisent nuict et jour
« Et qui r'allument leur amour
« Avecque le vent de leurs ailes.

« Ce taureau couché dessus l'herbe
« Où sa genisse va dormant
« La contemple attentivement
« D'un œil amoureux et superbe.....

« Quand la mer tient et qu'elle presse
« Dans ses bras de jaspe mouvans
« Les dieux qui regnent sur les vens,
« Elle en souspire d'allegresse ;
« Lors, si les flots et les écueils
« Vont dressant autant de cercueils
« Qu'on voit de gens sur leur Empire,
« Thetis le fait à ce dessein
« Qu'aucun d'eux ne puisse redire
« Que les vents lui baisoient le sein. »

Ainsy d'une voix triste et sombre
Parloit l'infortuné Tirsis
Couché sur un tas de soucis
Dont ses ennuis croissoient le nombre.

Caprice burlesque.

Je suis les douces loix d'une Métampsicose
Où ma mort est cachée, où ma vie est enclose,
Où j'erre avec franchise, où je suy dans les fers ;
C'est un vaste océan, c'est un étroit dedalle
Une basse hauteur, ronde et pyramidalle
Patron d'un paradis et portrait des Enfers.

O vous qui souspirez pour ces Hydres cornües,
Ces etoilles de feu qui descendent des nües
Et qui font dans les cœurs tant d'obliques détours,
Diriez-vous qu'une idée est une entêlechie,
Que le poinct consantrique est une monarchie
Et que le Busentaure estoit un meneur d'ours ?

L'exoctique vapeur de l'Afrique brûlée
Auroit fort obscurcy la campagne sallée
Si les vents du midy souffloient dans le Zenit ;
Les genuflections du Roy d'Ethiopie
Pourroient espouvanter l'une et l'autre harpie
Si les Monopoleurs prenoient la pie au nid.

Dialogue.

TERSANDRE

Je ne me plaindray plus de mes peines passées
Si je sçay le sujet qui vous arreste icy.

MADONTHE

Ce beau parterre où Flore entretient ses pensées
Depuis l'aube du jour entretient mon soucy.

TERSANDRE

Faut-il qu'un beau printems vostre teint environne
Puisque la cruauté n'a jamais rien produit.

MADONTHE

Un printems éternel n'apporte poinct d'automne,
Et la rose et le lys n'apportent point de fruit.

TERSANDRE

Souffriray-je toujours sans que ma peine meure
Des feux plus violens que tous ceux des enfers?

MADONTHE

Avec juste sujet je m'étonne à cette heure
Que parmy tant de feux vous ne brisiez vos fers.

TERSANDRE

Quoy! pour vostre pitié les prières sont vaines
Et plus je la poursuis, plus elle se défend?

MADONTHE

Quoy, ne songez-vous pas que de si vieilles peines
Font perdre à vostre amour la qualité d'enfant?

BEYS

(Mort en 1659).

Charles Beys fut l'ami de Saint-Amant, Tristan, des deux Colletet, de Scuderi, de Gilbert et de Scarron.

On sait peu de chose sur sa vie, sinon qu'il fit des poèmes dès l'âge de quatorze ans, qu'il cultivait avec le même succès les Muses latines et françaises, plus enclin d'ailleurs au plaisir qu'à l'étude, qu'il fut mis à la Bastille pour avoir publié un libelle contre Richelieu, et tôt délivré, qu'il écrivait des pièces de société à la demande de ses amis, quand elles devaient lui coûter peu de peine, s'entend, et que ce fut, un doux « yvrongne » chantant au gré de son cœur, avec la même naïve foi, Bacchus et la Sainte Vierge.

L'Amour yvrongne.

Imitons ce tyran des âmes;
Le vin seul luy fournit des flames;
Bacchus l'a soubmys à ses loyx,
Il jette ses flesches par terre,
Et ne cherche point d'autre verre
Pour s'enyvrer, que son carquois.

Toute sa suite est en déroute;
Il a tant beu qu'il ne void goutte,
Bien qu'il ayt osté son bandeau;
On le void desjà qui sommeille
Et qui, d'un reste de bouteille,
Esteint le feu de son flambeau.

Poulpes desnaturez, Lernes de malencontre
A travers l'espaisseur obscure des meschans
L'escarlate pourprin marque de majesté
Je me repais de vent comme un cameleon
Un christ empistolé tout noircy de fumée.
Enfle ta bourse d'or, de rapine ton cœur.

DE COURVAL-SONNET

Thomas de Courval-Sonnet, gentilhomme virois, se maria tôt, « fut docteur en médecine, eut beaucoup d'enfants, et publia des satyres sur les poignantes traverses du mariage et contre les financiers qui s'engraissent du sang du peuple »; satires dédiées à Marie de Médicis, « et absolument pures d'intention ». Elles furent publiées en 1622.

Au lecteur.

Eh? que me sert tant de cageol?
Si ces vers vous blessent la ratte,
C'en est fait, ils ont pris leur vol :
Qui sera roigneux, qu'il se gratte.

Satyre contre les garde-dismes, vulgairement appelés custodinos.

Muses, forgeons en ire un foudre estincelant,
Non d'acier retrempé mais d'un ancre sanglant ;
Ce papier servira d'une enclume très pure
Les plumes, de marteaux, pour former la figure
De ces Custodinos, ces maudits apostats,
Qui guident la gallere et servent de forçats

Aux laïques patrons qui, comme vrays pirattes,
En escumeurs de mer, accrochent de leurs pattes
Le Bateau de l'Eglise afin de le piller
Et la graisse et le sang du crucifix voler.
Qu'il soit sale et vilain et plus ord qu'une huppe,
Qu'il reste pour soutane une meschante juppe,
Pour robbe, un court manteau, tout destain et pellé,
Drapé jusqu'à la corde, au bord tout effilé,
Pour se faire en abbé très grave recognoistre ;
Qu'une cuisine soit son plus austère cloistre
Pour reveille matin des plats le son plaisant ;
Son missel, Rabelais et sa bible, un romant ;
Qu'il passe à son lever en goïnfre satrape
Du chalit au terteau, du linceul à la nappe ;
Qu'il soit bon Sibillot et ruzé Dariollet ;
Qu'il sçache finement présenter le poulet,
Qu'il remarque, subtil, sans horloge et sans cloches,
Au carillon des plats, des poësles et des broches,
Quelle heure il est du jour : il sera trop sçavant
Pour un custodinos, ce maroufle gourmant.

. . . . . .

De maistres vous voilà serviteurs devenus,
Esclaves malheureux qui demeurez tout nuds,
Chimeriques abbés, vrais curez en peinture
Qui comme huguenots n'avez rien en pâture :
Car les nobles seigneurs ont la réalité ;
Ils ont tout le profit et vous la qualité ;
Ils prennent le tresor puis vous jettent la cruche ;
Ils tirent cire et miel et vous laissent la ruche,
Ils vous quittent l'escaille et trient les noyaux ;
Le nid seul vous demeure ; eux ils ont les oyseaux.

Et pour vous faire voir que vous estes des bestes,
Ils mangent la dragée et vous leschez les boestes ;
Ils ne vous laissent rien, malheureux confidens,
Que les funestes cris, les ergots et les dens
Des gras troupeaux mangez mesme en votre présence
Dont l'odeur vous demeure et à eux la substance ;
Ils vous font de l'honneur et favorisent fort
De vous laisser fripper la fumée qui en sort,
Et, pour mettre en relief vostre insigne folie,
Ils dégustent le vin, et vous humez la lie !

Ornements d'église.

Courtines de drap d'or, de velours ou satin,
A fleurons argentez sur fond escarlatin,
Tapisserie de soye en relief, et bordures
De fil d'or ou d'argent, par chiffres et feuillures,
Tavayolles, rezeurs, à bordage houppé,
Corporaliers bordez d'un mignon point coupé,
Chasubles precieux, exquis et riches voiles
Ornez de diamants disposez en estoilles,
Superbes oreillez estoffez richement
D'un drap d'or façonné et frizé proprement
Embelli de grenats et de perles luysantes
De franges, boutons d'or et houpes pendillantes,
Croix d'or et de crystal, jaspe et nacre perleux,
Couvertes de saphirs et rubis pretieux,
Platines d'or très roux, pintons, vases, calices
D'acantes enrichis d'émeraudes, d'onices,
Calcedoines, beryls, topaze verdissans,
Opales bigarrez, rouges, verds, blanchissans,
Turquoises au teint bleu, violettes amethystes,
Hyacinthes pourprez, jaunâtres chrysalistes....

La Chicane.

Cette chicanerie, arsenal de fallace,
De haute volerie, est la parfaite chasse :
Les pervers avocats sont les chiens clabaudeurs ;
L'auditoire, le champ ; les perdrix, les plaideurs.
Les juges corrompus sont les oyseaux de proie
Perchez haut ès barreaux sans longe ny courroye ;
Ce sont les tiercelets et gerfaux bien appris
A voler les plaideurs, leurs cailles et perdrix ;
Ainsy dans nos jardins l'on voit embesoignée
Dès la pointe du jour la ventreuse araignée
A filer et retordre un ouvrage gentil,
De long et de travers tissant son fil subtil...

Du vin ! du vin ! cependant qu'il est frais !
Verse, garçon, verse jusques aux bords,
Car je veux chiffler à longs traits
A la santé des vivans et des morts !

SAINT-AMANT

Marc-Antoine Gérard, sieur de Saint-Amant, naquit à Saint-Amant, un petit village aux environs de Rouen. Certains auteurs, Haynard entre autres, ont voulu faire croire qu'il soufflait le verre: c'est faux. Ce n'est pas qu'il eût dérogé, certes, adoptant ce métier; beaucoup de gentilshommes le pratiquèrent qui néanmoins portaient l'épée ; mais cette épithète, « gentilhomme de verre », appliquée à Saint-Amant, fait allusion simplement à un privilège de verrerie qu'il obtint en 1638 du chancelier Séguier. Le père de Saint-Amant fut pendant vingt-deux ans chef d'escadre au service d'Élizabeth, reine d'Angleterre ; fait prisonnier par les Turcs, il fut enfermé trois années dans la Tour-Noire à Constantinople ; les deux frères de Saint-Amant furent tués en combattant contre les Turcs ; quant à lui, il fit la guerre en brave, prit part, en 1637, à l'expédition maritime du comte d'Harcourt, se battit comme un tigre en Sardaigne, à Gibraltar, et parcourut de bout en bout la Méditerranée ; quand il vint à Paris pour la première fois, entre 1610 et 1613, il savait en tout et pour tout un peu d'espagnol, un peu d'italien, pas de latin ni de grec, son éducation ayant été très négligée. Mais il fut accueilli avec transport par les jeunes seigneurs, installé du jour au lendemain dans une familiarité toute cordiale vis-à-vis des plus grands ; sa première œuvre, *l'Ode à la Solitude*, lui fit de suite un nom.

Ce qu'il se révèle, par-dessus tout, c'est ivrogne, entendons-nous, « ivrogne raffiné », capable d'être profès dans l'ordre des coteaux... Il faut voir comme il a un respect profond, une vénération presque tendre pour le fromage marbré de vert et de bleu, l'oreille de sanglier, la langue de bœuf fumée, le cotignac, et tels autres éperons à boire d'autant... il aime les écots dans les mauvais cabarets, les parties fines dans les bons lieux et dans les mauvais : chez la Coiffier à l'Ile-aux-Bois, à la taverne

chez Laplante le Borgne ; il est là dans son centre ; sa grosse figure enluminée s'y épanouit d'aise ; il crie Masse ! à celui-ci, à celui-là, il ne refuse aucune santé ; s'entendant du reste à merveille à l'orgie : sachant ce qu'il peut jaillir d'étincelles du choc des verres de deux hommes d'esprit : le rayon de poésie lui arrive étincelant et coloré à travers le ventre vermeil d'un flacon de vin... Avec cela jouant du luth en virtuose consommé, lisant ses vers admirablement bien, semant l'esprit sans compter, au hasard de la fourchette : disant à son voisin de table, un sot austère à barbe blanche et cheveux noirs. « Apparemment, Monsieur, que vous avez plus travaillé de la mâchoire que du cerveau » ; — fier, disent les envieux, à un point étrange et à faire mal au cœur : entendez *fort*, fort comme Pantagruel, d'une joie hautaine, envahissante et magnifique. Dès 1635, il est de l'Académie. On l'exempta du discours, à charge de rédiger la partie joviale du fameux Dictionnaire. En 1643 il est à Rome, puis à Londres, jusqu'en 1645 : d'où deux poèmes burlesques, la *Rome ridicule* et l'*Albion*. En 1645, il est nommé secrétaire des commandements de la jeune reine de Pologne, Marie-Louise de Gonzague, sœur de la princesse Anne. Ira-t-il, n'ira-t-il pas ? Cela lui sourirait assez, « d'être nommé le gros Saint-Amantsky ».

N'importe, il se fait tirer à l'oreille, profite de la Fronde pour rester à Paris ; en 1649 enfin, se décide à partir, envoie, les premiers jours, des épîtres enthousiastes à ses amis de France : « pays ravissant, cour spirituelle, chère exquise... » puis la nostalgie s'empare de lui ; en 1651 la Pologne lui semble affreuse : « climat fait pour les ours, ivrognes stupides, etc., » il travaille pour se distraire à une idylle héroïque *Moyse sauvé* qu'à son retour il fera publier. Passant par Saint-Omer, il est pris pour un espion, jeté en prison, ses papiers confisqués et ses hardes, parmi lesquelles le précieux *Moyse*. Ils eurent grand'peine, l'un sauvant l'autre, à s'esquiver des griffes policières. Le poème enfin fut imprimé et publié en 1653, avec un très grand succès. Il mourut peu après, en 1661, de mélancolie, dit-on, et faute d'argent pour payer son hôte — ce qui nous paraît bien invraisemblable. En tous cas l'école de 1660 va le déchirer tout à loisir.

Son portrait en deux mots : un bon gros, gras et court, « le bedon, le muids », comme il s'intitule, mais avec les « yeux doux, le teint frais, les cheveux blonds et frisés comme un gros

comte allemand, la face épanouie, la bouche vermeille et la moustache en croc »; si parisien, qu'après avoir visité l'Amérique, l'Afrique et toutes les cours de l'Europe, il n'avait point de plus vif plaisir que de faire sa cour au roi de bronze, sur le Pont-Neuf, ou de muser sur le Pont-au-Change, aux environs de la rue Saint-Jacques, « le plus frais, le plus délicieux endroit de la terre. »

Contre les critiques.

. . . . . .

Car je connois un peu nos petits rimailleurs ;
Ils s'aheurtent toujours aux endroits les meilleurs :
La raison n'est jamais de leur intelligence ;
La richesse d'autruy choque leur indigence ;
Leur lousche entendement est un traistre animal ;
Pour avilir un vers, ils le prononcent mal ;
Ils ont l'oreille fausse à la juste harmonie ;
Leur esprit est crevé sous le faix du genie.

La Solitude.

...Que j'ayme la solitude !
Que ces lieux sacrez à la nuit,
Esloignez du monde et du bruit,
Plaisent à mon inquiétude !
Mon Dieu ! que mes yeux sont contens
De voir ces bois, qui se trouvèrent
A la nativité du temps
Et que tous les siecles reverent,
Estre encore aussi beaux et vers,
Qu'aux prmeiers jours de l'univers !

Que sur cette espine fleurie
Dont le printemps est amoureux
Philomèle, au chant langoureux,
Entretient bien ma resverie !
Que je prends de plaisir à voir
Ces monts pendans en precipices
Qui, pour les coups du désespoir,
Sont au malheureux si propices
Quand la cruauté de leur sort
Les force à rechercher la mort.

Que je trouve doux le ravage
De ces fiers torrents vagabonds
Qui se précipitent par bonds
Dans ce valon vert et sauvage !
Puis glissant sous les arbrisseaux
Ainsi que des serpens sur l'herbe,
Se changent en plaisans ruisseaux
Où quelque Naïade superbe
Règne comme en son lict natal
Dessus un throsne de cristal.

Que j'aime ce marest paisible !
Il est tout bordé d'aliziers,
D'aulnes, de saules et d'oziers
A qui le fer n'est pas nuisible.
Les Nymphes, y cherchans le frais,
S'y viennent fournir de quenouilles
De pipeaux, de joncs et de glais ;
Où l'on voit sauter les grenouilles
Qui de frayeur s'y vont cacher
Si tost qu'on veut s'en approcher.

Que j'ayme à voir la decadence
De ces vieux chasteaux ruinez
Contre qui les ans mutinez
Ont déployé leur insolence !
Les sorciers y font leur sabat ;
Les demons follets s'y retirent,
Qui d'un malicieux ebat
Trompent nos sens et nous martirent ;
Là se nichent en mille troux
Les couleuvres et les hyboux.

L'orfraye, avec ses cris funebres
Mortels augures des destins,
Fait rire et danser les lutins
Dans ces lieux remplis de tenebres
Sous un chevron de bois maudit
Y branle le squelette horrible
D'un pauvre amant qui se pendit
Pour une bergère insensible,
Qui d'un seul regard de pitié
Ne daigna voir son amitié...

...Autour de ces vieux ossemens
Son ombre, aux peines condamnée
Lamente en longs gemissemens
Sa malheureuse destinée,
Ayant, pour croistre son effroy,
Tousjours son crime devant soy.
Là se trouvent sur quelques marbres
Des devises du temps passé ;
Icy l'âge a presque effacé
Des chiffres taillez sur les arbres ;

Le plancher du lieu le plus haut
Est tombé jusque dans la cave
Que la limace et le crapaud
Souillent de venin et de bave ;
Le lierre y croist au foyer
A l'ombrage d'un grand noyer.

La dessous s'estend une voûte
Si sombre en un certain endroit
Que, quand Phébus y descendroit,
Je pense qu'il n'y verroit goutte.
Le Sommeil aux pesans sourcis
Enchanté d'un morne silence
Y dort, bien loing de tous soucis
Dans les bras de la Nonchalence,
Laschement couché sur le dos
Dessus des gerbes de pavos.

Au creux de cette grotte fresche
Où l'Amour se pourroit geler
Echo ne cesse de brusler
Pour son amant froid et revesche.
Je m'y coule sans faire bruit,
Et par la céleste harmonie
D'un doux lut, aux charmes instruit,
Je flatte sa triste manie,
Faisant repeter mes accords
A la voix qui lui sert de corps.

La Nuict.

Paisible et solitaire Nuit
Sans lune et sans estoilles,
Renferme le jour qui me nuit
Dans tes plus sombres voilles ;
Haste tes pas, Déesse, exauce-moy :
J'ayme une brune comme toy...

Les chats, presque enragés d'amour,
Grondent dans les goutières ;
Les lou-garous, fuyant le jour
Hurlent aux cimetières ;
Et les enfans, transis d'estre tous seuls,
Couvrent leurs testes de linceuls.

Le clochetteur des trespassez
Sonnant de rue en rue
De frayeur rend leurs cœurs glacez
Bien que leur corps en sue ;
Et mille chiens oyant sa triste vois
Lui repondent à longs abois

Le Bel œil malade.

Il pleure et nul objet ne l'en peut divertir
Comme si, par ses eaux, il pensoit amortir
Les flames trop voisines :
On diroit, à le voir respandre ainsi des pleurs,
D'un vaze de christal tout plein de perles fines
Que l'on renverseroit sur quelque champ de fleurs.

A ses vers.

Hélas! quand je vous voy, mes vers, mes chers enfans,
Vous que l'on a trouvez si beaux, si triomphans,
Errer parmy le monde en plus triste equipage
Qu'un prince mal aisé qui marcheroit sans page :
Quand je vois vos pieds nuds, vos membres mutilez
Et vos attraits sans pair flestris et desolez
Par l'avare desir d'un infame libraire
Qui, sous l'espoir du gain, pour chanter me fait braire,
J'avoue, en la douleur de ma tendre amitié,
Que j'ay de vostre estat une extresme pitié,
Ou plutost qu'en tel poinct j'ay peine à reconnaistre
Vous voyant si changez, que je vous ay fait naistre.

La Pluye.

A Monsieur Deslandes-Payen.

Enfin, la haute Providence
Qui gouverne à son gré le temps,
Travaillant à nostre abondance,
Rendra les laboureurs contens ;
Sus, que tout le monde s'enfuye !
Je voy de loing venir la pluye,
Le ciel est noir de bout en bout,
Et ses influences benignes
Vont tant verser d'eau sur les vignes
Que nous n'en boirons point du tout.

L'ardeur grilloit toutes les herbes
Et tel les voyoit consumer
Qui n'eust pas creu tirer des gerbes
Assez de grain pour en semer ;
Bref, la terre en cette contrée
D'une béante soif outrée
N'avait souffert rien de pareil
Depuis qu'une audace trop vaine
Porta le beau fils de Climène
Sur le brillant char du Soleil.

Mais les dieux mettant bas les armes
Que leur font prendre nos pechez
Veulent temoigner par des larmes
Que les nostres les ont touchez.
Desjà l'humide Iris estale
Son beau demy cercle d'opale
Dedans le vague champ de l'air
Et, pressant mainte espaisse nue,
Fait obscurcir à sa venue
Le temps qui se montrait si clair.

Ces pauvres sources épuisées
Qui ne couloient plus qu'en langueur
En tressaillent, comme fusées
D'une incomparable vigueur ;
Je pense, à les voir si hautaines,
Que les eaux de mille fontaines
Ont ramassé dedans ces lieux
Ce qui leur restoit de puissance,
Pour aller, par reconnoissance,
Au-devant de celles des cieux.

Payen, sauvons-nous dans ta sale,
Voilà le nuage crevé.
O comme à grands flots il dévale !
Desjà tout en est abreuvé.
Mon Dieu, quel plaisir incroyable !
Que l'eau fait un bruit agréable
Tombant sur ces feuillages verds !
Et que je charmerois l'oreille
Si cette douceur non pareille
Se pouvoit trouver en mes vers !

Regarde à l'abry de ces saules
Un pelerin qui se tapit :
Le degoust perce ses épaules,
Mais il n'en a point de despit.
Contemple un peu dans cette allée
Thibaust, à la mine hastée,
Marcher froidement par compas ;
Le bonhomme sent telle joye
Qu'encore que cette eau le noye
Si ne s'en ostera-t-il pas.

Voy de là dans cette campagne
Ces vignerons, tout transportez,
Sauter comme genets d'Espagne,
Se demenant de tous costez ;
Entend d'icy les domestiques
Entrecouper leurs chants rustiques
D'un frequent battement de mains :
Tous les cœurs s'en espanouissent,
Et les bestes s'en resjouyssent,
Aussi bien comme les humains.

Le Fromage.

O Dieu ! quel manger précieux !
Quel goust rare et délicieux !
Qu'au prix de lui ma fantaisie
Incague la saincte ambroisie !
O doux cottignac de Baccus !
Fromage, que tu vaux d'escus !
Je veux que ta seule memoire
Me provoque à jamais à boire.
A genoux, enfants debauchez !
Chers confidens de mes pechez,
Sus ! qu'à plein gosier on s'escrie :
Beny soit le terroir de Brie !
Que ses fertiles pasturages
Soient à jamais exempts d'orages !
Que Flore, avec ses beaux atours,
Exerçant mille amoureux tours
Sur une immortelle verdure,
Malgré la barbare froidure,
Au visage morne et glacé,
Y tienne à jamais enlacé
Entre ces bras plus blancs qu'albastre
Le gay Printemps qui l'idolastre !...
Pont-l'Evesque, arrière de nous !
Auvergne et Milan, cachez-vous !
C'est luy seulement qui merite
Qu'en or, sa gloire soit escrite ;
Il est aussi jaune que luy ;
Toutefois, ce n'est pas d'ennuy,
Car, aussitôt qu'un doigt le presse,
Il rit et se creve de gresse...

Mais cependant que je discours,
Ces goinfres-ci briffent tousjours,
Et voudroient qu'il me prist envie
De babiller toute ma vie.
Holà ! gourmands, attendez-moy !
Pensez-vous qu'un manger de roy
Se doive traitter de la sorte ?
Que vostre appetit vous emporte !
Chaque morceau vaut un ducat,
Voire six verres de muscat,
Et vos dents n'auront point de honte
D'en avoir fait si peu de compte !
O doux cotignac de Baccus,
Fromage, que tu vaux d'escus !
Je veux que ta seule memoire
Me provoque à jamais à boire !

VERSE, LAQUAIS

Le Melon.

Quelle odeur sens-je en cette chambre ?
Quel doux parfum de musc et d'ambre
Me vient le cerveau resjouir
Et tout le cœur espanouir ?
Ha ! bon Dieu, j'en tombe en extase !
Ces belles fleurs qui dans ce vase
Parent le haut de ce buffet
Feroient-elles bien cet effet ?
A-t-on bruslé de la pastille ?
N'est-ce point ce vin qui petille
Dans le crystal, que l'art humain
A fait pour couronner la main,

Et d'où sort quand on en veut boire,
Un air de framboise à la gloire
Du bon terroir qui l'a porté
Pour nostre eternelle santé ?
Non, ce n'est rien d'entre ces choses,
Mon penser, que tu me proposes.
Qu'est-ce donc ? Je l'ay descouvert
Dans ce panier remply de vert.
C'est un Melon, où la nature,
Par une admirable structure,
A voulu graver à l'entour
Mille plaisans chiffres d'amour,
Pour claire marque à tout le monde
Que d'une amitié sans seconde
Elle cherit ce doux manger,
Et que, d'un soucy mesnager,
Travaillant aux biens de la terre,
Dans ce beau fruit seul elle enserre
Toutes les aymables vertus
Dont les austres sont revestus.
Baillez-le moy, je vous en prie,
Que j'en commette idolatrie :
Oh ! quelle odeur ! qu'il est pesant !
Et qu'il me charme en le baisant !
Page, un cousteau, que je l'entame !
Mais qu'auparavant on reclame
Par des soins au devoir instruits,
Pomone qui preside aux fruits,
Afin qu'au goust il se rencontre
Aussi bon qu'il a belle montre,
Et qu'on ne treuve point en luy
Le défaut des gens d'aujourd'huy.

Imprécations.

Si jamais j'entre dans Evreux,
Puissay-je devenir fiévreux,
Puissay-je devenir grenouille,
Puissay-je devenir quenouille !
Que le vin me soit interdit,
Que nul ne me fasse crédit,
Que la tigne avec la pelade
Se jette dessus ma salade ;
Bref, que cent clous gros d'apostume
Noirs et gluans comme bitume
M'environnent le fondement
Si j'y songe tant seulement.
Qu'à jamais la guerre civile
Trouble cette maudite ville ;
Qu'il y pleuve des halebardes,
Que tout ce que jadis nos bardes
Ont prophétisé de malheurs
D'ennuis, d'outrages, de douleurs
S'y puisse bientost accomplir
Et tout son domaine remplir !
Voilà ce qu'une ire equitable
Fit prononcer, estant à table
Au plus benin de tous les hommes
Qui boivent au temps où nous sommes.
O bon yvrongne ! ô cher Faret !
Qu'avec raison tu la mesprises !
On y voit plus de trente églises,
Et pas un pauvre cabaret !

L'Enamouré.

Parbieu! j'en tiens, c'est tout de bon,
Ma libre humeur en a dans l'aile,
Puisque je préfère au jambon
Le visage d'une donzelle.
Je suis pris dans le doux lien
De l'archerot idalien.
Ce dieutelet, fils de Cyprine,
Avecques son arc my-courbé
A feru ma rude poitrine
Et m'a fait venir à jubé.

Mon esprit a changé d'habit;
Il n'est plus vestu de revesche;
Il se raffine et se fourbit
Aux yeux de ma belle chevesche.
Plus aigu, plus clair et plus net
Qu'une dague de cabinet,
Il estocade la tristesse,
Et la chassant d'autour de soy,
Se vante que la politesse
Ne marche plus qu'avecques moy.

Je me fay friser tous les jours;
On me releve la moustache;
Je n'entrecoupe mes discours
Que de rots d'ambre et de pistache;
J'ai fait banqueroute au petun;
L'excès du vin m'est importun;
Dix pintes par jour me suffisent;
Encore, ô falotte beauté
Dont les regards me deconfisent,
Est-ce pour boire à ta santé!

Plainte sur la mort de Sylvie

Ruisseau qui cours après toy-mesme,
Et qui te fuis toy-mesme aussi,
Arreste un peu ton onde ici,
Pour escouter mon dueil extresme :
Puis, quand tu l'auras sceu, va-t'en dire à la mer
Qu'elle n'a rien de plus amer.

Raconte-luy comme Sylvie
Qui seule gouvernoit mon sort
A reçeu le coup de la mort
Au plus bel age de la vie...

Las, je n'en puis dire autre chose,
Mes souspirs trenchent mon discours.
Adieu, ruisseau, repren ton cours,
Qui non plus que moy ne repose ;
Que si par mes regrets j'ay bien pu t'arrester,
Voilà des pleurs pour te haster.

La Crevaille.

Qu'on m'apporte une bouteille
Qui d'une liqueur vermeille
Soit teinte jusqu'à l'orlet,
A fin que soubs cette treille
Ma soif la prenne au collet.

Il faut faire tabagye
Et celebrer une orgye
A ce Bromien divin,
Luy presentant pour bougie
Un hanap enflé de vin.

Lacquay, fringue bien ce verre:
Fay que l'esclair du tonnerre
Soit moins flamboyant que luy ;
Ce sera le cimeterre
Dont j'esgorgeray l'ennuy.

Baccus ayme le desordre,
Il se plaist à voir l'un mordre,
L'autre braire et grimasser,
Et l'autre en fureur se tordre
Sous la rage de danser.

O que la débauche est douce !
Il faut qu'en faisant carrousse
Ma fluste en sonne le pris,
Et que sur Pegase en housse
Je la monstre aux beaux espris.

Celuy qui forgea ces rimes,
Dont Baccus fait tous les crimes,
C'est le bon et digne Gros
Qui voudroit que les abimes
Se trouvassent dans les brocs.

Le Passage de Gibraltar.

> Tout favorisait notre passage : un zéphire doux et propice nous soufflait en poupe ; l'air estoit serain, la mer calme, le ciel net, pur et lumineux, et l'on eust dit que la terre de l'Europe et de l'Afrique s'abaissoit en certains endroits autour de nous par respect et se haussoit en d'autres par curiosité.....
>
> S. A. [*Préface dudit poème.*]

Matelots, taillons de l'avant ;
Nostre navire est bon de voile ;
Ça, du vin, pour boire à l'estoile
Qui nous va conduire au levant.
A toy, la belle et petite ourse
A toy, lampe de nostre course
Quand le grand falot est gisté !
Il n'est point d'humeur si rebourse
Qui ne se creve à ta santé.

Mais certes, je suis bien oison,
Et je n'acquiers guères de gloire
De deffier un astre à boire
Qui ne peut me faire raison.
Son malheureux destin me touche ;
Jamais le pauvret ne se couche
Pour aller trinquer chez Thetis
Et ce n'est rien qu'un corps sans bouche
Privé des nobles appetis.

A qui dois-je donc m'adresser ?
A Mars, dont la fiere planette
Brille d'une clarté plus nette
Qu'un verre qu'on vient de rincer.

Aussi bien est-il nostre guide ;
Aussi bien les piliers d'Alcide
Frissonnent de le voir pour nous,
Et devant ce brave homicide
Atlas se presente à genous.

Releve-toy, vieux crocheteur !
L'Olimpe pourroit choir en l'Onde
Et prendre comme un rat le monde
Sous son enorme pesanteur.
Ce n'est point toi que l'on menace :
Banny la crainte qui te glace,
Et pren garde à ce que tu fais,
Si tu ne veux perdre ta place
De monarque des porte-fais.

La nuit commence à desnicher ;
Enfans, voylà l'aube qui trotte ;
Phébus la suit, et notre flotte
Dans le destroit va s'emmancher.
Là, descoiffant mon escritoire
A mon papier je feray boire
Par un excès rare et divin
Plus de flacons d'encre à sa gloire
Que je n'ay bu de brocs de vin.

Ces deux caps qui les cieux esborgnent
Sans se remuer s'entrelorgnent :
Vrayment, leur lascheté me pique :
Europe, va choquer l'Afrique,
Ou tire tes guestres plus loing ;
C'est trop s'entre-faire la nique
Sans en venir aux coups de poing.

L'hiver des Alpes.

SONNET

Ces atomes de feu qui sur la neige brillent,
Ces estincelles d'or, d'azur et de crystal,
Dont l'hyver, au soleil, d'un lustre oriental
Pare ses cheveux blancs que les vents esparpillent,

Ce beau cotton du ciel de quoy les monts s'habillent,
Ce pavé transparant fait du second métal,
Et cet air net et sain, propre à l'esprit vital
Sont si doux à mes yeux que d'aise ils en petillent.

Cette saison me plaist, j'en ayme la froideur ;
Sa robe d'innocence et de pure candeur
Couvre en quelques façons les crimes de la terre.

Aussi l'Olympien la voit d'un front humain ;
Sa collere l'espargne, et jamais le tonnerre
Pour desoler ses jours ne partit de sa main.

Josué vainqueur du Géant.

.... Il le presse, il le charge ;
En vain devant son fer le payen met sa targe ;
En vain la forma-t-on de sept peaux d'éléphant ;
Le glaive à chaque coup en revient triomphant.
Ce corps immense et lourd à peine se manie ;
Sa vigueur ordinaire à son bras se desnie ;

Le dard fiché dans l'os, encore à l'os pendu,
Le long travail souffert, le sang qu'il a perdu,
Et l'horrible douleur que luy cause la playe
Desrobent à sa main sa puissante zagaye ;
Mais, comme en se courbant il la veut ramasser,
Josué, qui l'espie, et le voit se baisser,
Prend son temps, se soulève, et d'un effort extresme,
Luy fait sur le sablon voler la teste mesme ;
Par trois ou quatre fois sur l'herbe elle bondit,
Et le grand corps tronqué trebuche et se roidit.

(*Moyse sauvé*)

Midi sur le Nil.

Ce corps qui destruit l'ombre, allumant l'air paisible
A force de clarté se rendoit invisible.
De tremblantes vapeurs sur les plaines flottoyent ;
L'eau sembloit estre en feu, les sablons esclatoyent ;
Sur les myrthes fleuris les douces tourterelles
Tenant leur bec ouvert, laissoyent pendre leurs ailes ;
La bruyante cygale, au milieu des guerets,
Saluoit le midy de la part de Ceres,
Qui, joyeuse de voir sous la chaleur féconde
Briller en ondoyant l'or de sa teste blonde,
Montroit que dans la terre elle sentoit encor
Cette mesme vertu travailler à d'autre or.
Tout estoit dans le calme, et les zephirs à peine
Pour rafraischir Moyse excitant leur haleine,
Refrisoyent l'eau du fleuve, et l'eau sans s'agiter
Sembloit prendre plaisir à se voir esventer.
Le fleuve est un estang qui dort au pié des palmes...

(*Moyse sauvé*)

Passage de la mer Rouge.

L'abisme, au coup donné, s'ouvre jusqu'aux entrailles ;
De liquides rubis il se fait deux murailles
Dont l'espace nouveau se remplit à l'instant
Par le peuple qui suit le pilier éclatant.
D'un et d'autre costé, ravy d'aise, il se mire ;
De ce fond découvert le sentier il admire,
Sentier que la nature a, d'un soin libéral,
Paré de sablons d'or et d'arbres de coral
Là, des chameaux chargés la troupe lente et forte
Foula plus de tresors encor qu'elle n'en porte ;
Là le noble cheval bondit et prend haleine
Où venoit de souffler une lourde baleine.
Là passent à pié sec les bœufs et les moutons
Où naguères flottoyent les dauphins et les thons ;
Là l'enfant esveillé, courant sous la licence
Que permet à son âge une libre innocence,
Va, revient, tourne, saute, et par maint cri joyeux,
Temoignant le plaisir que reçoivent ses yeux,
D'un estrange caillou qu'à ses pieds il rencontre
Fait au premier venu la précieuse montre,
Ramasse une coquille et, d'aise transporté,
La presente à sa mère avec naïveté...
Et là, près des rempars que l'œil peut transpercer,
Les poissons esbahis le regardent passer...

(*Moyse sauvé*)

Un peu d'expérience avec des cheveux gris ...
Et je boy tous les jours avecque Saint-Amant.

VION DALIBRAY

(Mort vieux, en 1655.)

Charles Vion, écuyer, sieur de Dalibray ou d'Alibray, parisien, était fils d'un auditeur des comptes et frère de l'illustre madame de Sainctot, « qui a eu tant de part aux *Lettres* de Voiture ». Il fut un temps soldat puis, dégoûté du métier, rentra pour ne plus en sortir dans la vie privée, toute son ambition étant de faire des vers, de bons soupers, et la cour aux dames. Il fut l'ami de Tristan, de Faret, de Saint-Amant : un gros homme « réjoui bon temps », excellent biberon et gourmand : il a fait un long poème à la gloire de la Morille et soixante-treize épigrammes contre le parasite Montmaur; il avait horreur des « Muses mercenaires », des subtilités d'esprit : « Les trop grands quêteurs de subtilités sont les pires ennemis qu'aient les Muses », prétendait-il ; indépendant au point de ne souffrir aucune contrainte, se la fût-il imposée. Il mourut, campagnard endurci, laissant un volume de vers, « *La musette D. S. D.* (du sieur Dalibray) » et des tas de traductions, exercice qu'il préférait à tous, « à cause de son éminente facilité ».

Petit dialogue

D'ALIBRAY. — LE CONFESSEUR

D. Révérend père confesseur,
J'ay fait des vers de médisance.
Le C. Contre qui? — *D.* Contre un Professeur.
Le C. La personne est de conséquence :
Contre qui donc ? — *D.* Contre Montmaur.
Le C. Bien. Achevez vostre *Confiteor*.

★

Gros et rond dans mon cabinet
Comme un ver à soye en sa coque,
Je te fabrique ce sonnet
Qui de vos vanitez se moque.

De quoy servent ces vastes lieux
Où l'un l'autre on se perd de vüe !
Ne scaurions-nous apprendre mieux
A mesurer nostre estendüe ?

Dedans ce trou qui me comprend,
Je suis plus heureux et plus grand
Que si j'occupois un Empire ;

J'atteins de l'un à l'autre bout.
Et, s'il m'est permis de le dire,
J'y suis un Dieu qui remplit tout.

Sonnet

Cher amy, si tu m'en veux croire,
Nous quitterons ces jeunes sots
Qui ne parlent que de la gloire
Des combats qu'on fait sur les flots.

Eternisons nostre memoire
A vuider un nombre de brocs ;
Si nous sommes gros de trop boire
Nous en tiendrons plus, estant gros.

Mocquons-nous de cette fumée
Qu'on appelle la Renommée
Et dont se gausse l'esprit fort.

Un verre plein durant la vie
Est cent fois plus digne d'envie
Qu'un tombeau vuide après la mort.

Paraphrase du Pervigilium Veneris.

La mère des Amours
Tenant ses grands jours,
Dans son siège d'yvoire
Prononce à sa gloire :
A l'amour on résiste en vain,
Qui n'aima jamais aymera demain.

Que nos cœurs soient contens
A ce gai Printems
Et que le plus severe
Me suive et revere :
A l'amour on resiste en vain,
Qui n'aima jamais aymera demain.

Chaque chose icy-bas
Ressent mes appas,
Et la terre elle-mesme
Rit au Ciel qu'elle ayme :
A l'amour on résiste en vain,
Qui n'aima jamais aymera demain.

Le Ciel, pour la voir mieux,
Ouvre tous ses yeux,
Et la trouvant si belle
Brûle aussi pour elle :
A l'amour on résiste en vain,
Qui n'aima jamais aymera demain.

Rondeau.

Aux champs, à ce gay renouveau
Je vous semonds par ce rondeau
De faire avecque nous carrousse.
On y flaire une haleine douce
Qui réconforte le cerveau.

On y void fleurir le rameau;
La füeille remonte à l'ormeau;
Enfin, pour mieux dire, tout pousse
Aux champs.

La Bergere et le Pastoureau,
Considerant comme l'oyseau
D'une ayle amoureuse tremousse,
Tous deux couchez dessus la mousse...
Mais mon esprit va bien et beau
Aux champs.

Le Vin.

C'estoit en la saison que les raisins sont noirs,
Et que les vignes sont nos plus beaux promenoirs,
Que les meilleurs repas se font dessous les treilles,
Qu'on va dans les celliers descoiffer les bouteilles,
Que tous les vignerons debitent leur vieux vin,
Qu'on parle aux tonneliers le chapeau à la main.....
Que les petits enfants, avec un chalumeau
D'un beau rouge pourpré se peignent le museau,

Qu'on appreste les seaux, les fossets et les tines,
Qu'il faut quitter le lit dès qu'on sonne matines;
Le vin pris le matin rend les hommes plus forts,
Et quand il est bien frais il resjouit le corps,
Le vin fait rencontrer le petit mot pour rire,
Le vin, quand il est bon, fait bien boire et bien dire.
Le vin fait que nos cœurs sont des livres ouvers,
En un mot le bon vin fait sourdre les beaux vers
Et je croy qu'Apollon n'est propice à Corneille
Qu'à cause que son nom rime avec la bouteille.
Un greffier vous dira qu'un petit doigt de vin
Sert plus à son mestier qu'un des doigts de la main ;
Que s'il n'a desjeuné sa vue est toute louche,
Et que tous ses escripts semblent des pieds de mouche.
Un sergent, s'il n'a beu, n'est pas du tout hardy :
Mais il faict le demon quand c'est apres midy.
L'artisan ne prend point plaisir à sa besongne
S'il n'a premierement enluminé sa trongne.
Quelle raison aurait un maistre savetier,
De donner le lundy congé à son mestier,
N'estoit qu'apres avoir embrouillé sa cervelle,
Ses yeux estincelans luy servent de chandelle,
Ou bien qu'ayant gousté d'un excellent fausset,
Il fait plus en un jour qu'il ne feroit en sept.
Il faut donc advouer que l'empire du verre,
Le royaume des pots est au païs d'Auxerre,
Cranan, Saint-Brix, Chalix, Joancy, Vermanton,
Sont prompts à faire rouge et non pas vert menton.
Serviteur je vous suy en tout ce qui me touche,
C'est trop parler : j'ay soif, il faut laver la bouche.

★

Bienheureux les souspirs qui passent par ta bouche,
(Si quelque chose au moins t'oblige à souspirer).
Bienheureux le doux air que tu viens respirer
Et bienheureux le vent que ton haleine touche.

Bienheureux le sousris qui sort tout couronné
De perles d'Orient au point de sa naissance,
Et bienheureux encor, bienheureux le silence
Qui dessous ces rubis se tient emprisonné.

Bienheureux qui vous void, belles lèvres de roses,
Bienheureux qui vous oid quand vous estes descloses,
Plus heureux qui sur vous peut sa flame apaiser.

L'une de vous paroist un peu plus avancée,
Mais je l'en ayme mieux d'estre ainsi rehaussée,
Car elle en est ainsi plus proche du baiser.

« La femme est comme la lune : quand elle est en conjonction avecque le soleil, elle faict la retirée ; mais aussitost que Messer Apollo s'esloingne, elle se découvre et se met à courir le guilledou aux yeux de tout le monde ».

PIERRE DE MONTMAUR

(1574-1648).

Limousin, comme M. de Pourceaugnac, et comme lui, en butte de son temps à toutes les plaisanteries possibles et imaginables, ce fut un franc parasite, sans vergogne, à la façon des parasites que l'on voit dans les comédies de Plaute ; très érudit, au reste, professeur du roi en langue grecque et latine, — il avait succédé dans cette charge au sieur Jean Goulu — payant son écot en bons mots, anagrammes, citations burlesques, « Fournissez les viandes et le vin, disait-il ; je fourniray le sel », ou encore « *festin* vient du latin *festinare*, pour monstrer qu'il faut tousjours se haster d'y aller ». On connaît ce mot : Etant un jour à table, avec grande compagnie de ses amis, qui riaient, chantaient, menaient grand train : « Hé, Messieurs, dit-il, un peu de silence : on ne sçait ce qu'on mange ! »

Il avait la langue bien pendue, trop bien pendue même : irrités de ses médisances, tous les beaux esprits organisèrent contre lui une sorte de croisade. Découragé, il finit par se faire charlatan, et vendre des drogues sur les places publiques.

Il avait, détail curieux, l'oreille mobile comme les chevaux.

Sur le cheval de bronze.

Que sert-il que Paris, au bord de son canal,
Expose de nos roys le grand original
Qui sceut si bien regner, qui sceut si bien combattre ?
On ne parle point d'Henri quatre,
On ne parle que du cheval.

La Faim.

Ce squelette animé, cette larve au teint blesme,
Incompatible à tous, incommode à soi-mesme,
La faim, cet animal vorace et ravissant
Qui ne cherche qu'à paistre et se tüe en paissant,
Ce spectre dont toujours l'indigence est suyvie,
M'a porté dans ses flancs et m'a donné la vie.

★

Combien es-tu contraire à cette aage dorée
Qui couloit du vieux temps de Saturne et de Rhée,
Où l'on dit que jamais n'entroit dans l'entretien
D'autres discours sinon : « Tends ton assiette ! Tien ! »

Artichau, sceptre de Priape.
O sel, ame immortelle du ragoust !

LE MARQUIS DE VAUVERT

Nous n'avons pu découvrir aucun détail sur ce poète : ce dut-être un « goinfre », ami de Saint-Amant et des autres ; en tous cas, ses vers sont jolis et appétissants.

L'huytre.

Toy qui te ris de la tempeste,
Vivant rocher, enfant de l'eau,
Qui nais captif dans un tombeau,
Où tu vis sans cœur et sans teste,
Aveugle esclave de Thetis,

Delice de nos appetits,
Huistre, fuy la plaine liquide ;
Viens dans la pompe d'un festin,
Quitte cet élément perfide,
Et, puisqu'il faut mourir, meurs plustost dans le vin.

L'orange.

Orange, qu'on coupe ton flanc ;
Que l'or potable de ton sang
Te fasse une immortelle guerre ;
Qu'on déchire tous tes habits
Dont les lambeaux mis dans le verre,
Font des estoiles d'or dans un ciel de rubis.

L'Ail.

Plante, l'honneur de la Garonne,
Œillet du parterre gascon,
Par qui le verre et le flacon
Sont eslevez dessus le throne ;
Pistache du pauvre artisan,
Anis du mauvais courtisan,
Doux vexin qui tüe la fièvre,
Bel ail, plus charmant que l'Iris,
Chante dans un pasté de Lièvre,
Et respecte de loin la bouche de Cloris.

*

Ne charbonnons point la muraille,
Ce n'est que le papier des foux,
Ou le registre des filoux,
Des gourmands ou de la canaille.
Garçon, apporte-nous du pain,
Donne de l'eau, lavons la main ;
Je voy que l'Hoste s'achemine,
Il est midy ; ça, plaçons-nous !
Ces bouteilles ont bonne mine,
Garçon, mets-nous à part, et ce gris et ce doux.

Magnifique et riche assemblage
De jus, de crestes, d'intestins,
Placez-vous, parfumé potage ;
Bisque, pompeusement venez à nos festins.

Fourreau de graisse assez commune,
Belles entrailles de pourceau,
Joly paquet, friand rouleau,
Très ravissant quand on déjune.
Bien farcy d'anis et de thin,
Venez-vous-en de bon matin ;
Vous trouverez chez nous la joye
De plus excellents Biberons ;
Aimables andoüilles de Troye,
Venez ; pour vous manger nous vous dépouillerons.

Orgueilleuse et belle éminence,
Superbe mets, gigot fessu,
Present digne d'estre receu,
Glorieux jambon de Mayence,
A la façon des vieux guerriers,
Jambons de Soulé et de Bayonne,
Suyvez Bacchus, fuyez Bellone,
Et venez nous trouver tous chargez de Lauriers.

Petit grondeur, joly Pourceau,
Apporte-nous ta rousse peau,
Ton petit groin, tes deux oreilles,
Et de tes quatre pieds rostis
Faits des rages et des merveilles
Car sans toy nos festins ne sont point assortis.

A ce glou-glou de nos bouteilles
Nous employons un riche tems ;
Mais pour estre mieux écoutans,
Pourceau, preste-nous tes oreilles.
Que ta bajoüe y soit aussy
Que la fumée aye noircy ;

Preste-nous aussi ton eschine,
Tes saucisses et ton museau ;
Les ragousts de nostre cuisine
Ne sçauroient faire un pas sans tes pieds des pourceau.

Paste de laict, masse caillée,
Gasteau cresmé, morceau royal,
Superbe mets et sans égal
D'une forme bien travaillée ;
Belle figure du Soleil,
Goust ravissant et nompareil,
Volume sorty de la presse,
Fromage qui s'anéantit,
Roquefort que je te caresse,
Meule, vien t'en chez nous éguiser l'appetit.

Marigny, rond en toutes sortes
Qui parmy les brocs te transportes.
(Saint-Amant).

MARIGNY

(Mort en 1670).

Jacques Carpentier de Marigny, né à Nevers, était fils d'un simple marchand de ferrailles. Il connaissait à fond les langues étrangères et prit l'état ecclésiastique, fut secrétaire d'Abel Servien, passa quelque temps à la cour de Suède, se lia de bonne heure avec Tristan, Saint-Amant, Conrart et Ménage, s'attacha à la fortune de Jean-François-Paul de Gondi qu'il seconda vaillamment pendant la Fronde. Lors du blocus de Paris, il composait quasi tous les jours une pièce satirique, chanson, ballade ou triolet, contre le cardinal : « Je détachay Marigny contre le Mazarin, » dit de Retz dans ses *Mémoires*. Pendant la détention du turbulent agitateur, il se fit l'agent de Monsieur le Prince qu'il suivit en Flandre, où il trouva des gentilshommes qui le reconnurent pour être de leur famille ; de sorte qu'étant de retour en France, il se fit réhabiliter.

Se trouvant malade à Osnabrück, l'évêque, luthérien, lui demanda si ce n'était pas un surcroît de douleur pour lui en cas de mort d'être enterré avec des luthériens : « Il ne faudra, Monseigneur, lui dit-il, que creuser la terre deux ou trois pieds plus bas, et je serai avec des catholiques. »

C'était un gros homme, franc et de bonne humeur, aimant la chère et le plaisir, mais beau parleur, d'un caractère à perdre un ami plutôt qu'un bon mot.

Il mourut d'apoplexie à Paris en 1670.

Étrennes

Adorable et belle Marquise,
Plus belle mille fois qu'un satin blanc tout neuf,
Au premier jour de l'an six cent soixante-neuf,
Je vous présenterois de bon cœur ma franchise ;
Mais les charmes que vous avez
Depuis quelque temps me l'ont prise :
Je ne scay si vous le savez ?

Sonnet

Docteur à la douzaine, esprit plein d'embarras,
Faux giste de savoir, repaire de vermine,
Qui pour faire à nos yeux pompe de ta doctrine
Craches plus de mots grecs que tu ne fais de pas ;

Grand Montmor, dont le nez flaire les bons repas,
Illustre escornifleur, écumeur de cuisine,
Qui portes en tous lieux avec toy la famine,
Et de rage engloutis et la viande et les plats ;

Bien qu'un peuple envieux d'ignorance t'accuse,
Compose, fais des vers en dépit de la Muse,
Ecorche Ciceron au milieu des pedans ;

Lorsqu'on te voit ouvrir ta gueule epouvantable
Pour ronger jusqu'à l'os tout ce qu'on met sur table,
On dit : ce Parasite est sçavant jusqu'aux dents !

★

Alix qui causes plus qu'un jeune perroquet,
Encore que tu sois plus sotte qu'une buse,
Pour qui mille amoureux ont invité la Muse,
Et sur le mont Parnasse ont planté le piquet,

On sçait bien que tes yeux te servent de mousquet,
Bien qu'ils versent plus d'eau que n'en jette une écluse ;
Je sais bien qu'au Palais de Magie on t'accuse,
Et que pour t'en mocquer tu leur fais le nicquet ;

Je sçay bien que ton nez sonne comme une fluste,
Qu'il est plus fariné qu'un Boulanger qui bluste,
Que ton corps est plus vieux que n'est le Roquentin,

Que pour faire trois pas tout aussitôt tu souffles ;
Mais pour te déguiser proprement en Lutin,
Tu n'as qu'à retourner tes souliers en pantoufles.

Soleils, c'est d'un bayser que vous pristes naissance...
Le vin rit d'ayse dans mon ventre
Dès qu'on l'a vu pleurer entre mes mains...
L'Escornifleur aux griffes de harpie...
Je voy tout l'Univers fleurir de bout en bout...
Si je boy jamais d'eau qu'on m'estime un oyson...
J'escrips d'un pié de veau ma vie...

GUILLAUME COLLETET

(1598-1659)

Qui veut avoir la vraie figure du poète, et bien vivante, lira l'article que Gautier lui a consacré dans les *Grotesques* : toute notice, à côté, ne peut-être que glabre.

Guillaume Colletet, né à Paris, fut le premier-né de vingt-quatre enfants, tous viables, « le roseau le plus long de cette flûte de Pan ». Il étudia le droit, se fit recevoir avocat au Parlement, mais ne plaida jamais, soit, comme Desbarreaux, par horreur de la chicane, soit plutôt à cause d'une espèce de bredouillement qu'il avait : en revanche, « un fier champion sur le pré du cabinet ; c'est là qu'il se fit tout blanc de son épée, ou plutôt de sa plume ». Il aime mieux du reste chercher les aventures et « sucer l'âme des pots » en compagnie des meilleurs biberons et faire des vers. Ce lui fut une occupation assez lucrative ; il gagna l'églantine aux Jeux floraux de Toulouse, reçut des présents considérables, des Apollons en argent, des chaînes d'or : le cardinal lui donna 600 livres pour six vers, on sait en quelle circonstance : jamais, de mémoire d'homme, alexandrins ne furent plus chèrement rétribués. Il était très érudit, tournait le vers fort agréablement, fut loué de Malherbe et collabora aux pièces dites des cinq auteurs ; académicien tout des premiers, et ce fut justice ; têtu comme un diable en fait de poésie et en tout ce qui concernait la pureté de la langue ; il tenait tête au puissant cardinal, disputant avec lui des jours entiers sur un mot, et le lendemain lui en écrivant de grandes lettres, mordicus.

Il avait maison de ville et maison des champs, cette dernière à Rungis, au Val-Joyeux, où peut-être « on ne pouvait tenir qu'une seule personne en deux fois », mais n'importe ; l'essen-

tiel était qu'elle fût sans bruit, sans fumée et sans femme. Sa maison de Paris se trouvait tout en haut du faubourg Saint-Marceau, la propre maison, oui, Monsieur, de Pierre de Ronsard et pas une bicoque, bien sûr; « il y avait un beau portique, de grands lions de marbre, une cour magnifique, un jardin plein de fleurs avec de doubles allées » et dans le jardin une table de pierre autour de laquelle se réunissaient naguère Jodelle, Belleau, Baïf et Ronsard; on y faisait de joyeux dîners sur cette table, chacun apportant son écot, car, bien qu'à son aise, l'amphitryon était un tantinet rapace. Il faut ouïr ses colères, contre les gens qu'il a loués et qui ne donnent rien: ce n'est qu'à beaux deniers comptants qu'il fait des « attentes, des souspirs, des jouyssances » pour les fils de famille; souvent aussi il plaint la dépense qui se fait chez lui, moins navré de savoir sa femme malade que d'avoir à se dire: la garde est en bas, « la bouche ouverte, à tarir mon vin ».

Sa, ou plutôt *ses* femmes! Il en eut trois, et toutes trois servantes; la seconde, Marie Prunelle, mourut en 1641; la troisième, Claudine le Hain, servante de cette dernière, était une fraîche fille, grassouillette et blonde, un miracle de beauté, et vierge à ce qu'il affirme (n'écoutons pas les mauvaises langues). Il avait cinquante-quatre ans quand il l'épousa: il lui découvrit aussitôt un esprit merveilleux pour la poésie; la jeune Muse (qui buvait d'ailleurs comme un Templier) apparaissait sur la fin des repas, récitait de petites pièces de sa composition, que les malins retournaient à qui de droit; on dit même que Colletet, en prévision de sa mort, lui fabriqua une petite provision de vers posthumes. En attendant, la fille lui en fit voir de belles; mais c'était un brave homme, d'une humeur d'ange, et qui, pas une fois dans sa vie, ne se mit en colère. Il eut un fils, François, poète lui aussi, qui traîna misère et fut en but aux sarcasmes connus de Boileau.

Les années 1651 et 52 furent mauvaises pour le poète; la guerre civile l'oblige à déloger de sa maison de ville, son petit château de Rungis est pillé par les troupes; pour comble de mal, un jour qu'il passait dans la rue de la Ferronnerie, l'entablement d'une vieille maison lui tombe sur la tête; il est pendant cinq mois entre la vie et la mort: sa seule fureur a été certainement contre cette misérable rue, « où l'on assassine les rois et où l'on assomme les poètes ».

Sur ses vieux jours, il fut pris d'une belle dévotion, composant des poésies pieuses qu'il offrait aux personnes graves, et avec l'argent des cadeaux qu'on lui faisait, il allait boire à la Pomme-de-Pin. La mort le surprit à table en 1653; mais si pauvre, que ses amis furent obligés de faire une quête pour le faire enterrer.

Il laissait en manuscrit la Vie de 130 poètes; l'ouvrage complet devait en contenir 400, et former 20 volumes in-4°; le manuscrit a été malheureusement détruit en 71.

Les Beautez empruntées.

Vous devez les appas qui vous rendent si belle
Aux puissantes faveurs de Nature et des Dieux;
Vous devez au soleil la splendeur de vos yeux,
Et votre teint de rose à la rose nouvelle.

Vous devez à Junon votre grâce immortelle,
Vos belles mains d'albâtre à l'aurore des cieux;
Vous devez à Thetis vos pieds impérieux
Et vostre renommée à ma Muse eternelle.

Si vous rendez un jour ce que vous empruntez,
Aux rayons du Soleil l'eclat de vos beautez,
Vostre teint à ces fleurs que le printems anime,

Vostre grâce à Junon, à l'Aurore vos mains,
Vos beaux pieds à Thetis, vostre gloire à ma rime,
Il ne vous restera que vos petits dedains.

Promesse d'éternité.

Si quelques Riches ont envie
De vivre plus d'un siècle entier,
Qu'ils me fassent leur héritier:
Ils ne perdront jamais la vie.

La Vieille.

Janette, de qui l'âge a passé soixante ans,
Dit qu'elle n'est encor qu'en son jeune printemps :
Quant à moy, je la crois, sans qu'elle en jure, certes :
Son visage est semé de boutons esclatants,
Son teint est jaune et rouge et ses lèvres sont vertes.

★

Bien que ces neuf Beautés qui flattent notre veine
Se plaisent sur les bords d'une claire fontaine,
Les fines qu'elles sont pourtant n'y boivent pas ;
Là, sous des lauriers verds ou plustôt sous des treilles,
Le vin le plus friand préside à leur repas,
Et l'eau n'y rafraischit que le cul des bouteilles.

A l'Arc-en-Ciel.

Sourcil au front du firmament,
Frange d'or de son vestement,
Doux souris qu'il mesle à ses larmes,
Arc d'émeraude et de saphir,
Si la pompe te plaist elle a pour moi des charmes
Plus que Zephir pour Flore, ou Flore pour Zephir.

L'Endurcy.

C'est une bouche d'or, mais c'est un cœur de cuivre
Qui fait à nos clameurs le sourd ou l'endormy,
Qui pairoit cent escus pour lire un meschant livre,
Et lairroit pour cinq sous perir un bon amy.

Flotte malade.

Le bon vin n'est plus délectable,
Les saupiquets sont superflus,
Puisque le grand Pan de la table
Ne trinque ny ne briffe plus.
Les oracles de la bouteille
Cessent avec Flotte aujourd'huy,
Et n'est point de trogne vermeille
Qui n'ait la couleur de l'ennuy.
Ennemy de la tombe noire,
Dieu de la tonne et du raisin,
Ou ne nous donne plus de vin,
Ou nous rends Flotte pour le boire.

Invitation à mes illustres amis (1640).

Au grand Armand, je vous invite à boire;
Trinquer pour luy, c'est œuvre méritoire;
C'est le support du Parnasse françois,
C'est l'Apollon qui verse quelque fois
Ses rayons d'or jusques dans notre armoire.
Si sa vertu veut qu'on chante sa gloire,
Sa santé veut qu'on en fasse mémoire
Et que l'on crie à table, à haute voix :
« Au grand Armand ! »

N'y boire pas, c'est avoir l'âme noire.
Donc, pour blanchir la vostre comme Yvoire,
Roys des Esprits, beuvez comme des roys,
Bacchus viendra couronner vos exploits,
Et Bois Robert en contera l'histoire
Au Grand Armand.

Les Muses bernées.

Qu'il faut avoir l'esprit bizarre et de travers
Pour suivre avec ardeur les Muses à la trace!
Les Gueuses qu'elles sont mettent à la besace
Ceux à qui leurs secrets ont esté descouverts.

Depuis que j'ay trouvé la source des beaux vers
La Fortune me fuit, le malheur m'embarasse;
Je n'ay pour ma boisson que les eaux de Parnasse,
Et pour tout vestement que des feuillages verds.

Ingrates Deïtez qui causez mon dommage,
Le temps et la raison me font devenir sage.
Je retire à la fin mon épingle du jeu.

Je prefere à vos eaux un trait de malvoisie;
Je bouche mes chassis de vostre Poësie,
Et mets pour me chauffer tous vos lauriers au feu.

Souvenir

Subtile trame d'or, aimable tresse blonde,
Beau front, throsne d'yvoire où sied la Majesté;
Beaux yeux, astre d'amour, dont la vive clarté
Sous deux arcs triomphans se communique au monde;

Bouche où la Grace parle et l'Eloquence abonde;
Sein de laict, qui du marbre avez la fermeté,
Petits globes mouvants du Ciel de la Beauté;
Mains, qui gravez des loix sur la terre et sur l'onde....

L'Absent chez soi.

Dès que j'entre chez toi, j'oy dire à tes valets :
« Personne n'est céans. » — dont bien peu je m'étonne :
Car, que tu sois ou non dans ton vaste palais,
Ton corps est si petit, ton esprit si niais,
Qu'on peut dire à bon droit qu'on n'y trouve personne.

Rétractation.

Je rétracte ces vers où je me passionne
Quand je dis qu'on ne voit personne en ton palais :
Ton haleine puante avec ton nez punais
Ne font que trop sentir qu'on t'y trouve en personne.

Le Cajolleur.

Toy qui pour estaller les fleurs de ton bien dire
Decouvres des secrets que tu devrois celer,
On sçaura dans mille ans si je sceus bien escrire,
Mais on ne scaura pas si tu sceus bien parler.

Epitaphe de Flotte qui n'est pas mort (1649).

J'estois tout l'entretien des bonnes compagnies
Et l'assaisonnement d'un superbe festin ;
Les Graces et l'amour m'y suivoient dans le vin
Et m'inspiroient pour lui des chansons infinies.
Les plus riches enfants de la joye et du ris
M'avoient nommé le Roy des Goinfres de Paris
Quand la mort en riant me vint surprendre à table.
Toy qui connus ma vie et qui sçais mon trepas,
Loin de plaindre mon sort d'un accent lamentable,
Ris et boy sur ma tombe, ou n'en approche pas.

GERMAIN HABERT

(Mort en 1655 ou 56).

Germain Habert, Parisien, abbé de la Roche, abbé et comte de Cerisy, un des premiers de l'Académie française, l'auteur longuement applaudi de la *Métamorphose des yeux d'Iris en astres,* et de l'Oraison funèbre du cardinal de Richelieu, fut un brave homme. Chargé en 1637 avec ses confrères Baro, Gombaud et l'Estoille d'examiner le *Cid,* ce fut le seul qui eut le courage de son opinion.

— Mais enfin, que pensez-vous du *Cid,* lui demanda le cardinal ?

Il répondit simplement : « Je voudrois bien l'avoir fait ».

Stances.

Monarque tout puissant qui lances le tonnerre
Et de qui les regards des ténèbres vainqueurs
Percent en un moment le centre de la terre,
La nuict de l'avenir et l'abyme des cœurs ;
Soit levé, soit assis, je ne fay ny ne pense
Rien de qui le secret trompe la congnoissance ;
Tu comptes dans le ciel le nombre de mes pas ;
Tu lis dans les desseins que je n'ay point encore :
Mon Dieu, tu me congnois alors que je m'ignore
Et tu vois sans erreur mesme ce qui n'est pas.

La Parole, Seigneur, ceste image légere
Où l'on voit nos desirs et nos intentions,
Fille de l'air qui meurt dans le sein de son pere,
Qui d'esprit en esprit porte les passions,
Par un vol avancé devant toy vient paraistre
Avant que sur ma langue elle commence à naistre,
Qu'elle apprenne en ma bouche à former ses accens,
Avant que de mon cœur sur mes levres conduites
Elle coure au dehors et prenne dans sa fuite
Cet invisible corps qui la decouvre aux sens.

Le passé, l'avenir sont pour toy mesme chose.
Le présent qui pour nous s'ecoule comme l'eau,
D'un pied ferme et constant devant toy se repose.
Rien pour toy ne vieillit et rien ne t'est nouveau ;
Quand je pourrois voler plus viste que l'Aurore
La foudre de tes mains d'un vol plus viste encore
Sçauroit bien me poursuivre et m'atteindre en tous lieux
Et quand je descendrois dans le plus creux de l'onde
Où s'éteint chaque jour la lumière du monde,
J'y serois decouvert par celle de tes yeux.

Seigneur, tu vis ma chair, mes muscles, mes arteres
Se former, s'assembler, se placer en leur rang,
Tu vis s'unir en moy des qualités contraires,
Tu vis durcir mes os, tu vis couler mon sang.
Tu vis mes petits bras dessous leur tendre ecorce
Pour me pousser au jour faire essay de leur force
Et rompre leur prison par un divin secours :
Ah ! qui voudroit sonder tes abysmes profondes
Pourrait plustost sonder les abysmes des ondes
Que l'une et l'autre mer cachent dessous leur cours !

Stances.

Il se monstre à la terre, il se vient révéler ;
Cessez vos doux concerts, cieux, oyseaux, hommes, anges
Œuvres de sa parole, entendez-le parler,
Et pour oüyr sa voix, suspendez ses louanges.
Il ne sçauroit souffrir qu'un objet limité
Tienne comme en prison son immense bonté
Qui voulant tout aymer veut rendre tout aymable :
Il est tems que sa grace inonde tous les cœurs,
Qu'elle fasse un déluge heureux et désirable
Qui, noyant les peschez, saulvera les pescheurs.

Oui, seigneur, vous viendrez, puissant et glorieux
Et le feu vous traçant une brillante voye,
Aprez tant de combats sera victorieux,
Et le reste du monde enfin sera sa proye.
« Mon Peuple, ecoute-moi, dict le grand roy des cieux ;
« Je suy et tu le sçay, ton Dieu, le Dieu des Dieux ;
« Ne sers point de trophée à ma juste vengeance :
« Jamais d'un tel bonheur je ne seray jaloux,
« Et je veux bien t'apprendre, en ces jours de clémence
« Le secret de me vaincre au jour de mon courroux.

« Mangerai-je la chair des boucs ou des taureaux
« Et boirai-je le sang qui coule de leurs veines ;
« Comme si je vivois de la mort des troupeaux
« Et contentois ma faim en desertant les plaines !
« Non, non, je nourris tout, et rien ne me nourrit.
« Rien en moy ne renaist comme rien n'y perit.
« Je suy l'autheur, le maistre et l'appuy de ma vie.
« Si j'ay faim, c'est d'un cœur plein d'amour et de loy,
« Mais pour gouster le fruict d'une si doulce envie,
« Tout-puissant que je suy, je ne puis rien sans toy.

Avec un peu de terre on achepte les cieux...

Mourir pour sa patrie est une chose belle,
Mais il n'est rien de tel que de vivre pour elle...

Foy de bon vin! (essence de serment)...

LE SIEUR DE LA GIRAUDIÈRE

Aucun détail sur ce bon poète.

Les « *Joyeux Epigrammes* du sieur de la Giraudière », parurent en 1634.

Au lecteur s'il s'en treuve.

Ces vers ne valent pas la maille
Et n'importe, il les faut ainsy,
Car en n'y treuvant rien qui vaille,
Vous en rirez et nous aussy.

A un médecin.

Voicy la canicule et le fort de l'Esté,
Je suis en bon état, je creve de santé ;
Si je me treuve bien, il faut que je m'y tienne,
Puisqu'il faut, ce dis-tu, me purger ou mourir ?
C'est que ta bourse est mal et ne sçaurait guérir
Que par tes *recipez* tu ne purges la mienne.

A Jean.

Si l'on est pour avoir des cornes
Il en faut choisir de licornes :
On a des escus à milliers ;
Jean, mon amy, ces malhabiles
Dont les cornes seront desbiles,
Ne sont que de pauvres beliers.

Prosopopée d'un pendu.

Le cou paré d'un gorgerin
Et de manchette de fin lin,
Il va le premier de la troupe :
Au milieu la foule se coupe.
Un homme d'honneur et de foy
Pour se faire gager du roy
Luy fait une oraison funebre
Et ses rares vertus celebre.
Cet orateur dit sainement
Non comme on fait communément,
Sans flatterie et sans envie,
Les faits illustres de sa vie ;
Puis ce pendard tout glorieux,
Par escalade prend les cieux
Et d'aize que son ame y vole,
Ses pieds minent la capriole ;
Lors, tout ravy de se voir mis
Au dessus de ses ennemis,
Tournant le col en Alexandre,
Il sourit pour nous faire entendre
Qu'il vaut mieux danser mille fois
A la cadence du haut bois
Qu'etendu sur de vieilles pailles
Mourir entre quatre murailles...

A un boiteux libertin.

C'est en gaussant, Benjamin, que tu dis
Qu'il n'est rien faux comme le Purgatoire :
Pauvre boiteux, voudrois-tu faire croire
Que tu courras tout droit au Paradis ?

Dithyrambe sur la prise de la Rochelle.

Assemblez-vous, magnifiques yvrongnes ;
Vous précieuses trongnes,
Nobles beuveurs, dont le rouge museau
Ne déteste que l'eau.
Vous qui sçavez que deux vins font quarante,
Aymant mieux vin que trente,
Et qui tenez que le nombre parfait
De plusieurs vins se fait,
Venez icy ; que chascun ait sa tasse
Qui, profonde, surpasse
Celle d'Hercule et cette coupe d'or
Qu'eut le sage Nector ;
Que tout ravi le poète s'anime
A faire de la ryme ;
Que l'orateur en cet aize ait recours
Au fluide discours ;
Nous qui de boire avons en mainte guize
L'experience acquize,
Monstrons aussy nostre contentement,
Beuvant joyeusement.

A Doris.

Le fard dont ce vizage est peint
Et qui fait luire vostre teint
Ainsy qu'une excellente glace
Me cause beaucoup de bonheur :
Si je ne suis en vostre cœur
Je me voy dedans votre face.

★

Je vous entends, belle ennemie ;
Vous me voulez donc accuser
De vous avoir pris un baiser
Lorsque vous estiez endormie ;
Il ne m'importe : il est permis
De prendre sur ses ennemis.

Mélice.

Melice avait la jupe blanche,
L'escarpin, le corps et la manche,
Les nœuds, la coeffe et le colet ;
Voyant cette brune ainsi mise
En plein midy, vous l'eussiez prise
Pour une mouche dans du laict.

*

Les gueux sont pour le gibet ;
Malaisément on y met
Une personne apparente.
Amy, nous nous esmerveillons
De quoy, pour servir d'espouvente,
Où ne pend que des guenillons !

Le Griphon.

Vous, prestres, qui l'enterrerez,
Pesez bien ce que vous direz
Et cordelez, de peur de noise,
La terre qu'il luy faut donner,
Car s'il en a moins d'une toize
Il reviendra vous chicaner.

D'un tombeau.

A quoy ce riche monument
Et cette epitaphe qui ment !
Quelle passion vous convie
A nous loüer cet homme à tort ?
On n'a point sceu qu'il fust en vie ;
Pourquoi sçaura-t-on qu'il est mort ?

★

Vous avez trente ans, Madeleine :
Je le croy, car tous vos parents,
Le vicaire et vostre marraine
Le disoyent il y a dix ans.

★

Si La Planche dit vray, les sergens impiteux
Sont pires que des chiens, et sa raison est telle :
Les chiens ne font, dit-il, que lécher ma vaisselle,
Mais ces maudits sergens l'emportent avec eux.

Oraison.

Seigneur, ayez pitié de moy ;
Recevez mon humble prière ;
Je n'ay pas gardé vostre loy,
Mais je suis un peu de poussière
Qu'un petit vent ambitieux
Esleve à l'encontre des cieux.

Épitaphe.

Cy dessous Anthoine repose
Qui ne fit jamais autre chose.

Son épitaphe

Amy, si quelque humeur benigne
T'attire sur ce monument,
N'y respands des fleurs que de vigne
N'y d'autres pleurs que de sarment.
Chante: « Beuvons ! Il nous faut boire, »
Ou quelque autre air qui te plaira,
Car il est fait à la memoire
D'un qui n'aimoit le *Libera*.

Au lecteur s'il s'en est treuvé

(DISTIQUE FINAL)

Cet œuvre n'est pas long, on le lit en une heure :
La plus courte folie est toujours la meilleure.

Colin Tampon, Colin Tampon;
Vive bonne France !
Louis de Bourbon,
Colin Tampon !

De mon père je tiens à outrance
La soif de gouster le meilleur vin de France
Au berceau je cogneus le piot
Et du jus de teton courus au jus du pot.

LE SAVOYARD

(Né vers 1595, mort vers 1670).

Philipot, dit le Savoyard, fut un simple chanteur des rues, comme son père, et de même que son père, aveugle.

Il se tenait sur le Pont-Neuf, hurlant ses chansons d'une voix de stentor, arrêtant les passants, et retenant même les grincheux par ses lazzis. Il allait aussi, comme un chemineau, en chantant, par les rues de Paris, en province, partout, guidé par quelque jolie fille ou quelque jeune garçon de bonne mine. Il vivait encore en 1653.

Chanson à la louange de Monseigneur le duc d'Anguien.

Nouveau Germanicus,
Vray sang de Charlemagne,
Tu les as tous vaincus,
Ces peuples d'Allemagne.
Allons, allons, petit chien de fripon,
Allons,
Jean de Vert et Mercy,
Sçachez qu'il est de Bourbon
Et de Montmorency.

Chanson nouvelle.

Vous me quittez, adorable inconstante,
Pour un objet qui vous semble si doux,
Et si je tente,
Sçachant vos coups,
De descouvrir ou sont vos rendez-vous,
Qu'en direz-vous ?

Vous me croyez d'une humeur indiscrette ;
Il vous semble que j'ay le cœur bien mou.
Si je caquette
Dans mon courroux
Et si je fay le devoir d'un jaloux,
Qu'en direz-vous ?

Puisqu'à la fin je voy que vostre change
Met nos amours tout sans dessus dessous,
Si je me vange
Disant à tous
Ce qui jadis fut secret entre nous,
Qu'en direz-vous ?

Chanson propre à boire.

Je n'escoute point ces frivoles :
Me despouiller pour leur donner !
Mon ventre ayme trop à disner
Pour adhérer à vos paroles.
Ma foy, tant que j'auray des dents
Je dis : nargue de mes parents !

Tous les diseurs de patenostres
Nous preschent et ne vallent rien.
Il vaut bien mieux manger son bien
Que le laisser manger aux autres.
Ma foy, etc...

Je laisse tout à l'aventure.
Lorsque j'esteindray mon flambeau
Je ne demande qu'un tonneau
Pour me servir de sépulture.
Ma foi, tant que j'auray des dents
Je dis : nargue de mes parents !

Chanson à boire.

Mon courroux je vay perdre icy
En le noyant dans la bouteille ;
Avec le bon jus de la treille
Je vay combattre mon soucy ;
Je le tiendray dans la galere,
Si bien lié de cervelats,
Que jamais ce sot temeraire
Ne pourra troubler mes repas.

Sus, Savoyard, d'un ton divin,
De Bacchus chante icy la gloire :
Pour moy, je veux que ma memoire
Mesprise les traicts du destin,
Que mon esprit parmy les caves
Aille errant ainsy qu'un lutin,
Et que, s'il se souille de baves,
Il se lave du meilleur vin.

Chanson bachique aux Allemands.

Vous estes de ces grands guerriers
Qui font trembler la France ;
Les jambons de Mayence
Sont tous couverts de vos lauriers.
C'est le mestier des Allemans
De mourir à force de boire :
Où vous cherchez des monuments,
Nous y trouvons des champs de gloire.

Nos vins sont par trop délicats
Pour vos testes grossieres ;
C'est pourquoy nos rivieres
Ont abreuvé tous vos soldats.
C'est le mestier, etc...

Chanson bachique.

En revenant de la taverne
J'ay pensé casser mon pot,
Car je n'avois point de lanterne,
De flambeau ny de falot.
Ha ! si mon vin fust chu par terre
Ma femme m'eust bien frotté.
Pati, pata, gros esventé,
La, la, la, gros hebété,
O, qu'elle m'eust bien fait la guerre !
Mais Dieu mercy mon pot et mon verre
Sont toujours à mon costé.

Si le puissant dieu des bouteilles
N'eust accompagné mes pas,
Ma pauvre bouche et mes oreilles
Eussent fait un bon repas.
Ha ! si... etc...

Ma femme boit comme une esponge
Et moy comme un trou d'esté,
Qui fait que jamais elle ne songe
A nostre necessité.
Ha ! si... etc...

Air bachique.

Ne vous estonnez pas
Si je cheris la treille
Et si, dans mon repas,
J'ayme bien la bouteille :
Ma nourrice m'a dit
Que l'on prit un tonneau,
Estant petit,
Estant petit enfant, pour me faire un berceau.

Ma nourrice au matin
Allant voir sa vendange,
Dans la cave du vin
Laissa tomber mon lange,
Et mon hochet aussy
Qu'elle me fit sucer;
Et du depuis,
Et du depuis, du laict je n'ay voulu gouster.

★

Amy, ce buffet m'importune :
Je boirois quatre fois pour une
S'il n'en falloit point demander;
Vos laquais sont courts de memoire;
Il faut incessamment crier :
« Du vin, du vin, à boire, à boire ! »

★

J'ay un gros gras vilain chapeau.
Je le hay parce qu'il boit l'eau.
Je n'ay poinct d'argent :
Compère je le vend,
Mais, c'est pour boire !
Mais, c'est pour boire
Cinq ou six coups,
Cinq ou six coups
A notre gloire.

Chanson facécieuse.

Bannissons ces fous
Qui plaignent la vie;
Resjouyssons-nous,
Beuvons, je vous prie !
Branslons le menton,
Branslons la machoire !
Ha, qu'il fait bon boire
Quand on a du bon !

Je ne trouve rien
De si délectable
Que d'avoir du vin
Pour goinfrer à table.
Branlons, etc...

Qui ne branslera
De la bonne sorte
Et qui ne boira
Le diable l'emporte.
Branslons le menton,
Branlons la mâchoire !
Ha, qu'il fait bon boire
Quand on a du bon !

Air nouveau.

Je suis l'orphée du Pont-Neuf ;
Voicy les bestes que j'attire :
Vous y voyez l'asne et le bœuf,
Et la nymphe avec le satyre.
Accourez, filles et garçons !
Escoutez bien notre musique :
L'esprit le plus melancholique
Se resjouyt à nos chansons.

Homere ce chantre divin
Comme moy digne de memoire
Eut tant d'amour pour le bon vin
Qu'il perdit les yeux de trop boire.
Accourez, etc...

Nos voisins les operateurs
Disent que dans leurs boëtelettes
Ils n'ont pour resjoüir les cœurs
Rien si bon que mes chansonnettes.
Accourez, etc...

L'honneste homme en passant chemin
Ne croit pas en estre moins sage
D'ecouter le chant tout divin
D'un si ravissant personnage.
Accourez...

Enfin si vous estes esmeus
De mes aymables gentillesses
Je voudrois vous voir tous pendus
Au col de vos cheres maistresses.
Accourez, etc...

Sous ce tombeau gît Saint-Pavin :
Donne des larmes à sa fin.
Tu fus de ses Amis, peut-être ?
Pleure ton sort avec le sien.
Tu n'en fus pas ? Pleure le tien,
Passant, d'avoir manqué d'en être.
(*Gaspard de Fieubet*).

SAINT-PAVIN

(Mort en 1670).

Denis Sanguin de Saint-Pavin, né à Paris, fils d'un président des Enquêtes, puis prévôt des marchands ; sa mère était une Séguier, de la famille du chancelier ; un de ses proches parents Claude Sanguin, fut poète aussi, mais plus bigot que spirituel. Ce n'était pas le cas de Saint-Pavin qui eut Théophile pour maître en poésie aussi bien qu'en volupté, et Desbarreaux pour grand camarade, ce qui ne l'empêchait pas de toucher quelques bons Bénéfices ecclésiastiques : il vivait à Livry, en pleine campagne, écrivant uniquement pour se distraire, charmant ses amis par son entretien, causeur étonnant, ni fâcheux ni doux, ni fou ni sage, fantaisiste et raisonnable, jamais semblable à lui-même deux jours de suite. Le grand Condé, au retour de ses guerres, venait chaque année se réjouir près de lui.

Ses dernières années furent attristées par la goutte : ses souffrances hâtèrent sa conversion. Des gens bien intentionnés ont dit qu'il s'était converti la nuit où mourut Théophile : il l'entendit qui grimpait lourdement l'escalier, et l'appelait d'une voix épouvantable : « Viens !... » Par bonheur, Théophile est mort en 1626, et Saint-Pavin en 1670, de sorte qu'il a eu encore en dépit de ses biographes, quarante années de bon temps. Il se mit sous la direction de Claude Joli, curé de Saint-Nicolas-des-Champs, et consacra désormais le revenu de ses bénéfices ecclésiastiques à des œuvres pies.

Rupture.

Il ne faut point tant de mistère :
Rompons, Iris, j'en suis d'accord :
Je vous aimois, vous m'aimiés fort :
Cela n'est plus, sortons d'affaire.

Épigrammes.

Tircis fait cent vers en une heure ;
Je vais moins vite et n'ai pas tort ;
Les siens mourront avant qu'il meure,
Les miens vivront après ma mort.

*

Hier j'allai voir notre ami
Que je trouvai mort à demi
Des accidents dont sa fièvre est suivie.
Le médecin désespéroit,
Et pour toute marque de vie,
Son pauvre malade juroit.

Sonnet à un sot abbé de qualité

Abbé, vous avez la naissance
La bonne mine et l'air des grands ;
Ces avantages apparens
Cachent beaucoup d'insuffisance.

Mais la longne persévérance
A ne rien dire de bon sens
Fait enfin découvrir les gens :
Vous deviez garder le silence.

Pour rendre parfait votre corps
Nature fist tout ses efforts
Et lui donna tant d'avantage

Que celui qui forma l'esprit
En fut jaloux, et, de dépit,
Refusa d'achever l'ouvrage.

Portrait rimé.

J'ai le nez pointu, je l'ai long.
Je l'ai mal fait, mais je l'ai bon ;
Et je sens venir toutes choses
De plus loin que l'on sent les roses.
Soit par hasard, soit par dépit,
La nature injuste me fit
Court, entassé, la panse grosse.
Au milieu de mon dos se hausse
Certain amas d'os et de chair
Fait en pointe comme un clocher ;
Mes bras, d'une longueur extrême
Et mes jambes presque de même,
Me font prendre le plus souvent
Pour un petit moulin à vent.
Je suis tantôt gueux tantôt riche,
Je ne suis libéral ny chiche,
Je ne suis ny facheux ny doux,
Sage, ny du nombre des fous.
La coutume à qui l'on défère
Comme l'enfant fait à sa mère,
Ne peut, toute forte qu'elle est,
M'entraîner qu'à ce qui me plaît.
L'ambitieuse frénésie,
La vengeance, la jalousie,
Grands troubles fêtes de l'esprit,
Ont sur le mien peu de crédit.
Aussi ne suis-je pas de ceux
Qui partout d'un esprit hargneux

Cherchent sans cesse sur qui mordre
Et ne respirent que désordre...
Le jeu, l'amour, la bonne chère,
Ont pour moi certain caractère
Par qui tous mes sens sont charmez,
Et je les ai toujours aimez.
Pour me divertir, je compose
Tantôt en vers, tantôt en prose,
Et quelquefois assez heureux
Je réussis en tous les deux.

Sonnet contre un Critique.

Cléon monté sur le Parnasse
Avant que personne en sçut rien
Trouva Régnier avec Horace
Et rechercha leur entretien.

Sans choix et de mauvaise grâce
Il pilla presque tout leur bien ;
Il s'en servit avec audace
Et s'en para comme du sien.

Jaloux des plus fameux poètes
Dans ses satires indiscrètes
Il choque leur gloire aujourd'hui ;

En vérité je luy pardonne ;
S'il n'eust mal parlé de personne,
On n'eust jamais parlé de lui.

Sonnet.

Quand d'un esprit doux et discret,
Toujours l'un à l'autre on défère ;
Quand on se cherche sans affaire
Et qu'ensemble on n'est pas distrait ;

Quand on n'eut jamais de secret
Dont on se soit fait un mystère,
Quand on ne cherche qu'à se plaire,
Quand on se quitte avec regret :

Quand, prenant plaisir à s'écrire,
On dit plus qu'on ne pense dire
Et souvent moins qu'on ne voudroit,

Qu'appelez-vous cela, la Belle ?
Entre nous deux cela s'appelle
S'aimer bien plus que l'on ne croit.

Mesdite un peu sa tresse blonde.
Vos visages d'Esté n'abondent qu'en ombrage

CAILLAVET DE MONTPLAISIR

Nicolas de Caillavet, sieur de Montplaisir, Condommois, servit dans le régiment des gardes du roi ; puis, las de la profession militaire, se fit recevoir avocat au Parlement de Bordeaux. Il se lia d'amitié avec Bois-Robert.

Sur l'ordre réitéré de sa Mélinde, — une Limousine qu'il aimait — il se décida à mettre ses vers au jour (1634).

Epigramme.

Lise, tu demandois que je fisse caresse
De quelques petits vers aux yeux de ta maîtresse.
Je l'eusse desjà fait si mes sens estonnez
En cherchant la beauté qu'en elle tu me loües,
Eussent pu rencontrer parmy ses grasses joües
De sujet, qu'à tracer l'épitaphe d'un nez.

La Solitude.

La mer qui baigne de ses ondes
Le Pié de ces roches profondes,
Flattant leur dure qualité,
Ne présente à mon cœur fidèle
Que mon desir depeint en elle
Quant vostre esprit m'est irrité.

Les voix que les marins sauvages
Poussent le long de nos rivages
Ne s'entretiennent que du vent
Qui bruit et siffle dans les voiles
Et pour s'eschaper de leurs toiles
S'esmeut plus fort qu'auparavant.

Là mille arbres bessons de souche,
De deux à deux et bouche à bouche,
Se baisent tout entortillez
Et ne sont nuds, à ce qu'il semble
Que pour mieux emmêler ensemble
Leurs corps toujours deshabillez
Qui parmy les caresses lentes
De leurs bras retors en naissant
Font voir combien jusques aux plantes
Le Dieu d'Amour est ravissant.

Fessez, fessez, ce dit la mère.
La peau d'en bas revient toujours.

GAULTHIER-GARGUILLE

(1574-1634)

« L'effectif » Gautmer-Garguille, de son vrai nom *Hugues Guérin*, et Normand d'origine, fut longtemps — dit la légende — garçon boulanger à Paris, dans le faubourg Saint-Laurent ; il eut pour camarade de pétrin Robert Guérin et Henri Legrand, ou pour mieux dire, Turlupin et Gros-Guillaume.

Les trois amis projetèrent un beau jour de relever la vieille farce abolie ; ils louent un jeu de Paume, près de l'Estrapade, à la Porte Saint-Jacques, y installent un vague théâtre en planches, et inaugurent une série de représentations à raison de deux par jour : dans l'après-midi pour les écoliers, et le soir pour les bourgeois. Le succès fut énorme ; les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, jaloux et quelque peu délaissés, s'en plaignirent amèrement à Richelieu qui, avant de se prononcer, voulut voir de près nos trois farceurs. Amenés au Palais-Cardinal, ils jouèrent dans une alcôve pour le ministre seul leurs scènes les plus désopilantes ; une, entre autres, le fit rire aux larmes : la scène où Turlupin, le sabre à la main, poursuit sa femme, Gros-Guillaume, et veut la tuer :

— Hé, mon amy, je vous en conjure ! Par cette soupe aux choux que je vous fis manger hier et que vous trouvastes si bonne...

— Ha, carogne ! elle m'a prins par mon foible : la graisse m'en fige encore sur le cœur.

Le cardinal fut ravi : non seulement il debouta les comédiens de leur plainte, mais il leur adjoignit les trois farceurs de la Porte Saint-Jacques, considérant « qu'ils avoient tort de renvoyer toujours leur auditoire triste ; qu'il serait bon dorénavant de clore le spectacle par une farce réjouissante, de façon à purger les ames de l'humeur de la tragédie ». Il est piquant de voir Richelieu, partisan forcené de la règle des Unités, en matière d'Etat comme en poésie, admettre ici la confusion des

genres et, tel un romantique, mêler si délibérément le rire aux larmes.

Gauthier-Garguille joua donc, dès ce moment, à l'hôtel de Bourgogne. Il avait, paraît-il, un corps merveilleusement souple, un corps de marionnette, maigre, planté sur de longues jambes droites et grêles, et, posée dessus comme en équilibre, une grosse face rougeaude et poupine. Son aspect seul faisait pouffer de rire; avec cela, une camisole sans cravate ni col de chemise, tombant jusqu'à la moitié des cuisses, noire et les manches rouges, les boutons et les boutonnières rouge sur noir et noir sur rouge; une culotte étroite jointe aux bas sous les genoux; un bonnet plat et fourré; une ceinture d'où pendait une gibecière, et, passé dans la ceinture, un grand poignard de bois. Il jouait les vieillards, les maîtres d'école, tenant à la main son livre de chansons, chantant avec une naïveté impayable; d'ailleurs, un acteur tragique de premier ordre dans les rôles de rois. Il épousa, dit-on, la fille de Tabarin. Sa mort est touchante: Gros-Guillaume fut arrêté pour avoir trop librement « grimacé » quelque haut magistrat: mis en prison, il mourut: Turlupin et Gauthier-Garguille meurent de chagrin la même semaine; le fait est certain, tous les mémoires l'attestent

Un jour en me pourmenant
Dans l'espais d'un vert bocage
Trouvay Philin et Philis
Qui faisoient un beau mesnage
La la la la, ne riez pas tant,
Vous en feriez bien autant.

★

Mon compere a une fille
Donne l'y, donne l'y de l'estrille,
Qui coud, qui brode et qui fille.
Ha! qu'il est heureux, qui coud,
Donne l'y, donne l'y de l'estrille,
Et de l'avoine au poinct du jour.

★

Caché proche d'un buisson,
Je regardois leur façon :
Ils faisoient par amourettes
Tic, tic, ticque la la la
Ils faisoient par amourettes
Ceci qu'on appelle cela.

★

Quand Guillot vient de matine,
O le bon mary ma voisine !
Il baloye la cuisine,
Et me va quérir de l'eau.
O le bon mary ma voisine !
Il en faudra garder la peau.

Il baloye la cuisine,
O le bon mary ma voisine !
Il me va querir chopine,
Et si m'oste son chapeau.
O le bon mary ma voisine !
Il en faudra garder la peau.

Il me va querir chopine,
O le bon mary ma voisine !
Le plus souvent il devine
Comme un almanach nouveau.
O le bon mary ma voisine !
Il en faudra garder la peau.

N'espargnons point ce beau Paris :
Je m'en goberge et je m'en ris.
(Notre-Dame) Ce monstre à jambes d'éléphants
Qui fait peur aux petits enfants.

CLAUDE LE PETIT

(Mort en 1664)

Il était l'ami de Saint-Amant, de Saint-Pavin, de Linière.

Dans un accès de fureur, il tua un pauvre frère augustin, voyagea dans la suite (et pour cause) par l'Espagne, l'Italie : le meurtre oublié, rentra en France ; composa par malheur une chanson impie sur la Sainte-Vierge dont les feuillets s'envolèrent au vent par la fenêtre, tombèrent dans la rue, furent ramassés par un prêtre, et portés séance tenante au procureur du roy ; le pauvre poète fut arrêté, condamné à être pendu, puis brûlé ; la sentence fut exécutée en place de Grève au mois de septembre 1664.

C'est à lui que font allusion les vers de Boileau (A. P. II.).

Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux.
A la fin, tous ces jeux que l'athéïsme élève
Conduisent tristement le plaisant à la Grève.

Le Pont-Neuf.

Pourquoy nous faites-vous la morgue
Avecque vostre nouveauté,
Pont en cent endroits rapiesté
Et meur comme un vieil soufflet d'orgue ?
Vous qui faites compassion
A la moindre inondation,
D'où vous vient cette humeur altière ?
Est-ce à cause que vous avez
Cent égouts dans vostre rivière
Et plus d'estrons que de pavez ?

Le Poète crotté.

Quand vous verrez un homme avecque gravité,
En chapeau de clabaud promener sa savate,
Et le col étranglé d'une sale cravate,
Marcher arrogamment dessus la chrétienté,

Barbu comme un sauvage et jusqu'aux reins crotté,
D'un haut de chausse noir sans ceinture et sans patte,
Et de quelques lambeaux d'une vieille buratte
En tous temps constamment couvrir sa nudité,

Envisager chacun d'un œil hagard et louche
Et mâchant dans les dents quelque terme farouche,
Se ronger jusqu'au sang la corne de ses doigts,

Quand, dis-je, avec ces traits vous trouverez un homme,
Dites assurément : c'est un poete françois!
Si quelqu'un vous dément, je l'iray dire à Rome.

La Place de Grève.

Malheureux espace de terre
Au gibet public consacré ;
Terrain où l'on a massacré
Cent fois plus d'hommes qu'à la guerre ;
Certes, Grève, après maint delict,
Vous estes, pour mourir, un lict
Bien commode pour les infames,
Puis qu'ils n'ont qu'à prendre un bateau,
Et, d'un coup d'aviron, leurs âmes
S'en vont en Paradis par eau.

La Halle.

Tous ces petits thrones de toille,
Où pendent tant de panonceaux,
N'expriment pas mal sur les eaux,
La flotte d'Espagne à la voille;
Que de cercles et de pacquets!
Que de laques et de bacquets!
Et que de barques à dos d'arche!
Un camp ne fut mieux retranché,
Et tant plus dans ce lieu je marche,
Moins je le prends pour un marché!

Tandis que j'ai la verve rogue,
Point de quartier à ces gens-cy;
Voilà l'enfer en raccourcy;
C'est-à--dire la synagogue:
Hé quoy, fripiers rabinisez,
Seigneurs chrestiens judaïsez,
Osez-vous bien icy paroistre?
Engeance de Mathusalem,
Juifs baptisez, croyez-vous estre
Encore dans Hierusalem?

Mais mon feu prend trop grande amorce,
Muse, politique partout:
Lorsqu'on pousse les gens à bout,
Leur désespoir se change en force:
Laissons ces modernes Hébreux
Dessous leurs piliers ténébreux
Judaïser ainsy qu'à Rome,
Sans les insulter en ce lieu;
Ils pourroient bien tuer un homme,
Ayant pour rien fait pendre un Dieu.

Le Cimetière des Saints-Innocents.

En passant par ce cimetière
Prions Dieu pour les trepassez.
Que d'os l'un sur l'autre entassez,
Que de cendre et que de poussière!
Quatre mots de moralité
Sur ce lieu de mortalité :
Hommes, pour une bagatelle
Qui vous donnez tant de soucy,
Toutes les testes sans cervelle
Ne sont pas dedans ce lieu-cy.

Tous ces fameux traisneurs d'espées,
Tous ces illustres champions,
Ces Cesars et ces Scipions,
Ces Alexandres, ces Pompées ;
Ces grands soldats et ces grands roys
Bravèrent la Mort autrefois
Par une valeur sans seconde ;
Mais la mort enfin les brava ;
Que de mal pour mourir au monde,
Et ne sçavoir pas où l'on va !

Les Fortifications.

Desià d'eux-mesmes les creneaux
Dedans les fossez en monceaux
Sont croulez de vieillesse pure ;
Et la meilleure de tes tours
N'attend pour choir en pourriture
Qu'une chamade de tambours.

Les Embarras de Paris.

Jamais dedans une assemblée
De deux cent mille combattans
On ne peut voir en même temps
Tant d'atirail et de meslée :
Que d'insensez et que de fous !
Tout est-il sens dessus dessous ?
De tous costez on me dit : Gare !
Et je ne sçay duquel tourner.
Dans cet horrible tintamarre
On n'entendroit pas Dieu tonner.

Que ce vieux chartier embourbé
Et ce cocher masqué au bé
Parlent de Dieu souvent et viste !
Prennent-ils plaisir à cela ?
Pour faire un tonneau d'eau beniste
Il faudroit bien de ces mots-là.

La Rivière des Gobelins.

Ne faisons pas icy le cancre,
Et passons viste ce ruisseau ;
Est-ce de la boüe ou de l'eau ?
Est-ce de la suye ou de l'encre ?
Quoy ! c'est le seigneur Gobelin ?
Qu'il est sale et qu'il est vilain !
Je croy que le Diable à peau noire,
Par régal et par volupté,
Ayant trop chaud en Purgatoire,
Se vient icy baigner l'esté.

L'Église de Sorbonne.

Armand repose en cette place,
Qui nous regarde de travers ;
Joignons quelques-uns de nos vers
A ceux qui rongent sa carcasse.
Pourquoi fit-il bastir ce lieu
Moitié pour luy, moitié pour Dieu ?
Est-ce afin que chacun contemple
Son bon menage ou son orgueil ?
Ou n'est-ce point pour luy le temple
Aussi bien comme le cercueil ?

Les Tours de Notre-Dame.

Ah ! que de nids d'oyseaux farouches !
Que de hibous et de choucas !
Les gens ne paroissent là-bas
Pas plus gros que des pieds de mouches.
Je voy des clochers, des maisons,
Des habitacles, des cloisons,
Et des giroüettes sans nombre ;
Qu'icy l'air est à bon marché !
Et qu'il dort des bestes à l'ombre
Lors que le soleil est couché !

Non, je n'aurois jamais peu croire
Que Paris eust esté si grand ;
Plus je le voy, il me surprend,
Par le trou de mon escritoire.
Rome, Londres, Naples, Madrid,
Cologne, Gand, Vallalolid,
Le grand Caire et Constantinople,
Près de luy moindres que des bourgs,
Danseroient en champ de sinople
Dans le moindre de ses fauxbourgs.

*

Adieu donc, ville de village,
Seigneur Paris en Badaudois !
J'en diray moins une autre fois
Ou bien j'en diray davantage :
Sans boire, c'est assez chanté ;
J'arrive au terme limité.
Trois vers finissent ce poème ;
Qui de trois paye un, reste deux ;
Adieu, voicy le penultième ;
Fais le dernier, si tu le peux.

CYRANO DE BERGERAC

(1620-1655)

En ouvrant le premier volume de Bergerac où se voit son portrait, ce qui saute aux yeux, dit Gautier, c'est la dimension gigantesque et la forme singulière de son nez...

« Ce nez invraisemblable se prélasse dans une figure de trois quarts dont il couvre entièrement le petit côté ; il forme sur le milieu une montagne qui me paraît être après l'Himalaya, la plus haute montagne du monde ; puis il se précipite vers la bouche qu'il obombre largement comme une trompe de tapir ou un rostre d'oiseau de proie ; tout à fait à l'extrémité il est séparé en deux portions par un filet assez semblable au sillon qui coupe la lèvre de cerise d'Anne d'Autriche... Cela fait comme deux nez distincts dans une même face... Quant au reste de la figure, autant que ce nez triomphal permet de l'aperrevoir il m'a semblé gracieux et régulier ; les yeux sont coupés en amande et fort noirs ; les sourcils sont minces quoique très apparents ; la moustache un peu maigre se perd avec l'ombre des commissures des lèvres ; les cheveux, à la mode des raffinés, tombent avec grâce de chaque côté de la face : n'était ce nez, ce serait réellement un joli garçon. »

Ce nez, il ne souffrait pas qu'on le regardât : — « Vous dites, monsieur... ? vite : sur le pré ! » et comme c'était un ferrailleur de première on eût tôt fait de lui trouver un nez bâti comme les autres. Du reste, il l'érigea, ce nez, en principe ; « les héros ont le nez proportionné à la grandeur de leur gloire... si les nègres sont stupides, c'est qu'ils sont aussi camards que la mort elle-même... dans la lune, enfin, les camus sont châtrés. »

Quoi qu'il en soit, ce nez fabuleux vit le jour en 1620, en Périgord, au château de Bergerac, d'une famille de « gladiateurs », c'est-à-dire de bons tireurs d'épée. D'autres prétendent que ce fut à Paris, en 1619. Peu importe, on le mit à l'école chez un curé de campagne, vrai pédant, orgueilleux et avare, qui avait lui, le nez roupieux toujours bistré de petun ; il dégoûte à jamais Savinien des régents de toute robe et de tout

poil ; après quoi, il passe à Paris, au collège de Beauvais, sous le fameux principal Grangier, qu'il mettra tel quel dans le *Pédant joué*. A dix-huit ans, il est libre, et s'engage à dix-neuf ans au régiment des garde-nobles. Il a son démon, comme Socrate, le démon de bravoure.

C'est grand hasard si de deux jours l'un il n'a pas un duel : « temps admirable où l'on jetait sa vie par la fenêtre, son âme à tous les vents... n'est-ce pas aussi le temps des belles aventures espagnoles et italiennes, voluptueuses et fières créatures, aimant d'un égal amour l'or, le sang et les parfums, pâles comme l'ambre, souples comme le saule, fortes comme l'acier, l'œil nageant et scintillant, les cheveux drus et crêpelés, les mains pleines de fossettes et presque royales, les doigts effilés plus blancs que l'ivoire... » Quelqu'un regarde votre maîtresse, vite un duel ; quelqu'un ne la regarde pas, encore un duel... « ... et tout cela sans forfanterie comme s'il s'agissait de boire un verre d'hypocras... » Un jour Cyrano se bat contre cent hommes, en troupe serrée, qui avaient insulté son ami : comme l'homme de Chamfort, à lui tout seul il les enveloppa ; le surnom lui resta, parmi les jeunes gens — et quels ! de l'*Intrépide*.

Brioché avait installé sur le Pont-Neuf en plein vent un théâtre de singes. A l'un d'eux, Fagotin, il fit la tête de Cyrano. L'homme au nez entra dans une fureur bleue, aussi bleue que la peau du singe, lequel au reste il embrocha — et quelques rieurs. Plusieurs libelles furent imprimés sur ce duel, dont l'un du pauvre Dassoucy : Cyrano ne le lui pardonna pas. Qu'on lise pour s'en convaincre, telle de ses lettres, à Soucidas (anagramme du poète). S'étant trouvé au siège de Mousson, Cyrano reçut une décharge de mousquet au travers du corps, et, en 1640, au siège d'Arras, un coup d'épée dans la gorge ; il avait vingt ans. — Du coup, l'incommodité qu'il ressentit le força de renoncer au métier de la guerre. C'est alors qu'il s'adonna, farouche, aux Belles-Lettres. Il fait jouer une tragédie, la *Mort d'Agrippine*, la cabale s'émeut ; de braves bourgeois accourent, ayant ouï dire que c'était une pièce irréligieuse. « Ils laissèrent passer tous les endroits scabreux sans y rien comprendre, et se regardaient entre eux avec leurs gros yeux de grenouille, décontenancés, lorsque Séjan, sur le point d'égorger Tibère, s'écria :

Allons, frappons l'hostie.

Oh! alors, ce sont des sifflets, des cris, des trépignements de fauves: « Ah! le poétastre! ah! le goinfre! ah! l'athée! comme il parle du Saint-Sacrement! vitement, qu'on le brûle! » Ce ne fut pas la seule fois que Cyrano eut maille à partir avec les brutes: quand il publia en 1650 la première partie du *Voyage Imaginaire*, les gens d'Église crièrent à l'impiété; il fut arrêté près de Toulouse, par vingt paysans, armés de faux, de pelles et de fourches, conduit dans la prison de la ville d'où il s'échappa, déguisé en pauvre homme, à grand ahan que son nez ne le trahît. En 1645 fut représenté le *Pédant joué*, et en 1653 parurent les *Lettres*, dédiées au duc d'Arpajon. Les autres ouvrages de Cyrano, l'*Histoire comique du Voyage dans la Lune* complète et le *Voyage au pays du Soleil*, ne furent publiés qu'après sa mort. C'est là où il exprimait cette idée ingénieuse que pour aller dans le soleil « il suffit de remplir un globe creux et très mince d'un air très subtil ou d'une fumée d'un poids moindre que celuy de l'atmosphère ». Il avait composé également une *Histoire de l'Étincelle*, malheureusement perdue, où il prouvait que les pierres ont un sentiment, et que les brutes raisonnent. Lui-même, il prétendait entendre le langage des oiseaux, des forêts, et dans la forêt, de chaque espèce d'arbres.

Cette sensibilité aiguë lui valut du moins, parmi les hommes, force liaisons; ses amis le chérissaient tendrement — parmi lesquels Saint-Amant, Tristan, des Barreaux, le chevalier de Saint-Gilles, Linière, le mathématicien Rohaut, Gassendi qui l'admit à ses cours en compagnie de Chapelle, de Molière, Hesnault et Bernier le Voyageur — tous les quatre également amis de Cyrano.

Il mourut, le pauvre, de la chute d'une pièce de bois qu'il reçut sur la tête un soir, en rentrant à l'hôtel d'Arpajon; il se fit bien vite transporter à la campagne, chez son cousin, et c'est là qu'il rendit l'âme, dans des sentiments très chrétiens. Il avait trente-cinq ans.

Tristan l'Hermite était son poète de prédilection: « c'est, a-t-il dit, le seul poète, le seul philosophe, le seul homme libre qu'il y ait en France. »

Le pauvre malade.

(STANCES)

Magdelon, je suis bien malade,
J'ay les yeux caves et battus,
La face terreuse et maussade,
Les genoux maigres et pointus...
Les beaux jours ne me sont donnez
Que pour m'éclairer sur la selle ;
J'ay toujours la roupie au nez,
J'ay l'embonpoint d'une escarcelle.
Morfondu, baveur et transy,
Si j'allois visiter ainsy
Vostre beauté qui me travaille,
J'offenserois votre œil vainqueur,
Et vous ferois plus mal au cœur
Qu'un morveau contre une muraille...

Hélas, avant ma maladie,
J'étois frais comme un maquereau ;
J'avois la face rebondie,
J'étois souple comme un bourreau ;
Maintenant la toux m'atténue,
Je crache ma rate menue,
Je vomis des phlegmes tout verds,
Je sens ma fressure opilée,
J'en ay la fourchette avalée,
Et le triboulet à l'envers.

Je ne suis plus entre les blonds
Puisque ma tête se dépouille ;
On n'y voit plus mes cheveux longs
Non plus que sur une citrouille ;
Les poux se sauvent sur mon dos ;
Dessus cette carcasse d'os
Cette canaille me ravaude ;
Je m'en fripe tout rechigné
Et fais un minois renfrogné
Comme un cuisinier qui s'échaude.

Que c'est une richesse extrême
D'être sain en sa pauvreté !
Mais c'est bien la pauvreté même
De n'avoir argent ni santé.
Un petit grenier est mon Louvre ;
Mon manteau jour et nuit me couvre ;
On me donne un drap en trois mois,
Pour tout rideau j'ai la muraille,
Avec une botte de paille
Dessus un matelas de bois.

Sitost que le sommeil m'abat,
Les rats commencent leur tempête ;
Les chats célèbrent leur sabbat
Au haut du toit dessus ma tête ;
Je n'ay pu dormir de la nuict,
Tant ces galans m'ont fait de bruit
A l'élection de leur prince ;
Chacun vouloit donner sa voix
Et tous opinoient à la fois
Dans le conseil de la province...

Le Ministre d'État flambé.

(MAZARINADE EN VERS BURLESQUES)

Page, vite, ôte-moy mon pot,
Il me servira d'écritoire ;
Mais pour bien barbouiller ce sot,
Non pas en style de Marot,
Mais en style bouffy de gloire,
Et pour le peindre en Astarot,
Cherche de l'encre la plus noire !

Sans savoir ny qui ny comment,
Je sens en moy quelqu'un qui jase :
C'est une Muse assurément
Qui, pour Mazarin seulement,
Me monte aujourd'huy sur Pégase.
Mais à ce nom, quel changement !
Ce cheval tremble comme un aze !...

Cette encre est noire comme un four.
Oh ! le favorable présage !
Ce mauvais démon de la cour
En aura dessus le visage...

Ah ! ah ! je vous tiens, Mazarin,
Esprit malin de nostre France
Qui, pour obséder son destin
Faites, le soir et le matin,
Main basse dessus sa pitance ;
A ce coup, vous serez très fin,
Si vous évitez la potence.

Oui, vous tranchiez du Fier-à-bras
Et pensiez dans ce mal extrême
Nous couper et jambes et bras,
Nous égorger entre deux draps,
Traiter noble et bourgeois de même,
Et réduire le Mardi-Gras,
Cette année, à faire carême.

Par vous, pernicieux Agent,
Nos chevaux jeûnent à la crèche ;
Vous avez volé notre argent :
Il n'est endroit où le sergent
N'ait fait quelque mortelle brèche
Et par vous le peuple indigent
Ne sait de quel bois faire flèche...

Ce fut lors que les délicats
Virent bien votre perfidie,
Que vous riiez à tour de bras
Des farceurs dont vous faisiez cas
Pour quelque sotte comédie
Cependant qu'ailleurs nos soldats
Jouaient leur propre tragédie.

Vous pensiez, faute de morceaux,
Mettre à nos jours de courtes bornes,
Mais, depuis peu, chapons et veaux,
Bécasses, moutons, lapereaux.
Nous empêchent bien d'être mornes :
Paris est fourni de pourceaux
Et crève de bêtes à cornes.

Cependant la Pomme de Pin,
La Chasse, l'Echarpe et la Coupe
L'Aigle, les Faisans, le Dauphin,
Le Cormier et le Gros Raisin
Ont toujours, depuis, quelque troupe
Confuse de voir que le vin
N'y reproche rien à la soupe.

C'est là que nous bénissons tous
Nos ressentiments légitimes,
Que nous voyons à deux genous
Les traicts qu'Apollon contre vous
Décoche tous les jours en rimes,
Et qu'il s'y boit autant de coups
Que vous avez commis de crimes.

Sonnet.

A Mademoiselle d'Arpajon,

Le vol est trop hardy que mon cœur se propose.
Il veut peindre un soleil, par les dieux animé,
Un visage qu'Amour de ses mains a formé,
Où des fleurs du printemps la jeunesse est éclose,

Une bouche où respire une haleine de rose
Entre deux arcs flambans d'un corail allumé ;
Un balustre de dents en perles transformé
Au devant d'un palais où la langue repose ;

Un front où la pudeur tient son chaste séjour,
Dont la table polie est le trône du jour,
Un chef-d'œuvre où s'est peint l'Ouvrier admirable :

Superbe, tu prétends par-dessus tes efforts !
L'éclat de ce visage est l'éclat adorable
De son âme qui luit au travers de son corps.

Chascun tasche en la mer d'y faire un beau naufrage...

Et quand ma bouche rit, en mon âme je pleure...

Vivent les lieux où l'on s'enivre!
On ne les sçauroit trop chérir.
Vivre sans boire c'est mourir,
Et mourir en buvant c'est vivre.

CLAUDE DE L'ESTOILLE

(1602-1652).

Claude de l'Estoille, seigneur du Saussay, parisien, était d'une très vieille et très noble famille, arrière petit-fils d'un chancelier de France et fils d'un audiencier à la chancellerie de Paris, qui a laissé de précieux mémoires et le journal de ce qui s'est passé sous le règne d'Henri III.

Peu courtisan, et foncièrement poète, il vécut assez malaisé: un original d'ailleurs, limeur acharné de toutes ses productions, les lisant à sa servante, parce que, disait-il, « le poète doit agir avant tout sur les esprits grossiers », — ne travaillant qu'à la chandelle et le jour, toutes portes et fenêtres closes. C'était un homme de taille médiocre, le corps grêle, le visage d'une maigreur extravagante et difforme, sans barbe en quelques endroits, à cause qu'étant enfant il était tombé dans le feu; d'un tempérament amoureux à l'excès, passant volontiers la nuit blanche sur le seuil de sa maîtresse, vaguant par les rues, s'arrêtant sous les portes pour déclamer ses vers ou blasphémer contre les vers d'un autre, d'une voix tonitruante.

Ce qui ne lui plaisait pas, il le reprenait avec une étrange brutalité: il fit mourir de douleur un jeune Languedocien, venu de sa province pour lui soumettre une pièce de théâtre dont, vers par vers et vertement, il releva les défauts. Il collabora, comme on sait, aux pièces des cinq auteurs, fut de l'Académie vers 1632, et mourut à cinquante ans, faute de vouloir manger autre chose que des confitures.

Chanson à boire.

Que j'ayme en tous temps la taverne!
Que librement je m'y gouverne !
Elle n'a rien d'esgal à soy ;
J'y voy tout ce que je demande,
Et les torchons y sont pour moy
De fine toille de Hollande.

J'y trouve à souhait toutes choses ;
Les chardons m'y semblent des roses
Et les tripes des ortolans :
L'on n'y combat jamais qu'au verre ;
Les cabarets et les brelans
Sont les paradis de la terre.

Le vin me rit, je le caresse ;
C'est luy qui bannit ma tristesse
Et réveille tous mes espris ;
Nous nous aimons de mesme sorte ;
Je le prens, après j'en suis pris ;
Je le porte, et puis il m'emporte.

Quand j'ay mis quarte dessus pinte,
Je suis gay, l'oreille me tinte,
Je recule au lieu d'avancer ;
Avec le premier je me frotte ;
Et je fais sans sçavoir danser
De beaux entrechats dans la crotte.

Pour moy, jusqu'à tant que je meure
Je veux que le vin blanc demeure
Avec le clairet dans mon corps,
— Pourveu que la paix les assemble ;
Car je les jetteray dehors
S'ils ne s'accordent bien ensemble.

Le soleil a doré le bout de mes crayons.

Hé, hé ! voicy Messieurs les Aquilons
Qui de nos huis feront des violons.

Mon âme vit de feu comme la salamandre.

Çela me ravit jusqu'au poinct
Que de boire à crève-pourpoinct.

Je n'ay point d'or que dans les yeux.

MAISTRE ADAM

(Mort en 1662).

Maistre Adam Billaut, fils de Pierre Billaut et de Jeanne More, deux braves paysans, était né à Nevers, et menuisier de son état dans sa ville natale. Il ne reçut aucune éducation ; il se sentit porté vers la poésie, il fit des vers, voilà tout. Il fut, de bonne heure, la célébrité du pays. Les princesses de Gonzague qui avaient là leurs terres le connurent et l'engagèrent à venir à Paris. Il y vint en 1638, à l'occasion d'un procès qu'il avait avec les parents de sa femme ; mais au lieu de plaider, il fit un poème au cardinal de Richelieu qui lui fit donner gain de cause et une bonne pension. Il fit la connaissance de tous les poètes de la bande de Saint-Amant, et d'un tas de princes et princesses à qui naturellement il offrait ses meubles et dédiait ses vers. On l'appelait le Virgile au Rabot. Au retour d'un voyage qu'il fit en Italie, en curieux, il joignit à son double métier de menuisier et de poète, le commerce des eaux de Pougues, pour lequel il obtint un brevet du Roy. Il publia ses vers sous le titre de *Les Chevilles de maistre Adam*, puis le *Vilebrequin*, enrichis selon la coutume d'une multitude de vers à sa louange par tous les beaux esprits du temps.

Il ne manqua pas de grincheux pour affirmer que « maistre Adam peut estre de quelque utilité sur le Parnasse ne fût-ce que pour y travailler des troncs de lauriers et de palmiers et en faire des sièges et des bancs pour asseoir les illustres habitants de ce beau séjour ». — Au lecteur de juger s'il doit être de cet avis — ou de l'autre.

Epitaphe d'un laquais à Monsieur de Carregret.

Icy, du sieur de Carregret
Gist un laquais à chausse rouge :
Le drille n'y dort qu'à regret ;
Si faut-il pourtant qu'il n'en bouge
Jusques au grand jour furibon
Qu'il pourra relever sa teste
[Si tant est que Dieu soit si bon
Que de ranimer une beste.]

Sous le nom de Lutempicanon, maistre Adam se plaint à la princesse Roxelane, femme de Soliman, que son argentier Lustubron ne veut pas lui payer les parties de la pension qu'elle lui a promise.

Il estoit dans son cabinet
Emmitouflé dans son bonnet
Comme un limaçon dans sa coque
Ou comme un esleu dans sa toque,
Bouffy d'orgueil dans ce tresor
Comme un Nabuchodonosor.
Je luy dis : « O noble et sage homme !
— C'est ainsy qu'il veut qu'on le nomme
Depuis qu'il a plumé l'oyson
Dedans vostre illustre maison —
« Plairoit-il à vostre Excellence
« De me donner de la finance,

« Ainsi qu'il vous est ordonné
« Dans cet escrit qu'on m'a donné ?
Ce vieux esclave de Lesine
Me fist aussitost une mine
Qui representoit le pourtraict
D'un constipé sur un retrait.
Son front ressembloit en sa ride
Le museau d'un aspne qu'on bride...
Ses yeux en sinistres planettes.
M'arquebusoient par ses lunettes.
Bref, le voyant de la façon,
Mon poil devint en hérisson,
Et je ne sçay par quelle ruse
Devant ce frere de Meduse
J'eus le pouvoir de m'empescher
A ne pas devenir rocher.
Mais cette grosse esponge à soupe
N'a pas assez le vent en poupe
Pour me causer l'évènement
D'un si funeste changement.
Que si jamais ce vilain tombe
Sous la pesanteur d'une tombe,
O juste ciel, je te conjure
Qu'à ce gros mignon d'Epicure
Pour le punir de son orgueil
Je puisse faire le cercueil...
Il n'est point de bois assez fort
Que mon bras d'un robuste effort
Ne cheville à perte d'haleine
Pour empescher qu'il ne revienne.

Pour refuser d'aller vivre à la Cour.

Qu'on sçache que je suis d'une tige champestre,
Que mes predecesseurs menoient les brebis paistre,
Que la rusticité fist naistre mes ayeux,
Mais que j'ay ce bonheur en ce siècle où nous sommes
Que bien que je sois bas, au langage des hommes,
Je parle quand je veux le langage des dieux.

La suitte de mes ans est presque terminée
Et quand mes premiers ans reprendroient leurs appas,
La course d'un mortel se voit si tost bornée
Qu'il m'est indifferent d'estre ou de n'estre pas.
Quand de ce front vivant l'ame sera sortie,
Que de mes elemens l'ordre ou l'antipatie
Laisseront ma charongne à la mercy des vers,
Dans ces lieux eternels où l'esprit se doit rendre,
Il m'importera peu quel nouvel Alexandre
Se doit faire un autel du front de l'Univers.

Pourquoi Maistre Adam ne veut plus faire de vers.

A la princesse Marie qui lui en faisait reproche.

Voulez-vous que ce soit une facile chose
Aux rigueurs d'un hyver de produire une rose?...
Du temps que le Soucy ne troublait point mon âme,
Que la Muse et l'Amour me rendoient tout de flamme,
Que mon Printemps estoit à l'abry des Hyvers,
Qu'Apollon me monstroit tous ses thresors ouvers,

Et que dessus ce mont qui se perd dans les nuës
Les Muses paroissoient à mes yeux toutes nues,
Princesse, dont le ciel admire les appas,
Dedans cette saison que ne faisois-je pas ?
Ce pinceau qui me vient des mains de la Nature
A cent fois eu l'honneur de faire une peinture
Où vostre teint plus beau que toutes les couleurs
A fait pleurer l'Aurore et fait paslir les fleurs ;
Mais non point maintenant qu'est mon ame abattue
Dedans un labyrinthe où le chagrin la tue,
Ne se pouvant plus rien imaginer de beau,
N'ayant plus pour objet que les vers du tombeau,
L'advenir des enfans, le soucy du mesnage,
La crainte de jeûner sur la fin de mon âge...
Suivant du rossignol l'usage et les leçons,
L'abort de mes petits a finy mes chansons :
Puis, que pourrais-je dire en ce siècle de guerre
Où le sang tous les jours desaltere la terre,
Où la peste, le feu, la famine et le fer
Traittent les innocens des peines de l'enfer ?
Mon humeur est contraire à ces funestes choses.
Je n'ayme à voir le sang qu'en la couleur des roses,
Le silence troublé par le bruit d'un ruisseau,
Un rocher qui respond au babil d'un oyseau,
Un bois où l'ombre vit loing de la violence
De ces regards de feu que le soleil nous lance ;
Je voy que mes lauriers se changent en cyprès,
Que l'âge me poursuit trop vivement de près,
Et que le plus grand bien que fortune m'apreste
Est de teindre en argent les cheveux de ma teste,
Et que bien tost la mort viendra comme un Jason
D'un coup inevitable en ravir la toison.

Chanson pour boire au fin matin.

Soldat du fils de Semelle,
Tout le tourment qui me poinct,
C'est quand mon ventre groumelle
Faute de ne boire poinct.

Aussitost que la lumiere
Vient redorer les coteaux,
Poussé d'un desir de boire,
Je caresse les tonneaux ;
Ravy de revoir l'Aurore,
Le verre en main je luy dis :
« Voit on plus au rive more
« Que sur mon nez de rubis? »

Jamais je ne m'étonne
Et je croy quand je boy
Que si Jupiter tonne
C'est qu'il a peur de moy.

Disons donc, camarades,
Que le jus du sarmant
Peut chasser des malades
L'horreur du monument,
Que la plus douce guerre
Qui flatte l'intestin
C'est le tintin du verre,
Et boire le matin.

Mon Testament.

Vois tous les brinballeurs de cloches,
Tous les gueux qui portent les torches,
Quand le vivant est trepassé
Et que le gain est amassé,
S'ils ne courent pas bien plus viste
A la cave qu'à l'eau beniste :
C'est par là qu'on tombe d'accord
Que l'eau beniste est pour le mort,
Et qu'en suite des patenostres
Le vin est resté pour les austres.
Je seray tousjours son amy
Autant éveillé qu'endormy,
Et quand l'aventure fatalle
Qui doit trousser ma vie en malle
Me viendra saisir au collet
Comme un cuisinier un poulet,
Sans me servir d'un secrétaire,
D'un Procureur ny d'un Notaire,
Aussi sain de corps que d'esprit,
J'ordonne par ce mesme écrit
Un muy de quatre-vingts années
Humecté d'autant de vinées
Me serve d'un fameux cercueil
Où, loin de la pompe et du dueil
Dont on satisfait la coutume
Pour temoigner son amertume,

Cinq ou six des plus rafinés
En matière de rouge-nés,
Après avoir de leurs entrailles
Pour honorer mes funérailles
Tiré mille rots innocens
Dont l'odeur vaut mieux que l'encens,
Après avoir dit *tope* et *masse*
Sur mon immobile carcasse,
Ils m'accordent ce dernier don
Que du meilleur par le bondon,
Ils remplissent ma sépulture ;
J'y dormiray sans pourriture.....
Jusqu'au point qu'un glou de bouteille
De son doux fredon me réveille.

*

Ne parle plus du temps passé.
Prends-moy si tu veux pour infame.
Tout est perdu : je suis cassé.
Ton noble désir me diffame,
Et voudrois estre trepassé
Afin de n'avoir plus de femme.

Si peu de bien et de repos
Que mon esprit ose prétendre,
C'est le doux entretien des pots :
Que ne me laisses-tu le prendre,
Et pourquoi d'un fâcheux propos
Oses-tu bien me le deffendre ?

Si le cabaret n'estoit pas,
Je jure le Dieu qui m'y porte
[Si le serment est sans appas,
Je veux que le diable m'emporte]
Si dans quelques jours le trepas
Ne se trouveroit à ma porte.

J'ai perdu ma verte saison ;
Je sens bien que l'âge m'assomme ;
Je suis ridé, je suis grison,
Et sans sçavoir pourquoy ni comme,
Le ciel m'a donné la raison :
Je n'ay presque plus rien de l'homme.

Ils voyent un ventre assez rond,
Et, considérant mon estoffe,
Ont creu que j'estois philosophe,
Poëte, ivrogne ou environ.

Bon, bon, ce vin-cy n'est pas pire!

JEAN GRILLET

Jean Grillet « esmailleur de la Royne, naguères esmailleur des deesses mais tousjours prince des poëtes crottez et non crottez » fut un simple artisan comme maistre Adam — « de ceux qui soufflent le verre et le colorent avec la bouche, lequel verre coloré, appelé émail, est susceptible de recevoir toutes sortes de formes ». Comme maistre Adam, il approcha des plus grands de la cour et de la reine elle-même.

Il était établi à Essonne, entre Paris et Fontainebleau. Là, il célébrait en vers qui voulait, gens du pays, passants, aussi bien le coiffeur de la princesse, son cocher, le boulanger, que la princesse même. Il exigeait, bien entendu, un petit pourboire (et jamais le mot ne fut mieux appliqué). Sa renommée s'aventura jusqu'à la cour; on le vit, une fois, à l'hôtel de Rambouillet avec sa mine décidée, ses longs cheveux plats, sa mouche fine et sa moustache épaisse; il eut l'honneur d'exercer son métier devant le jeune roi Louis, âgé de sept ans, qui prit grand plaisir à souffler avec lui des thermomètres et des pendants d'oreille. Mais les endroits ou on le rencontrait de préférence étaient la Pomme-de-Pin, le Cormier, et *tutti quanti*, où il buvait ferme et jouait aux boules, sa passion favorite, en compagnie du comte d'Harcourt, Cadet la Perle, dit *le Rond*, et Faret dit *le Vieux*.

Il fallait l'entendre raconter sa vie, et comment la rage de faire des vers le prenait, telle une envie d'éternuer, au beau milieu de sa besongne: « tout, il abandonnait tout, jusqu'au moment où sa femme, entrait en coup de vent, et le tançait », Marie-Rose, une violente Auvergnate,

Dont le tintamarre confond
Ce que les pauvres muses font.

On ne sait quand il mourut.

Rien de plus cocasse que son livre « Sur la beauté des plus belles dames de la cour, avec la rime heureusement rencontrée sur toutes sortes de noms » ; une plantureuse description de mangeaille s'y pavane entre l'éloge fabuleux d'une haute duchesse et le mécanisme, détaillé par le menu, d'un thermomètre de sa fabrique. Son ignorance est amusante: il fait de Bucéphale un ami de Platon,

> Platon, Bucéphal, Pitagore
> Et plusieurs autres fous encore...

Bah ! « ce sont ces marouffles qui en sont cause: il leur faut des vers d'Académie! où les prendrois-je? » — puis, quoi? peu lui importent les critiques « et quant à mon stile, s'il est haut ou bas, mesurez-le! » — La seule critique qui pourrait le toucher, c'est d'avoir loué les gens à tort et à travers ; mais, dit-il, « je sçay quel homme je suy ; je ferois conscience d'envoyer de la canaille à la postérité. »

Le soir de Caresmantran ou son adieu

Venez aux tristes funérailles,
Randillonne et vous *Gros des ailles*
Du bon Père Caresmantran
Qui va decéder et vous laisse
Chargé d'embonpoint et de gresse
Comme un pourceau qui vit du glan.

Pleurez aussy pour n'estre ingratte,
Jeanne, de qui la trongne eclatte
Avec plus de quinze mentons ;
Vous estes de ses heritieres,
Tesmoins ces grosses gibecieres
Qui jadis furent des tettons.

Et vous tous qui pendez la joüe
Par un soing qu'à bon droit je loüe,
Affligez-vous, bons compagnons,
Qui sous son règne faites gloire
De bien exercer la mâchoire
Pour entretenir vos roignons.

Larges fesses et vaste panse
Que la viande et la soupe agence,
Comme l'on void tout par monceaux,
Il faudra que l'on diminüe.
Car son depart est la venüe
De beaucoup de maigres morceaux.

Goinfre, quel objet lamentable,
Quand tu verras faillir sa table
Qui faisoit un si beau poupon ?
Faut-il pas que l'on le regrette
Ne trouvant après sa retraite
Qu'un haran au lieu d'un chapon ?

Il me semble que la morüe
Empuantit desjà la rüe ;
Que ce misérable merlu
Ne nous va laisser que l'escorce
Car pour y trouver de l'amorce
Il faudroit estre bien goulu.

Enfin, Caresmantran qui passe,
Fay que moy-mesme je trespasse,
Que j'entre au tombeau avec luy.
Ouy, j'ayme beaucoup mieux le suivre
Puisqu'il n'est pas permis de vivre
Demain, comme on faict aujourd'huy.

Cher Caresmantran, je te jure
Par le deplaisir que j'endure
De te délaisser maintenant,
Que si j'estois quelque grand Prince,
Ta feste dedans ma Province
Ne dureroit pas moins d'un an.

Mais puisqu'il faut qu'elle finisse,
Il faut aussy que je m'unisse
Mes trippes de viande à foison ;
Qu'on me fasse encor du potage,
Et qu'on apporte davantage
De volaille et de venaison.

Faisons aussy luire le verre
Afin de le porter en terre :
Que tout eclatte en ces convois
Et gardons de faire des restes :
Ce ne seroit que pour des bestes,
Pour des chiens et des Genevois.

Je creve à force de mangeaille,
On ne peut mieux faire ripaille
Ny mieux celebrer son decez :
Aussi cette ceremonie
Apporte à peine ignominie
Que l'on s'en donne par excez.

Enfants, recommençons à boire ;
Nostre hoste est tout prêt à me croire,
Vrayement il ne recule pas ;
Faisons de mesme aller la tasse,
Et devant qu'aujourd'huy se passe,
Encor cinq ou six bons repas !

Soleil, que tu ne te morfonde ;
Au lieu d'aller boire dans l'onde
D'un breuvage tant inhumain,
Boy comme nous à nostre table
Et pour cet acte charitable,
Ne va jamais querir demain !

La Cassole.

Bon, bon, ce vin-cy n'est pas pire,
Il scait eschauffer les espris
Et pour animer mon bien dire
J'ai fort bien faict d'en avoir pris
Afin de porter la cassole
Sur l'aisle de mes plus beaux vers
Par les santiers de l'Univers
Où l'on ne va point sans boussole...

Vraiment je ne suis pas si drôle
De la porter au Margaja ;
Je suis poète et non Gouja
Et nous mangerons la cassole
Après que j'auray recité
Deux mots de sa capacité,
Du bien qu'elle faict dans les trippes,
Du plaisir qu'elle donne au goust
Qui fait parfois quand je la fripes
Qu'il n'en demeure point du tout.
Enfant je jure et je proteste
Que depuis que je suy rimeur
Qui ne vivroit que de mes restes
Ne seroit guere en bel humeur.

Lorsque l'on a levé la nappe
Un escornifleur pert ses pas ;
Si quelque morceau ne s'eschape
Le plus sage après le repas
Scachant qu'il faut que chacun vive
Vomit pour le premier qu'arrive.

A sa femme Marie-Rose.

Celle dont le nom se compose
Du nom de Marie et de Rose
Me vient tellement enflamer
Que combien que je la possede
Si faut-il tousjours que je cede
A ce beau nom qui faict aymer
Bien que je la voy nuit et jour
Je puis bien asseurer l'Amour
Que je n'ay pas sauvé mon âme
Du mal que me faisoit sa flame.
Ayant l'heur d'estre son mary,
Je devrois en estre guary ;
Mais c'est bien une telle rose
Que j'en suis encore estonné
Et le ciel n'a jamais donné
Au monde une si belle chose.

PAUL SCARRON

(1610-1660.)

A quoi bon raconter sa vie ? Qui ne la connaît ?

Il naquit en 1610 à Paris, d'une famille originaire du Piémont. Son père, Paul Scarron, était conseiller au Parlement, et riche de vingt-cinq mille livres de rente ; il perdit sa femme et se remaria presque aussitôt avec Françoise de Plaix qui, en vraie marâtre, détesta cordialement le petit ; il est vrai que celui-ci la criblait à tous coups de piquantes injures — si bien qu'à la longue le père, homme brave mais faible, dut envoyer son fils chez un parent à Charleville. Deux ans plus tard, il revint à Paris achever ses études, prit — non qu'il en eût envie certes, mais bien pour faire quelque chose — le petit collet et la tonsure, grâce à quoi d'ailleurs les ruelles et les salons lui furent grands ouverts. Il loge au Marais, fréquente les réunions galantes, jouit de tous les droits que lui confèrent son esprit de repartie et ses dents blanches. Car à ce moment il fait figure et arrondit la jambe tout comme un autre et de même, le bienvenu chez Marion Delorme et chez Ninon,

Félicités des yeux et supplices des âmes.

A vingt-quatre ans, il coupe ses plaisirs par un petit voyage à Rome, où il ne paraît pas que la société des cardinaux et des moines ait exalté sa vocation ecclésiastique ; à son retour, il reprit ses joyeux passe-temps, jusque vers vingt-huit ans : c'est pour lors qu'il devint le pauvre cul-de-jatte, paralytique et goutteux que l'on sait, comment ? on l'ignore. Est-ce qu'une « lymphe âcre tout à coup se jeta sur ses nerfs », ou encore, « qu'il se fit soigner d'une maladie de genou par un charlatan qui le déforma... » ou encore ceci, « Que durant le carnaval, et déguisé en oiseau, (il s'était roulé le corps enduit de miel sur un lit de plumes), la chaleur de l'action fit fondre le miel et tomber les plumes, de sorte qu'il se trouva tout nu, et forcé, au grand scandale du populaire, de se plonger après une longue course dans une mare glacée ; d'où il sortit, les membres perclus et tordus pour toujours ?... « Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il souffrit horriblement jusqu'à sa mort, comme en témoigne

l'épitaphe trop véridique, qu'il se composa ; qu'on lise seulement le portrait qu'il a tracé de lui : il est connu, mais encore peut-on le relire : on saura ce qu'il a fallu dans ce « divin squelette » d'énergie, de grandeur d'âme, pour transformer la prison où croupissait son esprit en un miraculeux et radieux théâtre de joie.

« Lecteur, tu murmureras sans doute, car tout lecteur murmure, et je murmure comme les autres quand je suis lecteur ; tu murmureras, dis-je, et tu trouveras à redire de ce que je ne me montre que par le dos. Certes, ce n'est pas pour tourner le derrière à la compagnie ; mais seulement à cause que le convexe de mon dos est plus propre à recevoir une inscription que le concave de mon estomac qui est tout couvert de ma tête penchante. Sans prétendre faire un présent au public (car par mesdames les neuf Muses, je n'ai jamais espéré que ma tête devint l'original d'une médaille), je me serois bien fait peindre si quelque peintre avait osé l'entreprendre. A défaut de la peinture, je m'en vais te dire à peu près comme je suis fait. J'ai trente-huit ans passés comme tu le vois au dos de ma chaise ; si je vais jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai soufferts depuis huit ou neuf ans. J'ai eu la taille bien faite quoique petite ; la maladie l'a raccourcie d'un bon pied. Ma tête est un peu grosse pour ma taille. J'ai le visage assez plein pour avoir le corps décharné, des cheveux assez pour ne point porter perruque ; j'en ai beaucoup de blancs, en dépit du proverbe. J'ai la vue assez bonne, quoique les yeux gros ; je les ai bleus, j'en ai un plus enfoncé que l'autre, du côté où je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise. Mes dents autrefois perles carrées sont de couleur de bois et seront bientôt de couleur d'ardoise ; j'en ai perdu une et demie du côté gauche, et deux et demie du côté droit, et deux un peu égrignées. Mes jambes et mes cuisses ont fait d'abord un angle obtus et puis un angle égal et enfin un aigu ; mes cuisses et mon corps en font un autre et ma tête se penchant sur mon estomac, je ne ressemble pas mal à un Z. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes, et les doigts aussi bien que les bras ; enfin je suis un raccourci de la misère humaine... »

Et dire qu'autrefois il buvait à l'allemande, c'est-à-dire à la régalade, le corps tendu, les yeux au ciel !

« Pour mon humeur, je vais t'en apprendre quelque chose ;

j'ai toujours été un peu colère, un peu gourmand, un peu paresseux. J'appelle souvent mon valet sot, et un instant après Monsieur; je ne hais personne; Dieu veuille qu'on me traite de même. Je me réjouis assez en compagnie; je suis assez content quand je suis seul; je supporte mes maux assez patiemment... »

Enfin, de tous ces organes il ne lui restait qu'une langue et une main « avec quoi, dit-il, il chemina » et ravit durant quarante ans, et amusa follement la cour et la France entière. On sait le succès du *Typhon*, de l'*Énéide travestie*, les chefs-d'œuvre du burlesque — et le torrent de contrefactions, d'imitations, de copies qui suivit l'apparition de ces deux poèmes. On remarquera, non sans une certaine mélancolie, que ni l'*Énéide*, ni le *Roman comique* ne sont achevés. Scarron se faisait traiter à la Charité, au faubourg Saint-Germain, où il prenait des bains de tripes. Dans la chaise où l'on le transportait, il rimait au fur et à mesure les incidents de son voyage. En 1641, il se fait conduire aux Eaux de Bourbon : nouveau déluge de rimes burlesques. En 1642 son père est exilé à Amboise, pour avoir fait opposition à la terrible robe rouge : Requête au cardinal, de Paul, fils de Paul : « Excusez mon père, et accordez-moi, en passant un petit bénéfice : » la lettre plut au cardinal qui par malheur mourut le mois suivant. Scarron fut présenté par Mlle de Hautefort à la reine qui lui donna une pension de 500 écus : il ne s'appelle plus désormais que « Scarron, par la grâce de Dieu, malade indigne de la Reine ».

Il obtint d'elle encore un canonicat à la cathédrale du Mans. Il fit un voyage en 1646 exprès pour en prendre possession ; d'où le *Roman comique*. — De placet en placet, de dédicace en dédicace, il avait transformé sa maison « l'hôtel de l'Impécuniosité, tout vis-à-vis l'hôpital Saint-Gervais », en une jolie demeure, où l'on faisait chère délicate, et où l'on était servi les jours de gala par des tas de domestiques ; le maître présidait en habits de velours. C'est en joyeuse et noble compagnie, tant qu'il fut garçon, qu'il mangea son marquisat de Quinet (ainsi nommait-il le revenu de ses écrits imprimés chez Quinet). Les comtesses de Lude, de La Suze, de Bassompierre ; le prince et la princesse de Guéménée ; la duchesse de Rohan, Madame de Mauzeron, le major Aubry, Sarazin, la Ménardière, et d'autres voisins et voisines accouraient à ses fêtes où le vin coulait

comme l'esprit, sans lésiner : d'ailleurs, ses deux sœurs, Anne et Françoise, dont l'une était jolie pour deux, Anne aimant le vin et Françoise les hommes, achalandaient assez bien la maison.

En 1652, il épousa Françoise d'Aubigné : on sait comment : les deux dames d'Aubigné, mère et fille, s'étaient logés vis-à-vis de la maison de Scarron ; la petite, qui n'avait que quatorze ans, charma le poète, et la mère comme de juste, lui conta ses malheurs : attendrissement, pleurs, élans de bonté : bref il fut convenu que Scarron aurait deux ans pour faire sa cour à l'enfant, au bout desquels si le mariage se faisait, ils partiraient tous trois pour la Martinique, et là-bas, pour sûr on le guérirait !

Le mariage se fit ; mais pas le voyage : mademoiselle d'Aubigné se plaisait en France, et Scarron se sentait trop las et trop vieux pour quitter Paris.

« Lorsqu'on dressa le contrat, le notaire demanda à Scarron ce qu'il reconnaissait lui être apporté par sa future : — Deux grands yeux mutins, un très beau corsage, une paire de belles mains et beaucoup d'esprit, répondit-il. — Quel douaire lui assurez-vous, ajouta le notaire? — L'immortalité, dit le poète. » En attendant quoi, s'il ne pouvait pas faire de sottises à sa femme, il se promettait de lui en dire beaucoup. Les grands yeux mutins en échange mirent l'ordre dans le ménage du vieux garçon « où les fioles coudoyaient les bouteilles » ; — la compagnie fut désormais, sinon moins exquise, au moins plus choisie, et ce qui est le plus admirable, c'est que jamais, de quelque côté que ce fût, un soupçon, une pointe, une raillerie ne s'élevèrent contre la fidélité conjugale parfaitement stricte de Madame Scarron.

Il vécut ainsi, huit ans encore, et en somme très heureux, faisant jouer des comédies, publiant avec un succès éclatant le *Roman comique*, écrivant une quantité abracadabrante de sonnets, épithalames, requêtes, rondeaux, épîtres, étrennes, odes burlesques et chansons à boire.

Cependant ses souffrances s'aggravaient, et il sentait très bien venir la mort. On peut en suivre la venue, pas à pas et jour par jour, dans les poèmes qu'il fit alors. Un jour, il eut un hoquet si violent que l'on crut qu'il allait passer.

« Si j'en reviens jamais, dit-il entre deux convulsions, je ferai une belle satire contre le hoquet. » — Il n'en revint pas, le

pauvre ; ses amis et ses gens s'assemblèrent bientôt en larmes autour de son lit ; et il leur disait, en les consolant : « Mes amis, vous ne pleurerez jamais tant pour moi que je vous ai fait rire. » Il mourut au mois de juin 1660, âgé d'environ cinquante ans.

C'est le moment de citer l'épitaphe qu'il s'était composée :

Celui qui cy maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.

Passant ne fais icy de bruict !
Garde bien que tu ne l'éveille
Car voici la première nuict
Que le pauvre Scarron sommeille !

Chanson à boire.

Que de biens sur la table
Où nous allons manger,
O le vin délectable
Dont on nous va gorger !
Sobres loin d'icy ! Loin d'icy buveurs d'eau bouillie !
Si vous y venez vous nous ferez faire folie.
Que je sois fourbu, châtré, tondu, bègue-cornu,
Que je sois perclus alors je ne boiray plus.

Et d'estoc et de taille
Parlons comme des fous,
Qu'un chacun crie et braille,
Hurlons comme des loups.
Jetons nos chapeaux et nous coiffons de nos serviettes
Et tambourinons de nos couteaux sur nos assiettes.
Que je sois fourbu, châtré, tondu, bègue-cornu,
Que je sois perclus alors que je ne boiray plus.

Epitaphe.

Cy gît qui fut de belle taille,
Qui sçavoit danser et chanter,
Faisoit des vers vaille que vaille,
Et les sçavoit bien réciter.
Il parloit fort bien de la guerre,
Des cieux, du globe de la Terre,
Du Droit civil, du Droit canon,
Et connoissoit assez les choses
Par leurs effets et par leurs causes :
Etoit-il honnête homme? Oh ! non.

Triolet sur les Frondeurs

Il faut désormais filer doux,
Il faut crier miseriçorde,
Frondeurs, vous n'estes que des fous.
Il faut désormais filer doux.
C'est mauvais presage pour vous
Qu'une fronde n'est qu'une corde :
Il faut désormais filer doux,
Il faut crier misericorde.

★

Le roy s'en est allé, son Eminence aussi ;
Le courtisan Escroc sans contenter son hoste
Jurant qu'à son retour il comptera sans faute
Pique le grand chemin en botte de roussi.

Les officiers du roy sont fort rares icy ;
Et la gent de justice et celle de Maltôte
A le haut du pavé et va la teste haute
En l'absence du roy qui va vers Beaugency.

Les faubourgs ne sont plus infectez de soudrille ;
Enfin toute la cour vers la Guienne drille :
Les uns disent que si, les uns disent que non.

On dit que l'on va faire un exemple en Guienne,
On dit que sans rien faire il faudra qu'on revienne :
Et moi je voudrois bien avoir un bon melon.

★

Sarazin
Mon voizin,
Cher Amy,
Qu'à demy
Je ne voy,
Dont, ma foy,
J'ay dépit
Un petit,
N'es-tu pas
Barabas,
Ganelon
Le félon,
De sçavoir
Mon manoir
Peu distant
Et pourtant
De ne pas
De ton pas
Ou de ceux
De tes deux
Chevaux gris
Mal nourris
Y venir
Resjouir

Par tes dits
Ebaudits
Un pauvret
Très maigret,
Au col tors
Dont le corps
Tout tortu
Tout bossu
Suranné
Décharné
Est réduit
Jour et nuict
A souffrir
Sans guerir
Des tourmens
Véhémens.
Si Dieu veut
Qui tout peut
Dès demain
Mal Saint-Méen
Sur ta peau
Bien et beau
S'estendra
Et fera

Tout ton cuir
Convertir
En farcin.
Or, mal sain,
Et pourry,
Bien marry,
Tu seras
Et verras
Si j'ai tort
D'estre fort
En esmoy
Contre toy.
Mais pourtant
Repentant
Si tu viens
Et te tiens
Un moment
Seulement
Avec nous
Mon courroux
Finira
Et cœtera.

★

Un mont tout hérissé de rochers et de pins,
Colosse que la terre oppose au choc des nües,
D'où les bœufs dans les champs sont pris pour des lapins
Et les arbres plus grands pour des herbes menues,

Vomit à gros bouillons de ses froids intestins
Un torrent qui grossit d'eaux du ciel descendües
Et faisant plus de bruit que cent mille lutins
Entraîne dans le champ mille roches cornües.

La foudre quelquefois le couvre tout de feu,
Mais la foudre ne faict que le noircir un peu
Et faire un peu fumer sa cime inébranlable.

Sur ce superbe mont jusqu'aux cieux élevé,
Pour vous dire la chose en homme véritable,
Il ne m'est, sur mon dieu, jamais rien arrivé.

A Mademoiselle du Lude.

Bel enfant de quinze ans, dru comme pere et mere,
Aymable comme un ange ou deux,
Que le fils de celuy qui sera ton beau-Père
Se pourra dire un homme heureux !

Quand pour me faire voir ton aymable visage
Tu te baissas sur un genou,
Si je n'avois esté des hommes le plus sage,
J'en aurois esté le plus fou.

Se moque qui vouldra : je dis lors en moy-mesme
« Le bon Dieu me vueille garder ! »
Et si j'eusse eu des mains, à tes pieds, triste et blesme,
Ma foy, je m'allois poignarder.

Pourquoy chercher dans les Estoilles
Ce qu'on peut trouver dans vos yeux ?
COTIN.

III

Environ de 1628 à 1660

[On le voit, cette époque empiète sur la précédente. A quelques années près, elles se confondent. En réalité, il n'y a que deux dates bien définies : 1628, mort de Malherbe, premier « docteur en négative ; » — 1660, première campagne de Despréaux, second « docteur en négative, » — trente années durant lesquelles lyriques, extravagants, précieux et burlesques s'en sont donné à cœur joie].

L'hôtel de Rambouillet. Précieux et indépendants. Faiseurs d'épopées. La jeune Académie.

Sarasin.
Gombauld.
Neufgermain.
Malleville.
Montreuil.
Bois-Robert.
Conrart.
Pierre Petit.
Godeau.
Cotin.
Chapelle.
D'Hesnaud.
Patrix.
Dassoucy.
Scudéry.
Mlle de Scudéry et Pellisson.
La Mesnardière.
Chapelain.
Ménage.
Le petit de Beauchâteau.
Charleval.
Le sieur de la Garenne.
De Bussières.
Des-Marets de Saint-Sorlin.
Segrais.
Furetière.
Le Père le Moine.
Bussy-Rabutin.
Brébeuf.
Arnaud d'Andilly.
Benserade.
Le Père de Saint-Louis.

Quelques remarques :

1. A propos des *vers liminaires*. — « C'est assurément une naïveté rare et charmante que cet usage que l'on avait de faire imprimer en tête de son livre les éloges de ses amis, et de les rendre ainsi solidaires du succès de l'ouvrage ; il y a

là-dedans une bonhomie et une franchise vraiment regrettables...

« La manière de louer les camarades a quelque chose d'effrontément naïf : point de demi-louanges ; point de ces réticences canteleuses et furtives qui ne compromettent en rien leur auteur ; on se pâme très bien pour un poète, en grec, en latin, en hébreu : Homère auprès de lui n'est qu'un petit grimaud ; Virgile, un regrattier ; le Nason, un mince écolier en matière d'amour ; Orphée, un mauvais joueur de cornemuse.»

II. *Le patronage littéraire.*

« Cette espèce de mendicité poétique était à la mode alors et n'avait rien qui déshonorât. Pour les sonnets flatteurs, les épîtres liminaires, les dédicaces, les auteurs cherchaient à se faire des protecteurs, à extorquer quelques cadeaux, pensions ou secours pécuniaires. »

Ils vendent des bouquets pour acheter du pain,

a dit le Père le Moine. C'était la cour qui décidait de tout : un mot de monsieur le duc, un sourire de madame la marquise suffisaient pour mettre un ouvrage en vogue... et l'on sait qu'en matière de flatteries il n'y en a point de trop grosses surtout auprès des gens de cour, accoutumés à se regarder comme le parangon et le centre de toutes les perfections ; et puis il ne faut pas oublier qu'alors les gens nobles et les gens titrés étaient considérés comme une espèce supérieure, comme des déités visibles auxquelles il n'était pas plus humiliant de demander des grâces qu'à Dieu lui-même...

Enfin, les poètes avaient le loisir — « le loisir, cette dixième muse, et la plus inspiratrice! »

III. « Le mélange perpétuel de l'Olympe et du Paradis se retrouve partout dans les productions du temps. Il faut examiner les anges avec beaucoup de circonspection, car ce pourrait bien être de petits amours ; les Vierges ne sont guère que des Vénus qui ont passé une chemise et mis une robe bleue ; le Père Eternel a emprunté ses gros sourcils noirs au Jupiter Olympien, et le Christ en croix a bien souvent l'air d'un Adonis mourant. » Mais Apollon n'est pas un symbole, non ; les poètes l'ont vu, en chair et en os, « une viole à la main, une couronne de laurier au chef, descendre de son coche à quatre chevaux pour aller réciter un madrigal dans la ruelle de

madame Thétis... et de là, au coucher du roi, faire prendre à ses canons l'air du Louvre où il a ses grandes et petites entrées. »

... De même ils voient les nymphes et les satyres folâtrer sous les hauts ombrages, « et dans le val solitaire et discret Diane la chaste ne craint pas devant eux d'y amener Endymion, et de l'y baiser au front avec ses lèvres d'argent ». Enfin, l'on remarquera que toujours dans leurs poèmes, ces mots : Amour, Berger, Phœbus, Campagne, etc., sont écrits avec des majuscules ; d'aucuns même, comme la Mesnardière, les soulignent : donc ce ne sont pas de pures abstractions : dont ils ont eu, nous le certifions, la vision réelle, nette, absolue de ce qu'ils décrivent.

IV. « Bienheureux Scudéry dont la fertile plume... » — « Un des premiers dons du génie, c'est l'abondance, la fécondité. Tous les grands génies ont produit énormément et il n'y a jamais eu du mérite à rester fort longtemps à faire peu de chose, quoi qu'en puissent dire et Malherbe et Balzac et tous ces littérateurs difficiles à qui les fumées de la lampe nocturne engorgent le cerveau de suie et qui sont malades d'une strangurie de pensées. »

V. La couleur locale dans les poèmes épiques. « Ce sont des guerriers couverts d'écailles jaunes d'un côté et rouges de l'autre, avec des baudriers tout chargés de passequilles, de draperies volantes gorge-de-pigeon, d'aigrettes et de plumets démesurés, le nez au vent et les pieds en dehors comme s'ils allaient danser le menuet ; des chars massifs sculptés et dorés, traînés par de gros chevaux d'un blanc de satin, à croupes énormes et la queue congrument troussée ; des barques à proue historiée, manœuvrées par des hommes demi-nus, couleur de potiron et faisant saillir académiquement tous les muscles de leurs bras noueux ; des paysages où le jaune et l'outremer dominent ; des mers d'un ton de poireau ; des palais à gros pavillons avec des terrasses et des rampes ; des allées d'oranger dans des caisses vert-pomme ; des ronds d'eau, des buffets d'eau, des jets d'eau, et toute l'hydraulique des jardins de Versailles. »

VI. Un mot de Scudéry sur l'Académie : « L'Académie peut se dire à plus juste titre porphyrogénète que les empereurs d'Orient, puisqu'elle est née dans la pourpre des cardinaux, des rois, et des chanceliers. »

VII. Quelques remarques pour finir, à propos de l'hôtel de Rambouillet, de la mode et du style précieux. L'hôtel de Rambouillet n'a pas eu, à ce qu'il nous semble, la vive influence qu'on lui attribue sur les poètes d'alors — sur leurs œuvres, s'entend, car pour ce qui est de leur vie privée, c'est autre chose.

On lisait peu de vers à l'hôtel de Rambouillet : en revanche, c'était une consécration, un peu de postérité déjà vous acclamant : Cotin le bon apôtre, applaudi à l'Hôtel, se moquait de la postérité comme de Colin Tampon.

Pour les poètes, ce nous semble, c'était une récréation exquise, une fête que de venir aux fameuses réunions.

Au dehors, qu'étaient-ils ? secrétaire du marquis de A***, gentilhomme du duc de B*** : au demeurant, esclaves. Là, ils redevenaient libres, tout au plus cavaliers servants de la marquise ou de la duchesse, mais traitant d'égal à égal, de pair à compagnon avec les comtes, les marquis et les ducs ; c'est là qu'ils durent les convertir aux choses d'art, à l'admiration, à l'intelligence toujours mystérieuse d'un beau vers ; partout ailleurs, « truands de lettres », comme dit un grincheux, soit : mais là du moins prêchant la bonne parole, pétrissant les dures cervelles de leurs doigts lumineux, vaporisant avec leurs verbes au souffle intrépide la triple armure d'indifférence, de vanité ou de sottise de ces âmes futiles. Il n'y a pas à dire : les poètes étaient rois, les autres n'étaient que comtes et marquis. Ce sont les poètes qui inventèrent un nouveau langage, précieux, parce que tous les mots y étaient de prix, et que les plus belles pensées, non plus que les femmes, n'osaient se montrer au jour, qu'atornées joliment et ruisselantes de bijoux ; précieux, parce que pour la première fois, les verbes rares, les hardiesses, les trouvailles étincelantes de la poésie, émaillèrent et fleurirent la prose ; cette gueuse, accoutumée à cheminer toute nue, se trouva vêtue d'or filé, de brocart et de soie, comme une princesse ; elle parla des diamants, comme la fille des contes de fées. Si ce fut une erreur ou non, il n'importe. Peut-être eût-il mieux valu que la poésie restât une chose et la prose une autre : nous constatons, rien de plus.

Les plus obscurs cerveaux en furent illuminés. Les hardiesses les plus extravagantes, les images neuves, flamboyantes, d'un vol léger et sans effort, pénétraient les esprits ; la conversation

devint une espèce de sorcellerie continuelle, où l'enchanteur, d'un mot à la venvole et non cherché, naturellement, éveillait à tout moment sur les lèvres un sourire, dans les yeux une flamme: on était suspendu à ses yeux, à ses lèvres ; on buvait l'or de ses paroles: un charme rayonnait de toute sa personne: des lyres bruissaient, des ailes voltigeaient, parfois visibles, à l'entour de son chef.

Et ce n'est pas une vaine rhétorique: que le poète se nomme Orphée, Benserade ou Cotin, le charme est le même, la séduction opère; l'âme des auditeurs mise dans l'enchantement, le poète parle: on l'écoute, il est compris.

Ainsi donc, ce qu'on appelle mode, goût d'une époque, lieux communs, c'est le poète qui le crée, non les hommes.

A ce moment, les poètes ont créé la mode, loin de s'y plier servilement, comme à tort on les en accuse.

Ce sont les poètes qui ont fait admettre et trouver jolies telle ou telle idée ou image favorite: par exemple que le phénix, renaît de ses cendres sous les baisers du soleil: — que le ver à soie germe à merveille sur le sein d'une dame; — que la fourmi prend des ailes en vieillissant, etc., etc. La preuve que la mode, comme on le dit, n'est pas une chose passagère, frêle, cassante, mais quelque chose ayant en soi comme une éternité intermittente, relative — c'est que ces idées, ces images, d'il y a deux cents ans, nous charment encore à l'heure qu'il est.

Des lieux communs? Parfaitement. A peine si l'on en trouve une dizaine en tout dans les poèmes du temps.

Et les poètes ne se disputaient pas, ne disaient pas « ce sujet est à moi, vous me l'avez volé, je réclame ; » tout bonnement, lui centième, un poète chantait les yeux, le sein, la bouche de Philis, — les amours de Jupiter, — les victoires de M. le Prince, et les gens de se dire: comment Un Tel va-t-il traiter ce sujet? que va-t-il imaginer de fin, de rare, de plaisant, quels traits nouveaux, quels mots gracieux ou magnifiques?

Et voilà pourquoi toutes ces questions d'écoles, d'imitation, d'influence nous semblent inutiles; même précieux, même mondains, ces poètes, sont, à notre sens, originaux, sincères, et indépendants: en un mot, et pour justifier notre titre, *lyriques*.

Je n'ay pour me régler ny mesures ny loix
Et jamais en rimant je ne mordy mes doigts.

L'éternelle frescheur des roses et des lys.

SARASIN

(1604-1654.)

Il eut très réellement « un génie universel et merveilleux pour tout ce qui s'appelle Belles-Lettres ». Rien de si divers que son œuvre, et c'est pour nous un crève-cœur que de ne pouvoir en si peu d'espace en donner même l'idée. D'ailleurs, comme beaucoup de poètes, il a été victime de cette turbulence et multiplicité de génie ; on pardonne malaisément aux esprits rebelles d'avance à tout classement déterminé, dont, quand on tente de les faire entrer dans tel ou tel tiroir étiqueté, il sort toujours de ci de là, une jambe, un bras, un bout d'oreille ; « la *matière* d'un excellent esprit, dit Boileau, mais la *forme* n'y était pas. »

Jean-François Sarasin, naquit à Hermanville-sur-Mer près de Caen ; il fit de très bonnes études à l'Université de cette ville, en garda une très vive érudition, qu'il portait allègrement à fleur de peau, et qui lui fut un exquis viatique, sans plus. Il vint à Paris, avec peu de fortune, mais riche de sa grande taille bien prise, de ses yeux pétillants d'esprit, de son sourire et de sa fine moustache en éventail. Son gai savoir, plus encore que sa naissance, le fit admettre au nombre des habitués de l'hôtel de Rambouillet où il se lia de bonne heure avec Ménage, Chapelain, Balzac, Scuderi et Pellisson ; on l'y nommait tour à tour Sésostris, Hamilcar, Polyandre ; il jouait à Colin-Maillart avec Mlle Paulet, déguisée en marchande d'oublies, excellait à faire les « imitations » des prédicateurs célèbres, était admirable « dans ces innocentes débauches d'esprit, ces sages folies, où les discours concertez font place aux caprices et aux boutades de la Poésie, et où tout est de saison, hors la raison froide et sévère. »

M. de Chavigny, secrétaire d'Etat, l'honora premièrement de ses bienfaits ; un jour il lui fit tenir quatre mille livres pour se

mettre en équipage et aller à Rome près du pape Urbain VIII qui désirait le voir; le moment arrive du départ : plus de Sarrasin ; on bat tous les cabarets, tous les bouges : on le retrouve rue Quinquempoix, chez une dame du meilleur monde, en train de manger gaiment les 4.000 livres. Il fit pourtant un voyage en Allemagne, où il connut la princesse Sophie, fille du roi de Bohême, l'amie de Descartes. Un beau jour l'idée lui vint de se marier. Il épousa on ne sait quelle vieille femme, Madame du Pile, qui avait de l'argent, mais une bien vilaine figure et une humeur plus détestable encore. Maître Grégoire pour avoir voulu courir après les écus, perdit ses chansons et son somme : « il semait l'ombre sur son chemin » ; trois jours après, il est de retour à la chambre bleue, rayonnant, débarrassé de la vieille, sa liberté reconquise et son humeur bouffonne. Il est bientôt après secrétaire des commandements de M. le Prince de Conti, chéri de son maître, qu'il divertit en toute rencontre. « Ce prince, en voyageant recevait des harangues presque partout où il passoit. Le Maire et les Echevins d'une ville l'attendirent sur son passage et luy firent leur harangue à la portière de son carrosse ; le harangueur demeura court à la seconde période sans pouvoir retrouver la suite ; Sarasin sauta aussitôt de l'autre portière en bas et, ayant fait promptement le tour du carrosse, se joignit au harangueur et poursuivit la harangue en la manière à peu près qu'elle devoit estre conçue, y mêlant des louanges si plaisantes quoique très sérieuses en apparence que le prince ne pouvait s'empescher d'éclater de rire. Ce qui fut le plus plaisant, c'est que le maire et les échevins remercièrent Sarasin de tout leur cœur de les avoir tirez d'un si mauvais pas et luy présentèrent le vin de la ville. »

C'est lui qui a introduit dans la langue l'épithète de *burlesque*, qui devait faire son chemin. Aucune de ses œuvres ne fut publiée de son temps : cela courut les ruelles en copie, mais il ne songeait guère à les rassembler. Ménage se fit le pieux éditeur de son ami, et Pelisson l'exalta dans un beau panégyrique. Pour donner une idée de la diversité de ces œuvres rappelons les titres des principales :

La *Conspiration de Walstein*, essai historique, écrit dans le style nerveux de Salluste, où, chose curieuse, l'historien se préoccupe moins du fait, que d'en rechercher la ou les causes profondes ; — un dialogue très spirituel : *S'il faut qu'un jeune*

homme soit amoureux; — une *Ode à Calliope* très lyrique, sur la bataille de Lens; — *La Souris*, petit chef-d'œuvre de gaie fantaisie; — *Myrtil*, une églogue toute pénétrée du sentiment grec; — *La Pompe funèbre de Voiture*, discours satirique; plusieurs ballades tout à fait ravissantes, etc., etc.

Ce Monsieur Sarasin normand
Dont l'esprit estoit si charmant

mourut tragiquement à Pézenas, empoisonné par un Catalan dont il avait séduit la femme..

Sonnet.

A Monsieur de Charleval

Lorsqu'Adam vit cette jeune beauté
Faite pour luy d'une main immortelle,
S'il l'aima fort, elle de son costé
(Dont bien nous prend) ne luy fut pas cruelle.

Cher Charleval, alors en vérité
Je croy qu'il fut une femme fidelle;
Mais comme quoy ne l'auroit-elle esté?
Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle.

Or en cela nous nous trompons tous deux,
Car, bien qu'Adam fût jeune et vigoureux,
Bien fait de corps et d'esprit agréable,

Elle aima mieux, pour s'en faire conter,
Prester l'oreille aux fleuretes du diable
Que d'estre femme et ne pas coqueter.

Le Lit d'Hostellerie.

Saisy d'un desplaisir extreme
En resvant j'attens le matin
Dans un lit où le sommeil mesme
Pouroit bien perdre son latin.

Toute la nature sommeille ;
Mais non, j'ay tort, je m'aperçoy
Que dans ce beau lit où je veille,
Les puces veillent avec moy.

Ballade du Gouteux sans pareil.

A Monsieur Conrart

Le Gouteux qui sa goute sent
Fait pauvre chere et laide mine.
De tels j'en ay veu plus de cent :
Beaucoup voit qui beaucoup chemine ;
Mais d'en voir un que ce mal mine,
Qui, sans paroitre marmiteux,
Comme toy sa goute mastine,
On ne vit onc un tel gouteux.

Autour de l'un toujours on sent
Vieil oingt, emplastre ou médecine ;
L'autre d'un lamentable accent
Deteste Bacchus ou Cyprine ;
Pour trop bien ruer en cuisine
Le tiers de sa goute est honteux.
Toy seul ris de cette mutine :
On ne vit onc un tel gouteux.

L'on te trouve en habit decent
Composant Lettre Marotine
Pour laquelle Phœbus descend
De la montagne Parnassine :
Et le monde à peine imagine
Qu'un homme en tourment si piteux
Puisse faire œuvre si divine :
On ne vit onc un tel gouteux.

ENVOI

Prince, tant plus je t'examine,
Je chante (et cela n'est douteux)
Que sur terre ny sur marine
On ne vit onc un tel gouteux.

L'Ode de Calliope.

D'une cuirasse esprouvée,
Il prend le corps seulement ;
Sa vertu dessus gravée
Luy sert encor d'ornement.
On y voit en basse taille
Mainte fameuse bataille,
Rocroy, Norlingue, Fribourg,
La prise de mainte ville,
Dunkerque, Ipre, Thionville,
Wormes, Spire et Philisbourg.

Il monte un cheval superbe,
Qui, furieux aux combats,
A peine fait courber l'herbe
Sous la trace de ses pas;
Son regard semble farouche,
L'écume sort de sa bouche;
Prest au moindre mouvement,
Il frappe du pied la terre
Et semble appeler la guerre
Par un fier hennissement.

Dans l'effroyable tûrie,
Son cheval a succombé,
Un cheval de Barbarie
Est encor sous luy tombé ;
Cependant rien ne le lasse,
Il n'est rien qu'il ne terrasse,
Il rompt mille bataillons,
Et les piques hérissées
Sont devant luy renversées
Comme les bleds des sillons.

C'est assez, Vesper s'avance,
Il faut quitter mes chansons.
Le vent qui rompt le silence
Murmure dans ces buissons ;
Le soleil tombe sous l'onde.
La nuit va courir le monde,
Et sur la terre et les flots,
Le Sommeil, ouvrant ses aisles,
Espand les moissons nouvelles
De ses humides pavots.

Fin d'une Ode.

Achille, beau comme le jour,
Et vaillant comme son espée,
Pleura neuf mois pour son amour,
Comme un enfant pour sa poupée.

A chanter ces fameux exploits
J'employrois volontiers ma vie ;
Mais je n'ay qu'un filet de voix,
Et ne chante que pour Sylvie.

L'Hiver.

Le soleil qui semble lassé
De marcher depuis tant d'années,
Avecque son train harassé
Chemine à petites journées.

Tous les jardins sont désolez,
Et dans Saint Jean le cimetière
La plus fameuse Bouquetière
Ne vend plus que des choux gelez

Si pour cimetière saint Jean
J'ai dit saint Jean le cimetière,
La faute n'est pas trop grossière :
C'est blan bonnet et bonnet blan.

Rien ne fut jamais si mutin
Que ce méchant mois de novembre,
Et le pauvre Esté saint Martin
Tremble sous sa robe de chambre.

Ballade d'enlever en Amour.

Ce gentil joli jeu d'amour,
Chacun le pratique à sa guise :
Qui par rondeaux et beaux discours,
Chapeaux de fleurs, gente cointise,
Tournoy, bal, festin ou devise,
Pense les belles captiver ;
Mais je pense, quoy qu'on en dise,
Qu'il n'est rien tel que d'enlever.

C'est bien des plus merveilleux tours
La passe route et la maistrise.
Au mal d'aymer, c'est bien tousjours
Une prompte et souesve crise.
C'est au gateau de friandise
De Venus la feve trouver.
L'amant est fol qui ne s'avise
Qu'il n'est rien tel que d'enlever.

Je sçay bien que les premiers jours
Que becasse est bridée et prise,
Elle invoque Dieu au secours
Et ses parents à barbe grise ;
Mais si l'amant qui l'a conquise
Sçait bien la rose cultiver,
Elle chante en face d'Eglise
Qu'il n'est rien tel que d'enlever.

ENVOI

Prince, use tousjours de main-mise
Et te souviens, pouvant trouver
Quelque jeune fille en chemise,
Qu'il n'est rien tel que d'enlever.

Invitation.

A Monsieur Chapelain.

Le lyon ardant te menace,
Si tu veux travailler, de nuire à ta santé.
Desbauche ta séverité ;
Souvent près d'un vin frais,
Sous un ombrage espais,
Le sage a bonne grâce.

Voy sur les rives de la Seine
Languir l'herbe flestrie et les roseaux sechez ;
Voy dormir dans ce bois couchez
Les moissonneurs lassez,
Qui du soleil brulez
Abandonnent la plaine.
Viens gouster la fraîcheur des eaux et des vallons,
Viens entamer tous nos melons.

Ballade.

LA POMPE FUNÈBRE DE VOITURE

Maistre Vincent nous avoit retirez
Par ses beaux vers faits à nostre manière
Des dents des vers, nos ennemis jurez,
Du long oubly, d'une sale poussiere ;
Lorsque jadis nous tenions cour plénière,
Tout gentil cœur composoit un rondeau :
Vieille ballade estoit un fruit nouveau.
Les triolets avoient grosse pratique ;
Tout nous rioit, mais tout est à vau l'eau ;
Voiture est mort, adieu la Muse antique.

Bien est raison que soyons esplorez
Quand Atropos la Parque safranière
En retranchant les beaux filets dorez
Où tant se plut sa sœur la Filandière
A fait tomber Voiture dans la bière.
Bien nous faut-il prendre le chalumeau
Et tristement, ainsi qu'au renouveau
Le rossignol au bocage rustique,
Chacun chanter en pleurant comme un veau :
Voiture est mort, adieu la Muse antique !

Or, nous serons partout deshonorez :
L'un sera mis en cornet d'espicière,
L'autre exposé dans les lieux esgarez
Où les mortels d'une posture fiere
Luy tourneront par mepris le derriere ;
Plusieurs seront balayez au ruisseau ;
Maint au foyer traisnant en maint lambeau
Sera bruslé comme un traistre heretique ;
Chacun de nous aura part au gasteau :
Voiture est mort, adieu la Muse antique.

ENVOI

Prince Apollon, un funeste corbeau
En croassant au sommet d'un ormeau
A dit trois fois d'une voix prophétique,
« Bouquins, bouquins, rentrez dans le tombeau,
« Voiture est mort, adieu la Muse antique. »

Myrtil ou le nautonnier

ÉGLOGUE

En vain, pour satisfaire à ma flamme amoureuse
J'ay pillé dans les bois de l'Arabie heureuse
L'arbrisseau de la Mirrhe et celui de l'Encens,
Et joignant aux lauriers les citrons jaunissans
J'ay tissu de mes mains une verte corbeille
Pleine de ces limons de grosseur non pareille.
Regarde en quel estat ta cruauté me met.
Tu voy ces grands escueils, j'iray sur leur sommet,
Et du lieu le plus haut et le plus près des nües
Tu me verras tomber dans les ondes chenües...
Que te sert, Orillis, de consumer ton âge
Dans les antres deserts qui bornent cette plage
Et, laissant écouler le printemps de tes jours,
Près de la vieille Ellade, à travailler tousjours ?
Viens voir des Dieux marins le grand palais humide,
Fait de cristal flottant et de marbre liquide,
Là Thétis, en riant, caresse tout le jour
L'image du soleil, attendant son retour;
Et quand la nuit paisible estend ses sombres toiles,
Sous ces flots azurez brillent d'autres estoiles...
Nos travaux sont légers sur les plaines humides
Quand le dos de la mer ne montre point de rides,
Et que nostre vaisseau, par le vent délaissé,
A la voile pliée et le mast abaissé.
Alors les avirons, sous nos mains vigoureuses,
Luttent contre la paix des ondes paresseuses.

Hélas, pauvre Myrtil, tu te vois délaissé
Sur ces rocs, de l'orage et de la nuit pressé,
Car desjà de la mer s'eleve la tempeste,
Et le soleil, couvert de nuages, s'appreste
A plonger ses rayons languissans et palis
Et son visage obscur dans les flots de Calis.

Ballade du Pays de Cocagne.

Ne louons l'isle où Fortune jadis
Mist ses thresors, ny la plaine Elizée,
Ny de Mahom le noble Paradis,
Car chacun sçait que c'est billevezée.
Par nous plustost Cocagne soit prisée.
C'est un bon pays: l'Almanach point ne ment
Où l'on le voit despeint fort dignement.
Or, pour sçavoir où gist cette campagne,
Je le diray, disant *Pays* en Normand :
Le pays de Caux est le pays de Cocagne.

Tous les Mardys y sont de gras Mardys.
De ces Mardys l'année est composée,
Cailles y vont dans le plat dix à dix
Et perdereaux tendres comme rosée ;
Le fruit y pleut, si que c'est chose aysée
De le cueillir se baissant seulement ;
Poissons en beurre y nagent largement,
Fleuves y sont du meilleur vin d'Espagne,
Et tout cela fait dire hardiment :
Le pays de Caux est le pays de Cocagne.

Pour les beautez de ces lieux, Amadis
Eust Oriane en son temps mesprisée ;
Bien donnerois quatre maravedis
Si j'en avois une seule baisée.
Plus cointes sont que n'est une espousée
Et dans Palais s'esbatent noblement ;
Pres leur desduit et leur esbatement
Rien n'eust paru la cour de Charlemagne
Quoyque Turpin en escryve autrement :
Le pays de Caux est le pays de Cocagne.

ENVOI

Prince, je jure icy, foy de Normand,
Que mieux vaudroit estre en Caux un moment
Roy d'Yvetot qu'empereur d'Allemagne ;
Et la raison c'est que certainement
Le pays de Caux est le pays de Cocagne.

GOMBAUD

(Mort en 1666, à près de cent ans).

Jean-Ogier de Gombaud, né à Saint-Just de Lussac, près Broñage en Xaintonge, était gentilhomme, cadet d'un quatrième mariage, huguenot et sans fortune ; il fit ses études à Bordeaux sous les plus excellents maîtres, vint à Paris sur la fin du règne de Henri IV, et plut fort à la cour par ce langage un peu haut, cet air grave et concerté, cette réserve qui sentait son homme de qualité. C'était un grand bel homme, taillé en hercule, « un géant avec un filet de barbe ». Il fut le bienvenu près des dames ; la reine Marie de Médicis, régente, lui donna une pension de 1200 écus, de quoi paraître en équipage, et l'entrée libre dans ses appartements. Convaincu que la reine l'a distingué parce qu'elle l'aime, il prend dès lors des airs de mystère, parle à mots couverts de certaine entrevue et compose une sorte de poème en prose, l'*Endymion*, où l'astre des nuits, la divine capricieuse, apparaît, toute bénigne, et compatissante au beau ténébreux. Il fut moqué mais n'en garda que de plus belle ses allures de paladin, amant persécuté mais radieux de la reine, jouant de la mandore, et célébrant dans des sonnets merveilleusement concertés les grandes dames ses maîtresses. Il aimait l'hôtel de Rambouillet, « petite cour abrégée et choisie » où se rencontraient de plus beaux esprits, et de plus jolies femmes peut-être qu'à la cour.

C'était l'homme le plus cérémonieux qui fût : il embarrasse, dit Tallemant, par peur de vous embarrasser ; le plus mystérieux aussi, possédant, à l'ouïr, une multitude de secrets — sur la danse, l'escrime en quoi il excellait, l'art de faire le sonnet — il est vrai qu'il en a fait de très beaux ! Il prétendait reconnaître d'une manière infaillible le caractère des gens, d'après leur visage ou leurs portraits. Il voyait de la sorcellerie dans ses inspirations poétiques : « une nuict, dit-il, que je n'avois poinct dormy, j'entends un grand bruict dans ma cheminée ; c'estoit

l'esté : je me lève : j'y trouve une fort grosse et belle plume de pigeon ; je la taillay, et j'en ecrivy ces poèmes. » Comme Malherbe, il était convaincu de son génie. Il présenta au cardinal de Richelieu des vers de sa composition ; le cardinal en les lisant dit : « Voilà des vers que je n'entends pas ; » — et lui, brusquement : « Ce n'est pas ma faute, » à quoi l'Eminence voulut bien ne pas prendre garde. Il était fier, malgré sa pauvreté, dissimulant même avec ses amis. « C'est un homme à sécher auprès d'un sac d'argent qu'on luy auroit mis soubs son chevet. » Ce qu'il cachait plus que sa misère, c'était son âge ; à âme qui vive il ne révéla la date de sa naissance ; de sorte qu'il n'eut auprès des dames que l'âge qu'il paraissait avoir. Il les aima jusqu'au dernier jour, « dardant des yeux de braise » et de braise aussi leur tenant des discours ; on cite ce mot charmant, à une personne qui lui disait : « Mais pourquoy estes-vous si empressé près de Madame une telle ? Elle n'est ny belle ny jeune. — Si fait : je vous assure qu'elle écoute bien. » Par malheur, il s'enticha d'une servante à qui, sou par sou, il donna tout son bien ; et quand elle l'eut dépouillé, elle se mit à le malmener, disant à tout venant « Que voulez-vous que je fasse de cet homme-là ? j'ai plus de bien que lui. » — Sa dévotion fut étrange, comme tout le reste ; il rédigea un Mémoire à l'Académie, demandant que chacun des membres fût tenu de prononcer tous les ans une pièce à la louange de Dieu.

A quatre-vingt-dix ans, il publia ses trois livres d'Epigrammes, un peu honteux, et « ne voulant desdier son livre à personne pour ne faire personne complice de sa faute » : n'empêche, il est beau ce vieillard, terminant sa vie par un gai feu d'artifice de pointes, témoignage d'une jeunesse drue, se faisant tout blanc de sa plume à la barbe de la mort.

Il mourut à quatre-vingt-seize ans — peut-être plus, d'une chute dans sa chambre.

A Lizon amoureuse.

Un feu secret, jeune Alizon,
Vous a changée outre mesure ;
L'Amour a bruslé sa maison
Et n'en a fait qu'une mazure.

Épigrammes.

Colas est mort de maladie ;
Tu veux que j'en plaigne le sort :
Que diable veux-tu que j'en die ?
Colas vivoit, Colas est mort.

★

Le vice est tout leur entretien ;
Le luxe est leur souverain bien ;
Leur table en délices abonde ;
Leurs pieds au mal sont diligens,
Et les plus grands marauds du monde
Se nomment les honnêtes gens.

Une dame luy donna des roses

Nos affections sont escloses
Par des tesmoignages divers.
Beauté, vous me donnez des roses
Et moy je vous donne des vers.
Rendez-moy des preuves plus fortes
De vostre faveur désormais
Car vos roses sont déjà mortes,
Et mes vers ne mourront jamais.

★

Il mange tout, ce gros glouton,
Il boit tout ce qu'il a de rente.
Son pourpoint n'a plus qu'un bouton,
Mais son nez en a plus de trente.

Sur un petit.

Ses discours il est vrai, fatiguent les oreilles,
Mais son cuisinier fait merveilles.

★

Tu veux te défaire d'un homme ;
Et jusqu'ici tes vœux ont été superflus ;
Hazarde une petite somme ;
Prête-lui trois louis, tu ne les verras plus.

★

Cette beauté, pour tout deffaut,
A l'air d'une bonté niaise ;
Elle n'est pas assez mauvaise
Pour estre bonne comme il faut.

★

Il est agissant, il est prompt ;
Il n'est touché d'aucun affront ;
Il est doux mesme à ses contraires ;
S'il n'est dévot, il le paroist ;
Il suit la cour, il la connoist :
Sans doute, il fera ses affaires.

★

Blanc d'Espagne, couleurs vermeilles,
Perles, brillans, pendans d'oreilles,
Passemens, juppes de grand prix,
On vous estale, on vous promène
Pour dupper les foibles esprits :
Et l'on vous nomme Lysimène.

Sonnet Chrétien.

Cette source de mort, cette homicide peste,
Ce péché, dont l'Enfer a le monde infecté
M'a laissé pour tout estre, un bruit d'avoir esté,
Et je suis de moy-mesme une image funeste.

L'Autheur de l'Univers, le Monarque céleste
S'estoit rendu visible en ma seule beauté ;
Ce vieux titre d'honneur qu'autrefois j'ay porté
Et que je porte encore est tout ce qui me reste.

Mais c'est fait de ma gloire, et je ne suis plus rien
Qu'un fantosme qui court après l'ombre d'un bien
Ou qu'un corps animé du seul ver qui le ronge.

Non, je ne suis plus rien, quand je veux m'esprouver,
Qu'un esprit ténébreux qui voit tout comme en songe,
Et cherche incessamment ce qu'il ne peut trouver.

Perruque.

Sa chevelure est fort caduque,
Mais il est fort dissimulé :
Faites-luy quitter la perruque,
Et vous verrez un beau pelé.
Vous estes bien ensorcelée
Si vous pouvez aymer le corps
D'une vieille teste pelée
Qui se pare de cheveux morts.

Phillis luy donna des roses.

Phillis me donnoit sans dessein
Des roses qu'elle avoit au sein,
Où tant de beautez sont escloses.
« Helas ! dy-je, belle Phillis,
« Puisque vous m'en donnez les roses,
« Ne m'en refusez point les lys. »

Iris.

Iris, qu'une démangeaison
Fait cabrer contre sa raison,
Veut aymer et veut estre aymée,
Et plustost mesme se résout
D'avoir mauvaise renommée
Que de n'en avoir point du tout.

Incommodité

Soit apres boire, soit à jeun,
Tu parles au nez de chacun ;
Laisse mon nez à la pareille :
Tu me feras évanouïr.
Parle-moy plustost à l'oreille :
Mon nez n'est pas fait pour ouïr.

La belle Egyptienne.

C'est la belle vagabonde
Qui n'est ny blanche ny blonde,
Qui nous va tous consumer,
Qui ne vit que de rapines,
Qui n'use pour nous charmer
Que du fard de Proserpine.

Epitaphe de Malherbe.

L'Apollon de nos jours, Malherbe, icy repose.
Il a vécu longtemps sans beaucoup de support,
En quel siècle ! passant, je n'en dis autre chose.
Il est mort pauvre, et moy je vis comme il est mort.

« ... Passait la rivière à la nage, Jupiter, porté dessus son aigle voltigeant à fleur d'eau, devant lequel Vulcan, comme grand-maistre de son artillerie, gouverneur de son Arsenail et surintendant de ses forges, nageoit seulement d'une main, portant la foudre de son Altitonnance de la droite, et l'eslevant de peur de la moüiller... »

(*Les Poésies et Rencontres*).

Non sic licet omnibus insanire.

NEUFGERMAIN

Louis de Neufgermain, « poète hétéroclite de Monseigneur frère du roy » servit de cible aux plaisanteries de Monsieur : il fréquenta l'hôtel de Rambouillet où l'on l'appelait le vieux badin.

C'était un grand et très vieil homme, se tenant très droit, par l'habitude qu'il avait de faire des armes, et qui inventa un genre de poésie consistant à anatomiser les noms des gens, et à jouer sur toutes les syllabes d'un nom, faisant revenir chacune à la rime d'une manière inattendue ; il passait pour un fou près de ses contemporains.

Il portait « une grande barbasse » qui lui tombait jusqu'aux genoux et dont il était excessivement fier.

Un jour, il se dispute dans la rue avec un filou qui lui arrache la barbe ; Neufgermain tue le filou, et pendant que le guet l'emmène, un savetier ramasse la précieuse barbe, la met dans une belle feuille de papier, la porte à l'hôtel de Rambouillet où Neufgermain la trouva qui l'y avait précédé. Si vieux, il épousa une toute jeune fille, par licence poétique, disait-il, et quand il la caressait, il se faisait des reproches et s'insultait *a parte* : « Coquin, n'as-tu pas honte ? Faut-il qu'un vieillard manie ces chosettes-là ? »

A Monsieur le duc d'Uzes.

[Les syllabes faisant le nom en fin des vers].

Sçavant in supremo gradu,
Tousjours il lit : livrez usez
Sont recognus (tant assidu)
Appartenir au duc d'Usez.

Il va par un chemin ardu
De vertu, sans cheveux frisez,
Et comme n'est poupin, dodu
Mars, n'est musquin le duc d'Usez.

A Monsieur Bautru.

[La dernière syllabe du nom finissant les vers].

Je sors comme du fond d'un précipice antru,
Caverneux, en hauteur, montagneux et tertru,
Estonné que je suis plus qu'aucun malotru,
Fût-il d'esprit mal fait comme de corps ventru,
Non que j'aye perdu mon bien au jeu de tru,
Mais de ne trouver pas terminaison en tru,
Tant déserte est la rime et disert est Botru
Que je louë au deffaut par tra, tre, tri, tro tru.

A Monsieur Patris.

[Les syllabes faisant le nom en fin des vers].

Doncques il faut rimer en pa
Pour vous louër, et dire tris,
Puisqu'Orphée pour vous harpa,
Docte et vaillant Monsieur Patris.

Titan pour vous fort s'occupa,
Car ne sont pas si bien pétris
Minerve et Mars, tant il tappa,
Sancte pater, Monsieur Patris.

Si maint un le diable attrapa,
Les delivrez, humbles, contris,
Par un remors qui les frappa,
Sancte pater, Monsieur Patris.

Sans la science d'Agrippa,
Verdoyent toujours non flétris
Vos lauriers qu'Apollon couppa,
Sancte pater, Monsieur Patris.

O baisers, pour chanter les grâces que vous faictes,
Il me faut un langage aussi doux que vous estes.

Amour est un larron qui ne va que de nuict.

L'eau, le laict de la terre.

Mets un chapeau de fleurs à ta couronne d'or.

CLAUDE DE MALLEVILLE

(1597-1647).

Parisien, fils d'un officier de la maison de Retz et frère d'une sainte religieuse, il fut très choyé à l'hôtel de Rambouillet pour ses vers galants ; on sait qu'il « travailla sur plusieurs fleurs » de la Guirlande de Julie. C'était un homme de petite taille, mince, les jambes grêles, les cheveux et les yeux noirs, et très myope. Il était voué à l'état de secrétaire : secrétaire du cardinal de Bérulle, des Suisses, de l'Académie, du Roy, secrétaire avant tout du maréchal de Bassompierre.

Il se montra d'une fidélité précieuse envers ce dernier : pendant les neuf années que le maréchal demeura prisonnier à la Bastille, de 1634 à 1642, Malleville lui traduisit toutes sortes d'ouvrages étrangers, et lui écrivit chaque jour des lettres, divertissantes ou sérieuses ; la captivité de son maître l'affecta au point qu'il mourut six mois après lui en 1649. Il triompha dans le sonnet ; le plus célèbre est celui de la *Belle Matineuse*, dont il a laissé trois versions.

La Fleur d'Adonis.

POUR LA GUIRLANDE DE JULIE

Si quelque soin vous tient de vous rendre immortelle
Et de voir votre nom par le monde semé,
Rendez-vous à l'amour, ne soyez plus rebelle ;
Si je fleuris encor, c'est pour avoir aymé.

A un camus.

Que vous avez l'esprit perclus
Quand vous dites que je me plus
A rire encore plus qu'à lire.
Certes, le Dieu qui vous inspire
Illumine mal ses eslus.

Vos derniers rondeaux que je lus
Ne valoient pas un carolus
Et personne n'en pouvoit rire
Que vous.
Tous les mots estoient superflus,
Le bon sens en estoit exclus,
Mais pour celui-ci je l'admire,
Et, s'il m'est permis de tout dire,
Il a du nez autant et plus
Que vous.

Sur une belle gueuse.

Pieds nus et tout échevelée,
Philis, en l'avril de ses jours,
Non moins belle que désolée,
S'en va de porte en porte implorer du secours.

Qui la voit en ce point si pleine de tristesse
Bénit sa rencontre et le lieu,
Et donne moins au nom de Dieu,
Que pour l'amour de la Déesse.

Digne sujet d'une rare amitié,
En qui la plainte est belle et la beauté plaintive,
Tu fais naître à la fois l'amour et la pitié,
Et de deux passions rends une âme captive.

Quoi que tu puisses demander,
Tu l'obtiendras, je t'en assure ;
Philis, tes yeux si beaux ont droit de commander
Au moment que ta voix humblement nous conjure.

Qui voudroit résister résisteroit en vain
A l'effort de tes belles larmes ;
Demander avec tant de charmes
C'est demander, les armes à la main.

Contre Bois-Robert.

Coiffé d'un froc bien raffiné
Et revestu d'un doyenné
Qui lui rapporte de quoy frire,
Frère René devient messire,
Et vit comme un déterminé.
Un prélat riche et fortuné
Sous un bonnet enluminé
En est, s'il le faut ainsy dire,
Coiffé.

Ce n'est pas que frère René
D'aucun mérite soit orné,
Qu'il soit docte ou qu'il sçache écrire,
Ou qu'il dise le mot pour rire ;
Mais c'est seulement qu'il est né
Coiffé.

Poême lugubre.

Leurs superbes grandeurs, aux astres parvenües,
Par la suite des ans deviennent inconnües;
Leur orgueil a sa tombe aussi bien que leurs corps;
Et ces hauts monuments d'éternelle mémoire,
Ne s'élèvent pas tant pour maintenir leur gloire,
Que pour ramentevoir aux autres qu'ils sont morts.
. . . . . .

Pauvre amant! tu fais voir que tu n'es guère sage
Quand pour quelques attraits qui parent un visage,
Tu languis jour et nuit de tristesse et d'amour:
Songe qu'au moindre vent ces grâces se flétrissent,
Et que si des vergers les roses refleurissent
Celles de la beauté n'ont jamais de retour.

A ce fier destructeur tout cède l'avantage;
Rome, Lacédémone, Athènes et Carthage
Sur les autres citez ne prétendent plus rien;
Le soleil qui voit tout a vu cheoir sa figure,
Et ce tombeau dont l'art surpassoit la Nature,
Ce tombeau de Mausole a rencontré le sien.

Invincibles Césars, Hercules indomtables,
Superbes conquérans, puissances redoutables,
Portez chez l'ennemi la foudre et le trépas;
Enrichissez la mort, peuplez ses rives sombres;
Frappez, n'épargnez rien pour augmenter ses ombres:
L'ingrate, pour cela, ne vous épargne pas.
. . . . . .

A une dame soupçonnée d'avoir fait un rondeau.

Vous l'avez fait, je m'imagine,
Ce petit Rondeau qui rafine
Tous les rondeaux de ce temps-cy.
Il porte assez bien, Dieu merci,
La marque de son origine.
La grâce en est toute divine
Et la cheute tellement fine
Que vous pouvez bien dire si
Vous l'avez fait.

En vain, vous faites la mutine,
Vous en rougissez, c'est un sine
Qui nous asseure de cecy.
Non, je n'en suis plus en soucy ;
Je le connois à vostre mine,
Vous l'avez fait.

La Belle Matineuse.

Le silence régnoit sur la terre et sur l'onde ;
L'air devenait serein et l'olympe vermeil ;
Et l'amoureux Zephire, affranchi du sommeil,
Ressuscitoit les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore deployoit l'or de sa tresse blonde,
Et semoit de rubis le chemin du soleil :
Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde,

Quand la jeune Philis, au visage riant,
Sortant de son palais plus clair que l'orient
Fit voir une lumière et plus vive et plus belle ;

Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux :
Vous parûtes alors aussi peu devant elle
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

La Belle Matineuse

L'étoile de Vénus si brillante et si belle
Annonçoit à nos yeux la naissance du jour.
Zephyre embrassoit Flore et soupirant d'amour
Baisoit de son beau sein la fraîcheur éternelle.

L'Aurore alors chassoit les ombres devant elle
Et peignoit d'incarnat le céleste séjour
Et l'astre souverain revenant à son tour
Jetoit un nouveau feu dans sa course nouvelle,

Quand Philis se levant avecque le soleil
Depouilla l'Orient de tout cet appareil
Et de clair qu'il étoit le fit devenir sombre.

Pardon, sacré flambeau de la terre et des cieux !
Sitôt qu'elle parut ta clarté fut une ombre
Et l'on ne connut plus de soleil que ses yeux.

Sur la mort de sa sœur religieuse.

Je sçay que je ne puis sans estre criminel
Prétendre de moy-mesme au repos éternel
Que ta justice accorde à sa longue souffrance ;
Mais de ton propre sang j'espère mon destin
Et sçay que ta bonté faict peu de différence
Du vigneron du soir à celuy du matin.

J'ai pris vostre éventail, Madame,
Mais n'en soyez pas en couroux:
Songez à mon ardeur, considérez ma flame :
Vous verrez que j'en ai bien plus besoin que vous.

MATHIEU DE MONTREUL

(1621-1692)

Il était fils d'un avocat au Parlement de Paris, et naquit en Bretagne, d'aucuns disent à Paris, vers 1621. Ses singulières aptitudes à la paresse et l'intelligente volonté d'un père en firent un abbé. Très coquet, il sut s'accommoder à merveille du petit rabat, de l'épée qu'il porta en galant homme friand d'aventures, du bénéfice surtout, encore que bien minime pour suffire à sa fringale de dépense. Comme Ménage son ami, abbé aussi *in partibus*, il officia dans les ruelles, partout abandonnant son cœur aux belles, de préférence au « mérite ». On le trouve en 1638, à l'hôtel de Rambouillet qui joue des comédies; il excellait, paraît-il, dans les rôles de femmes: « Era à far la donna ammaestrato. » Le visage, aux traits délicats, est d'un enfant, naïf ensemble et malicieux ; la lèvre gourmande, rieuse, avec une pointe de dédain, accentuée de deux fines moustaches, en ailes légères, l'œil très doux et charmeur; on y lit un regard mobile, prêt à papillonner à l'entour des choses, susceptible d'impressions multiples, même de tendresse. L'*Amour* lui fut une qualité aussi naturelle que les bonnes grâces, la courtoisie ; gaîment il en fleurit sa vie, aimant avec esprit, câlinerie, écrivant comme il vivait, au petit bonheur, sans la moindre arrière-pensée de gloire, prenant, « pour arriver au Temple de l'Honneur, le petit escalier dérobé ». Chose étrange, ses vers empreints d'une grâce toute féminine sont sans affectation ni mièvrerie. Sous la fine dentelle des mots, il semble parfois qu'on sente un cœur qui bat : tel madrigal musqué renferme aussi des traits de nature, de fine observation ; Mitrame (le surnom de Montreul, en style précieux) tout en implorant les cruelles et leur offrant son cœur, sait bien, le malin démon, trahir les mystères du leur.

« Il était douze fois plus étourdi qu'un hanneton », a dit Mme de Sévigné qui l'aimait.

Remontrance à une demoyselle riche qui n'a plus ny père ny mère.

Puisque nous sommes seuls, il faut que je vous die
Que depuis quinze jours je cherche à vous parler.
A ne vous rien dissimuler,
Vous menez une étrange vie :
Mais, jeune Philis, entre nous,
Avecque mes conseils, il ne tiendra qu'à vous
Bientost d'en commencer une autre.
Sortez, laissez-vous voir, quittez cette maison,
Partez sans dire adieu, retournez à la vostre,
Ecoutez la nature et suivez la raison.

C'est trop souffrir que vostre tante
Vous renferme soir et matin ;
Je sçay que son humeur et sa vertu pedante
Veut vous voir ou quenouille ou chapelet en main :
Mais songez que cheveux, bonne grâce, beau teint,
Jeunesse, taille, gorge belle,
Chez elle tout cela n'a plus ny feu ny lieu.
Quand vous serez faite comme elle,
Alors je vous diray : Filez et priez Dieu.

Vous entrez dans un âge où chaque jour augmente
Ces trésors animés que vous tenez des Cieux :
Mais que vous servira d'avoir de si beaux yeux
Si vous ne regardez jamais que vostre tante?
Hélas! que deviendront tant de souris charmants?
Ce teint brillant, ces bras, ces lèvres et ces dents,
Tout cela n'est-il fait que pour vostre famille?
Je veux vous en montrer un usage plus doux :
Sçachez, trop innocente fille,
Que tout cela n'est fait que pour quelqu'un de nous.

Il ne faut que vouloir, il n'est rien plus facile;
Plutost aujourd'huy que demain:
Le cœur, comme l'argent, est un meuble inutile
Quand il ne change pas de main...

Vous vous verrez bientost à l'âge de vingt ans
Et vous n'aurez plus en ce temps
Un seul de vos jours qui n'emporte
Quelque peu de la fleur de vos jeunes beautés:
Employés ou perdus, n'importe,
Il ne laisseront pas de vous estre comptés.

Dans tout ce que je viens de dire
Ne vous figurez pas que je prétende à rien;
Depuis la mort d'Iris tout le monde sçait bien
Que je ne songe plus à l'amoureux Empire;
Mais j'ai cru, comme vieux garçon,
Vous devoir ce mot de leçon.
Quelqu'autre, plus heureux, s'en servira peut-estre:
J'ay formé vostre esprit, il aura vostre cœur;
Je vous ay parlé comme un Maistre,
Il sera vostre Serviteur.

Caprice.

Quand je seray tout prest d'avoir les yeux couverts
De l'ombre et de l'horreur d'une nuit éternelle,
Plût aux Dieux devant moy voir périr l'Univers!
Que sa mort me sembleroit belle!
J'aurois, en expirant, un plaisir sans pareil;
Et, comme en me couchant je souffle ma chandelle,
Je voudrois en mourant éteindre le soleil.

Madrigal.

Malgré tous les mépris que vostre humeur m'oppose,
Jamais autre n'aura ny mon cœur ny ma foy;
Et je feray pour vous tant de fois quelque chose
Que vous ferez enfin quelque chose pour moy.

Madrigal.

Je languis dans un feu tout autre
Que celuy qui me vient de l'éclat de vos yeux:
Celuy-cy me déplaist et j'adore le vostre;
Mais on n'a pas toujours ce qu'on aime le mieux.
Ce n'est pas là pourtant tout ce qui fait ma peine.
Si ma fièvre s'accroist, si je n'en puis guérir,
J'enrageray de voir, avant que de mourir,
Qu'une prude à gros grains, une fausse inhumaine,
A qui par vos conseils je faisois les yeux doux,
Que je feignois de trouver belle,
A qui j'ay dit deux fois: « Je ne vis que pour vous, »
Ira dire partout que je suis mort pour elle.

Madrigal.

On vous voit, jeune Iris, toujours sur mes louanges:
« Montreul par-cy, Montreul par-là,
« C'est le meilleur garçon, c'est cecy, c'est cela; »
Et puis, quand il vous vient des écorces d'oranges,
Tous en ont plein leur poche et vous me laissez-là.
Vous n'avez point votre pareille
Pour me dire quelque douceur;
Sur ce point, vous faites merveille,
Mais pour m'en donner... serviteur!

Madrigal.

LE JOUR DES MORTS

On diroit, à vous voir, que ce jour ennuyeux
A mis je ne sçay quoy de triste dans vos yeux,
Qu'il a terni l'éclat de leurs vives lumières.
Les lys de votre teint en semblent effacés.
Vos lèvres ont perdu leurs grâces coutumières :
Est-ce que vous plaignez vos amants trépassés ?
S'il est ainsi, Philis, vous perdez vostre peine,
Alors qu'il n'est plus temps vous leur estes humaine ;
Vostre pitié pour eux feroit de vains efforts :
Ce n'est point pour ceux-là qu'il faut que vos yeux pleurent
Ah ! ne songez plus tant à ceux qui vous sont morts,
Et songez à ceux qui se meurent.

La faveur en tout tems comme au siècle où nous sommes
A tousjours deguisé les visages des hommes ;
De ce venin subtil on est soudain gasté.
J'en parle en homme expert, comte, j'en ai tasté,
Et je pense avoir faict le fat comme les autres...

Adieu, jardins de musc et d'ambre ;
Je m'en vays encore à la cour
Faire le badin tout le jour
Sur le coffre d'un antichambre.

« J'ai horreur des critiques, ces frères observantins... »

(Préface).

O soleil, à quoy songes-tu ?...

BOIS-ROBERT

(1592-1662).

Richelieu s'offrit un bouffon pour lui tout seul. Ce fou fut François le Metel de Bois-Robert : « médiocre personnage, a dit quelqu'un, et encore je le flatte ». Bigre ! ce ne dut pas être une mince affaire ni sotte, que de distraire le cardinal — sans compter que Bois-Robert se divertit passablement, lui et ses contemporains ; puis, à tout prendre, il est le véritable fondateur de l'Académie, ce fou.

Il naquit à Caen ; son père était avocat au Parlement de Normandie. Il fit d'assez pauvres études, mais le cardinal du Perron lui voyant de l'esprit l'amena de bonne heure à la cour. En 1622, il fit les vers pour le ballet des *Bachanales*. Grand dupeur d'oreilles, prenant pour faire rire « cette niaiserie affectée » qu est familière aux gens de Caen, ayant le don de saisir d'emblée le côté plaisant des personnes, il fut vite en crédit ; sa mauvaise langue surtout lui créa des amis. Il en profita pour se monter une superbe bibliothèque, quêtant des livres aux grands seigneurs et les revendant aux jours mauvais. Il fit un voyage en Angleterre à la suite de M. de Chevreuse, à la grande joie de la petite colonie française, — de là visita l'Italie, s'acquit par sa gentillesse les bonnes grâces du

Saint-Père, qui lui donna le Prieuré de Nozay en Bretagne, et durant son séjour à Rome, deux estafiers pour garde d'honneur. Ce qu'il dut leur en jouer des tours à ces deux-là! A sa rentrée en France, il eut le canonicat de Saint-Ouen de Rouen. On ne sait pas à quelles facéties le bon chanoine dut se livrer là-bas, mais on a une lettre du chapelain qui l'exhorte « à ne point chanter autre chose que des Pseaumes, et à ne point surtout avoir tant de familiarité avec les femmes ». C'est, sans doute, pour un motif de ce genre qu'il résigna son bénéfice et vint à demeure s'installer près de Richelieu. Il ne perdit pas au change : il eut l'abbaye de Châtillon-sur-Seine et le prieuré de La Ferté-sur-Aube.

On sait qu'il collaborait aux pièces dites « des cinq auteurs », mais il était surtout l'amuseur en titre du Cardinal, et sa gazette, lui contant plaisamment les nouvelles de la cour et de la ville, ayant avec lui, et sur toutes choses, son franc-parler.

« La prêtrise est en lui ce que la farine est aux bouffons », sa chasuble, dit Me Cornuel, est faite d'une vieille robe de Ninon ; l'abbé Mondori, le surnomme-t-on, parce qu'il excelle à faire des imitations de ce comédien, déclamant les vers du reste dans la perfection. Enfin, si nécessaire au ministre, que son premier médecin avait coutume de lui dire : « Monseigneur, nous ferons tout ce que nous pourrons pour votre santé, mais toutes nos drogues sont inutiles si vous n'y mêlez une drachme de Bois-Robert. » Sa meilleure plaisanterie, ou, si l'on veut, sa plus mauvaise, fut le tour qu'il joua aux amis de Conrart. Ils se réunissaient chez ce dernier, une fois la semaine, et Bois-Robert avec eux, pour entendre des vers, rire et fronder : c'étaient des gens plutôt joyeux et qui en disaient de bonnes, à huis-clos. Bois-Robert s'en vient conter au cardinal qu'on y traite des plus graves questions de philosophie, de poétique et de grammaire (il y avait bien un peu de ça, mais si peu !) Richelieu aussitôt leur fit connaître la décision que l'on sait : voilà mes gens désespérés, furieux, prêts à la révolte : mais quoi ! la volonté du cardinal est inflexible : la patente est là, paraphée, timbrée, qui les enrégimente : du coup, ils en demeurèrent pour l'immortalité, graves et austères.

Rendons justice à Bois-Robert, cependant : il fit admettre à ces réunions, désormais officielles, un tas de poètes pauvres, à seule fin de leur procurer des pensions et des charges.

Il usa largement de son crédit en faveur de ses confrères et mérita d'être appelé « l'ardent solliciteur des Muses incommodées ». Sa liaison avec le cardinal ne fut pas toujours sans orage. Il fut disgracié, pour en avoir une fois pris à son aise un peu trop avec les bienséances. L'aventure est drôle. C'était à la première de *Mirame*. La comédie se donnait à portes closes, et rares étaient les favorisés, princes du sang pour le moins, ou pourvus d'innombrables quartiers de noblesse. De grands seigneurs faisant l'office de cavaliers conduisaient à leurs fauteuils les duchesses et les marquises. Bois-Robert pénètre dans la salle, avec au bras une belle grande femme, qu'il annonce d'une voix éclatante : « La comtesse de X... » Un Monseigneur se précipite, offre la main à la belle, qui n'était autre que la petite Saint-Amour Frérelot, une gente damoiselle, de vertu plus que discutable. Scandale, rires, tumulte. Voilà notre abbé en exil, et, ce qui est le plus piquant, l'Académie en corps, aux genoux de Richelieu pour excuser son membre et réclamer sa grâce.

La réconciliation fut lente à venir : en dépit de sa colère, le ministre ne mangeait plus, ne riait plus. Au bas de ses ordonnances, M. Citois écrivait : « Recipe Bois-Robert ». Ce fut Mazarin qui ménagea le retour de l'enfant prodigue. Il paraît qu'en le revoyant Richelieu se jeta dans ses bras et fondit en larmes. Il mourut une vingtaine de jours après, et son fou ne trouva que ce mot à dire : « Le cardinal ne valait rien, c'est lui qui m'a perverti ». Il continua à vivre de plus belle en goinfre et en dissolu, près de Mazarin, jouant avec ses sœurs, les malmenant quand il perdait, disgracié à soixante-trois ans « pour divers juremens qu'il avoit proférés du saint nom de Dieu ». Sur ces derniers jours, il ne pensait absolument qu'aux bons repas qu'il allait faire ; passant rue Saint-Anastase, on l'appelle auprès d'un individu blessé à mort, pour le confesser : il est midi, le déjeuner va froidir, il souffle à l'oreille du moribond, très vite : « Mon camarade pensez à Dieu et dites votre *Benedicite* », puis s'en va.

Il mourut en 1662, laissant 18 pièces de théâtre ; des épîtres en vers, et beaucoup de folies-chansons, que Lambert avait mises en musique.

Le Bavolet.

Daphnis, je quitte Lisimène
Qui fait gloire d'estre inhumaine.
Que son humeur m'a dégousté!
Je meure (exempt de vanité!)
Si jamais la grandeur me tente!
Loin de la cour, je me contente
D'aimer un petit Bavolet
Dont le visage n'est pas laid...
Cette mignonne aux blonds cheveux
Est le seul objet de mes vœux.
Les jaloux n'y font point la presse;
Seul je la flate et la caresse;
Elle m'ayme plus que le Roy
Et ne fait les doux yeux qu'à moy.
C'est bien le plus gentil corsage
Qui soit dedans tout le village.
Elle prend pour moy tous les jours
Sa belle pièce de velours,
Et ses belles brassières blanches
Qu'elle ne mettoit qu'aux dimanches;
Elle chausse des souliers neufs,
Attachez de beaux rubans bleufs
Desquels sa marreine Renée
L'estrena le jour de l'année.
Pour plaire elle fait tout cecy.
Elle lave ses mains aussy
Et se décrasse à la fontaine
Une fois ou deux la semaine:

Puis elle se mire dans l'eau
Pour voir si son visage est beau,
Et quand elle en est asseurée,
Elle vient ainsi bien parée...
Je me moque des beaux parleurs,
Des muguets et des cajoleurs ;
Quand bien elle en seroit chérie,
La langue d'affèterie
Pour elle est aussi peu charmant
Que le Breton ou l'Alemant ;
On ne parle dans sa contrée
Ny de Celadon ny d'Astrée ;
Si je l'entretiens au logis,
C'est de Peau d'asne ou de Maugis,
Tandis qu'elle prend sa quenouille,
Et que le chanvre qu'elle mouille,
Devenu fil en un instant,
Tient le fuseau en pirouettant...

Pour une toute jeune demoiselle.

CHANSON

Eh ! quoy, dans un âge si tendre,
On ne peut desjà vous entendre
Ny voir vos beaux yeux sans mourir !
Ah ! soyez, jeune Iris, ou plus grande, ou moins belle ;
Apprenez, petite cruelle,
Apprenez à blesser quand vous sçaurez guerir.

L'hyver de Paris.

D'Avaux, qui me vois tout transy,
Trouves-tu pas ce froid icy
Plus grand que celuy de Décembre,
Et qu'il fait meilleur dans ta chambre,
Le dos tourné devers le feu
Passer le temps à quelque jeu,
Rire et se provoquer à boire,
Que pour aller chercher la foire,
Passer, comme je fay souvent
Sur le Pont-Neuf, le nez au vent?
L'air qu'on y respire est de glace :
On n'y peut marcher sans grimace,
Le manteau tout autour du cou,
Le nez caché, comme un filou
Qui guette, quand les jours sont troubles,
La laine au bout du Pont-aux-doubles,
Les doigts dans les ongles gesnez,
Et la roupie au bout du nez.
La Samaritaine enrumée
N'a plus sa voix accoustumée ;
Sa cruche, seiche jusqu'au fond,
Ne verse plus d'eau sur le pont ;
Les crocheteurs demy troublez
Rappellent à coups redoublez
Toutes leurs chaleurs naturelles,
Frapant des bras sous les aisselles :

Les miserables porteurs d'eau
Tremblant en l'attente du seau
Qui se remplit dans la fontaine
Chauffent leurs mains à leur haleine ;
Les pauvres, gelez et transis,
Contre la terre mal assis,
Aux lieux publics d'une voix lente
Et d'une main seiche et tremblante
Demandent l'aumône aux passans,
Mais le froid leur glace les sens ;
Les dames ne font plus la presse
Comme elles souloient, à la Messe.
Celles qui s'écartent du feu,
La lèvre pasle et le nez bleu,
Paroissent toutes morfondues
En carosse au milieu des rues ;
Celles qui restent aux maisons,
Troussent leurs jupes aux tisons ;
Et devant le chien et la chatte
Montrent leur cuisse délicate.
Le courtisan tout tailladé
Gelle dans son satin brodé ;
Ceux que la pauvreté dispense
De se porter à la dépense
De bonne heure se vont coucher
Parce que le bois est trop cher.
On voit la bourgeoise proprette
Avec sa petite soubrette
Qui trottent comme des souris
Dessus le pavé de Paris...

Sur l'Académie.

L'Académie est comme un vray chapitre :
Chacun à part promet d'y faire bien,
Mais tous ensemble, ils ne tiennent plus rien,
Et tous ensemble ils ne font rien qui vaille.
Depuis six ans dessus l'*F* on travaille,
Et le destin m'auroit bien obligé
S'il m'avait dit : Tu vivras jusqu'au *G*.

La bouche des Meschants est un sépulchre ouvert.

Ils crèvent d'orgueil et de graisse.

Mes larmes sont ma viande.

VALENTIN CONRART

(1601-1675).

Il était d'une vieille famille de Haynaut et naquit à Paris. Son père, bourgeois austère, le persécutait jusque dans le soin qu'il prenait de sa toilette et lui supprima tous ses livres, de sorte qu'il ne sut point les langues mortes ; mais il entendait l'italienne et l'espagnole, et parlait un français très pur. Il était bibliophile. On sait quelle part il eut à la formation de l'Académie française. Ses collègues lui confièrent la charge de secrétaire perpétuel.

Sa maison de campagne d'Athis était le rendez-vous de tous les beaux esprits et des personnes de qualité, princes et princesses. Il fut toujours en crédit à la Cour, bien qu'étant, comme Gombauld, calviniste à brûler.

C'était, au dire de Tallemant qui ne l'aimait guère, « un vilain petit homme à face enluminée et dévorée de bourgeons... mettant, malgré sa laideur, un soin extrême à se tailler les ongles en pointe et s'arracher les poils du nez pour faire le galant... Il ne sait rien et n'a que la routine ; il fait par singerie ce que les autres font par génie ; ayant les reins trop faibles pour faire parler de lui, il se fit le commissionnaire des poètes, Mécène de contrebande, criant par les rues : « A ma belle amitié ! Qui en veut? » Cabaleur et tyran, un franc pédagogue qui est ravi d'avoir des jeunes gens sous sa férule, et qui fait une lippe quand il gronde... » Le seul reproche qu'on lui fit de son vivant fut d'être un peu trop bénisseur ; mais on sait que de tout temps les secrétaires perpétuels de l'Académie firent profession de courtoisie et d'ailleurs il avait du mérite, ayant souffert trente années de suite de la goutte.

Deus, Deus meus, respice.

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu laissé
Veuf de secours, de mille ennuis pressé,
Et sans m'ouyr lorsque j'ai prononcé
Ma triste plainte ;

La nuict, le jour, je t'invoque avec crainte,
Sans qu'à mes cris reponde ta voix sainte :
Hélas, je sens ma vie presque éteinte
Par la douleur !...

Chascun qui voit comme ainsi tu m'abbas
Rit de ma peine et ne s'en cache pas,
Me montre au doigt, observe tous mes pas,
Branlant la tête,

« C'est, disent-ils, ainsi que Dieu les traite :
« Il fait à Dieu requête sur requête ;
« Qu'aujourd'huy donc son secours il luy prête
« S'il l'ayme tant. »

Par toy, Seigneur, je voy le jour pourtant ;
Tu me soutins dès le premier instant
Que l'on me vit les mamelles testant
De ma nourrice.

Et mesme avant que la clarté je visse
Tu me forgeas, tu me fus dieu propice,
Depuis aussi ta main fut ma tutrice
Que je suis né.

De moy ton œil ne soit plus destourné ;
En ce péril mon cœur est estonné
Quand je me voy de tous abandonné
Dans ma disgrâce.

De gros taureaux de la plus forte race,
Taureaux nourris à Bazan, terre grasse
Viennent vers moy pleins d'une fière audace
Se courrouçant :

Et chacun d'eux qui me voit languissant
Pour se gorger de mon sang innocent
Tel qu'un lion vorace et rugissant
Sur moy s'élance.

Helas! Je sens succomber ma constance,
Je sens mes os disjoints par la souffrance
Et de douleur tomber en défaillance
Mon cœur fâché.

Mon corps n'est plus qu'un squelette séché
Mon palais s'est à ma langue attaché
Me voilà pres d'estre au tombeau couché
Réduit en cendre.....

Ballade de la misère des goutteux.

(RÉPONSE A LA BALLADE DE SARAZIN)

Le Gouteux qui sa goute sent
Fait triste chère et laide mine :
Bien que de luy tu sois absent
Ta rime fort bien le devine.
Quand tu te souviens qu'il clopine
Dès qu'il veut faire un pas ou deux,
Ton esprit alors s'imagine :
C'est pauvre chose qu'un Gouteux.

Maint Autheur antique et récent
Bien instruit en toute doctrine,
Soustient que la goute descend
De copulation divine,
Et que de Bacchus et Cyprine
Naquit cet enfant maupiteux ;
Mais, nonobstant cette origine,
C'est pauvre chose qu'un Gouteux.

Pour moy, qui des fois plus de cent
Ay passé par cette estamine,
Que me sert-il d'estre innocent
Et plus net que n'est une hermine,
Puis qu'au pied je porte une espine
Qui me rend tout lieu raboteux,
Et que l'on dit, quand je chemine :
« C'est pauvre chose qu'un Gouteux. »

ENVOI

Prince, il n'est herbe ni racine
Qui m'empesche d'estre boiteux,
Et sans ta rime Sarasine,
C'est pauvre chose qu'un Gouteux.

Par tribus unus eram, Medicus Vatesque Sophusque
Unus et ætatem dignus obire trium;
Par tribus at quamvis fuerim, mihi vix tamen, eheu
Unius ætatem fata dedere viri.

(La Monnoye.)

PIERRE PETIT

(1616-1687).

S'il s'appelait réellement Pierre ou Louis, s'il était de Paris ou de Rouen, les biographes n'en sont point d'accord. Il fut, en tout cas, l'ami de Corneille, reçu à l'hôtel de Rambouillet et docteur en médecine; il fut célèbre surtout comme poète latin. Il a laissé plusieurs ouvrages fort curieux : un traité sur le mouvement des Animaux, un sur les Larmes, un sur la Lumière, un sur la Fureur poétique, un sur la Nourriture qu'on peut tirer de l'eau, un poème sur Codrus ou l'Idée du bon prince, un autre : de la Cynomagie ou du mariage du philosophe Crates avec Hipparchio, un dernier de la Boussole — et le tout en latin.

Il ne reste de lui, en fait de poésies françaises, que les deux que voici :

Ode.

A une dame tourmentée de migraine et qui souhaite changer sa teste contre celle d'une grosse chambrière, nommée Roberde.

Bienheureux qui n'a point d'esprit,
Car, ainsi que Mulet, il vit
Sans soucy, sans mal et sans cure ;
Et ce tout fort bien supputé,
Une un peu brutale santé
Est un beau présent de nature.

Roberde n'a point mal aux dens ;
Elle n'eut jamais la migraine,
Ny catarrhe, ny mal dedans
Le font de sa grosse bedaine
Elle patisse, mange et dort,
Et sans doute ronfle bien fort :
N'est-ce pas estre bien heureuse ?
D'où luy vient tout ce bonheur-là ?
C'est qu'ainsi que le corps elle a
L'âmo de matière crasseuse.

Sa douce lyre est son rouleau,
Son four chaud est son cher Parnasse,
Et sa docte hypocrenique eau
Est le gros cidre de sa tasse.
Tousjours faict ouvrages nouveaux
Que l'on peut appeler rondeaux
A raison de leur forme ronde :
Ce sont pains et gasteaux friands
Qui mieux plaisent à maintes gens
Que tous les plus beaux vers du monde.

Chere Olympe, on ne choisit point ;
Il faut achever sa carrière
Avec tel moule de pourpoint
Où Dieu nous a mis en lumière.
Et si j'ose louer l'estuit
Dans lequel vostre esprit reluit,
Il est de gentille fabrique,
Il est gras, il est potelé,
Et le foulon qui l'a foulé
Entendoit bien telle practique.

Si l'on pouvoit par les souhaits
Obtenir du ciel quelque chose,
En vous on verroit desormais
Santé de crocheteur enclose ;
Et je vous jure, sur ma foy,
Que l'on verroit la mesme en moy
Qu'une fluxion importune
Fait rechigner aussi souvent
Qu'il souffle quelque mauvais vent
Qui toujours me rend l'humeur brune.

Aussi quand j'ay mis au billon
Ce mal que le destin m'envoye,
Je suis dru comme un papillon,
Et je nage dedans la joye.
Je sens certain je ne sçay quoy
Qui me rend plus heureux qu'un roy
Et suis ravy de ma fortune
Plus que si j'estois Jupiter
Ou Pluton qui regit l'enfer
Ou leur frere au poil vert, Neptune.

Ballade.

Des que Robin eust veu partir Toinette,
Il quitta là le soin de son troupeau,
Il jetta loin pannetiere et houlette
Et ne garda rien que son chalumeau.
Il lamenta plus fort qu'un Jérémie.
Il souhaita mille fois le trespas,
Et dans son mal il n'eust d'aultre soulas
Que d'entonner sur sa fluste jolie
Triste chanson qui finit par : hélas !
C'est grand'pitié d'estre loin de sa mie.

Ces derniers mots, sans treve il les repete
Tantôt assis sur le bord d'un ruisseau
Tantost couché dessus la tendre herbette,
Tantost le dos appuyé d'un ormeau.
Onc ne mena berger si triste vie,
Du doux sommeil il ne fait plus de cas,
Pis qu'un ermite il fait maigre repas,
Danses et jeux ne luy plaisent plus mie;
Et dans la bouche il n'a rien qu'un : hélas!
C'est grand'pitié d'estre loin de sa mie.

Il n'est berger qui son mal ne regrette,
Et pres de luy bergeres du hameau
Viennent chanter, filans leur quenouillette
Pour consoler le triste pastoureau.
Mais leur doux chant, point ne le solatie
Tant la douleur le tient dedans ses lacs;
Pour ne les voir, les yeux tient toujours bas,
Et si leur dit : laissez-moi je vous prie,
Puis aussitost revient à son : helas!
C'est grand'pitié d'estre loin de sa mie.

ENVOY

Fils de Cypris, plus sournois qu'une pie,
A consoler Robin on pert ses pas.
Toinette seule avec ses doux appas
Le peut tirer de sa mélancolie.
Rendez-la luy : car, après tout, hélas!
C'est grand'pitié d'estre loin de sa mie.

Godellus an poeta ?
P. Vavassor.

Je cherche mon soleil au milieu des ténèbres

Il célèbre le pays de rêve

Où les fleurs au matin sont couvertes de miel ;
... Où sur un sable d'or serpentent les fontaines,
... Et la trame des ans s'y déroule éternelle.

ANTOINE GODEAU

(1605-1672).

Il naquit à Dreux ; son père était maître des eaux et forêts du comté et lui fit faire d'excellentes études ; il s'y appliqua avec délices. Tout jeune, il composait des poèmes qu'il envoyait à Paris, à Conrart son parent, et celui-ci, les trouvant admirables, réunissait pour les entendre beaucoup de poètes ses amis. La dame que célébraient les vers du jeune homme — sa Bellinde — était la fille du lieutenant-général du pays : un beau jour, féru d'audace, il la demande en mariage ; mais il était si laid, si petit, le pauvre, qu'il fut sans façons éconduit. Dépité, il quitte sa ville natale, accourt chez Conrart et jure qu'il ne fera plus rien dorénavant que des vers. En 1632, il est présenté à l'hôtel de Rambouillet où l'on le baptise, séance tenante, le « nain de Julie. » Il y a un succès fou ; on se le passe de mains en mains. Julie d'Angennes écrit à Voiture : « Il y a icy un homme plus petit que vous d'une coudée et je vous jure, mille fois plus galant ». Voiture en est jaloux, et Godeau de Voiture ; c'est entre les deux poètes un tournoi de galanterie et continuel des plus divertissants.

Comme un galant et brave chevalier
Vous m'appelez en combat singulier
D'Amour, de Vers et de Prose jolie

dit Voiture ; il est vrai qu'il ajoute aussitôt :

Mais à si peu mon cœur ne s'humilie
Je ne vous tiens que pour un escolier.

Godeau fut un des premiers de l'Académie. En 1635, il prend les ordres ; en 1636, Richelieu le nomme évêque de Grasse en Provence ; on connaît le mot charmant : l'abbé lui avait dédié une paraphrase en vers sur le cantique « Benedicite omnia opera Domini » ; le cardinal lui dit d'un ton gracieux : Monsieur l'abbé, vous me donnez le *Benedicite* et moi je vous donne *Grasse.*

On se représente Godeau comme un « papillon mitré », l'on a tort. Forcé d'opter entre l'évêché de Grasse et celui de Vence, il préféra ce dernier, prit possession à l'instant même de son diocèse et fut, du jour au lendemain, le modèle des prélats-résidents, chose rare — prenant soin de son troupeau, rédigeant une suite de sermons pour toutes les fêtes de l'année, à l'usage des curés de campagne, et un formulaire de prières pour toutes les conditions de la vie, pour un procureur et au besoin pour un avocat. Il composa dans ses loisirs cinq volumes de vers religieux, un poème de plus de vingt mille vers sur les Fastes de l'Eglise, un autre tout en stances, sur l'Assomption de la Vierge, saint Paul, la Grande-Chartreuse, la Sorbonne, etc. ; on disait de lui, à propos de ces vers « qu'il prenait la houlette au lieu de la crosse ». Qu'importe, s'il a été, et puisqu'il a été justement un bon pasteur? D'une facilité de génie surprenante, d'ailleurs ; écrivant fort bien deux cents vers, *stans pede in uno ;* ne pensant pas à la gloire « ou du moins de la bonne sorte » ; peut-être aussi qu'il n'a pas eu, comme dit l'autre, le temps de faire court. Il fut le premier qui inventa le mot célèbre sur la Provence ; (c'est dans une harangue à la reine Anne d'Autriche) : « comme elle ne porte que des jasmins et des oranges, on peut l'appeler, sans injustice, une *gueuse parfumée* ». Quelques années avant sa mort, le prélat devint aveugle ; on avait jeté les yeux sur lui pour lui confier l'éducation du Dauphin, mais « le zèle qu'il avoit marqué contre la morale relaschée des casuistes le fit exclure » ; il mourut d'une attaque d'apoplexie, dans la soixante-septième année de son âge, en 1672.

La Tulipe.

(MADRIGAL POUR LA GUIRLANDE DE JULIE)

Je fus un berger austres fois
Qui, poussé d'une belle audace,
Alla cueillir dessus Parnasse
Des lauriers plus fameux que les lauriers des roys.
Ce généreux desir d'une éternelle gloire
Ne m'empêcha pas de servir
Avec les filles de Memoire
Les mortelles beautez qui me sçeurent ravir.
Mais mon ame fut si volage,
A tant d'objets divers elle rendit hommage,
Et les bergeres si souvent
En me reprochant leurs caresses
Se plaignirent que mes promesses
Se perdoient parmy l'air dessus l'aile du vent,
Qu'Amour vint d'une main puissante
Me transformer en cette fleur
Qui, comme j'eus l'âme inconstante,
Est inconstante en sa couleur.

Églogue sacrée.

L'ESPOUZE

Il ne peut contenter les désirs languissans,
Il faut pour le fleschir que les veux soient pressans,
Qu'ils sortent d'un esprit où son image sainte
Soit d'un burin de feu profondément emprainte.
Astres que dans les cieux le silence conduit,
Dont les vives clartez font un jour de la nuit,

Vastes plaines de l'air d'où tombe la rosée
Par qui de nos vallons la soif est appaisée ;
Fontaines et ruisseaux qui d'un cours diligent
Roulez sur les cailloux vostre liquide argent,
Dont le murmure sourd flatte mes resveries
Et qui comme serpens glissez dans nos prairies ;
O Terre qui, propice aux désirs des humains,
Payes si richement le travail de leurs mains ;
Arbres, qui tous les ans vainqueurs de la froidure
Revestez vos rameaux d'une jeune verdure ;
Plantes, dont la vertu par un secret effort
Emousse si souvent les flèches de la mort ;
Ne me le cachez point et, devant que je meure,
Rendez moy, rendez-moy cet Epoux que je pleure...

L'ESPOUX

Marche sans t'estonner au bord du precipice,
Et croy que tu peux tout quand je te suis propice.
Je me suis laissé prendre aux charmes de tes yeux
Et pour ton chaste sein j'abandonne les cieux ;
Si les pleurs sur ta joue ont laissé quelques traces
Appren qu'à ton espoux tes langueurs sont des graces.
Ton âme est un abysme et c'est moy qui le sonde ;
Seul je cognoy les fruits dont je la rends feconde.
Jamais dans ce jardin les ardentes chaleurs
Ny les froids aquilons n'ont fait mourir les fleurs.
Je leur sers de soleil, et mes grâces divines
Comme une douce pluye abreuvent leurs racines...

★

Throsnes estincelants du Seigneur des armées,
Miroir où son pouvoir reluit si vivement,
Palais de la clarté, voûtes d'astres semées,
Cieux qui sans vous lasser marchez incessamment,
Globes, qu'on voit ensemble et légers et solides,
Arrestez vos courses rapides,
Cessez vos doux concerts pour ouyr mes discours ;
Et toy dont la beauté me remplit de merveille,
Partage des mortels, Terre, preste l'oreille,
Et porte ma parolle à tes antres plus sours.

Comme lors que le jour vient dorer les montagnes,
Le Ciel de tous costez laisse tomber des pleurs
Dont la vertu secrète enrichit les campagnes
Et conserve l'émail de leurs vives couleurs,
Insensibles humains qu'aucun bienfait ne touche,
Ainsy les discours de ma bouche
Facent dans vos esprits la vertu refleurir
Qui portent la lumière où la nuit est si noire,
Et vous enseignent l'art de servir et de croire
Ce Dieu que vous forcez à vous laisser perir.

Comme un aigle amoureux de sa race nouvelle
Lorsqu'il voit sur sa peau des plumes s'étaller,
La fait sortir du nid, la porte sur son aisle,
Et s'elevant un peu l'accoutume à voler :
Ainsy ce Dieu puissant dont nous sommes l'ouvrage
Lors que quelque ennuy nous outrage,
Fait bien voir qu'il nous tient pour ses plus chers enfans,
Ce bon père a soucy qu'aucun ne nous offense ;
Il soustient nostre cause, il prend nostre deffence ;
Nous enseigne à combattre et nous rend triomphans.

La terre promise.

C'est où fleurit le myrte à l'envy de la palme,
Où jamais les serpens ne rampent sous les fleurs,
Où règne l'abondance, où l'air est toujours calme,
Où le ciel ne se peint que de vives couleurs ;
Où le flambeau du jour sous un triste nuage
Ne cache point son beau visage,
Où pour le laboureur tout arrive à souhait,
Où dessus les rochers les olives meurissent,
Où de fleurs seulement les brebis se nourrissent,
Et ne manquent jamais ny d'agneaux ny de lait.

(*Les ennemis d'Israël seront anéanti .*)

L'air qu'ils respireront leur donnera la peste,
Tous les fleuves pour eux n'auront que du poison,
Le soleil s'enfuira d'un séjour si funeste,
Une éternelle nuit couvrira l'horizon
Où du malheur des Roys l'ardente messagere
Paraissant dessus l'hemisphere
Lancera dessus eux ses rayons ennemis ;
Ils ne moissonneront qu'espines sur la terre
Et tous les animaux pour leur faire la guerre
S'affranchiront du joug où je les ay soumis.

Je ne puis plus soufrir, je ne suis plus propice ;
Pour leur percer le sein j'éguise tous mes traits,
Et ma main leur prépare un si rude suplice
Qu'il rendra mon couroux redoutable à jamais :
Leurs superbes citez se verront désolées
Leurs filles seront immolées
Au fer victorieux de ceux qu'ils ont domptez ;
De leur barbare sang mes flèches seront teintes ;
J'en laveray mes mains et riray de leurs plaintes
Comme ils rioyent des pleurs que mon peuple a jetez.

Paraphrase du Cantique des trois Enfants dans la Fournaise.

Espoir de toute ame affligée,
Grand Dieu, nostre unique recours,
Lorsque la trame de nos jours
Malgré les feux est prolongée...
Qu'on te benisse dans les Cieux
Où ta gloire éblouït les yeux,
Où tes beautés n'ont point de voiles,
Où l'on voit ce que nous croyons,
Où tu marches sur les Estoilles,
Et d'où jusqu'aux Enfers tu lances tes rayons.

Mers aux pilotes inconnües
Rendez hommage au souverain
Par qui, sur des globes d'airain,
Vous estes en haut soustenües :
Et toi, Père de la clarté,
Miroir de la Divinité,
Amour de la terre et de l'onde,
Œil du ciel qui nous fait tout voir,
Roy des Astres, âme du monde,
Beny Dieu qui t'éclaire et qui te fait mouvoir.

Louez sa grandeur nonpareille,
Inconstant soleil de la nuit,
De qui le char roule sans bruit
Lors que la nature sommeille ;
Illustre courriere des mois,
Lune, dont les secretes loix
Gouvernent les plaines salées,
Feux errans, celestes flambeaux,
Fleurs d'or sur le ciel estalées,
Astres, bénissez Dieu qui vous a faits si beaux.

Perles brillantes et liquides,
Douce nourriture des fleurs,
Céleste miel, fertiles pleurs
Dont l'aube rend les prez humides,
Et vous corps, sans ame mouvans,
Objets trompeurs, jouets des sens,
Sources d'agréables orages,
Espoir des blez à demi mors,
Voiles du ciel, subtils nuages,
Louez Dieu dont la main dispense vos thresors.

Nuict amoureuse du silence
De qui les pavots innocens
Des soins qui travaillent nos sens
Adoucissent la violence ;
Jour qui, chassant l'obscurité,
Fais connaître la vérité
Des objets que cachent les ombres,
Benissez ce Dieu nonpareil
Sans qui les astres seroient sombres
Et qui de ses clartez esblouït le soleil.

Fameux Theâtre des naufrages,
Toy dont les flots impetueux
Viennent d'un pas respectueux
Baiser le sable des rivages,
Creux et vaste Empire du vent
Dont le calme est si décevant,
Molle ceinture de la terre,
Lien des peuples escartez,
Champ de la paix et de la guerre,
Mer, fay bénir ton maistre à tes flots redoutez.

. . . . . .

Je vien ressusciter le grand peuple des fleurs.

Mon baiser est un feu liquide (la bouteille).

L'air, des pleurs du matin, se faict un crespe d'eau.

L'ABBÉ COTIN

(Mort en 1681).

Il était majeur vers 1627 : donc il est né vers 1606 et, ce qui est sûr, à Paris : il fit de fortes études, toutes les langues lui étaient familières. Il eut une jeunesse charmante, « franc d'amour comme d'envie », entra de bonne heure dans les ordres, publia en 1634, *La Jérusalem désolée* ou *Méditation sur les leçons de ténèbres*, long poème sur les plaintes de Jérémie, fut nommé en 1634 conseiller et aumônier du Roy, fut accueilli et fêté à l'hôtel de Rambouillet où il se faisait le cavalier servant des dames, réalisant en jolis vers leurs caprices spirituels, composant des Enigmes qui avaient un succès extraordinaire, tel, qu'il les publia en volume en 1638 ; le livre fut présenté au roi et à la reine : l'abbé fut un temps l'homme le plus célèbre de Paris. Il était bien fait, de petite taille, sémillant, avec des yeux vifs dans un visage rondelet et souriant ; une perruque blonde toujours frisée à la dernière mode ; un air de coquetterie et d'élégance qu'on ne pouvait égaler. En 1655 il entre à l'Académie. Ménage le premier par jalousie l'attaqua, puis Despréaux, dans sa satyre troisième, en 1665. Ce dernier, paraît-il, avait souhaité de pouvoir lire ses essais à l'hôtel de Rambouillet : à ce dessein, il les soumit d'abord aux oracles de la docte Assemblée, Chapelain, Ménage et Cotin : parmi beaucoup d'éloges, on le déconseilla de se livrer à un genre de poésie aussi odieux que la satyre ; Cotin lui porta la sentence : de plus, Cotin était l'ami personnel de Gilles Boileau, et l'on sait que les deux frères étaient à couteaux tirés. Quoiqu'il en soit, Cotin ne s'émut pas de ces attaques : il était vieux, rèpu de gloire, détourné des choses mondaines : il avait eu pour principe de ne répondre jamais aux critiques : il se contenta, quand il avait à parler de Despréaux, de le désigner par ce seul terme : le sieur des Vipéreaux.

Épigramme.

Il faut éparpiller la rate,
Dit La Chambre, après Hippocrate,
Si l'on veut vivre toujours sain.
Donc, dauber sur un malhabile,
Ce n'est pas un mauvais dessein :
C'est suivre, pour purger sa bile,
L'ordonnance du Médecin.

Satyre.

(HISTOIRE D'UN AVENTURIER NOMMÉ BARON)

Marenne autrefois enfanta
Le mol teton qui l'allaita
Et son geniteur indigent,
Sourd à l'honneur, aspre à l'argent,
Fut un sbir qui mourut de joye
De voir cheminer sur sa voye
Un fils plus larron qu'un sergent.

Entre larcins, un luy fut glorieux.
Il vola le cœur par les yeux
D'une paillarde matelote,
Qui dans ce jeune pied d'escot
Crut retrouver son matelot.
Mais elle s'y trompa, la sotte,
Car il mangea jusqu'à sa cotte
Et la quitta sans dire mot.

On dit qu'avant de la quitter
L'ingrat espoux luy fist taster
D'une menestre empoisonnée :
Quoy qu'il en soit, elle en mourut,
Détestant son funeste rut
Et sa mauvaise destinée ;
Mais ce patibulaire Enée
Se moqua du bruit qui courut.

(*Il s'en vint, à pied à Paris : nouvelles amours*).

Il tombe à l'hôstel d'Esguillon
Sur une Nymphe à cotillon
Qui le regarda pour sa duppe :
Lors les attraits on aiguisa.
On cerusa, on se rasa,
On fit à sa teste une huppe ;
On boursilla pour une juppe,
On fit si bien qu'on épousa.

(*La fille est une coquine, perdue de dettes ; au beau milieu de la noce, entrée d'un commissaire escorté de sergents*).

Le lict nuptial étendu
Par un sergent fut détendu,
L'un destapisse, l'autre emballe :
Enfin, comme un enchantement,
Tout disparut en un moment.
Et tantost rouge, tantost pale,
Baron vit marcher à la halle
Son fugitif emmeublement.

Énigmes.

Sans surgir de leur orbe, en tous lieux dispersés
Ils voyagent dans l'air jusqu'à la nuit obscure ;
Ils sont tous ressemblans de poil et de figure
Ils courent sur les mers et ne sont point lassez.
(*les yeux*.

J'ay comme il plait au ciel de furieux mouvements
Et pour me promener on attelle les vents.
(*navire*).

Je suis comme un autel tout chargé de victimes
Sourd ainsi que la mer aux souhaits légitimes
(*rocher*).

Comme la volupté mon règne est décevant,
Et pour me faire voir la Nuit marche devant.
(*songe*).

Le meilleur de mon corps se tien caché sous terre ;
L'autre devers le ciel va sa teste levant ;
Je suy rond, blanc et net et poly comme verre
Et, pour me guarantir de la pluye et du vent,
Mes robes de satin se mettent au devant
Quand je quitte les lieux où mon sort se resserre.

(*Nous laissons deviner aux subtils le mot de cette énigme et de plusieurs autres qui suivent*).

Je puis donner aux eaux un frein de diamant,
J'échauffe les tritons et les couvre d'écume ;
Comme un esprit de feu ma colère s'allume
Et remplit de frayeur l'un et l'autre élément.

J'ébranle des mortels l'éternel fondement
Lorsque je prends un corps de souffre et de bitume.
Mon souffle est un venin dont l'ardeur vous consume
Et qui ternit l'esclat des feux du firmament.

Souvent à mon abord tout le ciel fond en larmes,
Et les traits d'Apollon sont moins fort que mes armes
Quand la fureur de l'Ourse à la mienne se joint.

Je suis un grand tyran aussi vieux que le monde,
Et je règne inconstant où mon trône se fonde.
On me connoit partout et l'on ne me voit point.

★

Comme Pallas je suis armée :
J'ai le manteau de pourpre et la couronne d'or ;
Le soleil à tous yeux estalle mon thrésor,
Et partout les zephirs portent ma renommée.

Sous le bandeau d'azur des cieux
Naissent mes beautés souveraines ;
On les voit s'eslever sur la teste des reynes,
Mais n'en murmurez point : je suis du sang des dieux.

La rose.

★

Sa puissance magique est partout éprouvée
Et son aspect est dangereux et doux :
Et la forest d'Amour est si haut eslevée
Que l'on peut voir les astres au-dessous.

★

Je suis la mère des couleurs,
Je suis l'âme des pierreries ;
Tu me dois le beau teint des fleurs
Et le vert émail des prairies.

★

Je porte un grand cimier
Tel un guerrier :
Comme la nuit qui tend ses toilles
Je préside au milieu d'un grand cercle d'estoilles.

★

Comme on voit Diane parée
Pour faire son cours diligent,
Du ciel à petits pieds d'argent
Fouler la campagne azurée,
Telle, plus riche en ses appas,
Olympe reluit icy-bas.

Ainsi l'on voit, dans l'antre de Lipare
Bronte et Pyracmon haletans
Forger les pavois éclatans
Dont Mars affreusement se pare.

. . . . . .

Chanson.

Je vous le donne
Ce petit avis, en secret :
C'est que si vous n'aymez personne,
Et que mon cœur soit vostre fait,
Je vous le donne.

Sonnet irrégulier.

LE FIDÈLE

Que ne vois-je éclater les belles cicatrices
De tes pieds triomphans sur la cime des cieux,
De tes pieds où tomba le chef audacieux
Qui contre les vertus fit s'armer tous les vices.

Qu'en cet heureux sejour ne suis-je transporté !
Je verrais un grand jour sans nuage et sans ombre
Où ton beau sang devint un fleuve de clarté
Qui fit partout germer des estoilles sans nombre.

DIEU

L'or de mon diadème éblouït tes esprits
Et t'empesche de voir les travaux entrepris
Pour cueïllir le doux fruit de leurs aigres racines.

Mais à peine tes vœux sont-ils formez encor
Que s'il te faut porter ma couronne d'épines
Il ne te souvient plus de ma couronne d'or.

Sur un buste du Roy.

De l'univers voicy le Maistre,
Celuy que le Ciel a fait naistre
Pour donner à la France un roy selon ses vœux.
A ce grand air, on le peut reconnaistre,
Mais, Varin, fermez la fenestre
De crainte que le vent ne brouille ses cheveux.

Excuse d'un changement.

Lorsque de mon amour vos beaux yeux s'aperçeurent,
Il estoit si petit qu'il ne pouvoit marcher.
Toujours aupres de vous il venoit s'attacher;
Mais depuis les aisles luy creurent.
Iris, que vostre cœur n'en soit pas désolé.
Il est devenu grand, il s'en est envolé.

Sonnets chrétiens.

Du mobile Pàlais où ton esprit habite
Une invisible main sappe le fondement,
Et d'un torrent de maux le noir débordement
T'entraisne vers l'Abysme où tout se precipite.

Coup que chacun redoute et que pas un n'évite,
Tu vois devant tes yeux s'ouvrir le monument.
Ta beauté va buter à son dernier moment :
Les grâces et l'amour ont déjà pris la fuite.

Avant qu'un si beau corps devienne ta prison
Et que cette clarté qui pourpre l'horizon
Éclaire en vain tes yeux tout couverts de ténèbres,

Souvien-toy de celuy qui le peut rebâtir
Et joindre ton triomphe à nos devoirs funebres
Par sa misericorde et par ton repentir.

★

« Dressons un grand theatre à la cime des monts
« Afin que de plus loin nostre vengeance éclate
« Et que l'on puisse voir du Nil jusqu'à l'Euphrate !
« Que les tourmens soient prets, que les bourreaux
[soient prompts].

« Effaçons par sa mort la honte de nos fronts.
« N'épargnons pas celui que nous livre Pilate ;
« Etouffons parmy nous cette semence ingrate ! »
Par la bouche des juifs ainsi grondaient les fronts.

Le ciel s'ensevelit dans une nuict profonde.
Les colonnes d'airain où l'univers se fonde
Esteignirent le feu de leurs clairs diamans.

Mais en ceste tempeste où peut estre le port ?
L'air et le feu sont pleins d'estranges mouvemens,
Tout oracle est muet et le grand Pan est mort.

Chanson.

Iris s'est rendüe à ma foi ;
Qu'eût-elle fait pour sa défense ?
Nous n'étions que nous trois, elle, l'Amour, et moi :
Et l'Amour fut d'intelligence.

CHAPELLE

(1621-1686)

Claude Emmanuel Loullier ou Lullier, surnommé Chapelle, du nom de La Chapelle, près Paris où il était né, était fils naturel de François Loullier ou Lullier, maître des comptes, homme riche. Ce dernier, (un brave homme quand même) n'épargna rien pour donner au petit une excellente éducation. Il le mit entre les mains de Gassendi, qui professait librement, n'admettant à ses leçons qu'un petit nombre de disciples et renvoyant sans ménagement ceux qui ne lui plaisaient point. Molière s'en fit aimer; c'est ainsi que se noua entre Chapelle et lui cette étroite amitié qui ne devait les quitter qu'avec la vie. Ses études terminées, Chapelle manifesta très nettement sa volonté de ne rien faire; ce que voyant, son père, homme de précaution, lui laissa une pension viagère de huit mille livres. On sait qu'il se lia presque aussitôt avec Racine et Despréaux. La petite bande se réunissait chez ce dernier, rue du Colombier, trois ou quatre fois la semaine; malheureusement on n'a aucun détail sur les entretiens auxquels se livraient les quatre amis; on sait simplement qu'un jour Racine demanda à Chapelle son sentiment tout cru sur Bérénice, et que le joyeux drille résuma son impression en trois mots: « Marion pleure, Marion crie, Marion veut qu'on la marie ». Le grand Condé, le duc de Vendôme, et une foule d'autres seigneurs recherchaient la société du poète; mais lui préférait encore celle des petites gens, maîtres d'hostel et simples valets, pourvu toutefois que leur figure lui revînt; il trouvait là l'occasion de frayer avec plus d'un bon biberon. A Fontainebleau, un jour qu'il était invité à souper chez Monsieur le Prince, il fit dans l'après-dîné une promenade sur le mail pour se mettre en appétit; il avise quelques valets, en train de jouer aux boules, il s'arrête, se passionne pour la partie, en voit une, deux, trois, dix, trousse ses manches, fait quelques jolis coups, bref, s'en va souper, compère compagnon, avec eux à l'*Image Saint-Claude*, où l'on le retrouva le lendemain au fin matin, ivre-mort. Gourmandé par Monsieur le Prince: « Ah! Monseigneur, lui dit-il, c'étoient de si bonnes gens et si aisez à vivre! » Une autre fois qu'il était à table chez un de ses amis à Paris, un seigneur arrive au milieu du repas, s'installe près de Chapelle et pousse tout le

temps sa chaise contre la sienne: On en vint à parler des poëtes qui ont le toupet de chansonner les grands: « Si je les tenois, criait le seigneur, comme je leur donnerois volontiers vingt coups de canne! » Chapelle se lève, bouscule la chaise du seigneur, et lui tendant le dos, « Frappe, brute, mais va-t'en! » Il n'est pas besoin de dire si Chapelle aimait le vin. Seulement, il devenait très grave et solennel après boire. Il soupait un soir avec un Maréchal de France; ils en étaient à envier tous les deux le bonheur des martyrs. « Hé bien, Maréchal, dit Chapelle, voulez-vous! Allons en Turquie, prêcher la foi. Nous serons conduits devant un Pacha; je lui répondray comme il convient; vous répondrez comme moy, Monsieur le Maréchal; on m'empalera; vous serez empalé: nous voilà saints! — Du diable! s'écrie le Maréchal, en colère; est-ce à vous, petit compagnon, à me donner l'exemple? C'est moi qui parlerai le premier au Pacha! moi qui serai martyrisé le premier! empalé le premier! moi, Maréchal de France, moi duc et pair. — Bouh! Bouh! réplique Chapelle, quand il s'agit de la foi, je me moque du Maréchal de France, entendez-vous, et du duc et pair! » Le Maréchal lui jette son assiette à la tête. Chapelle fait de même; des gens surviennent et mettent le holà, quoiqu'à grand'peine, entre les deux prosélytes.

— Voyons, mon ami, lui disait Despréaux un jour, retranchez-vous, ne fût-ce qu'un peu, sur la boisson; vous faites le désespoir de toutes les personnes de distinction qui vous aiment. — « C'est vrai, mon ami, répliqua Chapelle; je sens la vérité de vos raisons: je me corrigerai, j'y suis résolu: en attendant, entrons ici: nous y serons plus à l'aise pour raisonner. » De chopine en chopine, l'un prêchant, l'autre écoutant, ces Messieurs s'enivrèrent si bien qu'il fallut se mettre à quatre pour les porter chez eux. — Une anecdote encore, et ce sera la dernière. Chapelle s'était entêté d'une fille de condition, Mlle Chouars, qui avait du mérite, et surtout de bon vin. La femme de chambre de cette demoiselle étant entrée un jour dans la salle pour desservir après un long souper, trouva les deux convives qui pleuraient, qui pleuraient... — Mais pourquoi pleurez-vous? — Il est mort, le poëte Pindare, tué par un tas de médecins de son temps, des ignares! — Le pauvre homme! — ha! oui! quel homme!... » et Chapelle d'entamer un long récit des qualités et des talens de Pindare, et la bonne ména-

gère de sangloter « sur ce qu'un si grand et si brave homme avait péri si misérablement par les mains de viles brutes. »

Chapelle sur ses vieux jours acheta une maison à Chilly. Ses amis l'y allaient voir, mais décidément Paris était ce qui lui plaisait le mieux au monde; il y vint mourir, au mois de septembre de l'année 1686.

A Messieurs de Nantouillet et Sercelles.

Or je vous écris pour vous dire
Après un humble grand merci
D'avoir bien voulu nous écrire
Que nous ne faisons rien ici
Que dormir, manger, boire et rire,
Bien disputer, mieux contredire,
Joüer gros argent, et qu'ainsi
Sans à vos procès en rien nuire,
Vous devez sans « mais » et sans « si »
Nous rejoindre au plutôt, gros sire ;
Sur tout n'ayez aucun souci
De n'y trouver pas de quoi frire ;
Vous verrez cuisine reluire
Et briller office farci
De cent bouteilles de Tessi
Et de tout ce qu'a sceu produire
Provence, et de meilleur élire,
Pour regaler un Prince si
Capable de la bien conduire.
L'huile entre autres a réussi
Si bien qu'on s'en sert à tout cuire ;
Croyez-nous bien fournis aussi
Des mets de ce bon pays-ci
Et de tout ce que Rouen tire
Du chaud climat et du transi.

Et vous, Cartésiens fameux,
Sur ce comète tant affreux,
Mandez-nous ce qu'eût fait Descartes,
De peur que son choc désastreux
Ne mît tout notre Monde en deux ;
N'eût-il point eu les fièvres quartes !
Qu'en pense le monde peureux ?
Est-ce aux beuveurs, vuideurs de quartes,
Aux nez rouges et lumineux
Ou plutôt aux beaux doucereux,
Bien Perruquez, mangeurs de tartes,
Qu'en veut cet Astre aux longs cheveux ?
Qu'en dit Morin le songe-creux ?
L'envoye-t-il brouiller les cartes
Chez les Sarmates ? Est-ce entre eux
Et les fiers descendants des Parthes
Qu'il doit laisser tomber ses feux ?

Moi qui scais qu'il ne mord ni rüe
Non plus que Fortune ou Destin,
Je ne vous en parle qu'afin
De mieux savoir de vous l'issüe
Du dîner, où sans retenüe
Picard vous aura dans le vin
Dit la vérité toute nue.
Contez-nous donc votre Festin,
Si du Parnasse astronomin
La troupe en parut fort émüe ;
Le grand Hugues, et le Cassin
Ont-il sué soir et matin
A luneter malgré la nüe
Dans tout l'Olympe cristallin ?

Vous aurez vu l'ami Turlin
Que de bien bon cœur je salue ;
Pour le voir, le bon Rondelin,
Point n'est besoin de longue vüe.
Si l'avez vu, lui qui n'est grüe
Ni Télescopier grimelin,
Vous en aura dit tout le fin :
Mais, adieu : trop rimer me tüe.

A Monsieur le Marquis de Souzac.

Mais encor te faut-il dire où
Nous avons lu l'Epître tienne :
Ce fut à la Croix de Lorraine,
Lieu propre à se rompre le cou,
Tant la montée en est vilaine ;
Surtout quand entre chien et loup
On en sort chantant mirdondaine.
Or là, nous étions bien neuvaine
De gens valant tous peu ou prou,
S'entend, pour expliquer mon « ou »,
Moi valant peu, car la huitaine
Valoit assurément beaucoup.

Mais aurois-tu pour agréable
Toi qui sais ce que nous valons,
Que je t'apprisse aussi les noms
Et les rangs que tenoient à table
Ces neuf modernes Epalons !

L'illustre chevalier Qu'importe
Etoit vis-à-vis de la porte,
Joignant le comte de Lignon,
Homme à ne dire jamais non,
Quelque rouge-bord qu'on lui porte.

Après lui, l'abbé du Broussin,
En chemise, montrant son sein,
Remplissoit dignement sa place,
Qui prenoit soin d'un seau de glace
Qui rafraîchissoit notre vin.

Molière que bien connoissez
Et qui nous a si bien farcez
Messieurs les coquets et coquettes
Le suivoit et beuvoit assez
Pour vers le soir être en goguettes.

Quand à nôtre illustre et grand Maître
Le très philosophe Barreaux,
En ce rencontre il fit paroître
Que les anciens ni les nouveaux
N'ont encore jamais vu naître
Homme qui sçut si bien connoître
La nature des bons morceaux.

C'est là donc qu'on lût ta légende,
Que l'on trouva pleine de grande
Gentillesse et facilité ;
Ensuite avec solemnité
Toute nôtre bachique bande
But un grand verre à ta santé.

. . . . . .

On ne va point en bande à l'immortalité.
Je ne cognois la peur qu'au front des matelots.
Que de soucis la mort moissonne.

D'HESNAUD

(Mort entre 1682 et 94).

Jean d'Hesnaud ou de Hesnault était fils d'un boulanger de Paris ; il était l'ami de Chapelle et le protégé du surintendant Fouquet qu'il n'abandonna point dans sa disgrâce. Le sonnet qu'il fit sur l'Avorton, bien qu'irrégulier, eut un très grand succès. Hesnault fit un voyage en Hollande tout exprès pour voir Spinoza ; mais le grand philosophe l'accueillit avec méfiance, peu soucieux de communiquer ses hautes idées et sa vision métaphysique du monde à la cervelle légère d'un français. Hesnault paraît cependant bien s'être pénétré de son système, car il nia toujours avec frénésie l'immortalité de l'âme et vécut en parfait libertin. Il ne se convertit qu'à l'article de la mort, et voulut recevoir le viatique, la corde au cou, pieds nus sur le carreau.

Il fut le précepteur, en Poésie, de Madame des Houlières.

Une bouche.

Une bouche où la volupté,
Cette reine des cœurs, flateuse et délicate
Accorde la douceur avec la Majesté
Et règne mollement sur un lit d'ecarlate;
Une bouche où Zephir verse l'esprit des fleurs,
Où l'amour, avec ses trois sœurs
Folâtre sur un tas de roses,
Et, désarmé du trait fatal,
Entre deux levres demi-closes
Se joüe d'un dard de coral.

L'Avorton.

SONNET IRRÉGULIER

Toy qui meurs avant que de naistre,
Assemblage confus de l'estre et du néant,
Triste avorton, informe enfant,
Rebut du néant et de l'estre,

Toy que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur defaict par un crime à son tour,
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime,

Donne fin aux remords par qui tu t'es vengé,
Et du fond du néant où je t'ay replongé,
N'entretiens point l'horreur dont ma faute est suyvie ;

Deux tyrans opposez ont decidé ton sort,
L'amour malgré l'honneur t'a faict donner la vie,
L'honneur malgré l'amour t'a faict donner la mort.

★

Nous sommes devorez du temps ;
La nature au cahos sans cesse nous rappelle,
Elle entretient à nos despens
Sa vicissitude éternelle.

Comme elle nous a tout donné,
Elle aussy reprend tout nostre estre,
Le malheur de mourir égale l'heur de naistre
Et l'homme meurt entier comme entier il est né.

Sonnet violent.

Quoy donc ! D'auprès de toy je me leve Bredouille !
Puisses-tu dans ton lict crever comme un Boudin,
Ou pour mieux expier ton enjouement badin
Sescher la graine au ventre ainsy qu'une citrouille.

Nourry d'eau de cigüe ou de fray de grenouille
Pourquoy fay-tu l'amour, fade et lasche blondin ?
Veux-tu qu'on mette bas juppe et vertugadin
Puisque tous tes efforts vont en brouët d'andouille ?

Va t'en coucher tout seul et dors comme un sabot,
Mais cesse d'eriger en géant ton nabot
Et ne dy plus qu'il perce et palissade et fraize.

C'est bien à ce goujon à trancher du brochet !
Est-ce ainsy que tu viens aux meures sans crochet ?
Va t'en ! j'auray recours à tes porteurs de chaize !

Mais s'il pescha comme un Prophete
Il pleure comme luy la faute qu'il a faicte.

Patrix
Quoique Normand, homme de prix.
(*Scarron*).

PIERRE PATRIX

(1583-1671)

Pierre Patrix, seigneur de Sainte-Marie, gentilhomme normand, fut l'ami et le compatriote de Malherbe. Son père, régent de l'Université et conseiller au bailliage de Rouen, l'instruisit dans les lois, espérant le pourvoir d'une charge profitable: mais son humeur enjouée le porta à conserver son indépendance. Cependant, vers 40 ans, il vint à la cour, et entra au service de Gaston de France, duc d'Orléans, dont il fut premier maréchal des logis. On sait que Monsieur avait assemblé autour de lui une petite cour brillante, joyeuse, et institué un Grand Conseil de Vauriennerie où Patrix eut le grade de Grand Vicaire. Il se lia avec Voiture et Segrais, et composa plusieurs poésies galantes et même licencieuses. A la mort de Monsieur, en 1660, il s'attache à sa veuve, Marguerite de Lorraine, dont il obtint, en qualité de premier Ecuyer, le gouvernement de Limours et une modique pension.

Il finit dans la dévotion, fit rechercher exactement tous ses vers de jeunesse et les brûla ; ses dernières poésies furent publiées sous ce titre : « La Misericorde de Dieu sur la conduite d'un Pecheur pénitent en réparation du passé ». Ce fut lui qui cacha Pascal dans sa maison, au moment de la publication des premières Petites Lettres.

A quatre-vingts ans, revenu d'une grande maladie, ses amis se réjouissent et l'exhortent à se lever « Hélas! Messieurs, leur dit-il, ce n'est pas la peine de se r'habiller ».

Cantique sur le mépris des vanitez du monde.

Philis, qui pour vous-même avez tant d'amitié
Et prenez tant de soin de paroitre si belle,
Entre nous, sans mentir, vous me faites pitié :
A quoi bon tout cela pour la vie éternelle?

Vous, pauvres étourdis, qui sans réflexion
Courez incessamment de ruelle en ruelle
Et comme de païs changez d'affection,
A quoi bon tout cela pour la vie éternelle ?

Idolâtres d'argent qui jamais ne pensez
Qu'à joindre au vieux gagné quelque somme nouvelle,
En eussiez-vous des monts l'un sur l'autre entassez,
A quoi bon tout cela pour la vie éternelle ?
. . . . . .

*

Je songeois cette nuit que, de mal consumé,
Côte à côte d'un gueux on m'avoit inhumé,
Et ne pouvant souffrir ce fâcheux voisinage,
En mort de qualité, je luy tins ce langage :
« Retire-toy, coquin, va pourrir loin d'icy,
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
— « Coquin ! » ce me dit-il, d'une arrogance extresme,
« Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toy-mesme !
« Icy tous sont esgaux, je ne te dois plus rien ;
« Je suys sur mon fumier comme toy sur le tien. »

Mon Epitaphe.

Passant, arrête un peu. Sous ces vers que tu lis,
Gisent de leur auteur les os ensevelis.
Au bord de cette tombe et tout prêt d'y descendre,
Lui-même fit ces vers, pour en couvrir sa cendre.
Devoir triste et funèbre à ses mânes rendu,
Qu'il n'a, comme tu vois, de nul autre attendu.
N'attens pas néanmoins, Passant, qu'il te convie
D'apprendre ses vertus, ny son nom, ny sa vie,
Ce qu'il fut dans le monde ou ce qu'il ne fut pas,
La perte que son siècle a faite à son trépas ;
Ny comme, abandonnant la terre désolée,
Son âme glorieuse au Ciel s'en est allée,
Nouvel astre, augmenter les feux du firmament :
Ridicules discours, jargon de monument !
Hélas ! maudit pécheur, endurci dans son crime,
De cent folles amours l'éternelle victime,
Et l'infâme jouet de mille vanitez,
Il n'eut, de son vivant, point d'autres qualitez.
O qu'heureux mille fois le Ciel l'auroit fait naître,
S'il s'en fût corrigé comme il les sçut connoître !
Passant, va ton chemin, et t'assure aujourd'hui
Que c'est prier pour toy que de prier pour lui.

La Mort qui met tout au bissac

« Je ne demande rien que l'honneur que l'on doit partout à ma teste faite en pot à beurre, c'est-à-dire d'estre reconnu pour un très honneste et très digne enfant de Paris. »

Le pauvre Dassoucy greslé du vent de bise.

DASSOUCY

(1604-1678).

Charles Coypeau — ainsi le baptisent les registres de Saint-Étienne-du-Mont, sa paroisse — sire Dassoucy, « empereur du Burlesque et premier du nom » était fils d'un avocat au Parlement de Paris, « qui durant quarante ans n'eut pour toute fortune que le code et l'esprit en partage » — ajoutons, s'il vous plaît, sa femme, « un petit bout d'amazone, » montée sur de hauts patins, qui jouait du luth à ravir, colérense en diable mais un ange en fait de musique. Un beau jour le gamin trouva ses père et mère l'épée à la main, prêts à s'entr'égorger; le lendemain chacun tira de son côté, partageant meubles et nippes; le petit Charles demeura à son père, qui recommença sur nouveaux frais une existence pareille avec un guenillon de servante, pire que l'autre. Du coup, le gamin en eut assez: il était très instruit, pouvant, à neuf ans, écrire en grec et en latin indifféremment, sachant jouer du luth: il prit la clé des champs. Le voilà pour débuter gardeur de dindons, chez l'abbesse d'un couvent de Corbeil; voyant qu'il parlait grec, l'abbesse émerveillée le fit monter en grade, et lui confia le soin « non seulement de ses souliers, de son pot de chambre et de son éponge, mais encore de son ampoule au fard et de la boîte où elle tenoit le lierre pretieux de son cautère ». De Corbeil, il se rend à Calais, se fait passer pour magicien et le petit-fils de Cesar Nostradamus, guérit un bon bourgeois malade d'imagination; mais convaincu de sorcellerie, « flairant la hart et le gibet » il tire ses grègues, s'exile en Angleterre où tant bien

que mal il gagne son pauvre pain, à gratter de la « guiterre » et chanter ses chansons. De retour en France, ses talents de musicien le suivent à la cour ; il divertit le petit roi maussade à Saint-Germain, fourre ses violes d'amour dans sa garde-robe, d'où son surnom de Phœbus garde-robin. Madame Royale, fille de Henri IV, veut le garder à sa suite, mais frrt ! Notre bohême reprend sa vie nomade à travers champs et cités, tantôt tout seul, tantôt en société de juifs barbus qui le détroussent, perd son pécune, ses nippes, attrape la gale, revient à Paris, s'en retourne, précédé d'un âne qui porte ses hardes, son théorbe, ses chansons, suivi de deux jeunes et jolis garçons — ses pages de musique — dont l'un, Perrotin, son Favori, « s'yvrongne » à ses dépens, et tente un jour de l'empoisonner : lui garder rancune ? fi donc ! le petit mutin a une si jolie voix ! A Lyon, Dassoucy chante dans les couvents de religieuses, rencontre le Savoyard, et Molière ; il le suit, avec sa troupe jusqu'à Pézenas, Narbonne ; se croise à Montpellier avec Chapelle et Bachaumont, « en période de bombance à travers les cuisines et celliers du Languedoc. Les deux gais pélerins nous ont conté dans leur voyage les méchefs du pauvre musicien en cette cité de malheur, et comment les begueules et les pecques de la ville, ameutées contre lui, voulaient l'écharper, — (on l'accuse d'un crime contre nature) : il est d'ailleurs, par les soins de la justice, brûlé en effigie. — Pendant ce temps, à une lieue de là, chemine le pauvre, suivi de ses pages, « gouaillé » abominablement par Chapelle et son compère — « et pourtant, dit-il, je fus naguère — voyez un peu ! le maître de Chapelle ! » Il arrive, à grand peine, à la cour de Turin « lui cinquième, en comptant sa fièvre quarte, son mauvais génie, ses deux pages vêtus de noir, un luth, un théorbe, et ses papiers à musique ». A Rome, il est mis dans les prisons du Saint-Office pour avoir fait une satire contre les Prélats : il compose dans son cachot des Pensées sur la divinité ; on le relâche ; le Pape le fait venir, lui donne sa bénédiction, des médailles, des indulgences ; ce qui ne l'empêche pas, de retour à Paris, d'être mis à la Bastille, avec ses enfants de musique : même grief qu'à Montpellier. Il en sort en 1675. Et les quatre années de vie qui lui restent, il ne peut même pas les vivre en paix : Despréaux l'attaque ; la *Gazette de Loret*, tous les mois, régulièrement, annonce sa mort.

Rappelons pour finir, qu'il a été le premier en France, et l'un des rares qui aient compris et senti le charme divin de la chanson populaire « cette poésie impertinente et naïve... ces vieux Noëls qui seront d'autant plus estimez dans tous les siecles qu'ils sont plus nyan-nyan... ces vers, fleurant le sel gris et la sauge, qui feroient, Dieu me damne, s'esclaffer de rire saint Luc, saint Mathieu, et le bon Dieu en personne. »

A Monseigneur le Chancelier, pour obtenir mon privilège.

Puisqu'avant l'heure clandestine
Qui doit finir tous mes festins,
Malgré la Parque et sa bobine
Et les plus farouches lutins,
Ma pauvre Muse peregrine
Revoit vos cheveux argentins,
Le Louvre et la place Dauphine
Le Pont-Neuf et les Théâtins,
Esprit dont les rayons divins
Brillent d'ici jusqu'à la Chine,
Souffrez que ma Muse badine
Humblement à vos pieds s'incline
Pour vous baiser les escarpins.....
A voir sous vostre capeline
Vos sens si gaillards et si sains,
Votre lèvre assez coralline,
Et dans ces globes crystallins
Vostre ame qui sur tout raffine,
Ma foy, vous avez bien la mine
D'enterrer tous vos médecins.

D'Assoucy, retour de Rome.

Je r'apporte dedans Paris
L'aymable lieu de ma naissance
Mainte relique de haut-prix,
Maint beau pardon, mainte indulgence,
Mes oreilles et mes escrits ;
Cinquante belles chansonnettes,
Un théorbe, deux petits luts,
Cinq cens escus dans mes pochettes,
Trois dents de moins, quinze ans de plus,
Deux bonnes paires de lunettes
Et deux pages fort bien vestus.

A Monseigneur l'abbé Le Tellier.

Vous qu'un grand Peuple morfondu
Dans ces lieux a fort attendu,
Soyez le bienvenu dans Rome,
Sçavant abbé, docte et congru,
Qui ne disnez pas d'une pomme
Ny d'un cul d'artichaut tout cru ;
On dit icy que grande somme
Vous apportez en maint escu
Clair et comptant : ô l'honnête homme !
Soyez le bienvenu dans Rome,
Seigneur, soyez le bienvenu !
Car parmy ce peuple cornu
Ou, pour y braver la misère

Maint beau Palladin va tout nu,
Où le plus brave est en brassière,
Bref, où faulte d'argent battu,
On voit sans fourreau la rapière,
C'est en l'or seul que tout esperre
Et fut-on cent fois mieux vestu
Que le grand Roy du Janissaire,
Eut-on l'Empereur pour son frère
Et pour sa sœur dame Vertu,
On a beau dire, on a beau faire,
Sans ce soleil qui tout esclaire,
On est moins prisé qu'un festu.

. . . . . .

Un Grand sans libéralité
Ne vaut pas de l'eau toute claire,
Et de toute sa vanité
Le monde n'ayant point affaire,
Le monde en dit laire lanlaire
Et l'appelle un vilain botté.
Le grand prince tout au contraire
Possédant cette qualité
Qui tient de la divinité,
Fût-il tout chancre et tout cautère,
Eût-il le corps fait comme un T,
Le nez plus long et plus flatté
Qu'un Alambic d'Apothicaire,
Fût-il plus meschant qu'un Cerbère
Et plus sot qu'un asne basté,
Bigle, tortu, fat, effronté,
Et plus bossu qu'un Dromadaire,
Tout cache son infirmité
Pourveu qu'il donne ample salaire.

Portrait d'un Conseiller de finance.

Las ! Dieu nous garde d'approcher
D'un homme, où plutost d'un rocher
Que tout importune et chagrine,
Qui toujours écrit et rumine,
Qui plus occupé qu'un nocher
Qui va sur mer à la boulline
N'a pas loisir de se moucher,
Dont à vingt pas la froide mine
Par une occulte faculté
Pourroit tenir dans la chopine
Le vin au frais en plein esté.

SALOMON DE PRIEZAC

Ce poëte a écrit une histoire des Eléphants en quatre volumes. Il est l'auteur de ce beau vers, sur un avare :

Tu t'enserres tout vif dans un sépulcre d'or.

J'estime fort le bleu, mais mon escharpe est noire

La mer est toute d'or et toute de clartez

Vous venez croasser à l'entour des tombeaux
Ha ! vous estes corbeaux ! moy qui vous croyois cygnes !

« Ce n'est pas que ma vieillesse soit décrépite ; mais enfin j'ay quarante-huit ans, et ma première maitresse n'est plus belle. »

« Je suis sorty d'une maison où l'on n'a jamais eu de plumes qu'au chapeau ; J'ay passé plus d'années dans les armes que d'heures dans mon cabinet, et beaucoup plus usé de mèches en harquebuze qu'en chandelle : de sorte que je scay mieux ranger les soldats que les paroles, et mieux quarrer les bastaillons que les periodes. »

Sylvie Que l'aspect est plaisant de ceste forest sombre !
Lygdamon C'est où votre froideur se conserve dans l'ombre.
Sylvie Ce petit papillon ne m'abandonne pas.
Lygdamon Mon cœur de la façon accompagne vos pas.

GEORGES DE SCUDÉRY

(1601-1667).

Il naquit au Havre-de-Grâce où son père était lieutenant du roy et gouverneur; sa famille était d'origine provençale, et très ancienne : on a trouvé de vieux contrats signés Scutifer, ou en français, Scudier, Escuyer; son aïeul, Elzear Escuyer, fut un brillant soldat; il se maria en Sicile et accommoda son nom à la mode du pays, Scuderi, d'où vient le nom du poète. Il eut en 1607 une sœur, Madeleine, dont nous parlerons ci-après. Georges passa une bonne partie de sa jeunesse à Apt en Provence. Ce fut là qu'il s'éprit de Catherine de Royère, composant des vers qu'il allait le soir chanter sous sa fenêtre.

Délaissé, (la belle épousa un avocat au Parlement d'Aix) il suivit le parti des armes, et servit au régiment des gardes-françaises; à 28 ans, il fit campagne sous Louis XIII avec l'armée d'Italie. Ce qui ne l'empêcha pas, bien entendu, de faire des vers : il nous l'apprend dans une préface. « Ne pensant être que soldat, je me suis encore trouvé poète : ce sont deux métiers qui n'ont jamais été soupçonnés de bailler de l'argent à usure, et qui voyent souvent ceux qui les pratiquent dans la

mesme nudité où se trouvent la Vertu, l'Amour et les Grâces dont ils sont les enfans. Or, ces neuf jeunes Pucelles de trois ou quatre mille ans qui ne donnent que de l'eau à boire à leurs nourrissons, qui n'ont pour biens-meubles que des Luths et des Guiterres, m'ont dicté ces vers... » Certes, il n'est pas riche à ce moment: on le vit parfois, à Paris, dans le jardin du du Luxembourg, en attendant un rendez-vous d'amour, manger à la dérobée sous son manteau, un triste morceau de pain. C'est une des raisons pourquoi, en 1637, il fit paraître ses réflexions sur le Cid : il espérait, faisant sa cour au cardinal, en extorquer pied ou aile, bénéfice ou pension. Il se peut aussi qu'il ait été jaloux du triomphe de Corneille : car depuis 1631, il travaillait pour le théâtre. *Lygdamon et Lidias ou la Ressemblance*, telle fut sa première pièce, puis le *Trompeur Puni*, puis d'autres; en 1644, il en avait donné ni plus ni moins 16 — une et demie par an — sans trop de succès d'ailleurs : pas à l'entendre : ses préfaces répètent sur tous les tons « que ses comédies ont été la coqueluche de la cour et de la ville »; la dernière venue est toujours la meilleure qui soit sortie de ses mains. De *Lygdamon* : « les dames en savoient les stances par cœur. » — *Arminius* « c'est mon chef d'œuvre : après cela, il est vraiment temps que je me repose; je ne ferai plus de poèmes de ce genre, que les puissances souveraines ne m'y obligent. » Et pour mieux convaincre les incrédules, il mit en tête son portrait, avec ses armes, s'il vous plaît, un lion grimpant sur fond d'argent. « Une tête longue, maigre et brune, d'un caractère tout à fait espagnol; des cheveux crépus, et un peu gros surmontés de forts sourcils, un nez aquilin et bossué, les moustaches courtes, relevées et cirées, la barbe en fer de lance : par dessus un hausse-col d'acier le poète a mis un grand rabat en point de Venise à grandes dents de loup et chargé de broderies; son pourpoint est couvert d'aiguillettes : somme toute, un équipage assez galant, moitié petit-maître et moitié militaire » justifiant l'inscription :

Et poëte et guerrier
Il aura du laurier,

ce que les grincheux tournèrent par

Et poëte et Gascon
Il aura du baston.

Non, cependant. Les poètes l'estimaient. Le grand Armand le protégea. Par l'entremise de Madame de Rambouillet, l'amie intime de sa sœur Madeleine, Scudéry obtint la place de gouverneur de Notre-Dame de la Garde en Provence. « C'était une espèce de masure, juchée au sommet d'une montagne », une vague forteresse debout sur un roc près de Marseille : « il n'aurait pas voulu accepter un gouvernement dans une vallée, disait la marquise de Rambouillet : et elle ajoutait : « je m'imagine le voir, sur son donjon, la tête dans les nues, regarder avec dedain tout ce qui est au-dessous de lui. » Scudery quitta Paris, radieux, emportant une infinité de caisses contenant les portraits de tous les poètes, depuis Marot jusqu'à Colletet, pour meubler son manoir. C'est peut-être ce qui lui donna l'idée, jolie, de ce volume : *le cabinet de M. de Scudery* (1643) : description en vers de tous les portraits, statues et objets d'art qui doivent former une galerie. Hélas ! la sienne, non plus que les appartements d'à côté, n'était guère cossus, s'il faut en croire le récit de Chapelle qui visita le petit domaine au cours de son voyage.

Donc, la misère, puis la peste, survenue dans le pays, et enfin sa nomination à l'Académie en lieu et place de Vaugelas, le décidèrent, lui et sa sœur, à revenir à Paris. Chemin faisant, ils composent ou ensemble ou séparément des romans : *l'illustre Bassa*, *Artamène ou le grand Cyrus*, etc. Ah ! ce fut une belle journée pour Scudery que celle de l'arrivée : le roi le vit, le félicita, lui accorda une pension sur sa cassette : il en faut voir le glorieux récit dans ses lettres. Malheureusement, nous ne savons quelle intrigue au profit de Monsieur le Prince lui valut d'être exilé à Granville. Là, une vieille fille du pays, « folle du grand Georges » Marie-Françoise de Moncel de Martin-Wast, l'épousa. Ce n'est pas ce mariage encore qui le mit à l'aise. Il en eut du moins un garçon, fort joli et très spirituel, qui se fit abbé. En 1654, parut *l'Alaric, ou Rome vaincue*, en un superbe in-folio orné de puissantes gravures. Le poème avait été fait à la hâte, suprême tentative de Scudery vers la fortune — et destiné à la reine de Suède qui comptait Alaric parmi ses ancêtres. Il ne réussit pas au gré de ses souhaits. Quand elle reçut le poème, la reine venait justement d'abdiquer. Il s'en revint, tout dépité, à Notre-Dame de la Garde, réintégra son nid d'aigle, et consacra ses dernières années à cultiver des tulipes,

ses fleurs préférées. Il avait horreur à ce moment des gens de lettres, de l'amour, du monde et de tout, et faillit manger sa sœur un jour qu'elle lui parlait de Pellisson avec une trop vive sympathie. Il mourut d'apoplexie, le 14 mai 1667.

Ce fut un merveilleux ami pour ses amis et du commerce le plus sûr: il avait une réelle vénération pour Hardy, et fut le seul qui n'abandonnât pas Théophile dans ses malheurs: quand on attaquait son ami, il publiait un véritable manifeste, où il déclarait l'inculpé le premier poète et l'esprit le plus rare du monde, et terminait en disant : C'est mon ami, je le soutiens, je le maintiens, et quiconque en doute sçache que je me nomme

DE SCUDERY.

Un trait pour finir et qui lui fait honneur: « La reine Christine, écrit Chevreau dans ses Ana, m'a dit une fois qu'elle lui réservoit pour la dedicace de son Alaric une chaîne d'or de mille pistoles. Mais comme M. le comte de Lagardie dont il est fort avantageusement parlé dans ce poëme essuya la disgrâce de la reine, qui souhaitoit que le nom du comte fut osté de l'ouvrage, et que je l'en informai, il me répondit que cette chaisne seroit aussi grosse et aussi pesante que celle des Incas, il ne détruiroit pas l'autel où il avoit sacrifié. Cette fierté héroïque deplut à la reine qui changea d'avis ; et le comte de Lagardie obligé de reconoistre la générosité de Scudery ne lui fist pas mesme un remercîment. »

Le Pousseur de beaux sentiments.

Au sortir de son lit ayant quitté ses gants,
Descordonné son poil, défait sa bigottère,
Pinceté son menton et râtissé ses dents,
Il prend un bon bouillon et va rendre un clistère,
Le voilà bien muni tant dehors que dedans.

Le Parnasse.

(ODE)

Là, mille fleurs émaillées,
Où rit la rosée en pleurs,
Sont sur leurs tiges moüillées
Des astres et non des fleurs.
La tulipe variante,
Et l'anémone riante ; —
La topaze, l'amethiste,
Le jaspe à la couleur triste,
Les coquilles, le cristal,
La nacre et l'ambre superbe
Sur des rochers au lieu d'herbe
Ont des branches de coral.

Ode.

A dom Joseph de Illescas, envoyé espagnol de l'archiduc Léopold.

Espagnols, mes bons amis,
(Au moins si l'on vous veut croire)
Ce que vous avez promis,
Est-il fable, est-il histoire ?
Vous nous aimez, dites-vous ;
Donc les brebis et les loups
Sont en paix dans la campagne.
Mais l'on sçait de toutes parts
Que les fiers lyons d'Espagne
Ne sont plus que des renards.

O fourbes ! l'on voit au jour
Le motif de vos grimaces ;
Quoy ! les huissiers de la cour
Ont-ils les clefs de vos places ?
Vous le dirai-je en un mot !
L'Espagnol n'est pas si sot
Que de passer la frontière,
Et s'il cherche le cercueil
La France est un cimetière
Bien digne de son orgueil.

Mais pour vous ouvrir mon cœur
Sans pourtant qu'il vous déplaise,
Je vous crois fils d'un ligueur
A grand busc et grande fraise.
Vous estes mal desguisé
François espagnolisé
Et malgré vostre impudence,
Cette belle invention
De la lettre de credence
N'a fait nulle impression.

Or Espagnol ou François
Ou tous deux, vaille que vaille,
Vous estes tout d'une voix
Siflé jusqu'à la canaille ;
L'escharpe d'incarnadin
Ne pare en vous qu'un badin
Qu'un homme à timbre malade,
Et de loing comme de près
Le peuple fait pétarrade
Dès qu'il voit Monsieur l'Exprès.

Vantez moins superbement
La puissance de Castille ;
D'Espagne on veut seulement
Des gants et de la Pastille.
La France la connoist bien,
L'on sçait qu'elle ne peut rien
Car sa faiblesse est extrême.
Sans la mort de Richelieu,
Votre monarque lui-mesme
N'aurait plus ny feu ny lieu.

La Nymphe endormie.

Vous faites trop de bruit, Zephire, taisez-vous,
Pour ne pas esveiller la Belle qui repose.
Ruisseau qui murmurez, évitez les cailloux
Et si le vent se taist, faites la mesme chose.

Mon cœur, sans respirer, regardons à genoux
Sa bouche de Coral qui n'est qu'à-demy close,
Dont l'haleine fleurie est un parfum plus doux
Que l'esprit de jasmin, de musc, d'ambre et de rose.

Ha ! que ces yeux fermez ont encor d'agréement !
Que ce sein demy-nud s'esleve doucement !
Que ce bras négligé nous descouvre de charmes !

O dieux ! elle s'eveille et l'amour irrité
Qui dormoit aupres d'elle a desja pris ses armes
Pour punir mon audace et ma témérité.

Nostre Dame de la Garde

Le soleil en tout temps d'un esclat vif et pur
Fond et mêle son or dans le celeste azur.
Il se mire en la mer: la mer le reflètant
Fait luire son image en son jaspe flottant.
Souvent toute la Mer est couverte de voiles.
L'on n'a pour les nombrer qu'à nombrer les estoilles
L'on voit mille pescheurs sur les rocs d'alentour,
Décocher le trident, tant que dure le jour.
Ils lancent dans la mer leur funeste bâton
Et font rougir l'argent des escailles du thon.
Cet aymable animal vainement s'esvertue
Contre l'aspre douleur du grand coup qui le tüe
Il bondit haut en l'air, il plonge et puis ressort;
Mais il plonge vivant et ne revient que mort.
L'autre sur un rocher se tient en embuscade
Et d'une mince ligne agace la Dorade.
L'autre dans sa nacelle attire et puis estalle
Des poissons de coral et des poissons d'opalle;
Il verse à pleins filets ces miracles vivans,
Et benit en son cœur et les flots et les vents.
L'autre en chantant une himne aux belles Néréides
Saiche aux rais du Soleil ses filets tout humides.

Le Tombeau de Theophile.

> .....De sorte que je ne fay pas difficulté de publier hautement que tous les morts ni les vivans n'ont rien qui puisse approcher des forces de ce vigoureux génie ; et, si parmy les derniers il se rencontre quelque extravagant qui juge que j'offense sa gloire imaginaire, pour luy montrer que je le crainds autant que je l'estime, je veux qu'il sçache que je m'apelle DESCUDERY.

Malgré l'avarice et l'orgueil
Qui vont s'opposant à ta gloire,
Dans le temple de la Mémoire
Je te veux bastir un cercueil ;
Ce tombeau que je te prépare
Sans estre de marbre de Pare
Durera bien d'autre façon ;
Il verra finir la nature,
Monstrant par son architecture
Qu'Apollon est maistre masson.
Sans me servir d'aucun metal,
Foullant aux piés l'or et la nacre,
La fine lacque et l'azur d'Acre
Qui touchent les yeux du brutal,
Je te consacre un mausolée.....
Je veux y mettre ce valon
Où tu possedois les neufs Muses,
Et les y paindre aussi confuses
Comme pour la mort d'Apollon;.....

J'y veux paindre Parnace encor,
Hippocrene en son onde molle,
Et, dessus ce cheval qui volle,
La Renommée avec son cor,
Qui, monstrant le globe du monde
Infiny dans sa forme ronde,
Dira que de mesme aujourd'huy,
Ton renom que j'immortalise
Dans ces vers que je veux qu'on lise,
N'aura de fin non plus que luy.
Bref, enfin ma main te promet
Sous la faveur d'un bon augure,
D'y placer encor ta figure
Que je gardois pour le sommet ;
Là, d'un air aussi doux que grave,
Mon dessein veut que je la grave,
Toute droicte, eslevant les yeux,
Pour dire aux âmes insensées
Que tu ne prenois tes pensées
En aucun lieu que dans les cieux.
O Dieu, le triste souvenir
De ta mort, cher amy, me tue,
Et fait qu'au bas de ta Statue
J'escris ces six vers pour finir :
Cy-gist un homme incomparable,
Que le sort rendit miserable ;
Passant, son los ne perira ;
Car son œuvre n'a que reprendre,
Son nom, si tu le veux apprendre,
Tout l'univers te le dira.

Ode au Soleil.

L'astre qui fait toutes choses
M'anime quand je le voy,
Et ce qu'il peut sur les roses,
Il le peut aussi sur moy.
Quand cette âme de la terre
De fleurs émaille un parterre,
S'il brille, je brille aussi,
Et lorsqu'un nuage sombre
L'enveloppe dans son ombre
Mon esprit est obscurci.

Les rayons qui l'environnent
Sur mon âme sont jettez,
Et des feux qui le couronnent
Mon esprit a les clartez.
Au profond centre du monde
D'une vertu sans seconde
Ce bel astre forme l'or;
De mesme au point qu'il se lève,
C'est en mes vers qu'il achève
Un travail plus riche encor.

Je le suy comme Clytie
Où que se tournent ses pas.
L'aigle a moins de sympathie
Avec ses ardents appas ;
Le matin quand il nous dore
Comme un Persan je l'adore
Avec un respect profond
Et dans les heures obscures
Je ne luy dis point d'injures
Comme certains peuples font.

Enfin l'aurore et les Muses
Ont une estroite amitié
Et par leurs clartez confuses,
J'escris mieux de la moitié ;
Je sens parmy la rosée ;
Saillir une veine ailée,
Dont l'esclat est sans pareil.
Mon esprit est sans ombrage
Et je sens que mon ouvrage
Est l'ouvrage du soleil.

MADELEINE DE SCUDERY

(1607-1701).

Deux mots sur Madeleine de Scudery, la sœur de notre poète, Sapho ; — c'était une grande fille sèche, à figure oblongue, et noire — « elle sue de l'encre, dit Mme Cornuel, parce qu'elle barbouille trop de papier » — ; elle avait une grosse voix de magister et tenait bureau d'esprit au Marais, rue des Oiseaux, « jacassait comme une pie borgne » six heures de temps sans s'arrêter, et « parlait du renversement de sa maison comme du bouleversement de l'Empire grec ».

Elle fut la coqueluche des beaux esprits du XVII^e^ siècle.

Elle dressa la carte du Tendre, inventa la mode des portraits, écrivit les fameux romans *Artamène ou le Grand Cyrus* (10 volumes), *la Clélie*, (10 volumes également) *Amaltide ou l'Esclave Reine*, *Célanire ou la Promenade de Versailles*, et 4 volumes de *Conversations morales*

Elle mourut en 1701, à quatre-vingt-quatorze ans.

Quatrain sur le Prince de Condé qui, à Vincennes, se plaisait à cultiver des œillets.

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles
Et ne t'estonne point que Mars soit jardinier.

Sur les victoires du Roy pendant l'hiver.

Les Heros de l'Antiquité
N'estoient que des Heros d'esté
Qui suyvoient le beau temps comme les hyrondelles.
La victoire, en hyver, pour eux n'avoit point d'aisles.
Mais malgré les frimats, la neige et les glaçons,
Loüis est un Heros de toutes les saisons.

A Conrart.

(SUR UN JOLY CACHET QU'IL LUY DONNA)

Pour meriter un cachet si joly,
Si bien gravé, si brillant, si poly,
Il faudroit avoir, ce me semble,
Quelque joly secret ensemble :
Car enfin, les jolys cachets
Demandent de jolys secrets,
Ou du moins de jolys billets !
Mais comme je n'en sçay point faire,
Que je n'ay rien qu'il faille taire
Ni qui merite aucun mystère,
Il faut vous dire seulement
Que vous donnez si galamment
Qu'on ne peut se defendre
De vous donner son cœur ou de le laisser prendre.

PAUL PELLISSON-FONTANIER

(1624-1693).

On nous pardonnera d'avoir introduit subrepticement un poète de plus dans la bande ; nous demandons que Mlle de Scudéry et Pellisson ne fassent qu'un : et la raison, la voici :

1° Il était si vilain, si pauvre — la petite vérole lui avait déchiqueté les joues et, en quelque sorte, déplacé les yeux — ; il abusait si bien « de la permission qu'ont les hommes d'être laids », qu'il serait ironique et inconvenant, à notre sens, de lui offrir, fût-ce un médaillon à part dans cette galerie de portraits : nous espérons que sa laideur passera inaperçue, dissimulée prudemment derrière la jupe à vertugadin de l'illustre Sapho ;

2° Ne sait-on pas qu'Elle et Lui s'écrivirent tous les jours pendant cinquante ans, et ne serait-il pas cruel, de faire aujourd'hui qu'ils soient deux alors qu'ils ne firent qu'un de leur vivant.

Les trois sourds.

Un sourd fit un sourd ajourner
Devant un sourd en un village,
Et puis s'en vint haut entonner
Qu'il avoit volé son fromage.
L'autre repond du labourage.
Le juge estant sur ce suspens
Declara bon le mariage
Et les renvoya sans depens.

Extraits de la correspondance de Pellisson et de Mlle de Scuderi.

LE ROITELET A LA FAUVETTE

En vain je perche chaque jour
Sur la cime d'un cicomore :
Je ne decouvre rien encore
Qui m'annonce vostre retour,
Mais un bruict qui vous deshonore
M'apprend que vous changez d'amour.
Un linot depuis peu charmé de votre note
A fait divorce avecque sa Linote ;
Et vous avez entretenu
Un Rossignol nouveau venu.
Un folâtre Verdier l'autre jour plus d'une heure
Avec vous becqueta dans une mesme meure ;
J'estois caché dans un laurier
Et vous voyois sur un meurier.

. . . . . .

Il est vrai que je suis rousseau,
Mais Fauvette vous estes fauve.
Revenez, j'ai près d'un ruisseau
Un nid pour vous, où Dieu me sauve
Au creux d'un petit arbrisseau
Qui pourra vous servir d'alcôve.

. . . . . .

RÉPONSE DE LA FAUVETTE AU ROITELET

Je vous jure, foy de Fauvette,
Que je ne fus jamais coquette,
Mais, trop inconstant roitelet,
J'ai su d'une vieille Choüette
Qu'on dit qu'une jeune Alouette
Vous enchante de son caquet
Et que depuis cette amourette
Vous parlez comme un Perroquet.
Mais si vous devenez coquet
Je vous jure, foy de fauvette,
Que vous aurez vostre pacquet.

Jeune amas de lys et de roses...

Les anges, ces grands Mouscherons.

Ce sont, Pere très doux, nos vœux pour la nuictée.

LA MESNARDIÈRE

(mort en 1663).

Hippolyte-Jules Pilet de la Mesnardière, fit ses études de médecine à Nantes. Il était établi à Loudun, sa ville natale, lors de l'affaire des Religieuses possédées. Un docteur du pays s'avisa de publier une dissertation prouvant que tout cela n'était qu'extravagance et billevesées, que ces filles étaient simplement des malades ou des folles. La Mesnardière soutint la thèse contraire, et qu'il y avait là bel et bien un fait de possession diabolique, merveilleux et inexplicable : son *traicté de la Mélancholie*, inspiré de ces idées, plut à Richelieu qui fit venir l'auteur à Paris, le complimenta, et lui donna la charge de Médecin ordinaire près de Gaston d'Orléans (1635). Las de sa profession, notre docteur la quitta pour celle plus lucrative de Maistre d'hotel du Roy et Lecteur de sa chambre. Désormais il ne s'occupa plus que de belles-lettres. Il publia tout d'abord un gros volume : *La Poétique* (1640). Richelieu l'avait engagé à ce travail. C'est un recueil de préceptes et d'exemples sur la Tragédie et l'Elégie ; les préceptes, il les emprunte aux anciens, et les exemples à ses propres ouvrages. Mais ce qui est particulièrement curieux, ce sont ses Poésies, publiées en un énorme in-folio., avec les mots importants soulignés, et de bizarres figures serpentant le long des vers. Il revendique dans la preface, et avec raison, « le don extraordinaire de diversité d'esprit », il s'est exercé en tous les genres. Il a chanté surtout les fleurs, l'or blond fils du Soleil, les diamants « au corps tout parsemé d'yeux », qu'enfantent, en des noces miraculeuses, le Soleil casqué de lumière et la Terre brune. Naturellement, les critiques l'accusèrent d'être un pur « virtuose » et « d'avoir moins de jugement que d'imagination. »

En 1650 il fut de l'Académie.

Il portait dans le monde des bas couleur feu, avec lesquels, dit Scarron, il croyait enflammer tous les cœurs.

Plus il y a de soleil en l'homme, plus il a d'excellence sur les autres animaux.

Or, ce feu tempéré que l'astre nous inspire
Sur les feux déréglés nous fait prendre l'empire,
A nous, ses favoris par ce degré charmant,
Comme ces champs heureux où son Tempérament
Loing des excès de Thule et de ceux de Libye
D'un printems éternel rend la terre embellie
Et sur tant de vallons jadis aimez des Dieux
Fait du fameux Tempe les delices des yeux,
Rare et divin climat où l'amoureux Zephire
Les soirs quittant sa Flore entre ses bras expire,
Et renaissant pour elle aussitost que le jour
Aux bords des frais Ruisseaux revient parler d'amour.

L'or.

Ce blond fils du Soleil et de l'une et l'autre Inde
S'il coule rarement dans les ruisseaux du Pinde,
C'est que Pinde, Hélicon et le Parnasse aussi,
S'esloignent fort du Gange et plus du Potossi.
Là, dans l'américain que l'astre favorise,
S'engendre un sel doré qui jamais ne s'épuise ;
Et du mont labouré le Soleil qui s'y plaist
Rendra tousjours la veine aussi riche qu'elle est ;
Mont, le voleur mystique et le vray Prométhée
Qui pour avoir du Ciel la chaleur emportée
Par l'homme insatiable et pareil aux vautours
Voit son cœur déchiré renaistre tous les jours
Et d'un Foye outragé, fertile pour ses peines,
Le sang sourdre à longs traits sans épuiser ses veines.

Madrigal.

(Omnia ossa me dicent : Domine, Quis similis tibi.)

La base de nos corps cet yvoire animé
D'un sang grossier et vil dans nos meres formé ;
Les os, cette Machine en jointures coupée
Dont la sèche union de glaires détrempée
Par de souples ressorts marche ou retient ses pas,
Quand l'Esprit veut qu'elle aille ou qu'elle n'aille pas ;
Ce Pied fait d'os menus dont l'estroitte structure
Soustient un Bastiment de si large figure ;
Ce Roüage arrondi qui forme les Genoux ;
Ces plis fermes du Bras, ministres du courroux ;
Ce Treillis compassé, ces Arcades vivantes
Où battent des Poumons les Eponges mouvantes ;

Rondeau.

Il a bien fait s'il faut que l'on m'en croye
Ce beau Pâris, meilleur que cil de Troye,
Quoy que Parents mènent murmure et bruict,
De prendre au corps et mettre en bon réduict
Fleur-de-Beauté, son soulas et sa joye.
Ja n'est besoing que la Belle en larmoye,
Pour la payer il a bonne monnoye :
Grand a le cœur, et tout ce qui s'ensuit
Il a bien faict.

Or, aillent donc puisque amour les convoye,
S'il peut gesir avec si belle proye ;
De ses travaux sans douceur n'est le fruict.
La Belle aussy dès la premiere nuict
Dira tout bas, sans que plus s'en esmoye,
« Il a bien faict. »

Les Pierres précieuses.

(FRUIT DU MARIAGE DU SOLEIL AVEC LA TERRE).

Roy, de toy la Topaze a son or et ses feux,
L'Escarboucle sa braise et l'opale ses jeux,
Ses jeux, quand tes Iris y marquent la teinture
Des premieres couleurs dont ta peins la nature;
Toi seul dans l'Esmeraude aux rives d'Orient
Tu fais des prez fleuris le vert sombre et riant ;
Le Gris du Lin en fleur dans la sobre Amathyste,
L'Azur dans le sapphir que l'Amour rend si triste,
L'Ambre dans la jacinthe ; et encore tu fais
Ce vin clair qui pétille au doux rubis-balais ;
Au Rubi-Parangon sa Lacque estincelante ;
Le bleu mat et joli qu'en la Turquoise on vante,
Bleu dont l'Outremarin de Ceruse meslé
Semble avoir faict l'amas et puis s'estre gelé,
Mais dont l'Esprit sensible entre de telle sorte
Dans les estats divers du Maistre qui lá porte
Que si d'un mal notable il souffre la douleur,
La pierre aussi malade en change de couleur.

Le Soleil couchant.

Le grand Astre va lentement
Vers les Sapphirs de l'Onde amère,
Et Vénus dans l'autre Hémisphère
Donne ordre à leur appartement.

Ces grans Rideaux à fond vermeil
Dont l'or petille dans la Nüe
Sont d'une Estoffe peu connüe
Aux Pays où va le Soleil.

La Pourpre qui luit sous ses pas
Et l'air s'escarte en mille pointes
Où parfois deux couleurs sont jointes
Et parfois ne se joignent pas.

Dieux ! la merveilleuse clarté !
Alceste, admirez la nuance
De ce jaune-clair qui s'avance
Sous cet incarnat velouté.

L'œillet d'Inde seroit ainsi
Dans sa douce et sombre dorure
Si sur les pans de sa bordure
La Rose tranchoit le souci.

Que ces Floccons blancs ont d'appas !
Vous diriez que c'est de la neige
Qu'un doux Soleil. qui la protege
Perce, illumine, et ne fond pas.

Voyez ce lustre variant
De mille couleurs entassées
Qu'un trait de Lumière a tracées
Sur ce fond brun, vers l'Orient.

Voyez ces tirades de feu
Dont le Ciel vers le Nort esclatte,
Et dans ces plaines d'escarlatte
Ces Bois d'amaranthe et de bleu.

Les Opales du Poinct du Jour
Et ses Jacinthes sombre-claires
Sont bien des objets plus vulgaires
Que les Rubis de son Retour.

Sa Rondeur croit en descendant :
Telle est la Sphère de nostre Ame :
Le cercle infini de sa flame
S'augmente par notre Occident.

Dans l'air il laisse les couleurs
Qui sont les Jasmins et les roses
Et toutes ses Métamorphoses
Sont les germes d'autant de fleurs.

Parfois il n'est pas sans douleurs,
Thetis estant froide ou mutine
Et la Perle en son origine
Est surement l'eau de ses pleurs.

Tous les Objets qui l'ont veu choir
Par son depart devenus sombres
Ne seront bientôt que leurs Ombres
Et se couvrent d'un crespe noir.

La Terre opposée à la Mer
En dueil va garder le silence
Et pour ne point voir son absence
Les fleurs mesme vont se fermer.

Demain l'Aurore à son réveil
N'y verra que perles liquides
Et tous leurs yeux seront humides
Pour avoir perdu le Soleil.

Desjà l'air par ce changement
Est pesant plustost que tranquille
Et l'humeur froide qu'il distille
Cause un morne Assoupissement.

Belle Alceste retirons-nous
La Nuict estend ses larges voiles.
Il prendroit fort mal aux Estoilles
De voir des Astres comme vous.

« Les vers et le langage sont des instruments de si petite considération dans l'épopée, qu'ils ne méritent pas que, si grands que soient mes juges, ils s'y arrêtent..... Au reste, je prends l'Univers pour théâtre et l'Éternité pour spectatrice. »

JEAN CHAPELAIN

(1594-1674.)

Jean Chapelain est né à Paris, le 4 décembre 1594, en la paroisse de Saint-Merry, de Sébastien Chapelain, notaire au Châtelet, breton, et de Jeanne Corbière, fille d'un homme qui avait été l'ami particulier de Ronsard. Il fit ses études à bâtons rompus, passa sous la férule de sept ou huit maîtres, apprit seul l'espagnol et l'italien qu'il possédait admirablement, fit de très sérieuses études médicales et s'apprêtait à prendre ses degrés : mais sa mère s'y opposa : le petit-fils d'un ami de Ronsard devait être, coûte que coûte, et bon gré mal gré, un poète. D'ailleurs le notaire mourut laissant trop peu de bien à son fils pour exercer la médecine ; il entra, grâce à la protection de Monseigneur de Laon, chez le marquis de Vardes, pour apprendre à son fils, le jeune baron du Pec, l'espagnol, et rien de plus ; de là, il passa chez M. de la Trousse, grand-prévôt de France, en qualité de précepteur de ses deux fils ; il plut tellement qu'il y resta dix-sept ans. « Il s'occupe sourdement de poésie » et en tout cas se lie intimement dès cette époque avec Malherbe, Gombault, Vaugelas et Faret. Sur ces entrefaites, le cavalier Marini arrive en France, pour faire imprimer son poème de l'Adone. Il le lit à Malherbe et à Vaugelas; Chapelain, très fort en italien, assiste à la lecture, fait une longue et savante critique du poème : bref, est sollicité d'en écrire la pré-

face, laquelle parue en 1623, valut à son auteur l'approbation du public et la précieuse estime du grand Armand. Le cardinal l'admit dans son intimité et lui dut la formule précise, définitive, étroite, de la fameuse règle des trois unités, patron désormais indispensable de toutes les pièces de théâtre. Dès 1627, il est l'oracle de l'hôtel de Rambouillet, l'oracle des poètes : Racine vient le consulter sur l'ode à la nymphe de la Seine : on a de lui six gros volumes de lettres, quasi toutes sur des questions littéraires, écrites à tous et à toutes, de 1632 à 1673.

Ses portraits nous représentent « une tête austère, sobre, avec de grandes rides pleines de grec et de latin, des rides qui ressemblent à des feuillets de livres ; le front est élevé mais peu large ; les paupières sont molles et diffuses : le regard est triste, un peu éteint ; la chair des joues martelée de petits plans ; le nez majestueux et presque royal ; une grande perruque in-folio descend en cascade le long de deux pâles joues : une petite calotte couvre le haut du crâne ; un manteau de couleur sombre se drape sur l'épaule avec noblesse et simplicité ».

Il faut entendre maintenant les contemporains déblatérer sur sa lésinerie : « c'est l'avarice en personne... il s'habille comme il y a dix ans, d'un satin colombin doublé de panne verte, fait avec un vieux jupon de sa sœur... A travers son manteau, au soleil, on voit la corde grosse comme les doigts... Il porte sur lui des mouchoirs si noirs que, lorsqu'il en tire un à l'hôtel de Rambouillet, cela fait mal au cœur : avec cela, il bave comme une vieille limace et crachotte en parlant... Ses façons obligeantes même passent pour de la cabale : il a toujours une douzaine de cours à faire : c'est un hableur, il se fait le circonspectissime, l'excuseur de toutes les fautes. »

Pourtant, le « candide Chapelain », un jour que le cardinal lui montrait le plan d'une pastorale où il y avait 500 vers de sa façon, fit tant et tant d'observations grammaticales, philologiques, logiques et autres que l'Eminence, sa pointilleuse Eminence, déchira en mille pièces son manuscrit et bonda son mentor assez de temps pour qu'il put croire à une sérieuse disgrâce.

N'importe, cette emprise involontaire mais réelle sur la plupart des poètes d'alors et quelques odes publiées de temps à autre, valurent à Chapelain en attendant la Pucelle une prodigieuse célébrité. En 1636, il détermine ses confrères de l'Aca-

démie à rédiger une grammaire et à composer le fameux Dictionnaire ; en 1637, il rédige les sentiments de l'Académie sur le Cid. Puis il met cinq ans à méditer le plan de la Pucelle, et en passe bien deux à l'écrire en prose d'un bout à l'autre. Tout le monde comptait sur une merveille ; à peine si quelques mauvaises langues, et réputées comme telles, La Mesnardière, Liniere, osaient insinuer contre l'œuvre en gésine quelque perfide allusion. Le duc de Longueville, « persuadé qu'il y allait de l'honneur de sa maison de doter enfin la France de l'épopée qui lui manquait » accorde au poète une pension de mille écus, tout le temps que durerait son travail, et qui serait doublée au moment de la publication. — Trente ans on l'espéra — pendant lesquels les chers confrères, produisirent épopée sur épopée, le Moyse, le Saint-Louis, le Clovis, la Pharsale, le Saint-Paul, l'Alaric, tentant de détourner à leur profit les sympathies en suspens. Peine inutile : l'attention du public, des lettrés, de tous, était braquée sur la bienheureuse Pucelle. Elle parut en 1656. Hé bien non ! ce ne fut pas le désastre, la déroute que l'on croit : à peine si la duchesse de Longueville osa dire en la lisant : « cela est parfaitement beau, mais cela est parfaitement ennuyeux » à peine si quelque bouffon mal famé comme le parasite Montmaur, put lancer une épigramme dans ce genre :

Illa Capellani dudum expectata Puella
Post tanta in lucem tempora prodit anus ;

Les croyants, pleins de ferveur, virent leur idole telle qu'ils l'avaient rêvée ; six éditions s'enlevèrent en dix-huit mois : et n'oublions pas, pour prendre une mesure équitable, que c'était un in-folio, superbe, avec le portrait de Chapelain par Nanteuil, une planche à chaque chant, des lettres ornées, des culs de lampe, pour lesquels 1800 livres furent comptées au meilleur graveur de l'époque. Quelques mois plus tard, ce fut une belle débauche d'épigrammes et de pamphlets, une grêle battante d'insultes et de railleries, ou Linière et Saint-Pavin, et d'autres, et d'autres encore s'en donnèrent à cœur joie de dauber sur le poète : il eut beau se débattre comme un diable, renvoyer riposte pour riposte : Despréaux survint qui lui donna le coup de grâce.

Et ce fut tout. Chapelain mourut, d'un froid qu'il attrapa, dit-on, se rendant à l'Académie, et un jour qu'il pleuvait à fendre du bois, et pour n'avoir pas voulu, ayant à traverser un ruisseau, donner un sou à des gamins qui avaient jeté une planche d'un bord à l'autre : il le traversa à gué, se mouilla jusqu'aux genoux, et cacha ses jambes sous son pupitre tout le temps de la séance, si bien qu'à son retour chez lui un fort rhume le prit dont il mourut. Terminons par un trait qui lui fait honneur : « Lorsque M. de Montausier devint gouverneur du Dauphin, sans même en prévenir Chapelain qu'il estimait fort, il sollicita pour lui la place de précepteur. Chapelain la refusa, à son grand étonnement, se prétendant trop vieux et trop infirme pour être agréable au jeune prince, et ne voulant point, disait-il, l'attrister du spectacle de ses rides. »

Ode.

Au cardinal de Richelieu

. . . . . .

Ils chantent l'effroyable foudre
Qui d'un mouvement si soudain
Partit de ta puissante main
Pour mettre Pignerol en poudre ;
Ils disent que tes bataillons
Comme autant d'épais tourbillons
Ébranlèrent ce roc jusques dans ses racines ;
Que même le vaincu t'eut pour libérateur,
Et que tu lui bâtis sur ses propres ruines
Un rempart éternel contre l'usurpateur.

Ils chantent nos courses guerrières
Qui plus rapides que le vent
Nous ont acquis en te suivant
La Meuse et le Rhin pour frontières.
Ils disent qu'au bruit de tes faits
Le Danube crut désormais
N'être pas en son antre à couvert de nos armes;
Qu'il redouta le joug, frémit dans ses roseaux,
Pleura de nos succès, et grossi de ses larmes,
Plus vite vers l'Euxin précipita ses eaux.

De quelque insupportable injure
Que ton renom soit attaqué,
Il ne sçauroit être offusqué,
La lumière en est toujours pure :
Dans un paisible mouvement
Tu t'élèves au firmament
Et laisses contre toi murmurer sur la terre :
Ainsi le haut Olympe, à son pied sabloneux,
Laisse fumer la foudre et gronder le tonnerre
Et garde son sommet tranquille et lumineux.

Ebloüi de clartez si grandes,
Incomparable Richelieu,
Ainsi qu'à notre demi-Dieu,
Je te viens faire mes offrandes.
L'équitable siècle à venir
Adorera ton souvenir
Et du siècle présent te nommera l'Alcide :
Tu serviras un jour d'objet à l'Univers,
Aux Ministres d'exemple, aux Monarques de guide,
De matière à l'histoire et de sujet aux vers.

Dieu.

Loin des murs flamboyans qui renferment le monde,
Dans le centre caché d'une clarté profonde,
Dieu repose en lui-même, et vêtu de splendeur,
Sans bornes est rempli de sa propre grandeur.
Une triple personne en une seule Essence,
Le suprême Pouvoir, la suprême Science,
Et le suprême Amour unis en trinité
Dans son règne éternel forment sa majesté ;
De son être incréé tout est la créature ;
Il voit rouler sous lui l'ordre de la Nature ; . . .
Tranquille possesseur de sa béatitude,
Il n'a le sein troublé d'aucune inquiétude,
Et voyant tout sujet aux lois du changement,
Seul, ne pouvant changer, dure éternellement.

Du vent de ses souspirs il dessecha les fleurs
Amour loge en vos yeux, il y forge ses dards
Les clairons enrouez et les aigres trompettes
La belle Amaryllis ayme les aliziers

GILLES MÉNAGE

(1613-1692)

Cet angevin eut par-dessus tout une mémoire prodigieuse.

Il commença par faire du droit, se fit recevoir avocat au Parlement de Paris, et plaida « avec applaudissement »; puis changea d'état, se fit ecclésiastique, fut pourvu du doyenné de Saint-Pierre d'Angers, dont le revenu, assez important, lui permit de se livrer en toute sécurité à ses doux travaux. Chapelain le fit entrer chez le cardinal de Retz, qui n'était alors que M. le coadjuteur, mais le prélat, paraît-il, se laissait mener par les femmes comme un enfant; c'étaient des débauches perpétuelles, et qui rendaient l'hôtel inhabitable; le savant le quitta et prit alors un appartement au cloître Notre-Dame où il présida tous les mercredis une petite Académie de lettrés. Les « Mercuriales » de Ménage furent tôt suivies; on y venait écouter avec intérêt le maître, à qui sa large mémoire et sa précieuse érudition fournissaient d'ingénieux rapprochements sur tous sujets. Assez vaniteux, il aimait cette petite cour de disciples « et faisait claquer son fouet d'importance ». Il était très mordant, et ne dédaignait pas à l'occasion d'épiloguer sur ses confrères : Il fallait voir quand on l'avait attaqué, le beau « remue-ménage ». A ce moment il lança un factum contre l'Académie: « la Requête du Dictionnaire, ou le Parnasse alarmé », — ce qui l'empêcha d'en être, au moins sur le moment, à quoi le parasite Montmaur, répliqua avec assez d'esprit, qu'au contraire, il devait en être « car, disait-il, qui déshonore une fille, l'épouse. » Il allait en revanche à l'hôtel de Rambouillet où plus qu'ailleurs il faisait florès. C'étaient, entre lui et Balzac, de longs et savants entretiens où ces deux Messieurs, pour l'ébat de la galerie, étalaient les plus beaux mots: tant qu'enfin, après avoir bien mis leur deux esprits à la « gehenne », ils sortaient ensemble,

bras dessus bras dessous, poussaient un soupir d'aise, et s'écriaient : « Ah ! maintenant, faisons quelques solecismes », lesquels consistaient généralement en gros mots bien salés, et petits discours égrillards.

Il n'y a point de genre dans lequel Ménage ne se soit exercé : il était grammairien, philosophe, historien, poète, jurisconsulte, antiquaire et critique. Critique surtout, dit Tallemant : « une espèce de savantasse, qui fait ses vers en se tâtant le pouce ».

Tout philosophe qu'il prétendit être, il avait le cœur tendre. On sait la vive passion que lui inspira Madame de Sévigné, et le long temps qu'il fut son « mourant » ; sa plus grande joie était de lui prendre les mains, et de rester ainsi, à la regarder, sans mot dire. Le poète Pelletier, un jour qu'elle retirait les siennes, lui dit à brûle-pourpoint : « Monsieur Ménage, voilà le plus bel ouvrage qui soit sorti de vos mains ». La seule faveur que lui accorda la divine marquise fut de l'emmener un jour, n'ayant point de femme de chambre, chez des marchands, faire quelques emplettes. Quand il eut 50 ans, il alla chez toutes les belles de sa connaissance, prendre congé d'elles ; peu de temps après, il entrait à l'Académie.

Épitaphe de l'abbé Bonnet.

Cy dessous-git Monsieur l'Abbé
Qui ne sçavoit ny A ny B.
Dieu nous en doint bientost un austre
Qui sçache au moins sa Patenostre.

★

Le doux bruit des ruisseaux, le chant de l'alcyon,
La voix de Philomèle et la voix d'Arion,
Et les cygnes mourant aux fleuves de Lydie
N'ont rien de comparable à vostre mélodie.
Dans les flots ondoyans de vos cheveux espars,
Mille cœurs submergés flottent de toutes parts.

. . . . . .

Épigramme.

Il est civil, accostable,
Doux, benin, courtois, affable,
Et le bon Prelat, en somme,
Merite d'estre honneste homme.

Cette babillarde emplumée,
La Renommée.

Comme Apollon il sçait toucher la lyre
Et n'est pas plus grand que l'Amour.
(*Gilbert*).

LE PETIT DE BEAUCHATEAU

(Né en 1646).

On peut lire tout au long son histoire dans le livre des *Enfants Célèbres*.

François-Mathieu Chastelet de Beauchateau, né à Paris, était fils d'un comédien de renom et d'une comédienne bel esprit : son ambition fut de briller, comme dit l'autre, sur le théâtre du monde. A sept ans, il savait plusieurs langues, lisait Martial à livre ouvert, parlait l'italien comme feu Petrarque, avait une intelligence parfaite de la philosophie et des sciences ; à huit ans, il écrivait un cours complet de géographie et d'histoire, mais surtout des vers français qui faisaient l'admiration de tout le monde. Pendant trois ans, le petit prodige fit les délices de la cour, « mignonné » de la reine, du cardinal Mazarin, du chancelier Séguier ; on l'enfermait dans un cabinet, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il vous troussait des stances, un sonnet, un rondeau, sur tel sujet donné. A onze ans, il publia le recueil de ses poésies, intitulé : *La Lyre du jeune Apollon ou la Muse Naissante du petit de Beauchâteau ;* avec, en tête du volume, des Éloges fabuleux composés en son honneur par tous les Poètes du temps. Mazarin lui donna mille écus, et Séguier cinq cents « pour redorer les cordes de sa lyre ». L'avenir s'annonçait pour lui très brillant : un beau jour, — il avait quatorze ans, — il passe en Angleterre, avec un ecclésiastique apostat qui se fit son « Barnum » — très choyé du reste par la haute société anglaise, et Mylord Protecteur, qui pensait peut-être à lui pour les nobles fonctions de Poète Lauréat. L'année même, Cromwell mourut ; « le petit monstre » passa en Perse avec son défroqué : et, dit son biographe, « on ignore depuis ce qu'il est devenu : ainsi finit cette merveille de son siècle. »

Épigramme.

Aux Espagnols après la prise de la Capelle.

Vous nous croyez fort malmenez,
Messieurs les partisans d'Espagne ;
Mais la fin de nostre campagne
Rend vos esprits bien consternez ;
Car nostre retraite est jolie,
Prenant Valence en Italie
Et la Capelle à vostre nez ;
Qu'à Saint-Ghilain vous fassiez gille,
Ma foy, chez vous le plus habile
De ce succez est effrayé.
Les frondeurs n'osent plus paroître
En voyant ces grands coups de Maistre
Où nostre Roy s'est égayé.

A Monsieur de Langlade, secrétaire du cabinet.

Bien que je sois fort endormy,
J'entr'ouvre les yeux à demy
Pour vous prier, courtois Langlade,
De battre un peu pour moy l'estrade
Et dire à ce grand Cardinal
Dont je fais l'objet de mes veilles
Qu'il fasse pour moy des merveilles :
Et pour les publier je seray matinal.

Madrigal.

A la Marquise de Cominges.

Avecque vostre air enfantin
Le Dieu mutin
A nos cœurs fait insulte
Ou cachez vos appas,
Ou bien ne vous offensez pas
S'il en arrive du tumulte.

Épitaphe d'un Sergent.

Cy-gist qui n'eust jamais d'égal,
— Puisque dans le cours de sa vie,
Il fut sergent, rousseau, natif de Normandie, —
Et qui ne fit jamais de mal.

Je n'oserois dire qu'on m'ayt aimé,
Je dirois trop ; mais, sans que je me flate,
J'estois charmant lorsque j'estois charmé
Et pour l'amour j'ay l'ame délicate.

J'ai beau me vouloir mesnager
En vous racontant mon martire:
Je mesle au respect d'un Berger
L'impatience d'un Satire.

CHARLEVAL

(1613-1693)

Jean-Louis Faucon de Ris, seigneur de Charleval, prit le nom du village où il était né, Charleval, à 4 lieues de Rouen. Sa famille, italienne d'origine, venue en France à la suite de Catherine de Médicis, ne contenait que des premiers présidents au Parlement de Normandie. « Il estoit, lui, d'une complexion si faible, qu'on ne pensoit pas qu'il dût vivre ; cependant, par son bon régime, il poussa sa carrière jusqu'à quatre-vingt ans, amusant tout doucement ses héritiers qui regardaient, dès son enfance, sa succession comme une chose toute prête. » Il aimait les Lettres d'une passion jalouse, avare de discours, ne se communiquant pas facilement à tout le monde, d'esprit délicat : Scarron, son ami particulier, disait que les Muses ne le nourrissoient que de blanc-manger et d'eau de poulet. Ce fut un illustre Paresseux, désoccupé de tout, sauf du jeu et des coquetteries de rencontre : encore sa santé, là même, l'obligeait à de grands ménagements ; s'évertuant aussi peu que possible pour l'avancement de sa fortune, mais en revanche ouvrant sa bourse toute grande aux poètes dans le besoin. On peut à peine énumérer les noms de ses amis ou autres, Maynard, Sarazin, Boisrobert, Scarron, Madame Scarron, Ninon, la comtesse de la Suze, Chapelain... Il mourut à 80 ans, et encore par la faute des médecins. Ses héritiers — d'austères magistrats — refusèrent de publier ses Lettres et Poésies, disant que le nom d'auteur, joint à celui de Charleval serait une tache dans la famille. Par bonheur, une dame qui avait une copie de ses vers les remit à Barbin qui les inséra dans son Recueil : c'est tout ce que nous possédons de ses œuvres.

Sonnet irrégulier sur une belle personne affligée de la mort d'un frère.

Caliste, aimable en toutes choses,
Embellit même les douleurs.
La tristesse éclate en ses roses
Et ses jeux font rire les pleurs.

Il semble, à voir ses nouveaux charmes,
D'un beau jour voisin de la nuit,
Que l'Aurore verse des larmes,
Ou qu'il pleut quand le soleil luit.

Cette belle Mélancolique
Plaint la perte d'un frère unique
Qui n'eut point de comparaison ;

Mais à voir sa grâce adorable,
On peut dire avecque raison
Qu'elle porte un deuil agréable.

Contre un médisant.

Bien que Paul soit dans l'indigence,
Son envie et sa médisance
M'empêchent de le soulager.
Sa fortune est en grand désordre ;
Il ne trouve plus à manger,
Mais il trouve toujours à mordre.

Contre une coquette.

Je ne saurois vous pardonner
Le régal qu'à Saint-Cloud Paul vient de vous donner.
C'est le plus dégoutant de tous les esprits fades :
Vous aimez trop les promenades,
Iris ; allez vous promener !

A Monsieur Sarazin pour l'inviter à dîner.

Sarazin, quand je t'aperçoi,
Mon cœur ressent mille allegresses,
Et si tu viens manger chez moi,
Je te mangerai de caresses.

Nous n'aurons ni poisson ni ris
Mais nous aurons de bonne viande,
Et tu repaîtras nos esprits
De nouriture plus friande.

Nous ne sommes pas de ces sots
Que les jeûnes rendent étiques ;
Nos Estomacs sont huguenots,
Mais nos cœurs sont bons catholiques.

Apres que nous aurons chanté
Nous dirons sonnets et ballades ;
Et boirons tant à ta santé
Que nous en serons tous malades.

Sonnet.

Il faut donc vous aimer, adorable inhumaine,
Et soubmettre à vos lois mon esprit et mes sens,
Et sans rien espérer que mépris et que hayne
Adorer pour jamais vos charmes tout puissans.

Beaux yeux, doux enchanteurs, assassins innocens,
Interprètes divins des pensers de ma Reine,
Doux et cruels auteurs des tourments que je sens,
Dites-moi quel sera le succès de ma peine.

M'aimera-t-elle ou non! Ah! ne le dites pas!
Si vous vous déclarez je trouve le trépas.
Beaux yeux, ne parlez point, encor que je vous presse.

Ne contentez jamais mon funeste desir;
Car si vous dites *non*, je mourrai de tristesse,
Et si vous dites *oui*, je mourrai de plaisir.

Hé! le noble sang des raisins
Compose une phlébotomie
Qui rend tous les hommes cousins.

LE SIEUR DE LA GARENNE

On sait simplement qu'il avait beaucoup voyagé. Ses vers, écrits en 1630, furent publiés à Grenoble en 1657 sous ce titre : « Les Bachanales, du sieur de la Garenne, ou loix de Bachus, prince de Nise en Arabie : ouvrage lirosophique. »

Éloge du tabac.

Sans luy que ferions-nous dans la triste vallée
Où nous sommes bannis?
Sa vapeur agréable aussitôt avalée
Rend l'âme consolée
Et guérit nos esprits des plus rudes ennuis.

Si parfois le piot enfle nostre cuirasse
Et trouble notre armet,
Ce zephir nebuleux qui par les nazeaux passe
D'abord donne la chasse
Aux superfluitez, et d'aplomb nous remet.

Jupiter petunoit et jadis Ganimede
Luy hachoit le petun;
Il en faisoit humer à sa maîtresse Lède
(Qui n'estoit pas trop laide)
Et jamais ce parfum ne luy fut importun.

Aux chaleurs de l'esté, tu le vois dans la nüe
Dégorger les eclairs;
Ses nazeaux fulminans esblouyssent la vüe;
Pluton en prend là-bas avec ses pipes nairs.

Les Bacchanales.

Que l'on enrolle des Beuveurs
De tous sexes et de tous âges,
Excepté les espris resveurs,
Les mutins hagards et sauvages;
Que les vrais goinfres, agitez
D'un nombre infini de santez
Assassinent les patiences,
Et dans le vin et le tabac
Parlent des arts et des sciences
Tous ensemble, ab hoc et ab hac.

Qu'ils ne laissent causes ny coins
Au ciel, dans l'air ny sur la terre
Dont ils ne decident le poinct
Avec la logique du verre;
Qu'ils proposent sans exciter,
Qu'ils disputent sans écouter,
Qu'ils concluent sans reconoistre,
Qu'ils jugent sans ouïr tesmoins
Et que chascun tranche du maistre
En ce qu'il entendra le moins.

Qu'on rasticotte le narquois
En pictant du pivoy chinatre,
Qu'on entrolle souventes fois
D'ornis, de bate, trois ou quatre.
Qu'on jaze à tort et à travers,
De rebus, de prose et de vers;
De chiffres et d'hyeroglyfiques;
Qui ne hablera s'en ira!
Qu'on fasse les Scientifiques!
Bref, tire qui plus en dira!

Qu'on decide les differends
Des Princes et des républiques,
Qu'on echine les concurrens
De nos calamitez publicques,
Que l'on arpente l'Univers
De long, de large, et de travers
Dessus la terre et sur neptune
Cherchant l'honneur et le butin
Qui font préférer la fortune
Aux puissans arrets du destin;

Que l'hyver, le Printemps, l'Été
N'ont fertilité ny puissance,
Que l'automne a tousjours esté
La saison de resjouyssance,
Bref, qu'on crayonne l'Univers
Par un mélange si divers
Que la confusion vous plaise,
Et toujours quand l'un parlera,
Que jamais l'autre ne se taise
Si ce n'est alors qu'il boira.

L'embonpoint de nos fruicts et l'ame de nos fleurs.

De quel bronze sont mes essieux ?
Il me semble marcher sur la vouste des Cieux

La bise aux cheveux gris.

BUSSIÈRES

(1607-1678).

Jean de Bussières, né à Villefranche en Beaujolais, fit ses études chez les Jésuites, puis entra dans l'ordre. C'était un laborieux, peu célèbre comme poète français mais illustre en revanche comme poète latin. Nous avons de lui un Scanderbergus, en huit livres, qui faisait les délices de Chapelain.

Ses *Descriptions poétiques*, imprimées à Lyon, sont bien amusantes. Un coucher de soleil, d'ailleurs joliment décrit, est toujours prétexte à sermon : « je me suy proposé, dit-il, de donner quelques bonnes pensées à mon lecteur, de luy laisser dans l'ame comme l'aiguillon de l'abeille, le germe d'un bon sentiment qui peut après produire quelque sainct effect... »

Le Miel.

N'est-ce point l'ame des roses
Des Tulipes et des Lis ?
De tant de charmes cueillis
Sans doute tu le composes ?
Est-ce des astres lassez
Après cent tours repassez
La sueur douce et liquide,
Ou si l'aube à son reveil,
Par cette Rosée humide,
Veut seduire le soleil ?

La Grenade.

J'aperçoy ces rubis, soleils
Qui de leurs petits corps vermeils
Eslancent des traits de lumiere,
Qui, rompant leur captivité
Se poussent hors de la barrière,
Desireux de la liberté.

Le tissu léger d'une toile
Les separe en les unissant;
Dans ce ciel de lait blanchissant
Le grain brille comme une Etoile ;
L'yvoire ainsi donne vigueur
Au Saphir entouré de flamme :
Ainsi le Lys par sa pâleur
Jette plus fortement dans l'âme
La Rose et sa haute couleur.

La Neige.

AYMER LA CHASTETÉ

Douce laine du ciel, blanche fleur des Nuées,
Beaux lys, jonchant l'azur de feuilles argentées!.....
Ah! tout l'air est remply de Papillons perlez,
Partout on voit blanchir des phantomes ailez!
Comme leur danse est belle, et comme leur albastre
Virevolte par l'air, roulant d'un pas folastre!
Comme ils vont se heurtant sans se faire de mal!
Comme en freres parfaits ils se traitent d'égal!
Comme sur le sol gris l'un à l'autre s'abouche!.....

La Forêt.

Le Soleil jaloux de sa gloire
Darde la pointe de ses feux
Sur ce vert tissu de cheveux
Prétendant une ample victoire ;
Mais les rameaux entrelassez
Dans leur feuillage ramassez
Font une si bonne deffence
Que des feux le plus violent
Ne peut de sa haute puissance
Forcer ce Bastion branlant.

La Terre couverte de mousse
Agréable sous ce veloux
Estend à plein son manteau doux
Sur les petits rocs qu'elle émousse;
Ils en font un siège plus mol
Et prestent doucement le col
A la toison qui les habille ;
Elle, pleine de gayeté
Estend ses bras, et s'esparpille
Sur le rocher qu'elle a dompté.

Le Marbre.

Il semble qu'un esprit de vie
Anime ce marbre taillé,
Que quelque ame s'est asservie
A battre sous ce lait caillé :
De ces cheveux ondez la toyson delicate
Au souffle d'un zephir semble s'eparpiller :
On diroit que ce front sur cette joue esclate,
Et qu'on voit dans ces yeux la lumière briller.

Sais-tu bien que tu dois, marbre, ce bel ouvrage
Au rigoureux amour du fer qui t'a blessé,
Que, sous le faux semblant d'un âpre et rude outrage,
Il t'a de son cizeau doucement caressé.
C'est ainsy qu'il faut que mon ame
Corrige mes affections,
Et que par ses coups elle entame
Le marbre de mes passions.

Le jour naissant.

Un rouge à couleur de rose
Qui doucement se fait voir
Insensiblement dispose
Le Monde à le recevoir.

La Nuict de crainte s'envole
Changeant en course ses pas,
Et va sous un autre Pole
Porter l'ombre du trespas.

Dans les replis de ses toiles
Qu'elle resserre en courant
Elle cache les estoiles
Qui la suivent en mourant.

Le zephir qui l'accompagne
Respire si doucement
Que les fleurs de la campagne
En prennent du sentiment.

Les belles, développées,
Ouvrent le sein à demy
Pour prendre les halenées
De leur innocent amy.

Les plantes à son passage
Se dépêtrant du Sommeil
Se mettent en équipage
De recevoir le Soleil.

Coucher de soleil.

Mille roses partout semées
Sur ce beau sepulcre d'amour
Le couronnent tout à l'entour
De leurs despouilles bien-aymées.

Le jour qui sçait l'heure fatale
Qui le doit porter à la mort,
Luy-mesme par un noble effort
S'y porte d'une ame royale.
Genereux, il court à grand pas
Au moment qui fait le trespaz.
Mais aussi la Mort rigoureuse
Le traitant avecque son cœur
Despouille sa triste noirceur
Et lui sousrit, claire et pompeuse.

Ce doux repos de la Nature
Me trace une rare peinture
Du repos de l'Eternité,
Où nos ames, comme autant d'astres,
Libres de tous mortels desastres,
Luyront dans l'Immortalité.

Pourquoy, courriere d'Orient
Verses-tu des pleurs en riant ?

Je naquis des baisers du soleil et de l'ombre.

DES MARETS DE SAINT-SORLIN

(1595-1676)

Jean des Marets, sieur de Saint-Sorlin, né à Paris, fut avec Bois Robert le poète chéri de son Eminence. Richelieu l'aimait « à cause de sa fertilité à produire sur le champ des pensées ». Ce fut toute sa vie un illuminé. Il connaissait tout, la musique, la peinture, l'architecture, fut de ce fait contrôleur général de l'Extraordinaire des Guerres et secrétaire-général de la Marine du Levant ; ce qu'il savait le moins c'était la poésie, mais il se trouva insensiblement engagé à s'y appliquer par les « caresses » que lui fit le cardinal. Sollicité par lui d'inventer un sujet de pièce, puis d'en écrire les vers, il fit cette *Aspasie*, qui, représentée en 1636 dans le plus grand appareil, eut un formidable succès : tel, que le cardinal dut lui commander une pièce tous les ans : il se trouva ainsi sans y avoir pensé, poète dramatique.

On sait le succès prodigieux qui accueillit sa comédie des *Visionnaires*. Des Marets fut de l'Académie tout au début et chancelier pendant quatre ans ; mais son attitude grondeuse, la prétention qu'il élevait de décider infailliblement, en pontife, du mérite des auteurs, lui fit ôter cette dignité. Il menait d'ailleurs une véritable vie de casse-cou, « pélerin attardé un long temps dans la cabane des plaisirs charnels... » « Je devrais pleurer des larmes de sang, écrivait-il, pensant au mauvais usage que j'ai fait de l'éloquence auprès des femmes. »

Cette éloquence, ou plutôt cette imagination, il la darda dans tous les sens, — dans le roman, où il fit une petite révolution, publiant des volumes comme *Ariane*, *Roxane*, conçus à l'opposé des romans vertueux du temps, et qui font scandale ; dans la poésie, avec son *Clovis, ou la France chrétienne*, qui n'est certes pas à dédaigner ; tout pénétré du merveilleux chrétien, gorgé de ces expressions ampoulées et extatiques dont il fut, à coup sûr, l'inventeur ; puis, ce sont des poèmes et cinq

à six mille vers, *les Amours de Protée et de Philis, les Promenades de Richelieu, le Triomphe de Louis et de son siècle*, etc., etc.; enfin, des manifestes vibrants, comme *la défense du poème héroïque, la défense de la langue et de la poésie française*, où il expose avec apreté ses théories nouvelles et envoie au diable les sacro-saintes règles d'Aristote et de Despréaux lui-même.

Ah! s'il n'avait pas gâté son esprit, disait Chapelain, à écrire et à faire « de la mystiquerie ».

Mais, vers 1645, sa vie, toute de passion, se transforme. Il devient un dévot effréné, s'érige en réformateur hérissé et directeur de conscience; et, bien que laïque, assemble autour de lui un cercle de jolies pénitentes, dont quelques-unes extraordinairement enthousiastes. Cela dura, en s'accentuant, jusqu'à sa mort, les idées les plus saugrenues comme les plus magnifiques rayonnant de son front; et ses rêves, il les communiquait à ses fidèles, les faisant aussitôt passer à l'acte: c'est une croisade monstre, organisée contre les Jansénistes, une levée de boucliers qui doit, pour être efficace, monter à 144.000 hommes: pas un de plus, pas un de moins: c'est le chiffre mystique. Dieu le lui a révélé, et l'a choisi pour l'exécution de ce vaste dessein: il lui a communiqué « la clef miraculeuse du Thresor de l'Apocalypse ». — Après les jansénistes, c'est aux Turcs qu'il s'en prend, aux hérétiques; il arme pour les combattre un vrai régiment, les « Chevalliers de l'Infaillibilité Papale », Louis XIV, sera le Josué, « comprimant de sa dextre, la marche impérieuse du croissant de Mahomet » et les princes invisibles des cohortes célestes, saint Michel, Gabriel, Raphaël, Ariel, feront pleuvoir les carreaux retentissants et vengeurs sur les « âmes brunes » d'infidèles. — Il mourut à quatre-vingts ans, d'une extase prolongée.

La Violette

(POUR LA GUIRLANDE DE JULIE)

Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe,
Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour;
Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

L'Automne.

Tous ces lieux pour six mois seront mélancoliques
De n'avoir du soleil que des regards obliques ;
Adieu, beaux promenoirs; je ne puis plus sortir.
Dans l'enclos du palais il faut se divertir.
Aussi bien de ses fleurs la terre est dépouillée :
Quel plaisir de fouler l'herbe toujours moüillée ?
Je ne vois qu'à regret les arbres moins feuillus ;
Les vents leur font la guerre et ne les flattent plus.
Je ne vois qu'à regret les couleurs différentes
Dont l'Automne sans art peint les feuilles mourantes;
Leur beau vert si riant tout à coup s'est changé
En jaune, en amarante, en rouge, en orangé.
Déjà de leur rameaux la plûpart descendües
Souffrent un triste sort sur la terre étendües
Où, viles, sans repos, elles servent d'ébats
Aux cruels aquilons qui les mirent à bas.

Les Amours du Compas et de la Règle.

Animé du beau feu d'une nouvelle audace,
D'un pié libre, je cours aux vallons du Parnasse,
Et la Muse en riant me conduit par la main
Où ne marcha jamais le Grec ny le Romain.
Dédale n'avoit pas de ses rames plumeuses
Encore traversé les ondes écumeuses,
Et d'un art merveilleux, par le vague des airs,
Évité de Minos la colère et les fers,
Quand sa sœur, qui vit l'art surpasser la nature,
Lui présenta Perdix, sa chère nourriture,
Afin qu'un jour, instruit par ses doctes leçons
Il se rendit fameux entre ses nourrissons.

Perdix, un jour, épris de l'amour de l'étude,
Cherchant pour en joüir l'heur de la solitude,
Après mille détours coucha ses membres las
Sur le seuil consacré du temple de Pallas.
Soudain, qui le croira ?, comme de sa cervelle
Jupiter fit sortir la sçavante Pucelle,
Naquirent du cerveau du jeune vertueux
La scie et le compas, deux enfants monstrueux
Dont l'un, aux dents d'acier, long supplice des arbres,
Fut capable d'ouvrir le cœur même des marbres.
Son frère, le compas, fut pourvu seulement
De jambes et de tête et marche justement
Tournant de tous côtez par ordre et par mesure...
Dédale qui cherchait l'apprentif égaré
Enfin l'apercevant sur le seuil révéré,
Vit le moment heureux où le disciple habile
Enfantoit ces jumeaux de son cerveau fertile.
Aussitôt la rougeur sur son front s'épandit,
Jaloux que son neveu par là vint en crédit.
Il le précipita de la voûte du temple.

. . . . . .

Mais Pallas qui prend soin des esprits vertueux,
Suspend du corps tombant le poids impétueux.
Le compas se sauva sur ses jambes pointües,...
Dédale trop subtil eût reconnu ses traces,
Mais comme un giboyeur monté sur des échasses
Qui sans mouiller ses pieds traverse les marets,
De même le compas arpenta les guérets.
Enfin se trouvant las dans un bois il s'arrête ;
Contre le tronc d'un chêne il appuyoit sa tête,
Pleurant son père mort et le sort de sa sœur,
Quand d'un sommeil paisible il sentit la douceur.

Le soleil connoissant sa gentille nature,
Et prévoyant l'éclat de sa race future,
Lui dit en ce moment : « Lève-toy de ce lieu :
« Tu seras digne époux de la fille d'un Dieu.
« Souvent dans notre sort les déitez prospères
« Font naître le bonheur au fort de nos misères. »

. . . . . .

Le compas glorieux se réveille en sursaut,
Regarde le soleil fixement comme un aigle,
Lui rend grâce, s'en va, puis rencontre la règle
Droite, d'un grave port, pleine de majesté,
Inflexible, et sur tout observant l'équité ;
Lui jette un doux regard, la contemple et s'étonne ;
Aussitôt à l'aimer son âme s'abandonne...

. . . . . .

Il l'aborde, et rempli d'une honnête assurance,
Tournant la jambe en arc lui fait la révérence.
Pour rendre le salut à ce grotesque amant,
La règle ne daigna se courber seulement.
Lors, sans se rebuter il lui tient ce langage :
« O vous, dont la beauté dans ses chaînes m'engage,
« Soulagez par pitié mes désirs véhémens »

. . . . . .

La règle, pour borner ses vœux ambitieux
Lui dit : « Mon origine est même dans les cieux,
« Celui dont je tiens l'être entre les Dieux se nombre.
« Je naquis des baisers du Soleil et de l'Ombre

. . . . . .

« Du désir de la voir son âme est embrasée.
« Il la cherche partout, croit sa conquête aisée.
« Il double en son ardeur ses efforts vainement :
« Tous les corps s'opposoient à son contentement.

« Il pense la tenir ; sans la voir il la touche ;
« De ses rayons aigus il joint cette farouche.
« Enfin ne pouvant mieux soulager sa langueur
« En courant, il la baise en toute sa longueur.
« Quoi, dit-elle en riant, je serois la conquête
« D'un Amant qui n'auroit que les pieds et la tête ?
« Va présenter ailleurs tes impuissantes flammes,
« Trop difforme galand pour pouvoir plaire aux dames!
« Toutefois, nos amours, répliqua le compas,
« Produiront des enfants qui vaincront le trépas...
« — Ne pense pas, dit-elle, ébranler mon repos ;
« Ou, pour autoriser tes fabuleux propos,
« Tâche à charmer mes yeux par quelques gentillesses ;
« Et montre tes effets pareils à tes promesses. »
Le compas aussitôt sur un pied se dressa
Et de l'autre, en tournant, un grand cercle traça.
La règle en fut ravie, et soudain se vint mettre
Dans le milieu du cercle et fit le diamètre.
Son amant l'embrassa, l'ayant à sa merci,
Tantôt s'élargissant, et tantôt raccourci ;
Et l'on vit naître alors par leurs justes mesures,
Triangles, et carrez, et mille autres figures.
Richelieu, c'est assez ; j'abuse de ton tems ;
Reprends le fil laissé de tes soins importans.
France, son cher souci, pardon si je l'amuse
Des contes enfantins d'une riante Muse.

Sera-ce aux bords fleuris de la claire fontaine
Somnoler aux doux bruict d'une eau vive et legere
Où bourdonne à l'entour l'abeille ménagere.

Me Cadomus genuit ; tenet Aula et pulchra Liceris ;
Fecit blandus Amor Vatem, mens laeta beatum.

SEGRAIS

(1624-1701)

Jean-Renaud de Segrais, gentilhomme ordinaire de Mademoiselle duchesse d'Eu, de Montpensier, etc., échevin de la ville de Caen, sa ville natale, — et sourd — fut amené à vingt ans à la cour par le comte de Fiesque qui lui trouva du génie. Il passa plusieurs années auprès de Mademoiselle, dans sa maison de campagne de Saint-Fargeau, puis chez Madame de la Fayette, qu'il aida, disent les contemporains, à écrire l'histoire de Zayde et de la princesse de Clèves, se retira enfin à Caen, et avec le petit bien que lui avaient procuré ses vers, tira d'infortune ses quatre frères et ses deux sœurs, se maria, et comme Candide ne fit désormais plus que cultiver son jardin. C'était un gentil conteur : « il n'y a, disait une dame, qu'à monter Monsieur de Segrais et à le laisser aller. »

Chanson.

Depuis qu'à Philiste
Mon cœur j'engageay
Tantôt je suis triste,
Tantot je suis gay.

On pleure, on s'ennuye,
On souffre en aymant;
Mais quelle autre vie
Passe plus gaiement?

Un plaisir qui passe
Comme un doux zéphyr
En passant efface
Un long deplaisir.

Ce plaisir s'envole,
Mais s'envole aussy
Ma plainte frivole
Et mon vain soucy.

Eglogues.

(EXTRAITS)

Un zephire plus haut agite les roseaux,
Il sort un vif esclat du crystal de ces eaux,
L'air devient pur et net ; ma divine bergere,
Si j'en croy ces objets, appaise sa colere ;
De ces prompts changemens les signes gracieux
Marquent qu'un traict plus doux est party de ses yeux

Que fait-elle à présent? De quoy s'entretient-elle?
Où dois-je en arrivant rencontrer cette belle ?
Sera-ce sous ces pins aux rameaux tousjours verts,
Où j'ay gravé nos noms en cent chiffres divers ?
Sera-ce aux bords fleuris de la claire fontaine
Où je luy découvry mon amoureuse peine ?

Enfant, maytre des dieux, qui d'une aisle legere
Tant de fois en un jour vole vers ma Bergere,
Dis-luy combien loin d'elle on souffre de tourment;
Va, dis-luy mon retour, puis reviens promtement
(Si pourtant on le peut quand on s'esloigne d'elle)
M'aprendre comme elle a reçu cette nouvelle.

Fragments.

EURILAS

Timarette s'en est allée !
L'ingrate méprisant mes souspirs et mes pleurs,
Laisse mon ame désolée
A la merci de mes douleurs.
Je n'esperai jamais qu'un jour elle eût envie
De finir de mes maux le pitoyable cours;
Mais je l'aimois plus que ma vie,
Et je la voyois tous les jours.

LYSIDOR

Lieux sauvages et solitaires,
De mes tristes ennuis les seuls depositaires,
Antres affreux, noires forests
Qui voyez de mes maux l'extreme violence,
Gardez tousjours pour moy ce tranquille silence,
Promettez-moy, rocher, d'estre discrets.

EURILAS

Qu'en ses plus beaux habits l'aurore au teint vermeil
Annonce à l'univers le retour du Soleil,
Et que devant son char ses legeres suyvantes
Ouvrent de l'Orient les portes esclatantes ;
Depuis que ma bergere a quitté ces beaux lieux,
Le ciel n'a plus ny jour ny clarté pour mes yeux.

LYSIDOR

Que la nuict couvrant tout de ses plus sombres voiles
Cache mesme à nos yeux ses plus claires estoiles :
Olympe, d'un regard, comme au jour le plus clair,
Illumine la terre et fait resplendir l'air.

EURILAS

Belle jeunesse de l'année,
Pour moy, sans ma bergere, est ta beauté fanée.

LYSIDOR

Un gai zephire nous caresse,
Tout nous charme, tout nous rit dans ces lieux.
Berger, tu crois que l'hyver cesse,
C'est le moindre effet des beaux yeux
De ma belle maistresse.

EURILAS

Un jour, assis aux bords d'une onde claire et nette
Où faisoit un bouquet l'aymable Timarette,
Jaloux des fleurs que lui voyois tenir
« Pourquoy, dis-je, comme Narcisse
« Par quelque effet de ton caprice
« Ne puis-je, amour, une fleur devenir ?
« Lorsqu'en ces lieux arriveroit
« Cette jeune merveille,
De sa divine main elle me cueilleroit,
Et me cueillant elle me baiseroit
De sa bouche vermeille,
Et sur son sein peut-être, apres ce doux baiser,
Elle me feroit reposer.

Elégie.

Philis, de tant d'amans qui sont sous votre empire,
N'avez-vous eu le choix que pour prendre le pire ?
Et devez-vous, s'il faut que ce soit un des deux
Sourire aux soixante ans plustost qu'aux vingt et deux ?
L'écouter c'est commettre un inceste en fleurette,
Car que peut vous conter sa vieillesse coquette
Que ces mesmes propos dont durant ses beaux jours
Peut estre à vostre ayeule il contoit ses amours?
Que vous peut-il offrir qui convienne à vos charmes
N'ayant que de vieux vœux et que de vieilles larmes,
Que des respects ternis et des souspirs cassez,
Et, qui pis est pour luy, que des desirs lassez ?
Ah ! considerez mieux le tort que vous vous faites :
Il lira vos poulets avecque des lunettes.....
Hors ce seul déplaisir je n'ay rien qui me touche :
Ma fleurette se lève et la sienne se couche ;
Comblez-le de faveurs : pourquoy m'en émouvoir ?
Il m'en laissera plus qu'il n'en peut recevoir
Et je puys mieux que luy trouver autre avanture ;
Mais pour vous temoigner qu'en cette conjoncture
Vostre seul interest me fait parler ainsy,
Ne n'aimez point, Philis, qu'à quarante ans d'icy.

Épitaphe de moy-mesme, en cas que Un Tel m'assassine.

Ci gist... hé, quy ? moy, pauvre Amant,
Qui n'avois point encor parlé de mon tourment
Qu'un rival en eust jalousie
Et dans sa triste frenesie
Me fit mourir cruellement.

Si j'aimois, ce sont lettres closes ;
Je n'en fis à grand ny petit
Ny confidence ny récit ;
J'estois discret sur toutes choses :
Je ne scay qui diable luy dit.

Mes soupirs leur chemin passant
Rencontrerent un soir les siens devant la porte,
Qui revenoient, ou le diable m'emporte,
Jurant la peste et grimaçant ;
Tant qu'un d'entre eux se courouçant
Pour chercher noise, aux miens s'adressa sur la route :
« Quels chiens de soupirs sont ceux-cy
Qui passent si souvent icy ? »

Mes timides soupirs filoient doux sans mot dire ;
— Helas ! chacun à sa guise soupire :
Un d'entre eux soudain en colere
D'estre traité si rudement
Pour cette fois ne se put taire
Et luy respondit brusquement :
« Camarade, plus doucement !
« Vous estes d'humeur peu courtoise,
« Et si vous avez quelque noise,
« Vous estes un soupir malin
« De vous en prendre à moy qui vay mon grand chemin. »

— Parbleu vous direz tout à l'heure
« Où vous voulez aller si tard, »
Respondit ce soupir hagard.
— Vous n'en sçaurez rien où je meure, »
Reprit le mien fort goguenard.
« Quel orgueil est pareil au vostre ?
Suis-je pas souspir comme un autre ? »

. . . . . .

Passant, mon avanture est bizarre et cruelle,
Me voilà mort et sans scavoir pourquoy.
Si mon rival sçut avant cette belle
Que je vivois dessous sa loy,
Helas, si je fus aymé d'elle
Il le sçut aussy mieux que moy.
Comprens, si tu le peux, mon destin deplorable :
S'il eut tort, ce rival cruel et dangereux,
Que j'eusse vescu miserable !
S'il eut raison, que je suy mort heureux !

Contre le petit Dieu ma bouche a blasphémé
(*Le joueur de boules*)
Il jette tout son corps sur le pied de devant :
Il se tient droit en l'air et le fessier au vent.

Tu rougis lorsque je te loüe
Mais je voy dans ton desaveu
Qu'avec un doux pinceau de feu
L'amour a coloré ta joüe.

ANTOINE FURETIÈRE

(1620-1688)

Antoine Furetière, Parisien, fit de très bonnes études, se rendit savant en Droit civil et Droit canon, fut reçu avocat au Parlement de Paris, exerça les fonctions de Procureur fiscal de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prez, entra dans l'état ecclésiastique, obtint enfin l'abbaye de Chalivoy et le Prieuré de Chuines. Notre bon abbé publia *le Roman Bourgeois*, et bientôt après quelques petits factums contre ces Messieurs de l'Académie — dont il était naguère — et qui l'exclurent de leur sein en 1685. On l'accusait d'avoir volé les collections du Dictionnaire pour en former le sien; ce qui est sûr c'est qu'il avait insulté — d'aucuns même parlent de voies de fait — en pleine Assemblée, plusieurs Académiciens.

On a de Furetière, outre le Dictionnaire, les Factums, et le Roman Bourgeois, des Satires et des Epigrammes.

Pour une grande causeuse.

Icy dessous repose en paix
Le corps muet d'une picarde,
Autrefois grande babillarde,
Qui dort et se taist pour jamais;
Mais quoy qu'un éternel silence
Succede à son dernier hocquet,
Je ne croy pas en conscience
Qu'il puisse égaler son caquet.

D'un homme gras.

... Lors je voy qu'un homme entre,
Tant il est gros et gras, longtemps après son ventre.
S'il avoit une jupe avec un demy-ceint,
De deux enfants gemeaux on le croiroit enceint.
D'un exces d'embonpoint ses babines tremblantes
Semblent flotter après ses oreilles pendantes ;
Son collet de pourpoint est bas et sans bouton,
Et son estomach touche à son triple menton.

D'un bavard et nazillard.

Pierre a si mauvaise façon
Qu'avec raison chacun le morgue ;
Il parle comme un tuyau d'orgue
Et bave comme un limaçon.
Sans doute l'aveugle nature
A confondu dans sa structure
Les organes qu'elle a donnez :
Pour parler il se sert du nez
Et pour se moucher de la bouche.

La vieille réformée.

Cette vieille au menton velu
Deffend l'amour et ses delices,
Elle dont l'esprit dissolu
Se plut jadis à tous les vices.
Elle montre un rude visage
Aussi renfrogné qu'un Caton.
Vraiment il est temps d'estre sage
Quand on a la barbe au menton.

Contre un médecin ignorant.

Un Médecin de ces quartiers
Prend le nom de sculpteur pour une injure atroce.
Car on dit qu'il relève en bosse
Des cimetières tout entiers.

Apologie pour un juge.

Conseiller qui vantez vos mains
D'estre blanches et fort licées,
Vos discours ne sont pas trop vains :
On vous les a souvent graissées.

Tous les Astres estoient encor
Comme une obscure graine d'or.
La lune au front d'argent veille toutes les nuicts.
Vois les fleurs se livrer à la mélancolie.

LE PÈRE LE MOINE

(1602-1671).

Pierre Le Moine naquit à Chaumont-en-Bassigny, de bonne famille. A dix-sept ans, il entre dans la Société de Jésus, à Nancy, où il fait profession. Ce fut le premier poète illustre de la Compagnie.

En 1658, il publia son grand poème, *le Saint-Louis, ou la Saincte Couronne reconquise sur les Infidèles;* » quelle fougue ! quelle fureur ! quel enthousiasme ! » disent les contemporains : d'autant que le poète par un tour de force très apprécié, a choisi un sujet très ingrat, bâtissant comme Louis XIV « un palais délicieux dans un site incommode ». D'aucuns allèrent jusqu'à dire que « c'était le meilleur poème épique que l'on eût fait en France ». — Quand le succès se fut ralenti, on lui reprocha d'avoir dit les petites choses sur le même ton que les grandes, de s'être laissé aller à une trop grande débauche d'imagination, d'avoir voulu que les ombres mêmes eussent du brillant. Boileau, interrogé se déroba :

Il s'est trop élevé pour en dire du mal,
Il s'est trop égaré pour en dire du bien.

Le grand Corneille, seul, persista dans son idée, que si le Père Le Moine était venu cinquante ans plus tard, il eût été le maître des poètes français.

C'était un très doux religieux, très indulgent, voulant que la dévotion des fidèles fut égayée en tous temps d'un peu de musique, et persuadé qu'il se trouve au ciel des sirènes pour bercer de leurs chansons les corps de lumière des bienheureux.

Les œuvres poétiques du P. Le Moine ont été réunies en 1671, en un superbe in-folio orné d'estampes.

L'hyver.

Depuis qu'il est entré, l'outrageuse froidure
A despoüillé vos arbres de verdure ;
Le rire de leur feüille en larmes s'est changé,
Leur corps de glaçons s'est chargé :
Jeunes et vieux ont la teste chenüe
Les bras roides, l'écorce nüe.
Le soleil engourdi ne peut les essuyer ;
Bien moins encor les peut-il appuyer :
Ces perles vives et roulantes
Qui quelquefois comme traits jaillissantes
Jusques au Ciel sembloient vouloir aller
Avecque l'or du jour leur vif argent mesler,
Et d'autres fois mollement epandues
Dans leur lict etendues
Sembloient prendre plaisir à former un miroir
Le matin au soleil, à la lune le soir,
De liens enchaisnées
Sont chez elles sans mur, sans porte emprisonnées.
Sous un habit tissu de menus joncs
Et chamarré d'escailles de poissons
Le porphyre, la jaspe et le crystal en pleurent,
L'or, l'azur et la laque meurent.
Une froide sueur en coule sur le sein
Et des hommes de marbre et des hommes d'airain ;
Ces durs enfants de la sculpture
Sont devenus tendres à la froidure
Leur poil en paroist herissé
Et leur front de rides plissé.

La Mort nous suit continuellement.

Montez-vous en carrosse ? avec vous elle monte
Sans qu'à son front pelé le vostre fasse honte.
Allez-vous chez la Reine ? elle entre avecque vous
Sans craindre les Huissiers, les rebuts et les coups.
Estes-vous de festin, de nopce, d'assemblée?
L'importune qu'elle est sans demeurer troublée
Du bruit que fait le luxe et que suit l'embarras
L'horologe à la main mesure tous vos pas.
En visite, à l'Église, en chambre, à la campagne,
Elle est vostre suyvante, elle est vostre compagne,
Et contre vostre sein son fer sombre tourné
N'attend que de frapper le signal soit donné.

Hymne.

Dans cet obscur et vaste espace
Qui n'estoit remply que de moy,
Ma verité faisoit la loy
De la Nature et de la Grace.
Je posois sur le fonds du rien
Les divers estages du Bien.....

Mille Mondes qui pouvoient naistre
Attendoient que ma volonté
Designast d'un trait de clarté
Celuy qui passeroit à l'estre ;
Ils s'offroient tous à ce rayon
Qui devoit faire leur crayon
Et donner figure à leur masse ;
A l'envy l'un de l'autre ils cherchoient à me voir
Et dans la vaste nuict se disputoient la place
Où ma voix devoit mettre en œuvre mon pouvoir.

J'epanchay sur un la Lumière,
Cette ombre visible de Dieu,
Ce subtil habit, ce milieu
De l'Esprit et de la Matière.
Mes regards actifs et feconds
Penetrerent jusques au fond
Le Neant, la Nuict et le Vuide ;
Ils mirent les premiers cette masse en couleur,
Et l'Amour après eux qui luy servit de guide
Pour la faire monter la remplit de chaleur.

Mon œil rejaillit sur la glace.
J'attachay dans le firmament
Ce magnifique ameublement
Qui jamais n'y change de place.
Je bastis autant de maisons
Au grand Gouverneur des saisons
Que je fis au Ciel de provinces,
Et pour joindre la gloire à la commodité
J'ordonnois qu'il auroit comme les autres princes
Et logement d'Hyver et logement d'Esté.

Ces taches qu'il a sur la face
Ne sont pas ainsy qu'on a cru
Des endroits où mon jour n'ait pu
Entrer plus avant dans la masse ;
Ce ne sont ny breches du temps,
Ny rides faites par les Ans,
Ny soüillures de la Matière :
Mais des restes du Rien dont ma voix l'a tiré
Qu'à dessein j'ay voulu laisser à sa lumiere
Afin qu'il ne fust pas des Mortels adoré.

Hymne de la pudeur.

Comme toy l'Aube à son réveil
Aussitost que le Jour remonte
Rouge d'une modeste honte
Se lève devant le Soleil ;
Les heures ses belles suivantes
De pierres rouges et brillantes
Parent sa robe et ses cheveux ;
La Lune qui la void si belle
Rougit de n'avoir dessus elle
Qu'un faux eclat et de faux feux.

Le Soleil rougit à son tour
Et de sa face lumineuse
Une rougeur contagieuse
Se répand sur celle du jour.
Sous luy le corps des claires nües
Et le sein des campagnes nües
Rougissent d'estre sans habits
Et par une rougeur pareille
La Mer devient une merveille,
D'un grand Saphir un grand Rubis.

Les Cherubins sont glorieux
De l'esprit dont Dieu les allume ;
Le rouge en brille sur leur plume
Et l'esclair en vient à leurs yeux.
Ces illustres Testes volantes
Sont tousjours rouges et bruslantes
Soit du feu de Dieu, soit du leur,
Et dans ces flames mutuelles
Font du mouvement de leurs aisles
Un esventail à leur chaleur.

Mais la rougeur eclate en toy
Lucrece, avec plus d'avantage,
Quand l'honneur est sur ton visage,
Vestu de pourpre comme un roy ;
Alors elle a toute sa grace ;
Alors la vertu s'y ramasse
Avec tout ce qu'elle a de prix,
Et par merveille nous propose
Dans un Lys l'ame d'une Rose
Et dans une Perle un Rubis.

Guirlande.

Sans regret le jasmin, cette Etoile musquée,
Verra de vostre teint sa blancheur offusquée
Et le jaune souci sans regret ostera
Son amour au soleil et vous le donnera.
La violette même à qui la modestie
Fut avec la douceur par Flore departie
Et le beau Martagon qui par elle outragé
Fut au nombre des fleurs avec elle rangé,
Tirant de vostre front un surcroist de lumiere,
N'auront plus de regret à leur forme première
Et paraistront au feu de ce nouvel amour
Des rubis detachez du char qui duit le jour.
La jonquille, l'œillet, l'iris, la campanelle,
La Flambe, qui naquist du buscher d'une belle
Et cent autres encore qui vous couronneront
Laisseront le soleil, vers vous se tourneront
Et pour comble à ces fleurs pour vous plaire amassées
Cléon ajoutera ses plus belles pensées.

Secret de longue vie.

Vous prendrez toutes les semaines
Six dragmes de Bois de Vincennes,
Sur autant de feüilles du Cours
Teinctez aux rayons des beaux jours ;
Deux livres d'air pris sur la plaine
Voisine du lit de la Seine,
Ou pris sur la cime du Mont
Où Boulogne élève le front
Et mis en conserve liquide
Avec peu de ce frais humide
Qui tombe au coucher du soleil
Vous feront un très doux sommeil...

Petits Tableaux.

JUDITH

Holoferne est couché ; le flambeau qui sommeille
A meslé sa lumiere avec l'obscurité
Et Judith fait de l'ombre un voile à sa beauté
De peur qu'à son esclat le Barbare s'éveille.

Le fer que tient en main cette chaste merveille
Ajoute à son visage une fiere clarté
Et pour la confirmer en cette extremité
Son bon Ange luy fait ce discours à l'oreille :

— Asseure-toy, Judith, tu vas tuër un mort ;
« Le sommeil et le vin par un commun effort
« Ont desja commencé son meurtre et ta conqueste;

« Ton captif ne doit pas te donner de la peur,
« Et ton bras sans danger pourra couper la teste
« D'un homme à qui tes yeux ont arraché le cœur. »

La Madelaine nouvellement convertie.

Icy d'un repentir celebre et glorieux
Madelaine, à soy-mesme indulgente et cruelle,
Guerit de son peché la blessure mortelle
Et par ses larmes tire un nouveau feu des cieux.

Son luxe converti devient religieux.
L'esprit de ses parfums se fait devot comme elle.
Ces rubis sont ardens de sa flame nouvelle
Et ces perles en pleurs se changent à ses yeux.

Beaux yeux, sacrez canaux d'un précieux déluge,
Innocens corrupteurs de vostre amoureux juge,
Ne serez-vous jamais sans flames ny sans dard ?

Au moins pour un moment faites cesser vos charmes:
La terre fume encor du feu de vos regards,
Et desjà vous bruslez le ciel avec vos larmes.

Qu'on soit amans jusqu'à la perfidie !
En France il n'est pas de mary,
Quoique bien faict et bien joly,
Qui n'ayt pour sa devise...
Hé bien ?
Les armes de Moyse :
Vous m'entendez bien.

BUSSY RABUTIN

(1618-1693.)

Roger de Rabutin, comte de Bussy, originaire d'Epiry près d'Autun en Bourgogne, fit ses études au collège de Clermont, aujourd'hui Louis-le-Grand, prit le parti des armes en 1634, donna des marques de sa valeur dans une foule de sièges et de combats, et fut fait mestre de camp de la cavalerie légère, lieutenant-général des armées du Roy, et son lieutenant-général en Nivernais.

Il avait 35 ans. Malheureusement pour sa fortune, l'Histoire Amoureuse des Gaules, publiée par une dame à qui l'imprudent avait confié son manuscrit, lui valut neuf mois de Bastille, d'en sortir malade, et d'être exilé dix-sept ans sur ses terres de Bourgogne. On connaît trop bien ses relations avec sa cousine, Sévigné, pour que nous insistions.

On a de lui, outre l'histoire des Gaules, et les Mémoires, des Maximes d'amour, en prose et en vers pour l'an 1665, « par le grand Ovide Cypriot, spéculateur des Ephémérides Amoureuses. »

Sur un baiser.

Embrasse moy d'une longue embrassée,
Ma bouche soit de la tienne pressée,
Suçant également
De nos amours les faveurs plus mignardes,
Et qu'en ces jeux nos lèvres fretillardes
S'etreignent mollement.

Au paradis de tes lèvres ecloses
Je vais cueillir d'une moisson de roses
Le miel délicieux ;
Mon cœur s'y plaît, puisqu'il s'y rassasie
De la liqueur d'une douce ambroisie
Passant celle des dieux.

Je n'en puis plus ; mon âme à demy folle
En te baisant par ma bouche s'envole,
Dedans toy s'assemblant ;
Mon cœur halète à petites secousses ;
Bref je me fonds en ces liesses douces,
Soupirant et tremblant.

Quand je te baise, un gracieux zéphire
Un petit vent, moite et doux, qui soupire,
Va mon cœur éventant ;
Mais tant s'en faut qu'il atteigne ma flame,
Que la chaleur qui devore mon ame
S'en augmente d'autant.

Ce sont des fruits de l'Arabie heureuse,
Ce sont parfums qui font l'âme amoureuse
S'esjouir dans ses feux ;
C'est un doux air, un baume, des fleurettes
Où comme oyseaux volent les amourettes,
Les plaisirs et les jeux.

Parmy les fleurs de ta bouche vermeille
On voit dessus voler comme une abeille
Amour plein de rigueur.
Il est jaloux des douceurs de ta bouche ;
Car aussitot qu'à tes lèvres je touche,
Il me pique le cœur.

Preuve d'amour.

Philis dit le diable de moy ;
De son amour et de sa foy
C'est une preuve assez nouvelle !
Ce qui me fait croire pourtant
Qu'elle m'ayme effectivement,
C'est que je dis le diable d'elle,
Et que je l'ayme éperdument.

Epitaphe de Molière.

Passant, icy repose un qu'on dit être mort ;
Je ne scay s'il l'est ou s'il dort.
Sa maladie imaginaire
Ne peut pas l'avoir fait mourir :
C'est un tour qu'il joue à ravir
Car il aimoit à contrefaire :
C'estoit un grand comédien.
Quoiqu'il en soit, cy-gist Molière :
S'il fait le mort, il le fait bien.

« Ma traduction ne sera pas dans vos mains ce qu'elle estoit dans les miennes ; en approchant de ceste splendeur qui vous environne, ses plus riches brillans deviendront des lumieres sombres et des clartez languissantes. »

(*Dédicace de la Pharsale à Monseigneur l'Archevêque de Rouen, Primat de Normandie*).

Et la Lune attachée à son trosne superbe
Tremblante et sans couleur vient écumer sur l'herbe.

Ce fut aux chams de Phlegre, au bord des lointains blons
Où Bagrada serpente au milieu des sablons

BREBEUF

(1618-1661).

Guillaume de Brebeuf, gentilhomme normand, d'une famille illustrée par six cents ans de noblesse et de services militaires, connut à fond le latin, l'italien, l'espagnol. Il fit une traduction de la Pharsale de Lucain qui fut accueillie avec enthousiasme. Ces grands vers pompeux déplurent à Boileau ; en revanche, le grand Corneille déclara qu'il aurait donné deux de ses meilleures pièces pour avoir fait seulement les quatre vers sur l'*écriture*.

On a de Brébeuf encore les *Entretiens solitaires* ou *Poésies pieuses ;* des *Épigrammes*, dont cent cinquante sur une femme fardée ; le septième livre de l'Énéide, et le premier de Lucain en vers burlesques ; de plus il avait l'intention de composer deux grands Poèmes : *l'Exode et l'entrée des Hebreux dans la Terre Promise*, — *La Henriade*. Sur quarante-trois ans que dura sa vie, il fut travaillé vingt-quatre ans d'une fièvre maligne et opiniâtre ; il mourut jeune, comme son poète favori.

Incantation.

« Impitoyables sœurs, Parques, dont les ciseaux
« S'acquierent chaque jour des triomphes nouveaux,
« Fleuves toujours brûlants, demeures toujours sombres,
« Vieillard que j'ay lassé par le retour des ombres,
« Noirs monstres du chaos, accourez à mes vœux,
« Et rendez à la terre une ombre que je veux.
« Je ne demande pas une Ame accoutumée
« A boire sur le Styx le soufre et la fumée ;
« Celle que mon pouvoir redemande au trepas
« Est un nouveau present des civils attentats... »
L'ombre fait de son corps la plus rude épouvante
Et semble refuser cette prison sanglante ;
Elle accuse les dieux, elle se plaint au sort
Qu'un pouvoir insolent luy dispute sa mort ;
D'un noir étonnement son âme possédée
S'assassine elle-mesme et meurt de son idée...
. . . . . .

La Pharsale.

(EXTRAITS)

Je chante cette guerre en cruautés féconde
Où Pharsale jugea de l'empire du Monde,
Et servant de théâtre à de fameux revers
Mit enfin à la chaisne et Rome et l'Univers :
Guerre plus que civile, où la fureur d'un homme
Fit voir Aigle contre Aigle et Rome contre Rome,
Le sang contre le sang lâchement declaré
L'audace triomphante et le crime adoré ;
Où des peuples divers la valeur soulevée
Fit le sort des Humains d'une offense privée
Et partageant son zele entre deux grands rivaux
Vengea ses premiers fers et s'en fit de nouveaux...

Ainsy, Rome au plus fort de ta haute splendeur
Tu tombes sous le poids de ta propre grandeur ;
Au lieu de soulever une force estrangere
Pour haster ta ruyne et servir leur colere,
Loin d'engager le Scythe à perdre les Romains,
Sur toy les Immortels n'ont porté que tes mains.
Leur monarque jaloux de te voir dans ton lustre
Ne t'accorde pas mesme une disgrace illustre
Et le mesme pouvoir qui detruit ton orgueil
Mettra ton innocence en un mesme cercueil ;
Entre trois Souverains lâchement partagée
Tu consens à ta honte, et la terre est vengée.

... Estrange aveuglement dont leur ame est saisie !
L'éclat de leur vertu pique leur jalousie,
Et par un triste effet de leur ambition
Ce qui doit les unir fait leur division.
Bref dans cette fierté que leur gloire a fait naistre,
L'un ne veut point d'égal et l'autre point de maistre,
De si hauts partisans s'arment pour chacun d'eux
Qu'on ne sçait qui deffendre ou qui blâmer des deux.

Préparatifs de guerre.

On dépeuple Ninive ; on laisse à l'abandon
Et la Pourpre de Tyr et celle de Sidon,
Et du Phenicien le beau zele s'offense
Qu'il luy faille un exemple à hâter sa vaillance.
C'est de luy que nous vient cet art ingenieux
De peindre la parole et de parler aux yeux
Et par les traits divers des figures tracées
Donner de la couleur et du corps aux pensées.

La Sibylle.

Loin des bords du matin et des rivages sombres
Où le soleil mourant laisse éclore les ombres,
Le Parnasse chery de la terre et des Cieux
S'esleve sur la nüe et va chercher les dieux.
Au point que la Phebade entre dans ses tenebres
Elle change ses yeux en deux torches funebres ;
Son cœur gros de son trouble et ses poulmons ardans
Exhalent au dehors les travaux du dedans.
Du Dieu qu'elle a reçue l'impression farouche
S'allume dans ses yeux et tonne dans sa bouche,
Et son âme impuissante à porter ces efforts
Veut briser ses liens et rompre ses accords.
Son visage s'allume et sa mobile tresse
Sur son front tout changé hideusement se dresse;
Son Esprit n'ose pas éventer par la voix
Ce penible avenir dont il porte le poids ;
Pour les siecles futurs, toutes les destinées
Accourent dans son âme en troupes mutinées.
Le ciel s'est entr'ouvert et son œil clairvoyant
Peut voir ce qui n'est pas et lit dans le néant.

Epigrammes.

Sur une femme fardée.

L'autre jour, Alizon partit si follement
Pour un long et fâcheux voyage
Que sortant de chez elle avec empressement
Elle oublia ses gants, ses dents et son visage.

★

Quel âge a cette Iris dont on fait tant de bruit,
Me demandoit Cliton n'aguère ?
Il faut, dis-je, vous satisfaire :
Elle a vingt ans le jour et cinquante ans la nuit.

*

Lise a le teint blanc comme un œuf,
Mais il coûte plus qu'on ne pense;
Tous les jours un visage neuf !
Certes, c'est en visage un peu trop de dépense !

*

« Belle Olinde ! »
Patris.

Olinde n'a rien que de rare,
Et qui ne vienne des cantons
Que mainte région sépare
De celui que nous habitons :
Sa cimarre brillante et fine
Vient du royaume de la Chine ;
L'Inde a fourni son bracelet ;
Sa glace fut faite à Venise ;
Gennes a vendu son collet
Et la Hollande sa chemise ;
Rome a fait les gands qu'elle porte
Dont l'odeur agréable et forte
Garde le nez des mauvais vents ;
Londres, son habit de campagne ;
Le Gange a vu naître ses dents,
Et son teint brillant vient d'Espagne.

Crois-tu fermant les yeux esteindre le Soleil ?

L'Ange du Grand Conseil qui trouble la piscine
T'offre ce bain sanglant pour laver tes défauts.

Pesant voile du cœur, froide et molle Paresse.

Le tiède soit vomy de la bouche de Dieu.

ARNAULD D'ANDILLY

(1588-1674).

Robert Arnauld d'Andilly, fils ainé d'Antoine Arnauld, avocat, et frère d'Antoine Arnauld, docteur en Sorbonne, d'une vieille famille originaire d'Auvergne, épousa en 1613 Catherine Le Fèvre de la Boderie qui lui apporta en mariage la terre de Pomponne. Ce fut un homme grandement estimé de son temps, pour sa rude droiture, et en crédit à la cour où il occupa d'importants emplois. Il avait les yeux vifs, la démarche ferme et prompte, une voix de tonnerre: c'est « le plus ardent et le plus brusque des humains », dit Tallemant; en parlant il donne des coups de poing aux gens; très dévot, au demeurant, mais d'une dévotion « qui consistait à embrasser longuement les jolies femmes... Il éveillait la sienne six ou sept fois par nuit, grand abatteur de bois s'il en fut, mais prenant soin de faire une prière, toujours, pour sanctifier l'œuvre de chair. » Le Ciel l'exauça. Il eut cinq filles, toutes les cinq religieuses à Port-Royal et trois fils, dont le cadet fut M. de Pomponne, secrétaire d'Etat des affaires étrangères et ministre. En 1637, il perdait sa femme, et en 1645, à 55 ans, il fit retraite à Port-Royal des Champs, dorénavant consacré au service de Dieu, écrivant des traductions pieuses, de Saint-Augustin, de Sainte-Thérèse. C'était encore un vigoureux vieillard, le corps sain et droit, le visage vermillonné couronné de beaux cheveux blancs, montant à cheval très élégamment, et cultivant avec passion des arbres fruitiers. Tous les ans, il en offrait les premiers fruits à la reine — des fruits bénis, disait Mazarin. Il mourut à 86 ans, en odeur de sainteté.

« Ceux qui consacrent leurs plumes à la gloire de Dieu peuvent sans crainte déployer toutes les forces de leur esprit; rien ne leur sçauroit donner de bornes dans un champ qui n'en a point; tout y est infiny, éternel, adorable; la perfection y consiste en l'excès, et cet excès est toujours beaucoup au-dessous de la vérité. »

La vie de Jesus.

Où vas-tu, mon Sauveur? Le jardin des Olives
N'a point de fruict pour toy qui ne devienne amer;
Là ton cœur agité s'enfle comme une mer
Desdaigneuse du frein que luy donnent ses rives;
Ainsi qu'un vermisseau se void sans vestements,
D'un insolent mépris on comble ses tourmens
Par une cruauté qui toute autre surmonte;
Mais, Barbares, en vain, vous faites ces efforts;
Il ne peut estre nud puisque sa chaste honte
Comme un voile de pourpre enveloppe son corps.

Mais je voy l'œil du monde obscurcy de tenebres,
Plus sombre en son midy que dans le sein des eaux;
La nuict chasse le jour, et ses tristes flambeaux
Ne nous paroissent plus que des torches funebres.
Peuples, le dieu vivant n'est pas loin du cercueil.
Desja tout l'univers est tapissé de dueil;
Le ciel couvre sa face et noircit ses estoiles.
La mort voit en tremblant un butin si nouveau;
Pour luy faire un linceul le temple rompt ses voiles,
Et le marbre se fend pour luy faire un tombeau.

Les anges vont en foule adorer cette pierre
Où le Dieu des vivans est maistre de la mort,
Où d'un affreux escueil il fait un heureux port
Et nous élève au ciel en sortant de la terre.
C'est le trône brillant de gloire et de clarté
Où comme dans l'Olympe on void leur majesté.
Leur esclat est trop grand pour ces oyseaux funebres,
Mais avec la lumiere un aigle va venir
Qui pourra de vos yeux les esclairs soutenir :
Magdelaine s'avance au travers des tenebres.

Apostres qui pour luy souffrirez tant de peines,
Et toy, qui vis former dans ton sein bienheureux
Ce divin Pelican dont le cœur genereux
Versa pour ses petits tout le sang de ses veines ;
En vain par vos regards vous le suyvez aux cieux :
Un nuage éclatant le dérobe à vos yeux
Et tous les Cherubins le couvrent de leurs aisles ;
Desjà dessous ses pieds il void le firmament
Et le vaste infiny des plages eternelles
Retentit d'allegresse à son avènement.

La vanité.

Comme l'émail pompeux de cette fleur superbe
Que l'aurore au matin arrose de ses pleurs
Et que l'astre du jour peint de mille couleurs.
Au soir languit et meurt dedans le sein de l'herbe ;
Comme d'un cours rapide un torrent furieux
S'enfle, roule, s'enfuit, et ne laisse à nos yeux
Que les tristes effets de l'orgueil de son onde,
Comme un moment voit naistre et mourir un Éclair :
Ainsi la vanité de la gloire du monde
Éclate, se fait craindre et disparaît en l'air.

★

Les yeux de l'Éternel, percent tes fictions;
Dans ton plus grand secret il voit tes actions
Et sa bouche te dit d'une voix foudroyante :
« Hypocrite, avec moy n'espere point de paix ;
« O cuivre resonnant et tymbale éclatante
« Qui sonnes le combat et ne combats jamais! »

« Je suy toujours sur mes gardes avec les grands seigneurs; personne n'observe mieux que moy les longues et les breves en leur parlant. »

Par un detour peu cogneu du vulgaire,
Seul, à l'écart, je marche en volontaire.

ISAAC DE BENSERADE

(1612-1691).

Benserade naquit à Lyons-la-Forêt, en Normandie; son père était maître des eaux et forêts, et calviniste; mais il se convertit de bonne heure et fit baptiser Isaac à l'âge de huit ans. L'évêque confirmant demanda au petit s'il consentait à ce qu'on lui changeât son vilain prénom de Juif: « Je veux bien, dit l'enfant, à condition qu'on me donne du retour. » Il préféra cependant le garder plus tard, sur ce qu'on lui fit observer qu'Isaac en hébreu voulait dire: Ris. Le cardinal de Richelieu le regardait comme son parent, et, à la mort de M. Benserade père, donna au poète une forte pension sur les revenus des couvents et fiefs ecclésiastiques. Il prit dès lors le petit collet et fut une façon d'abbé à la mode du temps: mais plus souvent à l'Hôtel de Bourgogne qu'à la Sorbonne; il eut une liaison avec une célèbre comédienne, la Bellerose, qui l'engagea à écrire pour le Théâtre; de 1635 à 1641, il fit jouer des pièces sans grand succès, telles que: *Cléopâtre, Iphis et Iante, Gustave ou l'heureuse ambition,* etc. A la mort de Richelieu, il fit un méchant quatrain sur son Protecteur et perdit sa pension; mais la Reine-Mère puis Mazarin réparèrent cette perte; des dames compatissantes, telle que la comtesse de la Rocheguyon, « un boulet de graisse à quoy il était rivé » — pourvurent à ses besoins: bref, vers 1650, il a tous les ans 12.000 livres à dépenser — et un carosse, je vous prie! C'est bien la première et l'unique fois que poète fut à pareille fête! Ses bons mots et ses poésies galantes le mirent à la mode. On connaît la querelle qui s'éleva à propos du fameux sonnet de Job et du sonnet d'Uranie; Benserade avait fait le premier et Voiture le second; ce fut, durant cinq ans, un échange perpétuel d'épigrammes, rondeaux,

mascarades, bouts-rimés, entre les Uraniens et les Jobelins ; tant qu'enfin les deux partis, lassés, finirent par reconnaître qu'ils avaient tort et que les deux sonnets étaient, chacun pris à part, incomparables.

Ce en quoi excellait Benserade, c'était à composer des vers pour les *Ballets* que l'on dansait à la cour. Il parvenait si bien à reproduire, sous le masque d'un personnage fictif, le caractère, les tours de langue, et jusqu'aux tics et manies des personnes de la cour que Louis XIV lui attribua le droit exclusif, pendant vingt-cinq ans, de composer et de représenter des ballets, parce que, dit le privilège « il possède pour ce un secret personnel ». Ces vers ont perdu pour nous ce qui faisait leur saveur, ces piquantes allusions à tel ou tel ; en tous cas, c'est Benserade qui mit la chose à la mode, et Molière depuis l'imita. Citons les principaux sujets des ballets qu'il fit représenter : Ballet de la Nuict, des Proverbes, de la Revente des Habits, de l'Impatience, d'Hercule Amoureux, des Bien-Venus, d'Alcidiane, etc. En 1676, parurent les célèbres *Métamorphoses d'Ovide*, en rondeaux : le roi avait donné 10.000 livres pour les figures ; tout était en rondeaux, la lettre dédicatoire, la préface, et jusqu'à l'errata et au privilège ; vraiment on ne pouvait rien souhaiter de plus spirituel, de plus galant ; l'ouvrage pourtant n'eut aucun succès ; le règne des pointes était passé, et Boileau était là, fouaillant à tour de bras les pauvres traînards d'une génération abolie.

Ce que voyant, Benserade se retira à Chantilly, dans une jolie maison qu'il avait décorée à sa fantaisie, couvrant les arbres de son jardin d'inscriptions galantes, gravant sur le fronton ses armes avec la couronne de comte ; car notre rousseau se prétendait descendant en droite ligne des vieux Abencerrages, dont son nom, disait-il, n'était qu'une corruption : au demeurant, un vieillard très exquis, recherché des grands et qui se paya la joie, un jour, en pleine Académie, en réponse au discours de Thomas Corneille, de portraiturer en raccourci, non sans malice, ses trente-huit confrères et le récipiendaire : l'impression de son discours fut, du reste, interdite.

« Il mourut, âgé de soixante et dix-huit ans, d'une saignée de précaution, pour se faire tailler qui lui cousta la vie, parce que le chirurgien lui coupa l'artère ; et au lieu d'étancher le sang et y apporter du remède, il prit la fuite... »

Contre une laide.

Votre bouche en riant fait que mon nez rechigne
Du noir desordre de vos dents,
Sans que je leur impute une vapeur maligne
Qui vient peut-être du dedans.

Parmi vos agréments, Nature désavoue
Une si gluante splendeur,
Et ce rouge acheté qui dessus votre joue
Fait l'office de la pudeur.

Une belle se damne : on la presse, on l'enflamme.
On fait contre elle cent efforts :
Afin de vous sauver le ciel a mis votre âme
En sûreté dans votre corps.

Lettre Dédicatoire en Rondeau.

A Monseigneur — Monseigneur le Dauphin.
Comme je sçay que vous estes enclin
A feuilleter quelque Livre qu'on ose
Vous dedier, et comme de toute chose
Vous faites voir un goût exquis et fin,

Je suy ma peute, et l'ordre du Destin
Qui me dit : Va, porte en beau Maroquin
Tes Rondeaux faits sur la Metamorphose,
A Monseigneur.

Regardez-les, Prince, d'un œil bénin,
Preservez-les de ce mortel venin
Par où l'Envie infecte vers ou prose.
En peu de mots, voilà ma lettre clôse,
Et, serviteur très humble sur la fin
A Monseigneur.

Le Déluge.

Quelle hauteur d'eaux, de pluye et d'orage,
Quand l'Ouvrier noya son propre ouvrage !
Le genre humain fut un ingrat fieffé.
Le malheureux, il estoit né coiffé,
S'il avait sceu gouster son avantage.

Dieu lava bien la teste à son Image.
« Péris ! » dit-il. Quelle voïx ! quel langage !
Dans un couroux justement échaufé
Quelle hauteur !

Dessus les monts on estoit à la nage.
Tout l'Univers entra dans ce naufrage.
Le crime avoit trop longtemps triomphé.
Pourquoy plus tost ne fut-il étouffé ?
C'est un abisme où n'entre point le sage :
Quelle hauteur !

Sonnet.

Job de mille tourments atteint
Vous rendra sa douleur connüe :
Mais raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez point émüe.

Vous verrez sa misère nüe ;
Ici, lui-même se dépeint.
Accoutumez-vous à la vüe
D'un homme qui souffre et se plaint.

Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla :

Car, s'il eût des maux incroyables,
Il s'en plaignit, il en parla :
J'en connois de plus misérables.

La Chimère.

Au temps qui court, il ne s'en voit plus guères
De ces héros, de ces gens peu vulgaires
Tels que celui par qui fut mise à bas
La bête énorme et qui fit cent dégâts,
Source de tant d'êtres imaginaires.

Monstres fameux chez les visionnaires,
Bellerophon auroit quelques affaires
Et trouveroit matiere à des combats
Au temps qui court.

Mais on n'a plus les armes nécessaires ;
Et, pour voler sur les deux hémisphères,
Chevaux ailés ne se rencontrent pas
A point nommé, comme chevaux de pas.
En récompense, il est bien des chimères
Au temps qui court.

A Mademoiselle de Brionne.

Quel sentiment jaloux d'un état si parfait
Veut que votre repos dans un cloître se fonde ?
Pourquoi haïssez-vous le monde,
Philis ? hé ! que vous a-t il fait ?

Plus on se tient couvert, plus on est recherché.
Il semble que le voile embellisse les filles,
Et c'est la contrainte des grilles
Qui fait le ragoût du péché.

Demeurez donc au monde en un si bel état;
Où pourroit votre gloire être mieux signalée ?
Faut il sortir de la mêlée
Au commencement du combat ?

A vos pieds gémiront les vices abattus
Devant cette poudreuse et cette vaste lice
Où se pratique l'exercice
Des plus héroïques vertus.

Vous avez dans le cœur un zèle assez dévot
Et votre vertu seule assez vous fortifie
Sans que la haine mortifie
Une chair qui ne vous dit mot.

Le monde a pour vos sens des attraits superflus.
Mais c'est bien mieux prouver qu'on renonce à ce maître
De le mépriser et d'en être
Que d'y penser n'en étant plus.

Travaux d'Hercule.

Dès le Berceau sa force il signala,
Il obéit quand le Maistre parla
Qui si longtemps le tint sous sa férule.
« Pour celuy-ci, » disoit-il, « saute, Hercule,
« Courage, saute encor pour celuy-là. »

Par ses travaux Junon le harcela
Et contre luy sa haine elle étala,
Haine qui croist dans son cœur et pullule
Dès le Berceau.

Tantost d'un Hydre elle le régala,
Du poids du ciel ensuite l'accabla ;
D'autres que luy n'auroient point fait scrupule
De s'affranchir d'un joug si ridicule,
Mais les Heros sont dressez à cela
Dès le Berceau.

Iolas rajeuni.

De grands exploits signaloient Iolas.
Il en avoit jadis bien mis à bas ;
Et le bon homme, en ses démarches lentes
Ayant encor les manières galantes
Ne vouloit point qu'on crût qu'il estoit las.

Amour encor le tenoit dans ses las ;
Parmi le sexe il cherchoit ses ébas,
Long rediseur de choses fatigantes,
De grands exploits.

Acablé d'ans et proche du trépas
De la jeunesse il reprit les apas,
En longs cheveux à boucles ondoyantes,
Frais et vermeil : mais les Femmes prudentes,
A dire vray, n'en augurerent pas
De grands exploits.

Vaine fille de l'Air, scavante Bocagere,
Echo, qui redisois les mots de l'Etrangere...

Pour le grand roy des cœurs coucher sur le carreau

Phares des Tours du Ciel, Lampes inextinguibles.

Faictes rouler au cours les carrosses dorez
Qui trainent le fumier de vos corps adorez.

(L'Arc-en-Ciel.)

Croissant qui ne peux croistre et Pont qu'aucun ne passe,
L'ambassadeur de Paix, le Nonce de la grâce...

Une contrition grande comme la mer.

Et l'odorante peau des Martres Zibelines.

Et j'appris l'ART D'AIMER en ces METAMORPHOSES

Va t'en, je ne suy plus la grande courtisane...
Je ne me couvriray que de mes longs cheveux.

Préface-Invocation : L'Autheur à la Vierge.

« ... Tout mon dessein et desir n'est icy que de baiser humblement le bout de votre sceptre, de vouer une dame mondaine à la Dame du Monde, un Chardon épineux à la Rose mystique, un Vase d'horreur au Vase d'honneur, une Tour de Babylone à la Tour de David, la Colombe du trou de la pierre et du déluge des pleurs à l'Arche d'alliance, une pauvre dolente et plaintive à la consolatrice des Affligés, et enfin la Dame des Lumières à celle qui doit être la lumière des Dames. »

MIRA LUCE PRESTAT
PETRUS CARMELITA

Ad aperturam Libri.

Garde-toy bien de m'acheter,
Critique — si je ne t'agrée ;
Tu peux ailleurs te contenter
Sans me faire la chimagrée,
(Mon Autheur n'ayant attendu
Ny ton amitié ny ta haine)
Car vous auriez tous deux perdu
Toy, ton argent et luy, sa peine.

LE PÈRE DE SAINT-LOUIS

(1626-1672)

Ce « Titan du baroque » — dont la mémoire est à jamais « embaumée dans le ridicule » est redevable à Gautier d'une belle résurrection. Il faut lire l'article qu'il lui a consacré dans les Grotesques; depuis près de cinquante ans que le livre a paru, il n'y a rien à changer à ses conclusions, rien.

Pierre de Saint-Louis est né à Vaureas, le 5 avril 1626. Son père, Jacques Barthélémy, et sa mère Anne Canas étaient de simples paysans, mais à leur aise ; l'enfant, baptisé sous le nom de Jean-Louis, témoigna, dès cinq ans, le désir d'apprendre à lire; c'était un petit être frêle, un maladin, « pâle déjà de son génie futur » ; on refuse de l'envoyer à l'école. Sans rien dire, il alla se mêler en tapinois aux gamins de la petite classe, s'assit sur un banc ; hélas, le magister, ennemi personnel du père Barthélemy, avisa le bambin, le prit par l'oreille, — sa pauvre oreille écarquillée d'attention — et zou ! le jeta dehors avec une bonne taloche. Jean-Louis, tout en larmes, s'en va à la maison des religieux, y trouve un excellent carme qu'il avait vu chez son père et qui lui donne quelques friandises, puis une leçon de lecture ; l'enfant ravi, revint le jour suivant, le surlendemain; de leçon en leçon, apprit le latin, le grec, la rhétorique, l'histoire, la géographie, la poésie et la logique : pour le distraire, le bon père lui enseignait à composer des rébus, des charades, des anagrammes et des logogriphes, inventions à la mode où l'élève devint bientôt plus habile que le maître.

Il avait dix-huit ans ; il s'énamoura d'une jeune fille de Vaureas nommée Magdelaine : on n'imagine pas ce qu'il fit de vers pour sa charmante, vers grecs, vers latins, vers français, vers provençaux ; au temps des fiançailles, un jour il lui porta trois douzaines d'anagrammes sur son seul nom, Magdelaine. Le pauvre ! il n'était pas beau, gros de la tête et bref de corps, bossu, les uns disent par devant, les autres par derrière, quelques-uns disent par derrière et par devant; son nez était taillé de telle façon que, n'était la place qu'il occupait, on l'aurait pris pour tout autre chose ; la seule partie qu'il eût de bien, c'étaient ses yeux qui étaient grands et doux » eh bien, malgré tout, on l'aima : quelques jours encore et il allait être au paradis

de ses rêves, quand, brutalement, la petite vérole lui enleva le cher objet à la fin de l'année 1651. Un trou noir se creusa dans sa vie : désespéré, disant un adieu définitif à toutes les joies, tous les attachements du monde, il entra en religion, chez les carmes de Provence : ainsi le voulait, l'anagramme de son nom Ludovicus Barthélemy : Carmelo se devovet. Il fit sa théologie à Aix, entra dans un couvent de l'ordre, à Aigualades, près Marseille. Il se lia intimement avec le P. Groslier, tant et si bien qu'on ne les nommait plus que les RR. PP. Oreste et Pylade. Pylade était d'humeur aussi calme et réglée qu'Oreste était d'humeur fantasque et vagabonde. Jusque-là, le bon père avait dérobé en avare à son ami la connaissance de ses vers ; mais une circonstance particulière le contraignit de lui en faire confidence. Il avait en tête deux grands sujets de poème :

La Magdelaine, la sublime repentie — et l'histoire d'Élie, patron de son ordre. Il s'attela tout d'abord au premier, parce qu'il éprouvait « une douceur singulière à écrire le nom de celle qu'autrefois il avait tant aimée » : mais n'était-ce pas là un artifice du démon, un retour criminel vers les choses mondaines... Il se met à l'histoire d'Élie, dont le titre l'*Éliade*, lui plaisait singulièrement, à cause du jeu de mots. — Mais un jour, il va en pèlerinage à la Sainte-Baume, avec le P. Groslier. « Après avoir bu à la fontaine, adoré le crâne de la sainte où l'on voit encore l'empreinte du doigt de Dieu, et contemplé le rocher qui pleure éternellement », le sommeil le gagne : et voici qu'en songe lui apparaît Magdelaine, sa Magdelaine à lui, la pauvre morte « un chapeau de roses blanches sur la tête, sur le corps une longue draperie qui tenait le milieu entre un linceul de trépassée et un voile de mariée... elle avait les mains transparentes... » Le pâle fantôme courroucé lui reproche ses hésitations « et que la Magdelaine, là haut, assise aux pieds de Jésus, n'est pas contente de le voir célébrer avant elle le vieux prophète Élie » ; qu'il reprenne l'œuvre abandonnée, vite, sans quoi — l'arrest est inexorable — il mourra dans l'année. « Le bon père se remet à l'œuvre, et, à mesure qu'il travaille il montre ses vers, d'abord au P. Groslier, puis à toute la communauté. Les uns rient, les autres applaudissent ; peu sensible aux railleries, mais stimulé par les éloges, le bon père, travaille, travaille, et cela durant trois ans, au bout desquels on l'envoi « régenter » à Saint-Marcellin en Dauphiné, où

les Carmes avaient un collège. Les deux tiers étaient faits du poème, mais les classes lui prennent tout son temps ; il met cinq ans à limer limeras-tu, restant des fois un jour et plus sur un seul vers. Le poème achevé, les tribulations commencèrent. Le préfet du grand collège de Lyon refuse le permis d'imprimer ; ce n'est qu'après une scène de larmes du malheureux père, devant les véhémentes objurgations du P. Groslier, qu'il céda. Dix ans plus tard, l'imprimeur avait tous les volumes en magasin ; la onzième année, brusquement, le succès se décida ; une deuxième édition parut ; hélas, le pauvre père devait ignorer à jamais la fortune de son poème : il était mort l'année précédente.

La Magdelaine parue, il se remit bravement à l'Éliade : huit années de travail acharné, au bout desquelles il fut relégué par la haine d'un supérieur imprudemment anagrammatisé, au couvent de Pineti dans les Alpes ; il mourut en cinq jours de temps, entre les bras du P. Groslier, d'une hydropisie de poitrine. Il avait cinquante-huit ans. Un carme qui se trouvait dans la cellule du moribond emporta le manuscrit de l'Éliade, dans le dessein de la faire imprimer ; mais le vilain supérieur dont il vient d'être parlé, saisi de l'affaire, refusa, et cette fois sans rémission, son consentement.

En dehors de ces deux poèmes, le P. de Saint-Louis avait publié La Muse bouquetière de Notre-Dame de Lorette, in-8°, 1672 : le livre, en dépit de nombreuses recherches, est demeuré introuvable.

Entre temps, il avait anagrammatisé les noms de tous les papes, empereurs, rois de France, généraux et supérieurs de son ordre ; il croyait fermement que l'on trouvait la destinée des hommes gravée dans leurs noms.

« Il était distrait, rêveur, d'humeur inquiète et ne pouvait tenir dans la même place. Il était si sensible à la beauté des femmes que pour n'être point tenté, il s'en allait par les rues toujours les yeux fermés... »

Il faudrait, en finissant, citer d'un bout à l'autre le jugement que porte Gautier sur la Magdelaine, cette forêt vierge « où les antithèses se choquent comme des boucs, où sautent comme des crapauds des adjectifs bouffis et coassants,... etc., etc. » Nous le répétons, il y a plusieurs pages admirablement belles, après lesquelles il serait outrecuidant et flatueux d'oser seulement écrire une ligne.

I

Je fais voir le portrait de l'amante transie,
Naïvement tracé dans cette poésie,
Dans ce petit extrait d'un grand original,
Le guide des pescheurs, et leur plus beau fanal,
La courtisane, icy, solitaire et sauvage,
Plus libre que jamais en ce saint esclavage,
Faisant si bien la cour à son roy que les cieux
Ont changé pour la voir tous leurs astres en yeux,
Comme une anachorète, Oréade ou Napée,
A pleurer ses peschés nuit et jour occupée,
Qui vescut au desert l'espace de trente ans
Pour ne jamais mourir dans l'histoire des temps ;
Marquée au coin de Dieu d'un profond charactere
Qui porte sur son front ce mot escript : Mystere,
Cachet ou sceau royal imprimé sur sa chair
Par Jesus reconnu qu'elle vouloit toucher,
L'Arethuse non feinte et la Biblis certaine
Que le feu de l'amour fit couler en fontaine,
Dont les yeux devenus deux alambics bruslants
Sont plutot distillez qu'ils ne sont distillans,
L'escarboucle embrazé, la Perle Orientale,
Le foyer immortel et la sainte Vestale
Qui conserva si bien le feu qui la brûla
Qu'il ne fut point esteint par tant d'eau qui coula ;
Au contraire, plus fort par antiperistase,
Il redoubla l'ardeur qui causoit son extase.

(INVOCATION)

Choristes emplumez de la divine amante,
Celle à qui vous chantiez et celle que je chante,
Pour faire que ma main y reussisse mieux,
Faites couler ma veine aussitost que mes yeux,
Et que ma plume encor, pour être plus volante
Soit par votre moyen tout de mesme coulante
Afin qu'on puisse voir, par l'eau, l'encre et le sang,
La pierre de mon cœur convertie en estang.
Forest, grotte, desert, montagne, solitude,
L'object et le subject de toute mon estude,
Ne vous offensez pas si je mesle ma voix
Aux fredons naturels des chantres de ces bois...
Majestueux titans, vénérables vieillards,
Suports silentieux de tant de babillards...
J'entends des oisillons les femelles nombreuses
De tant de rossignols les troupes amoureuses
Qui par cent gazouillis, à l'envy des pinsons
Sur vos bras verdoyans degoisent leurs chansons
Et qui semblent icy par leurs tons decevans,
Ou des luths animés ou des orgues vivans...
Au temps qu'un amoureux et printanier zephire
Au son du flageolet doucement les inspire,
Pendant que les moutons, s'y laissant enchanter,
Pour les ouyr tout bas, s'oublient de brouter.
Colosses éternels, hautains, fiers et superbes,
Grands géants qui foulez l'humilité des herbes,
Et poussez jusqu'aux cieux votre panache altier,
Comme si vous vouliez passer en ces quartiers,

Qui le portez si haut sur les plus hautes nües
Sans jamais devant eux avoir les têtes nües,
Bien que vous les alliez de si près regarder
Votre dessein n'est pas de les escalader.

II

Elle git de son long sur le rude pavé
Que son corps ou ses pleurs semblent avoir cavé,
Son alcôve, son lit, son fort, sa citadelle,
Son temple, son autel et toute sa chapelle,
Où, la nuit par un trou tout à fait obligeant,
La lune luy fournit une lampe d'argent.
Dans ce temple vivant que tant de zèle anime,
Son esprit est le prestre, et son corps la victime,
Son amour est le feu, son cœur est l'encensoir
Fumant par ses souspirs du matin jusqu'au soir.
Elle a pour tout son chant, hymnes, et psalmodie,
Ses rétractations et sa palinodie.
Si dans ce lieu l'autel a quelque parement,
L'or de ses blonds cheveux en fait tout l'ornement,
Ou ce que la limace argente de sa bave :
C'est tout ce qui s'y voit de pompeux et de brave.
Elle y reçoit du ciel la céleste rosée
Comme la mère perle au soleil exposée.
Ses yeux comme alambics qui coulent nuit et jour
Font distiller l'eau rose au feu de son amour
Dont la suave odeur s'épandant par la Baume
L'encense, la remplit, la parfume et l'embaume...

(*Elle vit dans la contemplation d'une tête de mort qui lui tient ce langage.*)

« Dans les trous de mes yeux et sur ce crâne ras
« Voy, comme je suy morte et comme tu mourras :
« J'avais eu comme toy la chevelure blonde :
« Les brillans de mes yeux ravissoient tout le monde
« Maintenant je ne suis que ce que tu peux voir :
« Sers-toy doncques de moy comme de ton miroir ».
Sur ce portrait sans masque où tout luy peut parestre
Elle voit ce qu'elle est et ce qu'elle doit estre
Et regardant tousjours ce test de trépassé,
Elle voit le FUTUR dans ce PRÉSENT PASSÉ.

Après les éléments je considère encore
Dans les plus beaux matins la pompe de l'aurore,
Sitôt que cette belle, ouvrant son pavillon,
Vient semer sur l'azur son riche vermillon,
Pendant qu'on ne voit plus paroistre les estoilles,
Qui, perdant leur clarté trouvent toutes des voilles,
Et puis se vont cacher, la honte sur le front,
N'osant plus se monstrer après un tel affront.
Mon cœur tressaillit d'aise à l'aspect qui le touche
Admirant cette fille au sortir de sa couche,
Dans son déshabillé de rouge cramoisy,
Ou de jaune doré que son père a choisy.
Avec sa coëfe d'or et sa jupe éclatante,
Après avoir tenu tout le monde en attente,
Je la voy donc d'icy monter sur l'horizon,
Pour venir delivrer la Nature en prison,
Chasser bien loin de soy l'ombre qui la devance,
Qui couve le repos et garde le silence
Et remettre en son jour cet excellent tableau
Charbonné par la nuit avec son noir pinceau.

La Magdelaine interroge l'écho

Ayant suivy le monde et son feu d'artifice,
Qu'ai-je bien pu gagner en courant dans ma lice?
malice.
Après de si grands maux ès lieux plus évidents,
Quels furent donc mes yeux à ceux des regardants?
ardens.
Après tout son desordre et sa cajollerie
Comment pour ces malheurs doit paroître Marie?
marrie.
Je la seray toujours à mes propres despens;
Repandray-je des pleurs puisque je m'en repens?
répands.
J'en répands tous les jours et ne fais autre chose;
Que deviendra l'espine enfin si je l'arrose? *la rose.*

Courant au grand galop de la lice mondaine
De qui suivit les pas autrefois Magdelaine? *d'Hélène.*

Que faire pour guérir mes superbes enfleures,
Si de mes yeux coulants j'en fays deux chantepleures?
pleures.
Comment répareray-je un si grand mal commis
Avec tout ce beau temps qu'à m'ajuster je mis?
gemis.
Parle donc, belle voix; dy sans rien me cacher:
Que dois-je vaincre icy sans jamais relâcher?
la chair.
Mes membres pour cela sont parterres tout nus;
Qui fut cause des maux qui me sont survenus?
Venus.

Suivant son etendard, enseigne ou gonfanon,
Eussè-je conservé la gloire de mon nom? *non.*

Malheureux donc celuy que retient sa cordelle.
Que faut-il dire après d'une telle infidelle? *fi d'elle.*

Dy moy; quelle doibt estre un jour dans l'Empirée
La place que j'auray sur la vouste azurée? *assurée.*

. . . . . .

Vous m'avez veue, hélas, rampante au premier point
Ou plutôt au dernier, mais dans celui-cy, point.
C'est là que vous verrez l'aigle renouvelée
Qui, pointant droit au nid, prend une autre volée,
Le linge reblanchi, le miroir déroüillé,
Et de sa vieille peau le serpent despoüillé...
Ce fut ce beau soleil qui m'ayant rencontrée
Seicha toute la boue où je m'estoi vautrée...
Ce fut l'adroit archer qui par un coup de flèche
Dans mon cœur endurcy fit une large brêche
Pour en faire sortir le corbeau du péché
Et placer la colombe où l'autre avoit niché;
... L'hercule qui purgea l'estable de mon cœur.

Quoi de plus merveilleux de voir qu'en un instant
Madelaine changée a le cœur si constant,
Qu'aussitôt elle fait au monde banqueroute,
Quitte des vanitez la poursuite et la route,
Verse, renverse, abbat, brûle, brise, défait
Parfums, tables, tableaux, poulets, glace, attifet,
Ceruses, vermeillons, tavayoles, toilettes,
Fard, pommades, onguents, bijoux et cassoletes,

Essences, camayeux, poudres, poinçons, clinquants,
Roses, plumes, atouts, collets, nœuds et carcans,
Crêpes, masques, manchons, joyaux, orfevreries,
Jayet, ambre, corail, pailletes, pierreries,
Coëfûres, chaperons, montres, apretador,
Gaze, pourpre, fin lin, brocatel ou drap d'or,
Manicles, ceinturons, mouches, mouchoirs, dantelles
Bourzes, boëtes, anneaux, bagues et bagatelles,
Jazerans, éventails, rubans, jupes, habits,
Colliers, chaînes, brillans, diamants et rubis
Enseignes, brasselets, pendans, perles, dorures,
Et pompeux attirail de toutes ses parures.
. . . . . .
Voulez-vous en avoir des preuves convainquantes,
Venez la voir courir comme une des Bachantes,
Ne portant avec soy ces pretieux parfums
Que pour ensevelir tous ses plaisirs défuncts :
Ainsi voit-on entrer la belle Mendiante
Humble, les yeux baissez, honteuse et suppliante,
Qui sans être invitée, aux pieds de l'invité,
Vient chercher de quoy vivre en sa suavité,
Ou du moins ramasser comme un mets delectable
Les mietes de pain qui tombent de sa table ;
Et, non sans temoigner l'exces de ses douleurs
Commence de laver d'un torrent de ses pleurs
Ces pieds saints et sacrez qui marchaient sur les ondes,
Pour, puis, les essuyer avec ses tresses blondes,
La belle serviete et le torchon doré
Qu'elle trouva tout prêt sans l'avoir preparé.
Soyez eparpillez pour un meilleur usage
Que quand vous paraissiez frisez sur son visage
Où sans difficulté tous les jours vous preniez
La liberté des cœurs que vous entrepreniez.

Raffinez-vous, bel or, mis dans cette fournaise ;
Près de cet homme assis et si bien à son aise,
Reconnoissez, cheveux, l'honneur que vous avez
Et devenez plus beaux, étant si bien lavez
Au courant des Ruisseaux de cette lavandiere
Qui semble avoir de vous la force toute entiere
Que retiroit des siens l'invincible Samson.
C'est en faisant ainsi, c'est de cette façon
Qu'elle veut s'assurer sa nouvelle conquête
Mettant aux pieds d'un Dieu ce qu'il mit sur sa tête.
Les Plantes de ses pieds sont celles qu'elle arrose
Pour en tirer le fruict que son cœur se propose...

C'est ainsy qu'elle assiste à tes sanglantes couches
Belle Croix qui pour elle a de si fortes touches,
Où les nerfs de Jesus souffrant pour son salut
Sont tenduz et tirez ainsy que sur un Luth.
Instrument pitoyable où l'on void quand tu brilles
Des espines pour rose et des clouds pour chevilles,
Que ta mélancholie est propre à son Amant !
Bois au feu de l'Amour, pitoyable instrument.
Toutes choses icy se trouvant accomplies,
Il faut l'ensevelir à l'heure de complies,
Et tenir compagnie à ce corps presque seul,
Si pauvre, qu'il n'emporte avec soy qu'un linceul.
Que le Luth soit muet et la harpe endormie
Pour oüyr l'air mourant d'un triste Jérémie
Pendant que je m'en vay pour aprendre aux passans
Et le bien que je perds et le mal que je sens.
C'est après ces transports, triomphes et fanfares
Ces hauts emportements vers les célestes phares
Qui brillent sur l'azur doré du firmament
Qu'il nous faut retourner sur le bas élément.

Chante donc en pleurant, Muse triste et joyeuse
Une mort devant Dieu tout à fait précieuse.
Accorde-moy ton luth en cette affaire icy,
Allonge-luy les nerfs pour mon cœur retrécy;
Marie avec luy puisque Marie est morte
La plus mourante voix que la tristesse porte.
Et vous petits ruisseaux, fils des grandes fontaines,
Ne grossirez-vous pas pour arroser les plaines,
Et nous prêtant icy tout votre argent fondu
Pour nous faire pleurer ce grand tresor perdu.
Grands fleuves qui toujours passant jusqu'aux extrêmes
Semblez et vous fuir et poursuivre vous-mêmes,
Murmurerez-vous pas de sçavoir en passant
Que Marie est déjà passée en nous laissant;
N'irez-vous pas d'abord une autre fois plus vite
Annoncer cette mort au palais d'Amphitrite
Et le Ciel employant aussi de son côté
Le bleu-mignon qu'il a de tous deux emprunté.
. . . . . .
Pour ouyr ses beaux chants, levons-nous à minuit
Quand le silence regne après la mort du bruit.
Lors notre Penitente en ce lieu de plaisance
Pour appaiser son Dieu pleuroit en sa présence,
Si bien qu'accoutumée à l'arroser ainsy
Le terroir de son cœur ne fut point endurcy.
Après, sur la montagne elle commence *Prime*
Sitôt que le Soleil en redore la cime,
Quand ses fumans coursiers et superbes chevaux
Ont quitté tout en feu le lict mollet des eaux
Et qu'ayant secoüé leur humide crinière
De son char flamboyant ont désigné l'orniere,
Que fais-tu, Madelaine en ce triste sejour
Qui prive tes beaux yeux de la clarté du jour;

Pourquoy donc n'attends-tu pour faire ta retraite
Que l'hyver de ta vie ait neigé sur ta tête,
Et que ta tresse blonde en te désobligeant
Passe d'un âge d'or dans un siecle d'argent.
. . . . . .
Ne te semble-t-il pas que déjà le Soleil
La couvre d'un drap d'or qui n'a pas son pareil,
Que la Lune foulée argente sa chaussure,
Que les Astres sont prêts d'arrondir sa coëffure,
Que le Soleil, la Lune et le Ciel même encor
Luy vont faire un habit d'argent, d'azur et d'or,
Le Soleil luy donnant le fin or de sa tête,
La Lune, cet argent que son frère luy prête...
Allez donc puisqu'elle est dans le nombre des morts
Et faites-en courir le bruit jusqu'à ses bords
Afin qu'après ce coup l'eau de votre grand-mère
Par celle de nos yeux devienne plus amere
Et que prenant le dueil dès qu'elle l'aura sçeu
Elle soit la Mer noire en perdant tout son bleu.
Miroirs si naturels, faits d'un crystal liquide,
Peintres qui faites voir sur une toile humide
Avecque votre argent qui n'est pas monnayé
Le portrait du Soleil à fond d'or mais noyé ;
Si bien que l'on diroit qu'une chute feconde
Precipite son fils ou luy-même dans l'onde,
Comme lorsque tombé pour sa honte et son dam
Il éteignit ses feux aux eaux de l'Eridan.
Vous qui nous faites voir une si belle image
Luy servant de bassin pour laver son visage
Et les taches qu'il a quand, y réfléchissant,
Vous semblez luy donner un bain rafraîchissant,
Fontaines, je viens donc après cette disgrâce
D'un torrent de mes pleurs troubler votre surface

Et comme je me sens pénétré de soucy
Pour le même sujet vous le serez aussi.
Fumiers couverts de neige, Amintes précieuses,
Des sepulchres blanchis figures spécieuses,
Pour qui conservez-vous ce visage blafard
Que vous tenez caché sous l'escorce du fard ?
Vaines divinitez de ceruse et de plâtre,
Faites-vous des onguents de Marie un emplâtre
Qui vous soit appliqué par d'autres Médecins
Que ceux que vous ont mis tous ces noirs assassins.
Malgré le vermillon de vos petites bouches,
L'éventail de la mort chassera bien ces mouches
Que vous semblez garder pour en faire un tribut
A l'idole enfumé de leur Dieu Belzébuth.
Il faut pourtant sçavoir qu'en l'hyver de votre âge
Elles mourront de froid sur votre faux visage ;
Si le temps ne les prend comme seigneur foncier,
La mort les doit abatre avec un vent d'acier.
Visages balafrez, pantheres mouchetées,
Tant l'hyver que l'été toujours bien éventées,
Si vous lisez ces vers, votre esprit pensera
Qu'un jour votre corps mort dans la tombe en fera.
Venez doncques icy sans faire les rétives,
Idoles de la cour, éclatantes chétives,
La face decouverte et les masques otez :
La mort pour vos miroirs vous offre ses beautez.
Encor que vous soyez si proprement fardées,
Le temps, vieux laboureur, vous aura tôt ridées.

Seraphins embrasez et tout rouges choristes
Laissons-là les chansons si lugubres et tristes ;
Les ïos, les peans, les acclamations
Doivent bien succéder aux lamentations ;

Qu'aux regions de l'air, qu'aux celestes bourgades
On entende éclater fanfares et chamades.
La Lune la premiere en son front pâlissant
Jusqu'aux pieds de Marie abaisse son croissant
Qui luy sert d'une eschelle ou de marche argentée
Pendant sa glorieuse et brillante montée.
Le decrépit Saturne appuyé sur sa faux
Devant elle courbé dresse d'Arcs triomphaux.
Venez à sa rencontre, éclatante milice ;
Ciel, tendez vos tapis qui sont de haute lice,
Sur qui vous pourrez voir jusques à ses talons
La petite forest de ses cheveux si longs.

Grands arbres, adieu donc, gays et sombres feuillages
A qui (tant soyez-vous ombrageux et sauvages)
Un vent (faisant baisser votre chef sans égal)
Semble me faire dire adieu par ce signal ;
Puissiez-vous toujours être épargnés des tempestes
Et que jamais carreau ne tombe sur vos têtes ;
Qu'au matin les oyseaux vous donnant le bonjour
Fassent sur vos rameaux des ramages d'amour,
Et qu'en toute saison votre verte ramée
Serve de parasol à la volante armée ;
Que jamais ennemis ou chasseurs insolens
Ne fassent mal ny peur à ces passe-volans,
A ces enfants perdus des familles errantes,
A ces voleurs des bois qui nous pillent nos rentes
Où Madelaine fut jusqu'aux derniers abois,
Cette biche blessée étant morte en ce bois.
Je ne te laisse pas, agréable Fontaine
Qui m'attends au passage, où je dois prendre haleine
Non pas pour me voler afin de t'enrichir,
Mais pour me soulager et pour me rafraichir ;

En te remerciant de ton argent potable
Que j'ay trouvé si bon, si frais, si délectable,
Et que tu m'as fourny pour rien en m'obligeant ;
Sachant que j'étois pauvre et n'avois point d'argent
Adieu donc, belle source et d'honneur et de gloire.
Mais avant que partir, pour te payer mon boire,
Je veux qu'icy mes yeux de tes bienfaits surpris
Te rendent en pleurant ce que ma main t'a pris.
Vivez, Ames d'élite et filles non pareilles
Du ciel et non du siècle, admirables abeilles,
Qui n'avez que le miel que vous avez léché
Après avoir perdu l'eguillon du péché,
Estant mortes au monde en faisant la piqure
D'une si dangereuse et difficile cure
Puisqu'elle se faisoit directement aux cœurs
De ceux de qui vos yeux vouloient être vainqueurs.
Aprenez, aprenez à suivre Madelaine,
Quittez votre plaisir pour embrasser sa peine,
Autant dans les chemins, raboteux, épineux,
Pierreux, ensanglantez, aspres et sablonneux,
Comme vous avez fait en courant dans les lices
Sur un tapis jonché de fleurs et de délices,
Afin qu'en ce combat et généreux conflit
La grace surabonde où régnoit le délit.
Suivez doncques, suivez la sainte Chasseresse
Qui fut par le passé comme vous Pécheresse ;
Suivez-la dans les bois, les buissons, les halliers
Comme parmy les fleurs, les lys, les violiers ;
Qu'au fond de vos déserts qui sont vos oratoires
Vos traits soient d'oraisons toutes jaculatoires ;
Que votre esprit bandé serve d'arc en ce lieu,
Que le cœur soit la corde et que le blanc soit Dieu.

Flechissons les genoux voicy la sainte Ampoule
Que tant de nations viennent voir à la foule.
Voyez-vous à travers ce verre transparent
Ce que versa pour nous le Sauveur en mourant.
O sang de mon Sauveur dont il lâcha la bonde,
Versé sur une croix pour le salut du monde!
Homme, ne dois-tu pas pres de cette couleur
En rougissant de honte expirer de douleur!
O mon ame, il faudra que toujours tu halètes
A cette terre rouge où sont ces goutelettes,
A ce bel incarnat de ce Verbe incarné
Dont il nous estreina tout nouvellement né.
Cœur, mille fois plus dur que n'est le diamant,
Dois-tu pas t'attendrir au sang d'un Dieu t'aimant.
Si les pierres se sont à son trepas fendües
Mes yeux, ne l'arrosez que de perles fondües.

IV

Après 1660.

Érudits, indépendants et délicats.

Pierre Perrin.
Monsieur de Bouillon.
Gilles Boileau.
Ligniere.
Cassagnes.
Bonnecorse.
Le Pays.
D'Aceilly.
Boursault.
Gilbert.
Madame des Houlieres.
Maucroix.
Monsieur de Coulanges.
Saint-Gilles.
Le père Sanlecque.
Pavillon.
Regnier des Marais.
Bernard de la Monnoye.

Prince horrible et traisnant un grand ventre eslevé,
Gros de poltronnerie et de graisse crevé...

Le dos tout parsemé de goutes de splendeur.

Les nymphes de la Seine à demy découvertes
Sous des voiles de lin et des simarres vertes.

La laideur irrite ma force.

Un printemps éternel de fleurettes d'amour.

PIERRE PERRIN

(Mort en 1680.)

Pierre Perrin naquit à Lyon, prit le petit collet, et s'en vint de bonne heure intriguer à Paris. Il fut pourvu de la place d'introducteur des Ambassadeurs près de Gaston de France, duc d'Orléans. Il obtint du roy, en 1669, le privilège pour l'établissement des opéras en France, à l'imitation de ceux d'Italie : le premier qu'il fit, — donc, le premier opéra français, — fut la Pastorale, en cinq actes, musique de Lambert. En 1672, il céda son privilège à Lully qui eut pour librettiste Quinault. En faveur de quoi, et pour avoir uniquement suscité la venue du poète lyrique, dit Despréaux,

Perrin a de ses vers obtenu le pardon.

Non, qu'ils restent plutôt « impardonnables », en haine au critique, ces vers conçus à la gloire des insectes, de la nature en travail d'ailes bruissantes, de fins corselets de bronze ou d'or, chatoyant de vives couleurs, constellés de pierres précieuses, — ces vers, dit le poète, qui s'adressent principalement « aux dames et cavaliers, pour qui seuls la Poésie doibt se mettre en depense. »

I

Le Papillon.

Remarque icy le sombre esclat
De la pourpre et de l'amarante.
Voy comme elle devient mourante
Auprès de ce vif incarnat.

Icy paroist en raccourcy
La brune violette eclose,
L'œillet, l'anémone, la rose,
Le lys, le pavot, le soucy,

Toute la pompe de l'aurore,
Tout le plumage des oyseaux,
Le gravier meslé des ruisseaux,
Les pierres de prix du Bosphore.

L'as-tu pas pris dans ce jardin
Où d'un vol pesant et superbe,
Il alloit, paissant d'herbe en herbe,
Suççant le saffran et le thin ?

Vouloit-il point, ce beau volage,
Par un téméraire dessein,
Picorer les lys de ton sein
Ou les roses de ton visage ?

Sa peau subtile devient grosse
Au baiser ardent du soleil,
Et pendant ce profond sommeil
Prend une figure de cosse.

En ce repos délicieux
Où la chenille est enterrée
Sa vigueur en soy resserrée
Fait cet ouvrage pretieux.

... Enfin changé d'estre et de nom,
Et devenu nymphe de febve,
De sa depouille qui se creve
S'eclot le jeune papillon,

Comme au nouvel esclat du jour
Un incarnat bouton de rose
Qui roulé dans sa feuille close
En attend le joyeux retour.

Quand le Père de la lumiere,
Les cheveux de flame couvers,
S'avance et rend à l'Univers
Sa fecondité coutumiere :

Ainsi cette nymphe naissante
Qui couvre ses pieds raccourcis
Sous ses aislerons retrecis
Desroule sa corne croissante...

Le soucy jaune de soucy
Panche sur luy sa fleur malade,
L'œillet rougit quand il l'œillade,
Le lys devient pasle et transy.

La rose cherche qui la cüeille,
Le jasmin tremble à son aspect
De honte ensemble et de respect,
La tulipe ferme sa füeille,

La deesse mesme des fleurs
Alors pompeusement couverte
D'une riche simarre verte,
Et ceinte de douces odeurs...

Elle prend de ce rejetton
Les petits pieds pour ses épines
Et s'étonne que sans racines
Germe un si précieux bouton.

(*Il s'envole et les fleurs réclament le « cruel fugitif ».*)

Vien, que tes jours soient consommez
Parmy ces nymphes sommeillantes
A cueillir les perles brillantes
Dont leurs habits sont parsemez.

Couvre ces aymables pucelles
Qui t'ont pris pour leur favory ;
Mets-les, mets-les, petit mary
A l'ombre de tes doubles aisles.

Vole deça, vole delà,
Vole, et quelquefois te repose
Sur ces molles füeilles de rose
Où sur les lys blancs que voilà.

Mais dès que la rigueur des airs
Change nos roses en epines,
Et fait avoir à nos collines
La face morne des desers,

Ce roy genereux des campagnes
S'interesse dans leurs malheurs
Et ne veut pas survivre aux fleurs,
Ses nourrisses et ses compagnes.

Beau phénix, plante sans racines,
Amour, ange, discret voleur,
Oiseau fleury, volante fleur,
Petit paon, rose sans espines!

II

L'Abeille.

A son amie, toute tremblante de l'abord d'une abeille.

As tu peur qu'en succant elle outrage les roses
En boutons incarnats sur tes lèvres escloses?
Non, non, le doux baiser qu'elle prend sur leur sein
N'est pas comme le tien un baiser assassin,
Qui porte d'un acord amiable et farouche
L'aiguillon dans le cœur et le miel sur la bouche.
C'est un sucre sans fiel, un dommage innocent,
Moins nuisible qu'utile au Lys qu'il va succant.

Le Miel.

Flaire un peu, mon amour; ô quelle odeur de thin!
Il sent toutes les fleurs dont il est le butin.
O miel! terrestre ciel, Quintessence choisie,
Subtil esprit des fleurs, ambre, manne, ambrosie,...
Doux amy des vieillards, frère et fils de la rose,
— Le frere de la sèche et le fils de l'eclose —
Puisses-tu, doux nectar, en notre amour meslé
Le rendre incorruptible et toujours emmiellé
Et faire que des fleurs germent de ces racines
Qui, comme ta Liqueur, soient des fleurs sans espine
Et puisse enfin, ô miel, ma bouche desormais
Sur les Lys de ce sein te gouster à jamais.

Prophete sombre du cercueil,
Estafier de mort et de dueil...

III

Le Grillon.

La beauté de ces promenoirs
Se change en une horreur profonde,
La nuict étend ses crespes noirs
Sur la ronde face du monde
Et pare ses habillements
De perles et de diamants.

Le tigre, la panthere et l'ours
Font de leurs corps de vastes cernes
Et reposent leurs membres lourds
Au creux de leurs sombres cavernes,
Laschement couchez sur le flanc,
Yvres de sommeil et de sang.

(*Le grillon seul, du bruit de ses ailerons trouble le repos*).

Qu'ay-je dit? je l'accuse à tort.
Aux airs de sa douce cadence
Tout à l'entour le monde dort.
Son bruict acheve le silence...

Ce petit chantre tenebreux
De retour de ses promenades,
Demy caché dedans son creux,
Donne à la nuict des serenades.

Ah! si je porte tes couleurs,
(Luy chante-t-il) ma belle brune,
C'est la marque de mes douleurs
Et le düeil de mon infortune;
Ton amour me colore ainsi
Et c'est son feu qui m'a noircy.

La nature m'osta la voix
Afin de t'en priver, ma belle.
Ne pouvant enfreindre ses loix,
Je la trompe et chante de l'aisle.

Mais voy jusqu'où va mon effort :
Aucun obstacle ne l'arreste.
Mon tronc encor apres ma mort
Chante separé de ma teste
Forçant pour plaire à tes appas
Jusqu'au silence du trepas.

IV

La Formy.

Deux grands peupliers sur ce rivage sombre
Portent aux cieux leur front sur leurs rameaux
Dont l'épaisseur couvre d'horreur et d'ombre
La face sans couleur de ces mourantes eaux.

Sous le couvert de leurs aisles superbes
Nous joüissions muets et sans propos,
Ensevelis dans la fraischeur des herbes,
Mon Amarante et moy, de l'ombre et du repos.

De son bel œil le regard idolastre
Suivoit le mien ; le mien clos à demy
Suivoit alors, curieux et folastre
Les traces sur les fleurs d'une lente formy.

(*Mœurs des fourmis, la glane pour l'hiver*).

De tous costez la trouppe menagere
Couvre les champs de ses bataillons noirs,
L'un traisne à force un grain sur la fougere,
L'autre revient sans fruict de ses longs promenoirs.

L'un reculant s'approche de son terme ;
Qui va pressant le paresseux bétail,
Qui prend le grain, qui le fend, qui l'enferme.
La plaine d'alentour boüillonne de travail.

(*Instinct des fourmis*).

Mais quoy, bien plus, faut-il que de la Lune
Ainsi que nous tu connaisses le cours
Et que sans yeux de sa lumière brune
Tu sçaches discerner le plein et le decours !

As-tu compté le nombre des Estoilles
Dont est semé le front du firmament ?
Fus-tu presente alors que ses grands voiles
Furent développez autour de l'élément ?

Va, courbe en bas ta rampante stature :
Là s'établit ton regne souverain ;
Tu fais rougir ta mère la Nature,
Abysme ta laideur en ton creux souterrain.

(*La formy prend des aisles en sa vieillesse*).

Nature, injuste en un autre partage,
Pour ornement, avare, tu départs
Des cheveux blancs à nostre dernier âge,
Et, libérale, au sien des aislerons mignars.

O sort heureux ! sous le faix des années
Tout animal penche vers le tombeau ;
Un seul de tous, bravant les destinées
Devient près du trépas plus agile et plus beau !

Sur toy la terre à ta cendre légère
Germe toujours des roses et des Lys.
Ou que plutôt l'Astre de la Lumière
Rescuscite bientost tes restes demolis,

Sage Animal, dont la vertu merite
Qu'en marbre noir et qu'en lettres d'airain
La main d'un Ange escrive le merite
Et pare d'un drap or le tombeau souterrain.

Sarabande.

Je ne sçay pas comment, je ne sçay pas pourquoy
J'adore une inconnüe
Que je n'ay jamais veüe.
Je ne sçay pas comment,
Je ne sçay pas pourquoy,
Mais je sçay seulement
Que pour je ne sçay qui je sens je ne sçay quoi.

Le Moucheron.

ODE

Ces avant-coureurs de la nuict
De la part de la nonchalance
Annoncent aux peres du bruict
L'ordre imperieux du silence,
Et de leur vol majestueux
Chassent la lumière du monde,
De qui l'esclat defectueux
S'eclipse, et se caćhant dans l'onde
Conserve encor, sous l'eau qui gronde,
Un tremblement respectueux.

Eux, ayant faict leur mandement
D'une assez prompte diligence,
Las de vivre inutilement
Ne volent qu'à la négligence,
Et par un lâche mouvement
Loin d'éviter l'eau qui les noye,
L'approchent insensiblement ;
Les plus voisins en sont la proye,
Et les autres avecque joye
Suivent leur sort aveuglément.

Fixe vapeur, monstre vivant,
Petit oyseau aislé sans plume,
Né dedans l'air, repu de vent,
Enfant du ciel et de l'écume ;
Enfant au jour, jeune à Midy,
Vieil au soir, la nuict rompt sa trame,
Et comme si cet étourdy
Avoit du soleil dans son âme,
Dès qu'il est privé de sa flâme,
Il reste mort et rafroidy.

Chansonnette.

La voicy, la voyla,
Marotte la follette
Qui court, qui vient, qui va,
Sautant de çà de là,
Disant quelque sornette ;
La garde bien qui l'a,
Car au jeu d'amourette,
La voicy, la voyla.

Chanson à boire.

Vous qui ronflez, endormis sur les couppes,
Yvres comme des souppes,

REFRAIN *bis* { Hola, beuveurs, quittez ce long repos,
Reveillez-vous au doux tintin des pots.

C'est trop dormy ; ce nectar delectable
S'aigrit dessus la table.

Hola, beuveurs, etc.....

Autre.

Sus, sus, pinte et fagot,
Sans soucy de l'ecot
Beuvons à tasses pleines.
Achevons, achevons de remplir nos bedaines :
Deussions-nous en crever, trinquons jusqu'à demain,
Il est beau de mourir les armes à la main.

Chansonnette.

La blonde Nanette
N'a plus mon amour,
Et depuis un jour
J'ayme une Brunette.
Brunette aux doux yeux,
Je vous ayme mieux,
Brunette aux yeux doux,
Je n'ayme que vous.

Rondeau redoublé.

SUR L'AMOUR NAISSANT DE LYSIMÈNE.

Croissez, petit amour, au sein de Lysimène,
Où du jour précédent vous estes nouveau-né ;
Croissez de telle sorte en ce lieu fortuné
Que vous deveniez grand au bout de la semaine.

Helas ! quand serez-vous de myrthes couronné,
Et quand pourray-je dire au sujet de ma peine,
Après vous avoir fait quelque frère puîné,
« Croissez, petit Amour au sein de Lysimène. »

Mais dieu ! que mon espoir est encor éloigné !
Et que pour cet effet vostre puissance est vaine !
Pouvez-vous en ce lieu la rendre souveraine
Où du jour precedent vous estes nouveau-né.

N'endurez pas, Amour, que la fière vous mène,
Mais soyez-luy rebelle, infidelle, obstiné,
Et prenez de son cœur promptement le domaine,
Croissez de telle sorte en ce lieu fortuné.

Nourrissez-vous du sang de sa plus pure veine,
C'est le doux aliment qui vous est destiné ;
Tettez, poupon, tettez comme un determiné,
Que vous deveniez grand au bout de la semaine.

Avant que vous soyez plus fort enraciné,
Elle veut vous détruire en faveur de Clymene ;
Gardez d'estre surpris ou d'estre assassiné,
Et, malgré les efforts d'une mère inhumaine,
Croissez.

Ainsy finit l'historiette,
Un peu courte, mais joliette...

MONSIEUR DE BOUILLON

(Mort en 1662).

Tout ce qu'on sait de M. de Bouillon, c'est qu'en 1552, il était attaché à la Maison de Gaston, duc d'Orléans, vivait au château de Blois au milieu de sa petite cour, et faisait de temps en temps de petits voyages à Paris. Pour quel motif? Nous l'ignorons. Pellisson et Ménage furent de ses amis. Ses poésies furent publiées l'année même de sa mort. Elles renfermaient une histoire de Joconde que les beaux esprits « accomparèrent » sur le champ à la Joconde de la Fontaine. Chacune eut ses partisans, et il s'éleva une dispute à ce sujet, entre La Mothe le Vayer et le chevalier de Saint-Gilles, qui prirent Molière pour arbitre, mais Molière se récusa. Le jeune Despréaux écrivit alors sa Dissertation sur la Joconde, où il traite ce malheureux Bouillon de « traducteur décharné » et de « valet qui ne peut faire un pas sans le congé de son maitre. »

Les autres œuvres de M. de Bouillon consistent en vers de Ballet et en Chansnos.

Les Cyclopes.

Nous sommes des geans nez dedans la Sicile,
Excellents ouvriers,
Et nous venons en cette ville
Pour estre avanturiers.
Qu'on ne nous craigne pas pour avoir fait la foudre
Dont le grand Jupiter mit les mortels en poudre ;
Nous faisons au beau sexe assez bien nostre cour,
Et de la même main dont nous forgeons les armes
Et les traits de l'amour,
Nous essuyons nos larmes.

Chanson.

Belle Philis, je sçay qu'en mesme tems
Deux cœurs s'efforcent de vous plaire ;
Mais je ne sçay pour les rendre contens
Ce que le vostre pourra faire.
Un doux regard, un mot, une douceur
Peut amuser et l'un et l'autre,
Mais si ces cœurs veulent chacun un cœur,
A qui des deux sera le vôtre ?
Pardonnez-moy si de pareils secrets
Je veux entrer dans le mystère ;
De ces deux cœurs l'un me touche de près
Et l'autre ne me touche guère.
Les rejeter ou les prendre tous deux,
Philis, c'est estre un peu cruelle :
Mais s'il vous plaist qu'un des deux soit heureux,
Prenez le mien, c'est le fidele.

Sarabande.

Vous demandez sur vostre sarabande
Quelques paroles qu'on chante aysément ;
Moy j'en demande
A tout moment
Une qui puisse adoucir mon tourment.
J'ay fait pour vous cent chansons de commande
Sans obtenir un mot à mon secours ;
Je vous demande :
En fait d'amours,
Qui valent mieux des muets ou des sourds ?

★

Je scay, Philis, ce que je fay pour vous
Quand j'ayme vos beautez parfaites,
Mais quand vos yeux ont pour moi du courroux,
Vous ne scavez ce que vous faites.

Mon cœur n'est pas un cœur à mespriser
Puisque ses flames sont discrettes ;
Apprenez donc comme il en faut user ;
Vous ne scavez ce que vous faites.

Contraignez-vous et rendez-moy content,
Trop inhumaine que vous estes ;
Il n'en est pas toujours d'aussi constant :
Vous ne sçavez ce que vous faites.

L'Hymen.

(VERS DE BALLET POUR UNE MASCARADE).

Hymen.

Je suy le dieu que l'on appelle Hymen,
Qui d'une âme libre et contente
En fay souvent une ame repentante,
Du moment qu'elle a dit : Amen.
Je ne scay pas comme j'engage
Les autres dans le Mariage,
Mais je scay bien asseurément,
Pour mon espouse et ma propre famille,
Qui va, qui trotte et qui fourmille,
Que ce qu'on nomme espoux vulgairement
Je le suy furieusement.

Jupiter.

Je ne hay pas les demoiselles
Quand je les trouve belles,
Et mes amours des temps passez
Vous le disent assez.
Les desirs dans mon cœur n'ont jamais eu de bornes,
J'ayme une Europe, et, pour la posséder,
Je pourrois bien prendre des cornes,
Mais j'aurois peur de les garder.

Vulcain.

Je suy Vulcain,
Petit de taille,
Mais sans que j'aille
Faire le vain,
Ma Cythérée
Tres honorée
De doux regards
Ne fut leurrée.
Le brave Mars
Craint les hasars
Des pieges nostres
Et je me voy
Maistre chez moy
Et bien souvent Mars chez les autres.

Les Sylvains estonnez
Firent un pied de nez...

GILLES BOILEAU

(1631-1669)

Gilles Boileau, fils de Gilles Boileau, greffier de la Grand'-Chambre au Parlement de Paris et frère aîné de Nicolas, fut reçu Avocat au Parlement; il se fit honneur du titre mais n'exerça jamais la profession ; il fut dans la suite payeur des Rentes de l'Hôtel de Ville, contrôleur de l'argenterie royale, et enfin Intendant contrôleur des Menus-Plaisirs du Roy. Il avait, comme son frère, l'humeur satirique, mais gaie; il eut maille à partir avec Scarron, Ménage, et Despréaux lui même, qui lui reprochait « de n'avoir pas l'idée du parfait », d'écrire avec trop de facilité, et de faire la cour à Chapelain. Gilles, prudent, avait loué la Pucelle, pour ne pas être oublié sur la fameuse liste des pensionnés du Roy. Il mourut à 38 ans.

Epigramme sur le portrait de son père.

Ce greffier dont tu vois l'image
Travailla plus de soixante ans
Et cependant à ses enfans
Il a laissé pour tout partage
Beaucoup d'honneur, peu d'héritage :
Dont son fils l'Advocat enrage.

Air.

Ah ! que les yeux sont contens
Quand on revoit le printems
Embellir toutes choses;
Mais que c'est un grand mal
De voir avec les roses
Revenir son rival !

Contre un laid punais.

Fais tout du pis que tu pourras,
Je me moque de ta harangue;
Declame tant que tu voudras;
Je crains ton nez et point ta langue.

Air.

Je ne puis plus souffrir qu'Iris soit infidelle
Et, puisque mes respects ne peuvent rien sur elle,
Bannissons de mon cœur ce qu'il ayme le mieux.
Mais que puis-je opposer à l'effort de ses armes?
Elle a tousjours les mesmes charmes
Et j'ay tousjours les mesmes yeux.

★

Ne vous y trompez pas, belle et jeune Caliste:
Les Heros d'icy bas ne s'en vont pas si viste.
On a beau les traiter d'oracles et de dieux,
D'arbitres des humains, de maistres du Tonnerre:
Les galans sont si fort acoquinez sur terre
Qu'au diable si pas un songe à monter aux cieux.

Comme une hirondelle au Printe
Mon berger revient tous les ans
Me jurer une amour fidelle.
Mais helas ! son serment est fau !
Dès que l'on void le vin nouveau,
Il fuit ainsy que l'hirondelle.

LIGNIÈRE

(1618-1704)

D'une famille de magistrats, le chevalier François Pajot de Lignière entra jeune au service ; son esprit prompt, sa jolie figure lui valurent maintes bonnes fortunes ; c'était en son temps un terrible séducteur, disait Madame Deshoulières, qui l'aima. Il dépensa en joyeuses débauches tous ses revenus. Dieu l'avait doué d'une parfaite inconséquence d'esprit, mais en retour d'une franchise brutale et d'un rare talent de persiflage : il ne lui en sut aucun gré car il fit toute sa vie profession d'athéïsme. Ses épigrammes contre un chacun firent la joie des ruelles ; il les improvisait, il se serait cru déshonoré de travailler dans un cabinet ; il reste malheureusement peu de choses de lui, éparpillées au hasard dans les Recueils. Chapelain, qui était un peu sa tête de Turc, lui répondit un jour assez bien : « Monsieur le chevalier, croyez-moy : la qualité de poëte est mesprisable dans un homme de qualité comme vous ». Il eut maille à partir avec Boileau ; il s'était moqué de son fameux Passage du Rhin ; ce qui ne l'empêcha pas, souvent, d'emprunter de l'argent au satirique, qu'il allait boire au cabaret avec ses pires ennemis.

Sur ses vieux jours, il aimait à manger et boire avec les cochers et valets des maîtres à la table desquels dans sa fortune il avait mangé : il était obligé, tant sa misère était grande, de quêter un dîner d'un côté, un souper de l'autre. Despréaux dit un jour « que la meilleure action que Lignière eût faicte en sa vie estoit d'avoir bu toute l'eau d'un Bénitier parce qu'une de ses Maistresses y avoit trempé le bout du doigt. »

Je vois d'illustres cavaliers
Avec laquais, carosse et pages :
Mais ils doivent leurs équipages,
Et moi, j'ay payé mes souliers.

Sur la Pucelle.

Nous attendons de Chapelain,
Ce noble et fameux écrivain,
Une incomparable Pucelle ;
La cabale en dit force bien :
Depuis vingt ans on parle d'elle,
Dans six mois on n'en dira rien.

Sur Mazarin.

Cy-gist que la goutte accabla
Depuis les pieds jusqu'aux épaules,
Non Jules qui vainquit les Gaules,
Mais bien celuy qui les gaula.

JACQUES CASSAGNES

(1633-1679.)

Jacques Cassagnes, fils d'un Trésorier de la Sénéchaussée de Nîmes, fit de solides études à Paris, prit le bonnet de docteur en théologie, et fut reçu de l'Académie pour une ode qu'il lui dédia à vingt-sept ans. Une seconde ode lui valut de Colbert la garde de la Bibliothèque du Roy. le Prieuré de Saint-Etienne, et d'être choisi pour être un des quatre premiers membres de la petite Académie, dite des Inscriptions. Il était déjà prédicateur célèbre, et devait prêcher devant la Cour, quand le trait de Boileau, devenu proverbe en naissant, le cloua, dit un poète, au pied de la chapelle du Louvre ; il n'osa point monter en chaire, en eut un chagrin fou, tel, qu'il devint fou réellement ; on fut contraint de l'enfermer à Saint-Lazare.

Roses, en qui je vois paroître
Un éclat si vif et si doux,
Vous mourrez bientost : mais, peut-être,
Je doy mourir plus tost que vous.

La mort que mon âme redoute
Peut m'arriver incessamment :
Vous mourrez en un jour, sans doute,
Et moy peut-être en un moment.

BONNECORSE

(Mort en 1706)

Balthazar de Bonnecorse, Marseillais, fut longtemps consul de France au « Grand-Caire, en Phénicie ». Il était l'ami de Pellisson, de Scudéry, de La Fontaine. Il fit publier en France, par l'entremise de Scudéry, « La Montre d'Amour » ouvrage galant mêlé de prose et de vers, où se trouvent énumérées, heure par heure, les voluptés d'un amant, qui, tout le jour, « braque sa pensée sur les beautés de sa dame ». L'idée était jolie, et il y a de jolies pages, malheureusement en prose. Boileau, pressenti, avoua qu'il n'avait point lu la Montre et que d'ailleurs il ne la lirait point, car le sujet lui déplaisait : fureur de Bonnecorse, qui, toujours de Phénicie, publia une parodie du Lutrin : Le Lutrigot.

Ces petits amours apostez,
On les a vus voler autour de ces beautez ;
Ils n'osoient toutesfois s'arrêter sur leurs bouches :
Dès le moment qu'ils y passoient,
Avec leur éventail elles les repoussoient,
Et chassoient les Amours comme on chasse les mouches.

Il n'eust pas faict un vers quand il estoit à jeun.

L'amour se faict, l'esté, berger à la campagne.

Un vin qui fait chanter et rire
Et feroit aux plus sots dire des impromptus.

Colin nonchalamment couché sur la fougere.

RENÉ LE PAYS

(1636-1690.)

René Le Pays, sieur du Plessy-Villeneuve, né dans la petite ville de Fougeres, en Bretagne, vint tout jeune à Paris chercher fortune. Il obtint l'intendance générale des gabelles dans les provinces de Dauphiné et de Provence, et, de Grenoble où il siégeait, il entretint avec plusieurs dames de la Cour un commerce affectueux de « Lettres dorées » et de vers galants. Il s'y dépeint, de taille moyenne, gros du ventre, rond du dos, fort en jambes mais les mains fines, des cheveux blonds et un grand nez, une large bouche avec des lèvres charnues et de belles dents. — Il eut peu de relations avec ses contemporains, le petit abbé de Montreuil excepté ; on connaît le vers de Boileau :

Le Pays sans mentir est un Bouffon plaisant.

Notre breton, malin comme un singe, et têtu comme un Celte, prit ou fit celui qui prenait le vers pour un compliment ; et, un jour qu'il rencontra Despréaux, il l'abreuva de salamalecs, de mercis et de salutations qui jetèrent le critique dans le plus rouge embarras. — Le Pays, habillé en paysan, aimait à voyager par tous les coins et recoins de la province ; un jour, qu'il était dans une chambre d'auberge, en train de faire cuire lui-même sur un réchaud une bonne poularde bien grasse, entre le prince de Conti, égaré à la chasse et mourant de faim. Il se précipite vers la cheminée : « voilà qui fait bien mon affaire : elle est cuite : je la mange. » — Le Pays, qui ne reconnaît point le prince, s'élance à son tour : « — Pardon : la poularde est pour

moi ; d'ailleurs elle n'est point cuite. » Contestation, dispute, coups ; la suite du prince accourt dans la chambre : « Monseigneur ! »... le Pays se jette à ses pieds, criant comme un fou : « Monseigneur, elle est cuite, elle est cuite. — Eh bien, dit le prince en riant, puisqu'elle est cuite, il faut la manger ensemble. »

C'est le même prince qui, trouvant sur la cheminée d'une hôtellerie cette inscription :

Je m'appelle Jean Robineau
Qui boy toujours mon vin sans eau,

écrivit au-dessous :

Et moi, le prince de Conti
Qui de même le bois aussi.

Les œuvres de Le Pays consistent en lettres ou traités de galanterie, mélangés de prose et de vers : *Amitiez*, *Amours*, *Amourettes*. *La Muse Amourette ou les Desmelez de l'esprit et du cœur*.

Madrigal.

A trois mois voulez-vous que mon amour soit sage?
Hélas, est-il assez âgé ?
Souffrez encor son badinage,
Donnez-luy quelquefois congé
De joüer et de rire en enfant de son âge.
Depuis hier il est enragé
De ce que vostre humeur sauvage
L'a trop rudement corrigé
Pour avoir fait chez vous certain petit ravage.
Quoy qu'il fust indiscret hélas ! son action
Ne devoit pas estre punie.
Il n'est pas, charmante Uranie,
En age de discretion.

Billet.

Laissez pour les sottes coquettes
L'impertinente vanité
De faire eclater les fleurettes
Dont on regale leur beauté ;
Il n'est rien de si salutaire,
Rien de si doux que le mystere
Qu'on entretient par des billets :
Dans une amoureuse avanture
Le secret est la nourriture
Que l'on doit donner aux poulets.

Je consens de vous en ecrire
De galands, d'amoureux, de doux ;
Mais, pour les nourrir près de vous,
Je suis obligé de vous dire
Que le grand air leur est malsain
Et que, dans leur délicatesse,
Vous devez avecque tendresse
Les elever dans vostre sein.

La bouche et les yeux en querelle.

Ma bouche tous les jours reprochoit à mes yeux
Le doux plaisir de voir Sylvie,
Et sechoit de rage et d'envie
De ne partager pas un bien si pretieux.
Mais pour appaiser leur querelle,
Malgré tous les efforts qu'opposa sa vertu,
Je viens de baiser cette belle ;
A présent bouche que veux-tu ?

★

Un jour que ma bergere
Dormoit sur la fougere,
Tout touché
J'approchay
Et voulus prendre
Un baiser tendre ;
Mais elle s'éveilla
Et soudain me parla
D'un air à me surprendre.
Etendant son beau corps,
Elle dit, « cher Hilaire,
« Ne crains point ma colère ;
« Je dors, berger, je dors. »

Chanson à boire.

Je n'ay qu'un tonneau
De vin nouveau,
Moy, qui tous les ans en recüeillois cinquante.
Je n'ay qu'un tonneau
De vin nouveau.
Vous, mes valets, vous, ma servante,
Qui portez tous rouge museau,
Vous n'aimez point l'eau
Vous en boirez pourtant, je vous le jure,
Car je pretends tousjours porter à ma ceinture
La clef de mon tonneau.

Pour M. de Colbert.

Que je vous donne Vers ou Prose,
Grand Ministre, je le scay bien,
Je ne vous donne pas grand'chose;
Mais je ne vous demande rien.

Nous ne sommes pas grands, mais le monde nous lit.

D'ACEILLY

(1604-1673)

Jacques de Cailly, seigneur de Ruilly, gentilhomme ordinaire du Roy et chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, était né à Orléans, de famille noble. Il se disait issu, par une lointaine descendance, de la Pucelle d'Orléans : lors du siège de la ville, un de ses ancêtres, Guy de Cailly, suivit la guerrière; fanatique de sa beauté, il voulait l'épouser; il épousa du moins une demoiselle de la famille d'Arc.

Jacques de Cailly eut beaucoup d'amis; les agréments de son esprit et de sa conversation lui valurent force conquêtes. En 1667, il publia ses épigrammes sous ce titre : Diverses petites Poésies, par le chevalier d'Aceilly (anagramme de son nom) « c'est un petit bien que j'ay trouvé, dit-il, par hasard dans mon esprit, sans y fouiller. »

La mort du sire Étienne.

Il est au bout de ses travaux,
Il est passé, le sire Étienne;
En ce monde il eut tant de maux
Qu'on ne croit pas qu'il y revienne.

A une dame qui baisait ses moineaux.

Donner à vos moineaux des baisers savoureux
En leur pressant le bec de vos lèvres de roses,
N'est-ce pas vous tromper dans l'usage des choses
Et leur donner un bien qui n'est pas fait pour eux?

La clef des grandes maisons.

— Chez certain président à toute heure je vais
Et ne le rencontre jamais.
— Savez-vous bien pourquoy? — Non. Pour quoy [donc? — C'est pour ce
Qu'à tirer le teston son portier est ardent:
Mettez les doigts dans votre bourse,
Et vous rencontrerez monsieur le Président.

Épitaphe d'un Prodigue.

Cy-gît le prodigue Airancy,
Ce glouton qui mourut plus gueux que les apôtres.
Ne mangera-t-il point la terre où le voicy ?
Il en a mangé beaucoup d'autres.

La défense des petits ouvrages.

Voyez ce grave Auteur, les mains sur les rognons,
Dire à nos Madrigaux : « Bas ! petits compagnons !
« Voici mon grand Poème : il faut lui rendre hommage. »
Notre petit livret sans colère en sourit,
Et dit au grave Auteur dont le mépris l'outrage :
« Nous ne sommes pas grands, mais le monde nous lit »

★

La bonne femme Ragonde
Partiroit sans nul souci
Pour aller en l'autre monde :
Mais on boit en celui-ci.

★

Battre ta femme de la sorte,
Sous tes pieds la laisser pour morte
Et d'un bruit scandaleux les voisins alarmer :
Tu vas passer pour un infâme,
Compère ; l'on scait bien qu'il faut battre une femme,
Mais il ne faut pas l'assommer.

★

Dis-je quelque chose assez belle ?
L'Antiquité toute en cervelle
Me dit : « je l'ai dite avant toy ! »
C'est une plaisante donzelle ;
Que ne venoit-elle après moy ?
J'aurois dit la chose avant elle.

De la Justice.

La justice a les yeux bandés ;
Nous en sommes persuadés,
Elle ne regarde personne ;
Mais pour voir s'il est bon et beau
L'argent que son greffier lui donne,
Elle lève un coin du bandeau.

L'homme content.

O mort ! quand tu feras ta ronde,
Epargne le sieur de Torcy.
Chez lui tout rit et tout abonde
Il n'a ny peine ny soucy.
Qu'a-t-il à faire en l'autre monde ?
Il est si bien en celui-cy !

EDME BOURSAULT

(1638-1701)

Edme Boursault, de Mussi-l'Evesque en Champagne, vint tout jeune à Paris. Il ne savait pas le Latin. Il était aimé et estimé des bons poètes du temps; le père Corneille l'appelait son fils, et Despréaux voulait bien reconnaître que « de tous les auteurs qu'il avoit critiquez, c'était encore luy qui avoit le plus de mérite. »

Il a laissé trois volumes de Pièces de théâtre, parmi lesquelles *le Portrait du Peintre*, *les Fables d'Esope*, *Esope à la cour*, *la Satire des Satires* et *la Comédie sans titre*, toutes bien connues. Il nous reste également de luy des Lettres, des Fables, des Epigrammes et des Chansons. Nous ne le faisons d'ailleurs intervenir ici que pour mémoire.

A Climène qui me vouloit mener à confesse.

Vous allez à confesse, hé bien, allez, Climene ;
Au sacré tribunal courez vous prosterner,
Vous en avez sujet : mais, aymable inhumaine,
Epargnez-vous le soin de m'y vouloir mener.

Je suy presque certain, sans avoir l'âme vaine,
Loin d'avoir des pechez à faire pardonner,
Qu'à m'acquerir le ciel j'aurois fort peu de peine
Si vous ne vous plaisiez à me faire damner.

D'un œil triste et contrit, et ce grand orgueil bas,
Pour dire qu'on vous ayme et que vous n'aymez pas,
Aux pieds d'un confesseur, allez, si bon vous semble :

Je ne veux point vous suyvre en un si sacré lieu.
Pour se bien confesser, quel besoin d'estre ensemble
Puisque nous n'avons pas ensemble offensé Dieu ?

L'hyver.

Voicy venir la saison des frimats ;
Flore s'en est allée en de lointains climats ;
Le temps froid comme la glace
A voulu qu'elle ait fait place
A quatre ou cinq meschants mois,
Et, voyant à présent quelle faute il a faite,
Le nigaud qui la regrette
Se souffle le bout des doigts.

Les arbres sont si gueux qu'ils n'ont pas une fueille.
Je scay pourtant des fleurs qu'on a soin de garder :
Si vous voulez que j'en cueille
Vous n'avez qu'à commander.
Sur votre charmant visage
J'en vois un confus ramage
Dont vos traits sont embellis ;
Ne me refusez pas celles qui sont écloses :
Je feray naistre des roses
En la place de vos lis.

Epigramme.

En faisant sa visite un Evêque assuré
De l'ignorance d'un curé
Luy demanda d'un ton de Maistre
Quel ane de prélat l'avoit pu faire prestre ?
L'autre d'un ton humble et civil :
« C'est vous, Monseigneur », lui dit-il.

★

S'il est vray que sans fard vous soyiez mon amie,
D'aucun chagrin pour moy n'ayez le cœur saisi
De ce qu'on ne m'a point choisi
Pour estre de l'Académie ;
Il m'est plus glorieux qu'un objet plein d'appas
Me demande, comme vous faites,
« D'où vient que vous n'en êtes pas ? »
Qu'à ceux à qui l'on dit : « D'où vient que vous en êtes ? »

Conte.

Dans une officialité,
Ces jours passez, une soubrette
Passablement belle et bien faicte,
Et d'une robuste santé,
Avec la bienséance ayant fait plein divorce,
Dit qu'un vieux médecin l'avoit prise par force,
Qu'il falloit, ou le pendre, ou qu'il fût son mary.
« Et comment, dit le juge, a-t-il pu vous surprendre ?
« Vous êtes vigoureuse, il falloit vous défendre,
« L'avoir egratigné, dévisagé, meurtry.
— J'ay, monsieur, luy repondit-elle,
« De la force quand je querelle,
« Mais je n'en ai point quand je ry ».

Madrigal.

Un prelat de bonne maison
Dans une maladie extrême,
Exténué, languissant, blême,
Mais tousjours de son rang soutenant la splendeur :
« Par votre Puissance suprême,
« Seigneur, s'écrioit-il en parlant à Dieu même,
« Ayez pitié de Ma Grandeur. »

La beauté d'Amarante est une citadelle
Où tous les cœurs sont en prison ;
Ils ont pour geôle la raison
Et ses beaux yeux pour sentinelle.

GABRIEL GILBERT

(Mort vers 1680).

Gabriel Gilbert, parisien, fit surtout des Pièces de théâtre, entre autres *Hipolyte ou le Garçon insensible*, qui a fourni d'ingénieux rapprochements aux commentateurs de Phèdre. Il fut secrétaire des commandements de Christine, reine de Suède, et son résident en France; il n'en devint pas plus riche et serait mort dans la misère si Monsieur d'Hervart ne lui eût donné un asile dans son hôtel.

Sur le Printemps.

Desjà le beau Printemps a pris sa robe verte
Qu'il traisne avecque grace en pompe par les champs,
Et Venus dans un char, la gorge découverte,
Reveille les oyseaux et leurs amoureux chants.

Le Soleil qui revient de la Terre Idumée
Rameine les beaux jours et les douces ardeurs :
Il a comme un Amant la teste parfumée
Et repand dans les airs d'agreables odeurs.

Ce dieu jeune et galant frise sa blonde tresse
Et d'un œil dont l'eclat fait germer les chaleurs
Regarde avec amour la Terre sa maistresse
Et de ses doux regards ne naissent que des fleurs.

La Terre pour luy plaire aussy devient plus belle.
Elle pare son sein avec les Lys naissans,
Et se montrant sensible à sa flâme immortelle
Le soir et le matin luy donne de l'encens.

Sur l'Art d'aimer.

Cette lecture est sans égale ;
Ce livre est un petit Dédale
Où l'esprit prend plaisir d'errer.
Philis, suivez les pas d'Ovide :
C'est le plus agréable Guide
Qu'on peut choisir pour s'égarer.

Ah ! consolez-vous-en, Jonquilles, Tubéreuses !

On n'ayme plus comme on aymait jadis.
(refrain de ballade).

MADAME DES HOULIÈRES

(1630-1694).

Antoinette du Ligier de la Garde, marquise des Houlières, est trop connue pour qu'il y ait ici à retracer sa vie, — laquelle d'ailleurs fut toute simple. Elle fut en commerce de lettres et d'amitié avec les plus grands seigneurs de la cour.

D'où vient que de la Mort tu crains tant le pouvoir ?
Lâche, regarde-la sans changer de visage :
Songe que si c'est un outrage,
C'est le dernier à recevoir.

Stances.

SUR LA FRAGILITÉ DE LA BEAUTÉ

Las ! des ans fugitifs la rapide vitesse
Vous ravira cette jeunesse
Dont la seule frescheur entretient vos appas ;
Et vous verrez le tems, tyran des belles choses,
Imprimer hardiment sur vos lys, sur vos roses
Les sombres traces de ses pas.

Dans ce fascheux état la fin de vostre vie
Sera l'objet de vostre envie ;
Elle seule sera vostre félicité.
L'impitoyable mort vous sembleroit humaine
Si sa douce rigueur vous sauvait de la peine
De survivre à vostre beauté.

Rondeau.

A M. l'abbé... qui m'avoit écrit qu'il n'y a rien de si triste qu'une extrême sagesse.

Fleur de vingt ans tient lieu de toute chose ;
Si sort vouloit, luy qui de tout dispose,
Pour vos peschez un peu me rajeunir,
Prelat futur, je sçaurois vous punir
De tous les maux où vostre avis m'expose.

Point ne craignez telle metamorphose :
Trop bien sçavez que, quoy qu'on se propose,
On tasche en vain à faire revenir
Fleur de vingt ans.

Quel serieux ! diroit-on pas qu'on n'ose
Rire avec vous ? En vain vostre air impose.
Nous sçavons bien à quoi nous en tenir.
Tout en disant : « Dïeu veuille vous benir »,
Vous cueillerez, beau Sire, à porte close,
Fleur de vingt ans.

Rondeau.

Entre deux draps de toile belle et bonne
Que très souvent on rechange, on savonne,
La jeune Iris, au cœur sincere et haut,
Aux yeux brillans, à l'esprit sans defaut,
Jusqu'à midi volontiers se mitonne.

Je ne combats de goûts contre personne.
Mais, franchement, sa paresse m'étonne :
C'est demeurer seule plus qu'il ne faut
Entre deux draps.

Quand à resver ainsi l'on s'abandonne,
Le traistre Amour rarement le pardonne ;
A souspirer on l'exerce bientost,
Et la vertu soustient un grand assaut
Quand une fille avec son cœur raisonne
Entre deux draps.

Or ça, Blanquette, en bonne foy,
Combien par jour vous baisoit-elle ?
— A tout moment — La somme est belle,
C'est presque la rançon d'un roy !

MAUCROIX

(1619-1708).

François Maucroix, né à Noyon, fit des études brillantes à Paris, et fréquenta le barreau jusqu'à trente ans. Il menait une vie très mondaine, chéri de tous pour sa vivacité, son enjoûment, sa naïveté à laquelle sa figure ronde et poupine, une figure d'enfant, donnait plus de charme encore. Navré de ne pouvoir épouser Mademoiselle de Joyeuse, la fille de son protecteur, il entra dans l'église, s'établit à Reims où il eut un canonicat. Il y demeura jusqu'à son dernier jour, en relations avec Racine, Boileau, La Fontaine qui venait le voir souvent et qu'il essaya, mais en vain, de convertir. C'était un gai paresseux, prenant plaisir à faire des traductions, parce que cet exercice était celui de tous qui lui coûtait le moins de peine. Il a laissé en outre des Épigrammes et des Épîtres.

Épigramme.

Amy, je voy beaucoup de bien
Dans le party qu'on me propose ;
Mais toutesfois, ne pressons rien :
Prendre femme est estrange chose,
Il y faut penser meurement ;
Gens sages en qui je me fie
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y songer toute sa vie.

★

Quoique je hante les saints lieux,
Que je marche en baissant les yeux
Comme un vrai tiercelet d'apotre,
Si tu voulois, belle Psyché,
Faire la moitié du péché,
Que de bon cœur je ferois l'autre !

★

Les devosts preschent nuict et jour
Contre les plaisirs de l'amour ;
Mais ils ont beau dire, on s'en raille.
Si l'on punissoit ce péché
Il faudroit, dit un débauché,
Remplir le Paradis de paille.

Épitre.

A Monsieur Cassandre.

Au cher Cassandre, nostre intime,
Esprit affolé de la rime,
Antipode du cabaret,
Ennemi de la douce vie
Mais amy de philosophie,
Et l'un de ses plus forts piliers...
Mais passons. Voudrois-tu savoir
Ce que je fais matin et soir ?
Toujours je crains pour la Champagne
Les rouges escadrons d'Espagne,
Et m'est avis que les Walons
Sont desja dessus mes talons.
Mais je jure, sainte Brigide,
Si devers nous ils tournent bride,

Que les droles ne m'auront pas
Si leurs chevaux ne vont bon pas...
Tu vois par ce vaillant discours
Que je me ressemble toujours,
Et que mon habit, cher Cassandre
Ne cache pas un Alexandre ;
Chacun a son humeur, dit-on,
La mienne est d'estre un peu poltron :
Cela sied bien aux gens d'église ;
Aussi j'ay pris pour ma devise :
Courir bien et partir à point
Sauve le moule du pourpoint.

Quatrain fait à quatre-vingts ans passez.

Chaque jour est un bien que du ciel je reçoy,
Je jouis aujourd'huy de celuy qu'il me donne,
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moy,
Et celuy de demain n'appartient à personne.

★

Vous soupirez ma maladie :
Soupirs aux fievres ne font rien ;
Gardez m'en quelqu'un, je vous prie,
Pour quand je me porterai bien.

Madrigal.

La belle qui cause nos pleurs
Est morte des pâles couleurs
Au plus bel âge de sa vie.
Pauvre fille ! que je te plains
De mourir d'une maladie
Dont il est tant de médecins

MONSIEUR DE COULANGES

(1631-1716).

Philippe-Emmanuel de Coulanges, à la tête légère, fut, on ne sait pourquoi, pourvu d'une charge de Maître des Requêtes. On lui donne à rapporter une affaire toute simple ; il s'agit de régler la propriété d'une mare d'eau entre deux paysans, dont l'un s'appelait Grapin. Au beau milieu des débats, notre conseiller s'endort ; on le réveille : c'est à lui de parler ; il s'embarbouille et finalement jette à la tête des gens écritoire et paperasses, criant : « Pardon, Messieurs ; je me noye dans la mare à Grapin : serviteur ! »

Il excellait en retour à improviser de prestes chansons sur des airs connus.

Chanson faite à quatre-vingts ans.

Je voudrois à mon age
— Il en seroit tems, —
Estre moins volage
Que les jeunes gens
Et mettre en usage
D'un vieillard bien sage
Tous les sentimens ;
Je voudrois du vieil homme
Estre separé :
Le morceau de pomme
N'est pas digéré.

*

Belle chanoinesse
De saint Augustin,
Vous vous levez trop matin !
Un peu de paresse
Repose le teint.

Quoy que l'on vous dise
De vos saints habits
Je voudrois à vos surplis
Du point de Venise :
Qu'ils seroient jolis !

Vous avez des anges
L'aymable candeur.
Au lieu d'ailes de couleur,
Mettez des fontanges
Pour paroistre au chœur.

D'une Précieuse.

Quel spectacle indecent se presente à mes yeux
Des hommes vraiment nuds au bord de la rivière,
Me font evanouir. Hé de grace, ma chere,
Evitons cet objet odieux !
Il faudroit par ordonnance
Reformer cet abus,
Et que le roy fist la defense
Aux gens, de se baigner que chaussez et vestus.

A un Avare.

Que votre sort est malheureux
Avec cent mille escus de rente !
Hé quoy, pour en amasser deux
A peine en depensez vous trente.
Mais vous aurez de quoy vivre après votre mort ;
J'en demeure d'accord.

Sur la Noblesse.

D'Adam nous sommes tous enfans,
La preuve en est connüe,
Et que tous nos premiers parens
Ont traîné la charrue.
Mais las de cultiver enfin
La terre labourée,
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après-dînée.

La joye est un fardeau quand elle est trop commune.

Pour une fleur, cher Tigillin,
Briller, flétrir est mesme chose,
Et la brune venue on cherche en vain la rose
Qu'on a veu naistre le matin.

LE CHEVALIER DE SAINT-GILLES

Monsieur le chevalier de Saint-Gilles, sous-brigadier de la première compagnie des mousquetaires gris — capitaine, M. de Fourmentel — pensait beaucoup et parlait peu. « Son esprit était souvent occupé à ranger quelques petits morceaux de poésie qu'il faisait éclore ». Son livre fut imprimé après sa mort sous ce titre pimpant : *La Muse Mousquetaire.*

En 1706, après la bataille de Ramilly, le chevalier, brusquement, quitte le service et « se jette » dans un couvent de capucins. On ne sait pas bien, ajoute son biographe, ce qu'il est devenu depuis ce temps-là.

Chanson.

Non, vous avez beau faire,
Cessez de songer
A m'engager ;
Ma bergère
N'est pas légère ;
Rien ne peut m'obliger
A changer.
Pour une maîtresse nouvelle
Change qui voudra.
Tant que Lisette m'aimera
Mon cœur fidelle
Ne brûlera
Que pour elle.

Plainte à Madame Deshoulières qui m'a volé, comme au coin d'un bois, dix-huits couplets d'une chanson.

Réveillez-vous, belle endormie ;
Ma gloire, allons, réveillez-vous :
Une redoutable ennemie
Ravit nos lauriers les plus doux.

J'éprouve le sort de Virgile :
Certains vers quelqu'un luy vola ;
Il sentit émouvoir sa bile :
Il s'en plaignit, il en parla.

Ceux qui prennent le moins de peine,
Sont, disoit-il, les mieux payez ;
Si les moutons portent la laine
C'est pour faire nos draps rayez....

Pourquoi, scavante Deshoulière,
M'enlevez-vous dix-huit couplets ?
Quoy ! n'êtes-vous pas assez fiere
Des beaux vers que vous avez faicts ?

Restituez donc à Sainct Gilles
Le foible honneur de ses chansons ;
Contentez-vous de vos Idilles
Et retournez à vos moutons.

*

L'espérance était ma nourrice,
Son laict estoit doux et sucré,
Je l'avalois avec delice.
Helas ! pourquoi m'a-t-on sevré ?

Écriteau

DANS L'ISLE DU DÉPIT, AU CŒUR QU'ON ASSASSINE,
PREMIER APPARTEMENT,
SALLE BASSE, JARDIN, GRENIER, CAVE ET CUISINE,
A LOUER PRÉSENTEMENT.

Certaine banqueroutiere
En sortit ces jours passez ;
Elle me doit l'année entière :
J'en ay pour mon loyer, il suffit, c'est assez.
A l'avenir j'aurai moins d'indulgence,
Bien fine qui m'attrapera ;
Aucune belle ici ne logera
Qu'elle ne paye par avance.

Épigramme.

Gilet fut voir la rotonde Catelle
A la campagne, en son gent Chatelet.
Bien fut traité ; vin riant, œufs frais, lait ;
Rien n'y manqua — fors une bagatelle.
C'est qu'il se plaint que la ronde femelle
L'ait mis coucher auprès d'un grand valet.
Or, de la dame a tort se plaint Gilet :
Mieux n'eut choisi si c'eût été pour elle.

La Cigale et la Fourmy.

Le tems n'est plus de la belle saison,
L'hiver approche, la neige à gros flocon
Tombe du ciel. Cigale verdelette
Ne chante plus : autre soin l'inquiète ;
C'est du dîner dont il est question.

Mais où dîner? car de provision
Il n'en est point ; nulle précaution.
D'aller aux champs sucer la tendre herbette
Le tems n'est plus.

Elle va droit à l'habitation
De la fourmi. Belle réception
Mais rien de plus. Il faut faire diette
Quand on est vieux. C'est trop tard qu'on regrette
Les jours perdus ; et de faire moisson
Le tems n'est plus.

Une vieille coquette a beau se contrefaire :
Dans son œil qui s'enfonce on lit son Baptistère.

(*Il représente la même venant en grand mystère*)
Se confesser tout haut des pesches de sa fille.

LE PÈRE DE SANLECQUE

(1652-1714)

Louis de Sanlecque, parisien, chanoine régulier de Sainte-Geneviève et prieur de Gournay, près Dreux, prit part à la fameuse cabale contre la Phèdre de Racine.

On se rappelle les incidents de cette cabale ; le duc de Nevers se déclare pour la Phèdre de Pradon, compose un sonnet où il exalte cette pièce au détriment de l'autre ; Despréaux, sur les mêmes rimes tourne en ridicule Pradon et son défenseur ; le bruit court qu'il a été « passé à tabac », par les gens de l'hôtel de Nevers, et Sanlecque, pour faire sa cour au duc, fait un troisième sonnet sur les mêmes rimes, dont le premier quatrain est ainsi :

Dans un coin de Paris, Boileau tremblant et blesme
Fut hier bien frotté quoy qu'il n'en dise rien ;
Voilà ce que produit son stile peu chrestien ;
Disant du mal d'autruy il s'en fait à luy-mesme.

Le duc, enchanté, voulut lui donner, en pour, l'évêché de Bethléem, mais le Roi s'y opposa, quelques personnes pieuses lui ayant révélé des particularités peu flatteuses de la vie du bon père.

Il demeura donc jusqu'à la fin de ses jours au prieuré de Gournay, où, dit-il, la pluie tomboit dru comme grêle dans sa chambre ; il était si peu soucieux du temporel qu'il préférait changer son lit de place tous les soirs que de faire réparer la couverture du toit ; si bien qu'en moins d'un an, il fit faire à son lit tout le tour de sa chambre. Son Poëme sur les mauvais gestes des prédicateurs, dont nous reproduisons une partie, nous donne de curieux détails sur la façon de prêcher d'alors.

Sur les mauvais gestes des Prédicateurs.

Surtout gardez-vous bien, mémoires chancelantes,
De montrer dans vos yeux deux prunelles roulantes,

. . . . . .

Qui, portant vers le ciel leurs regards effroyables,
Apostrophent les saints comme on chasse les dyables
Quel acteur estes vous lorsque vous me parlez ?
Vostre gozier s'enflame et vos yeux sont gelez.
Souvent je ris de voir une paupiere agile
Se mouvoir par article et joindre à chaque instant
Le jour avec la nuict dans un œil clignotant.
Tantôt d'un cours réglé la prunelle agitée
D'un coin de l'œil à l'autre est sans cesse emportée:
Ainsy du Marché neuf le Maure ingénieux
Fait joüer par minute un ressort dans ses yeux.
L'un poussant dans les airs un regard plein de zèle
Jusqu'au haut de son œil fait bondir sa prunelle,
L'autre sans y penser nous met dans l'embaras
En voyant du costé qu'il ne regarde pas.
Souvent d'un seul costé la bouche se renverse
Et faict prendre à ses mots un chemin de traverse.
Souvent, la bouche ouverte, on a beau s'efforcer:
Chaque lourde syllabe est une heure à passer.
L'un quand son front se ride ayant un œil farouche
Pour la moindre syllabe ouvre toute la bouche
Et craignant que sa voix n'avorte entre ses dents
Lance de ses poumons des mots toujours tonans.

Nous voyons des prescheurs coëffés à la moutone
Se faire les yeux grands et la bouche mignone,
Se radoucir la voix et, pour tout geste enfin,
Aux dames d'alentour faire la belle main.
Est-ce là nous tracer le chemin de la gloire ?
Non, c'est faire l'amour à tout un auditoire.
Vous en voyez toujours campés comme un lutteur,
Les poings toujours fermés, morguer leur auditeur.
Chez les nouveaux acteurs c'est un geste à la mode
Que de nager au bout de chaque période ;
Chez d'autres apprentifs l'on passe pour galand
Lors qu'on escript en l'air et qu'on peint en parlant ;
L'un semble d'une main encenser l'assemblée,
L'autre à ses doigts crochus paroist avoir l'onglée ;
Tantost quand son esprit n'imagine plus rien,
Il enfonce un bonnet qui tenoit desjà bien ;
Quelquefois en poussant une voix de tonnerre,
Il faict le timbalier sur les bords de son aire.

Au R.-P. de la Chayse.

DESCRIPTION DE SON BÉNÉFICE

Permettez, mon révérend Père,
Qu'un malheureux prieur-curé
Vous dépeigne icy sa misere,
C'est-à-dire son prieuré.
Dans mon église l'on patouille
Si l'on ne prend bien garde à soy.
La grenouille

Chante tout l'office avec moy.
Près de là sont dans des masures
Cinq cent gueux couverts de haillons ;
Point de devote à confitures,
Point de penitente à boüillons.
Comme ils n'ont ny terre ny rente
Et qu'ils sont tous de pauvres gens,
— Dans un curé chose étonnante, —
Je suis triste aux enterremens.

ÉTIENNE PAVILLON

(1632-1705)

Étienne Pavillon, parisien, neveu de Nicolas Pavillon, évêque d'Alet, fut avocat général au Parlement de Metz ; la délicatesse de sa santé l'obligea de résigner sa charge, et de vivre à Paris, en philosophe délicat, mais charmant : « un bon sujet », disait-on, en commerce de lettres avec les plus beaux esprits et les plus spirituelles dames de la cour. Il mourut à Paris, à 73 ans.

Extrait d'une lettre sur le voyage de sa fille en Angleterre.

Quand Charenton vous dit de nous
Qu'ici nous cherchons un époux,
Il vous faut repondre à cela
Alleluja !

S'il se presente un bon Himen,
Nous dirons de bon cœur Amen,
Et la Pucelle chantera
Alleluja !

Par exemple, en cas qu'un Mylord
S'offrit, valant son pesant d'or,
Le Mylord la Mylordera.
Alleluja !

Chanson.

Sur les Gens de qualité et sur l'air : Laire la, laire lanlaire.

Il faut toujours aux grands seigneurs
Porter toutes sortes d'honneurs ;
Les aimer c'est une autre affaire. *Laire...*

Leur commerce est toujours très doux
Pendant qu'ils ont besoin de vous ;
Hors de là c'est tout le contraire. *Laire...*

D'un ridicule honneur boufis
Des dieux ils se croyent les fils :
Sosie est peut être leur pere. *Laire...*

Ce sont des ballons que le sort
Jette en haut ou plus ou moins fort,
Dont il se joüe à sa maniere ; *Laire...*

Des bulles de savon et d'eau
Que forme avec un chalumeau
D'un enfant l'haleine legere. *Laire...*

Chaque globe est plus ou moins grand
Mais tous ne sont pleins que de vent :
Tel est des Grands la troupe entiere. *Laire...*

★

Mon amour dans ses alimens
Est un enfant âpre à sa bouche ;
Il s'accomode peu quand quelque objet le touche
De la frugalité des amours de romans.
Une beauté trop menagere
De ces biens dont le don ne l'appauvriroit pas
Pour Aronce et Cyrus peut avoir des apas :
Pour moi c'est viande trop legere.

Stances.

. . . . . .

Je ne suis plus, quoi que tu fasses,
Tel que j'étois dans mes beaux jours
Quand à la suite des amours
Je badinois avec les grâces.

C'est alors que j'aurois chanté
Tous les charmes de la beauté
Sur un ton si doux et si tendre
Que ton cœur par mes vers se laissant emouvoir
Aurait presqu'autant pris de plaisir à m'entendre
Que mes yeux en ont à te voir.

Lettre d'Outre-Tombe.

(*A Mademoiselle de la Vigne.*)

Vers les bords du fleuve fatal
Qui porte les morts sur son onde
Et qui roule son noir crystal
Sur les plaines de l'autre monde,

Dans une forêt de cyprès
Sont des routes tristes et sombres
Que la Nature a fait exprès
Pour la promenade des ombres.

Là, malgré la rigueur du sort,
Les Amants se content fleurettes
Et font revivre après la mort
Leurs Amours et leurs amourettes.

Là défunts Messieurs les abbez
Avecque leurs discrettes flames
Alloient dans des lieux derobez
Cajoler quelques belles ames.

Parmy tant d'objets amoureux
Je vis une ame desolée :
Elle s'arrachoit les cheveux
Dans le fond d'une verte allée.

Tout le monde disait : Voilà
Cette Ame triste et miserable ;
Et, quoiqu'elle fût fort aimable,
Tout le monde la laissait là.

— Ombre pleureuse, ombre crieuse,
Helas, lui dis-je en l'abordant
D'une maniere serieuse,
Qu'est-ce qui te tourmente tant?

— Dans l'autre monde j'étois belle,
Mais rien ne me pouvoit toucher ;
J'etois fiere, j'etois cruelle,
Et j'avois un cœur de rocher.

J'etois peste, j'etois rieuse,
Je traitois Abbez et Blondins
D'impertinents et de badins,
Et je faisois la Precieuse.

C'étoit en vain qu'ils s'enflamoient.
Maintenant les Dieux me punissent.
Je haïssois ceux qui m'aimoient
Et j'aime ceux qui me haïssent.

Mon cœur n'y sçauroit resister,
Je n'ai plus ni pudeur ni honte,
Je cherche partout qui m'en conte,
Personne ne m'en veut conter.

En vain je soupire et je gronde,
Mes destins le veulent ainsi,
Et les prudes de l'autre monde
Sont les folles de celui-ci.

— Las, je connois une insensible
Dans le monde que j'ai quitté
Plus cruelle et plus inflexible
Que vous n'avez jamais été.

Galants, Abbez, Blondins, Grisons
Sont tous les jours à sa ruelle,
Lui content toutes leurs raisons
Et n'en tirent aucune d'elle.

On a beau lui faire l'eloge
De ceux qui l'aiment tendrement;
Cœur français, gascon, allobroge
Ne la tentent pas seulement.

— Helas! helas! un jour viendra
Que la prude sera coquette:
Et croit-elle qu'on lui rendra
Tous les Amans qu'elle rejette

Mille soins la dechireront,
Elle sechera de tendresse,
Et ceux qui la suivent sans cesse
Eternellement la fuiront.

Ombres sans couleur et sans grace,
Ombres noires comme charbon,
Ombres froides comme la glace,
Qu'importe, tout lui sera bon.

Aussi bien les destins terribles
La forceront avec le temps
D'aimer quelques morts insensibles :
Qu'elle aime quelques bons vivans.

MADEMOISELLE DE LA VIGNE

(Morte en 1684).

En joignant à la Lettre d'outre-tombe la réponse qu'y fit Anne de la Vigne, l'aimable correspondante de Pavillon, nous dirons quelques mots de cette « demoiselle, réputée l'une des plus savantes et des plus spirituelles filles de l'Europe ». Elle était née à Vernon en Normandie, et fille d'un médecin du roi ; elle avait une voix d'homme et un corps de garçon. « Quand j'ay faict ma fille, disait le père, je pensois faire mon fils, et quand j'ay faict mon fils, je pensois faire ma fille. » Elle avait un goût très vif pour la philosophie, faisait les vers si facilement qu'il semblait « qu'elle étoit alaitée par les Muses en personne », s'entendant à merveille — chose rare — avec ses aimables confrères en poésie, Mesdemoiselles Descartes, de Scudéry et du Pré. Son application continuelle lui causa la pierre qui l'enleva au ciel dans la fleur de son âge.

Réponse à la lettre de l'autre Monde de Monsieur Pavillon.

Moi qui sçus mourir et renoître,
J'ai vu l'autre monde de près,
Et n'ai pas vu le Myrthe y croître
Parmi les funestes cyprès.

Jusqu'aux bords de l'onde infernale
L'Amour etend bien son pouvoir,
Mais passé la Rive fatale,
Le pauvre Enfant n'y peut que voir.

Là-bas, dans les demeures sombres,
Rien ne scauroit toucher un cœur ;
Croyez m'en plutôt que les ombres,
Car il n'est rien de si menteur.

Il en est à mines discrettes
Et d'un entretien decevant :
Mais fiez-vous à leurs fleurettes,
Autant en emporte le vent.

Sans dessein, sans choix, sans etude,
D'autres soupirent tout le jour ;
Un certain reste d'habitude
Les fait encor parler d'Amour.

L'objet agreable ou funeste
Sur eux fait peu d'impression ;
Ombres qu'ils sont, il ne leur reste
Que des Ombres de passion.

D'en naître là, point de nouvelle.
Chaque Blondin vaut un Barbon ;
Et la plus jeune Demoiselle
Y paroit cent ans, ce dit-on.

Pour appuyer la Prophétie,
Me defendis-je avec effort
De tant d'honnetes gens en vie
Pour m'entêter d'un vilain mort ?

C'est une chose insupportable
Que l'entretien d'un trepassé :
Car que fait-il, le miserable,
Que des contes du tems passé ?

REGNIER DES MARAIS

(1632-1713).

François-Seraphin Regnier des Marais naquit à Paris, d'une famille originaire du Poitou, et le sixième de onze enfants. Il traduisit sur les bancs du collège la Batrachomyomachie en vers burlesques ; en 1662, il fut à Rome à la suite du duc de Créquy comme secrétaire d'ambassade. En 1668, le roy lui donna le prieuré de Grammont, près Chinon. Il paraît qu'il ne détestait pas le vin du pays. Il entra à l'académie en 1670, fut élu secrétaire perpétuel à la mort de Mézerai en 1684 et prit une part active à la rédaction du Dictionnaire, dont la première édition est de 1694. Il était d'un scrupule extraordinaire en fait d'honnêteté : on le presse un jour de donner une légère entorse à la vérité en faveur d'un personnage puissant « j'aime mieux, dit-il, me brouiller avec luy qu'avec moy. » Il avait le défaut de ses qualités, aigre et vétilleux dans la discussion, entêté comme un mulet ; on le surnommait l'abbé Pertinax.

Il était noble et avait retranché le *de* de son nom « sans savoir pourquoy » disent ses Mémoires.

Voyage de Munick (extrait).

Nous avons vu le Danube inconstant
Qui tantost catholique et tantot protestant
Sert Rome et Luther de son onde,
Et qui comptant après pour rien
Le romain, le Luthérien,
Finit sa course vagabonde
Par n'être pas même chrétien.
Rarement à courir le monde
On devient plus homme de bien.

★

Las, où sont allées
Ces dents si perlées ?
Où sont desormais
Ces cheveux espais,
Ma grande parure,
Qui si noirs, si beaux,
Flottoient par anneaux
Jusqu'à la ceinture ?
Qu'est-ce enfin que j'ay
De tout l'equipage
Du jeune et bel âge ?
Tout a pris congé
Pour un long voyage
Et me dit qu'il faut
M'apprester bientôt
A plier bagage.
A la vérité
Ce n'est pas la traite
Dont je m'inquiète...
Bien ou mal monté,
Elle est bientôt faite :
L'important de tout,
C'est le gîte au bout.

Sur la mort d'une chate.

Menine aux yeux dorez, au poil doux, gris et fin,
Et qui fut en son tems des chates la Lucrèce ;
Menine qui jamais ne connut de Menin,
Chate pour tout le monde, et pour les chats tigresse,
Au milieu de ses jours en a trouvé la fin.

*

Sur cet orme à l'espais feuillage,
On voit des chiffres enlacez ;
Un berger des siecles passez
Les y grava dans son jeune age.
Remarquez comme tout autour
Il avoit fait des lacs d'amour
Qui n'ont plus presque aucune forme :
L'amour est morte avec l'amant,
Mais les chiffres crûs avec l'orme
Parlent encor de son tourment.

Grand Dei, ribon ribène, ai fau qu'enfin j'éclaite,
Deusse-je de l'effort en chantant m'évaulai.
Moy dont la voix n'est faite
Que pô le flajolai,
Je vay sur lai trompaite
Ronflai.

BERNARD DE LA MONNOYE

(1638-1728)

Bernard de la Monnoye, né à Dijon, possédait à fond toutes les langues, langues vivantes et langues mortes, et il écrivait également bien en prose et en vers dans chacune d'elles.

Il établit sa réputation en remportant cinq fois de suite le prix de Poésie qui venait d'être fondé à l'Académie Française ; puis il s'appliqua entièrement à cette sorte d'étude qu'on appelle critique : entendons-nous : cela consistait à se remémorer à propos d'un auteur tous les souvenirs, anecdotes, bons mots, à faire les rapprochements les plus ingénieux, à recueillir toutes les pièces curieuses propres à illustrer cet auteur, à en rendre la lecture aussi fructueuse qu'agréable. Encore suppliait-il les gens à qui il faisait part de ses lumières, de ne le point nommer dans leurs ouvrages. C'était un très excellent homme, bon vivant, passant fort bien une nuit entière dans un cabaret de Dijon à causer avec un ami, et à boire d'un petit bourguignon chaleureux, émoustillant, et qui menait bon train les idées. Le duc de Villeroy, son protecteur et ami, lui fit cadeau, à Dijon même, d'une splendide bibliothèque. Il y vécut, heureux comme un roi, jusqu'en sa quatre-vingt-dixième année. Les *Noëls Bourguignons* sont vraiment une œuvre d'artiste ; ils ont toute la saveur des Noëls populaires, et nous ne serions pas étonnés que notre malin fureteur se fût donné tout simplement la peine de les transcrire.

Dialogue de deux compères à la messe.

Bonjour, compère André. — Bonjour, compère Gille,
— Comment vous portez-vous? — Bien: et vous? — A
[souhait.
— Puis-je ouïr cette messe? — Elle est tout vostre fait,
Le Prestre n'en est pas encore à l'Evangile.

— Voulez-vous qu'au sortir nous dejeûnions en ville?
— Tope. — Nous en mettrons sire Ambroise et Rolait.
— D'accord. — Il ne nous faut qu'un bon cochon de lait.
— Ha, vous n'y songez pas, c'est aujourd'huy vigile.

— Vigile? A demain donc, je suis pour les jours gras.
A propos, l'on m'a dit que le voisin Lucas
Epouse votre... — Point, j'ay decouvert ses dettes.

— Où vend-on du bon vin? — Tout proche l'Hôtel-Dieu.
— Grand merci. Prêtez-moy de grâce vos lunettes.
— Oh, oh! la Messe est dite. Adieu compere. — Adieu.

Noels bourguignons.

Guillô, pran ton tamborin;
Toi, pran tai fleute, Robin;
Au son de ces instruman,
Turelurelu, patapatapan,
Au son de ces instruman,
Je diron Noel gaiman.

C'étô lai môde autrefoy
De loué le roy dè roy
Au son de ces instruman
Turelurelu, patapatapan,
Au son de ces instruman,
Ai nos an fau faire autan.

L'homme et Dei son pu d'aicor
Que lai fleute et le tambor,
Au son de ces instruman,
Turelurelu, patapatapan ;
Au son de ces instruman,
Fezon la nique aï Satan.

*

On peu, sans qu'on raille,
Dire, comme il à vrai ;
Le tam dé mervaille
Qui ce fut celu-lai.
Su lè mon, su lè plène
Vôlein Cherubin,
Seraifin
Ai lai dozene
Ma maintenan ai craindre le serein.

*

Grand Dei qu'ai bon droi je réclame,
Qui vené recore ici l'âme
De votre pôvre sarviteur,
Dévalan su tarre an personne,
Vo me faites bè de l'honneur,
Et vo prené bé de lai pone.

Si du Ciel vo quitté lé seüille
Po moi, qui né seu, ai vos eüille
Ran qu'un méchan pouille-revi ;
Il a jeuste que je m'équite,
Et qu'ein jor au vote logi
Je vo rande votre vizite.

★

Le curé de Pleumeire
Dizô lai fleute en main,
Chanton, Borgei, Borgeire,
J'airon Noël demain.
Róbeigne,
La beigne,
Bereigne,
Ligei,
Chanton to Noei, Noei.

Jezu ven, camarade,
Jezu de Nazarai,
Faite po lu gambade
Pandan que je dirai....

★

Quei paciance ! Un Dei qui teusse,
Un Verbe qui ne parle pa.
Ai qui l'on baille du « papa »,
Qu'on rechange, qu'on breusse.

Haila ! combé de chansenôte
Lai pôvre Vierge vos à di,
Por au maillô vos andormi
Aipré votre papôte.....

Voisin, cé fai,
Lé troi Messe son dite ;
Deux heure on senai,
Le boudin é coüite ;
L'andouille a prote, alon dejeunai ;
Si lai Loi Jeudaïcle
Défan le lar comme hereticle,
Ce n'a pas de mesme au chretiantai.
Maingeon du por frai,
Maingeon, j'airon bru,
D'être pu bon catôlicle.
Pu
Je seron frian de gorai.

★

Ai lai Nativitai
Chanton, je vo suplie ;
Le Varbe ammaillotai
Jeusque ai no s'bumilie
Po no décharbôtai
Du codon qui no lie.

Ai lai Nativitai
Chanton je vo suplie,
Lé bonhomone Josai
D'ene meigne ebaubie
Regado san palai
Sa compagne transie.

Ai lai Nativitai,
Chanton je vo suplie ;
D'ainge émerillonnai
E'ne bande choisie
Vin le reconfortai
De sa melancolie.

Ai lai Nativitai
Chanton je vo suplie.
L'archainge Gabriai
Au rôbe craimoisie
E' Bergei fu criai :
« Vené voi le Messie ! »

Ai la Nativitai
Chanton, je vo suplie,
Chacun por etrenai
Jesu, Jozai, Marie,
Aivo dezo son brai
Sé boujôte garnie.

Ai lai Nativitai
Chanton je vous suplie.
Lé bergeire à trôtai
Ne fure pas gambie.
Tamar poti du lai
De sai jeune torie.

Ai lai Nativité
Chanton je vo suplie
Aidon le bœuf tô gai
Antoni sui partie
Et l'âne, au beâ coplai
Qui venô d'arcadie.

Ai lai Nativitai
Chanton je vo suplie.
Le drôle au moi de mai
Coran po lè prairie
N'airô, je croi, pa fai
Muzicle pu' jolie.

Ai lai Nativitai
Chanton je vo suplie.
Josai, plein de respai,
Di : « Messieurs, jé vo prie »,
Escuzé, s'ai vo plai ;
C'est ein ane qui crie,
Ai lai Nativitai
Chanton jè vo suplie.

FIN

BIBLIOGRAPHIE

I

Répertoires biographiques et bibliographiques.

Manuel du libraire et amateur de livres (notamment la table du tome VI). Brunet, B. N., casier G. 128.

Dictionnaire biographique et bibliographique. Dantès, B. N., casier G. 105.

Dictionnaire critique de biographie et d'histoire. Jal, B. N., casier G. 106.

Biographie universelle. Michaud, 45 v , B. N., casier G. 99.

Nouvelle Biographie générale. Hœfer, 46 vol., B. N., casier G. 100.

Dictionnaire de Bayle. 4 vol. in-fol. Roterdam, Bohm. 1720.

Dictionnaire de Moreri. 6 vol. in-fol., Coignard, Paris, 1725.

Dictionnaire portatif des poetes françois. Philipon de la Madelaine, B. N., Ye 12004.

Bibliothèque française. Abbé Goujet, Paris 1741-1756, 18 vol. in-12 (à consulter à partir du tome XIV). B. N., Q. 3425 à 3442 inclusivement.

II

Ouvrages critiques et anecdotiques.

Les historiettes de Tallemant des Réaux.

Mémoires de Bussy-Rabutin. 3 vol., Amsterd., in-12, 1721.

Menagiana, 4 vol. in-12, Paris, 1715. Florentin de Laulne (3e édition).

Bolœana.

Carpenteriana.

Segraisiana, Paris, 1721, 1 vol. in-12.

Chevraeana, Paris, 1697-1700, 2 vol. in-12, etc., etc.

Les Illustres français, recueil des portraits gravés par Daret, 1654.

Les Mémoires du duc de Saint-Simon.

Le Parnasse françois, de Titon du Tillet. Paris, Coignard, 1732, in-fol., B. N. L⁹n. 69.

Histoire de l'Académie. Pellisson puis d'Olivet. Paris, Coignard (1652-1700), 2 vol. in-4°, B. N., Z. 5027-5028.

Le même, id., édition Livet. Paris, Didier, 2 vol , 1858.

Le Palais Mazarin, de Laborde, in-fol. B. N., Q. 297 Rés.

Mémoire sur la Société polie. Rœderer, Paris, Didot, 1853, tome II, p. 393 et sqq. B. N., Z. 1849 Rés.

Portraits de femmes Sainte-Beuve. Paris, Didier, 1855 (Une ruelle poétique sous Louis XIV, Pavillon, Saint-Pavin, Hesnault, etc.).

Tableau de la littérature française au xvii° s. avant Corneille et Descartes. Demogeot, Paris, Hachette, 1859. B. N., Z. 46812.

Précieux et précieuses, Livet Paris, Didier, 1859, in-8°. B. N., Ln⁹. 64.

Extravagants et originaux au xvii° s., P. de Musset. Paris, Charpentier, 1863, in-18. B. N. Y² 55834.

La littérature indépendante et les écrivains oubliés, Fournel. B. N., Z. 49084.

Vins à la mode et cabarets au xvii° s., La Fizelière, Paris, Pincebourde, 1866, B. N. L²i 37.

Les Contemporains de Molière, Fournel. Tome II, p. 215, sqq.

La Jeunesse de Fléchier, l'Abbé Fabre. Paris, Didier, 2 vol. 1882.

Histoire des poèmes épiques français au xvii° s., Duchesne, Paris, Thorin, 1870.

Du merveilleux dans la littérature française sous Louis XIV, l'Abbé Delaporte. Paris, Bray, 1890.

Valentin Conrart et son temps, A. Bourgoin. Paris, Hachette, 1883, in-8°.

Scarron et le genre burlesque, Morillot. Paris, Lecène, 1888, in-8°.

Ruelles, salons et cabarets, Colombey. Paris, Dentu, 1892, in-16. (Anecdotes empruntées aux historiettes de Tallemant.)

Un précurseur de Racine : Tristan l'Hermite, Bernardin. Paris, Picard, 1895, in-8°.

Les hommes illustres qui ont paru en France pendant le XVII^e siècle, Ch. Perrault. 2 vol. in-fol., Dezaillier, Paris, 1696.

(Surtout) Les Grotesques, Théophile Gautier. Paris, Lévy, 1856.

III

Recueils de poésies, tant anciens que modernes

(où se trouvent, pour la plupart des auteurs, des poèmes inédits.)

Cabinet des Muses. B. N., Ye, 11439, 11440.

Recueil des plus beaux vers de ce tems. Paris, Toussainct du Bray, 1609.

Délices de la poesie françoise, Id., ibid. 1615 ou 1620, in-8°.

Sejour des Muses ou la cresme des bons vers. Rouen, 1624, in-12. B. N., Ye 4832.

Le Parnasse satyrique ou la Quintessence satyrique... 1622.

Le Cabinet satyrique. B. N., Ye 2759, Rés.

Les Nouvelles Muses des sieurs Godeau, Chapelain, Habert, etc. Paris, Bertault, 1633, in-8°.

Recueil de poesies, Paris, Mettayer, 1638, B. N., Ye, 11453.

Le Parnasse françois, publié par Guérin de la Pinelière, 1635.

Nouveau recueil des plus belles poésies, édité par Pelletier. Paris, veuve Loyson, 1654, in-12.

Elite des bouts-rimés de ce tems, Saint-Julien. Paris, 1649.

Nouveau recueil des pièces les plus agreables de ce tems, Le Herty. Paris, de Sercy, 1644.

Recueil de diverses poesies des plus celebres auteurs de ce tems Paris, Chamhoudry, 1651, in-12, 4 vol.

Recueil de poésies. Paris, de Sercy, 1662, 5 vol. in-12, B. N., Ye, 11505 à 11509.

Recueil de poésies. Paris, Barbin, 5 vol. in-12, B. N., Ye, 11547 à 11551.

Recueil de poésies publié par le P. Bouhours. 2 vol., B N, Ye, 8150, 8151.

Recueil de poésies publié par La Fontaine. Paris, Le Petit, 1671, 3 vol. B. N., Ye, 8183 à 8185.

Recueil d'épigrammes (publié par Richelet) sous le nom d'Ignace de Brugière. Paris, 1698, 2 vol., B. N., Ye, 11931, 11932.

Bibliothèque poétique, depuis Marot. Paris, Briasson. 1745, 4 vol. in-4°.

Bibliothèque poétique, Viollet le Duc. 1843.

Les Muses illustres, Colletet le fils. Paris, Chamhoudry, 1658, B. N., Ye, 7784.

La Muse coquette. Id., ibid , 1659 ou 1665.

IV

A

d'Aceilly. — Diverses petites poésies du chevalier d'Aceilly. Paris, 1667, in-12.

— Réimprimées dans le recueil de *Monnoye*, La Haye, 1714, in-12, tome I; et dans la Bibliothèque des petits classiques, Nodier. Paris, Delangle, 1826 (tirée à 500 ex.), 4e vol.

Vion d'Alibray. — La Musette D. S. D. (du sieur Dalibray) Paris, Quinet, 1647, in-8.

— Œuvres poétiques du sieur Dalibray. Paris, Guignard, 1653, in-8. BN. Ye 7759.

Cadet Angoulevent. — Satyres bastardes et autres œuvres folastres du cadet Angoulevent. Paris, 1615. BN. Ye 3470 Rés.

Arnauld d'Andilly. — Œuvres chrestiennes. Paris, Le Petit et Camuzat. 1 vol. in-12, 1644.
— Poème sur la vie de J.-C. Paris, Camuzat, in-4, 1634.
— Œuvres diverses. Paris, Le Petit, 3 vol. in-fol., 1675.
d'Assoucy. — Ovide en belle humeur. 1650. BN. Ye 7986.
— Poésies et Lettres. Paris, Chamhoudry, 1653, in-12.
— Les rimes redoublées. Paris, Nego, in-12, 1671. BN. Ye 3489 Rés.
— Aventures de Dassoucy. Paris, Audinet, 1677, in-12, 2 vol.
— Prison de Dassoucy, id, ibid. 1678, in-12.
— Pensées sur le Saint-Office de Rome. Paris, 1678, in-12.
Jean Auvray. — Le Thresor sacré de la Muse saincte. Rouen, Gueuffroy, 1613, in-8.
— Le Banquet des Muses ou les diverses satyres du sieur A. Rouen, 1628, in-8.
— Autres œuvres poétiques, à la suite de la Madonte, tragi-comédie. Paris, Courbé, in-8, 1631, B. N., Yf 6857, 58.
— Diverses poésies. Rouen, Petit, 1608, in-12.
— Poèmes prœmiez au Puy de la Conception. Rouen, Ferrand, 1622, in 8.
— Théâtre de Maître Jean Auvray. Paris, 1628, in-8.

B

Le Petit de Beauchateau. — La Lyre du jeune Apollon ou la Muse naissante. Paris, Sercy, 1657, in-4.
Benserade. — Œuvres poétiques. Paris, de Sercy. 2 vol. in-12. 1697, B. N , Ye 8145, 8146.
— Les Metamorphoses d'Ovide en rondeaux. Paris, in-4, 1676.
— Théâtre : Cléopâtre. 1635.
— Gustave ou l'heureuse ambition. 1637.
— Meleagre. 1640.
— Fables d'Esope en quatrains. Paris, 1678, in-8.

Cyrano de Bergerac. — Œuvres complètes. Paris, Sercy, 1676, 2 vol., in-12.

— Voyage imaginaire dans les états de la Lune. 1650 (1re partie).

— Le Pédant joué, comédie. 1645.

— Voyage dans la Lune (2me partie). 1650.

— L'ouvrage complet : Histoire comique des états et empires de la Lune. 1656.

— La mort d'Agrippine, tragédie. 1654.

— Lettres. 1653.

— Histoire comique des états et empire du Soleil (posthume). 1661.

Bernier de la Brousse. — Œuvres poétiques. Poitiers, Thoreau, 1618, in-12. B. N., Ye 2108, Rés.

Beys. — Œuvres poétiques. Paris, Quinet, 1651, in-4, B. N., Ye 1215.

Adam Billaut. — Les chevilles de Maistre Adam. Paris, Quinet, 1644, in-4°.

— Le vilebrequin de Maistre Adam. Paris, de Luynes, 1663, in-12.

Gilles Boileau. — Poésies diverses dans les recueils du temps (voir ci-dessus).

— Avis à Monsieur Ménage sur son Eglogue intitulée *Christine*. Paris, 1659, in-4

— Œuvres posthumes, publiées par Despréaux. Paris, Barbin, 1670, in-12, B N. Z. 20137.

Bois-Robert. — Paraphrase sur les sept Psaumes de la Penitence. Paris, 1627, in-12

— Epistres. 1re partie. Paris, Besongne, 1647, in-4.

— 2e — id. ibid 1659, in-8.

— Poésies éparses dans le Cabinet des Muses et le Recueil de Barbin (voir ci-dessus).

Bonnecorse. — La Montre d'amour. Paris, 1666, in-12, B. N. Ye. 8811.

— Le Lutrigot. Marseille, 1686, in-12, B. N., Ye. 8813.

— Poésies complètes. Leyde, 1720, in 8.

de Bouillon. — Œuvres de feu M. de Bouillon. Paris, Barbin, 1663, in-12, B. N., Ye. 7947.

Boursault. — Pièces de théâtre. 3 vol. in-12. Paris, Le Breton, 1725.

— Lettres et Poésies. 3 vol. in-12. Paris, Le Breton, 1722, B. N., Z 14624, à-626.

Brébeuf. — Poésies diverses. Paris, de Luynes, 1658, in-12.

— Entretiens solitaires, ou Prières et Méditations pieuses. Paris, Sommaville, 1660, in-12, B. N., Ye. 7913.

— Œuvres (Lettres et Poésies). Paris, Loyson, 1664, in-12. — Ou 1670, in-18.

— La Pharsale. Paris, in-4°, 1655.

— Virgile (livre VII) et Lucain (livre I) travestys. Rouen, 1656, in-8°.

de Bussières. — Les Descriptions poétiques. Lyon, 1648, in-4°. B. N., Ye. 1208.

— Flosculi historiarum. Lyon, 1632, in-12.

— Scanderbergus, 8 lib. Lyon, 1662, in-8.

Bussy-Rabutin. — Maximes d'Amour pour l'an 1665, par le grand Ovide Cypriot, speculateur des Ephemerides amoureuses. Paris, Sercy, 1666, in-12.

C

Caillavet de Monplaisir. — Poésies du sieur de Caillavet, Condommois, dédiées à sa Mélinde. Paris, Targa, 1634, in-4°, B. N., Ye. 1121.

Cassagnes. — Poésies éparses dans les Recueils.

— Odes imprimées séparément (pour l'académie), Paris, 1660, in-4°. Henry-le-Grand au Roy, id., 1661, in-fol., etc., de 1662 à 1672.

Louys de Chabans, sieur du Maine. — Recueil des vers lugubres et spirituels de..... Paris, du Bray, 1611. in-8°, B. N., Ye. 7508.

Chapelain. — Plusieurs Odes, imprimées séparément ou dans les Recueils, de 1637 à 1660.

— La Pucelle ou la France délivrée, poème héroïque en 12 livres. Paris, in-fol., 1656.

Chapelle. — Voyage et Poésies diverses. Recueil de la Monnoye (cité plus haut), tome I.
— Recueil des pièces de poésies, 1692.
— Œuvres complètes. Amsterdam, 1708.
Charleval. — Poésies diverses, dans le recueil de Sercy (cité plus haut): tomes I, III. V. Voir aussi Bibliothèque poétique de le Fort de la Morinière, tome II, ou Poésies de Saint-Pavin et de Charleval. Paris, Leprieur, in-18, 1759.
Charpentier. — Diverses Poésies, in-4°, Paris, 1663.
Urbain Chevreau. — Poésies. Paris, 1656, in-12.
— Œuvres meslées. id., 1696. in-12.
G. Colletet. — Desespoir amoureux. Paris, Alliot, 1622, in-12.
— Poesies diverses dans le Cabinet satyrique (voir ci-dessus), 1619.
— Le Poëte Yvrongne. Paris, Estienne, 1631, in-8°.
— Divertissements du sieur..... Paris, Dugast, in-8°, 1631.
— Epigrammes. Paris, Chamhoudry, 1653, in-12.
— Poésies diverses. Paris, in-12, 1656.
Commire. — Œuvres Paris, in-4°, 1678, ou, plus ample, in-12, Paris, 1704.
— Œuvres posthumes. in-12. Paris, 1704.
Conrart. — Outre les Manuscrits de Conrart, qui sont à la Bibliothèque de l'Arsenal, on a :
— Les Psaumes. Charenton, 1677, in-12, B. N., An 8426.
Cotin. — Recueil d'énigmes. Paris, 1638 (et 1646), in-12, B. N., Z. 1610.
— Poesies. BN., Y. 5091.
— Poeme de la Magdelaine. Paris, Degast, 1635, in-4°.
— Poesies chrestiennes. Paris, 1657, in-8°, B. N., Y. 5128, Y., 3470.
— Œuvres meslées. Paris, 1659, in-12.
— Œuvres galantes. Paris, 1663, in-12.
— La Menagerie, imprimée à Cosmopolis, rue des Mauvais-Garçons, sans date (1666), in-12, B. N., Ye, 7932-7942.

DE COULANGES — Chansons. Paris, Oudot, 2 vol., in-12, 1710, B. N., Ye, 10687, (1re édit.)

DE COURVAL-SONNET. — Œuvres satyriques du sieur de ..., gentilhomme Virois. Paris, Boutonné, 1622, in-8°.

— Satyre menippée sur les poignantes traverses du Mariage. Lyon, Cœursilly, 1623.

D

DESBARREAUX. — Le fameux sonnet se trouve dans les Recueils du temps; on y trouve aussi quelques Chansons.

DES HOULIÈRES (Mme). — Œuvres poétiques. in-8°, Mabre Cramoisy, Paris, 1688, 2 vol.

E

L'ESTOILLE. — Poésies eparses dans les recueils du temps.

— La Belle Esclave, pièce. in-4°, Paris, 1643.

— L'intrigue des filoux, pièce, in-4°, Paris, 1648.

EXPILLY. — Poemes du sieur d'Expilly. Paris, Langelier, 1596, in-4°, ou, plus complet, Grenoble, Verdier, gr. in-4°, 1624, B. N., Ye, 613, Rés.

F

FURETIÈRE. — Poesies diverses. Paris, de Luynes, 1655, B. N., Ye, 8128.

— Voyage de Mercure, satyre. Paris, Boutonné, 1669, in 12.

— Fables morales. Paris, Barbin, 1671, in-12.

G

Le sieur DE LA GARENNE. — Les Bachanales ou Loix de Bachus, prince de Nise en Arabie, ouvrage lirosophique. Grenoble, Gales, 1657, in-8°, B. N., Ye, 1668-74, Rés.

Gaulthier Garguille. — Chansons de .... Paris, 1631, in-12.

— Nouvelles chansons de .... Paris, 1641, in-18, B. N., Ye, 2652.

Gilbert. — Théâtre de ..., Rodogune, Hypolite ou le garçon insensible, etc. Paris, 1646, in-4.

— L'Art de Plaire, poème en 2 livres. Paris, de Luynes, 1655, in-12.

— Poesies diverses. Paris, 1661, in-12.

— Pseaumes. Paris, Cellier, 1680, in-12.

Le sieur de la Giraudière. — Les joyeux Epigrammes du sieur de .... Paris, Banquetean, 1634, in-8°, B. N., Ye, 1668-74, Rés.

Godeau. — Œuvres chrestiennes. Paris, Camuzat, 1633, in-8°.

— Institution du Prince chrétien. Paris, Le Petit, 1644, in-4°.

— La Grande-Chartreuse, poème. Paris, Camuzat, 1651, in-4°.

— La Sorbonne, poeme. Paris, Le Petit, 1653, in-4°.

— Saint Paul, poeme. Paris, Le Petit, 1654, in-12.

— Poesies chrestiennes. Paris, Petit, 1660, 3 vol., in 12.

— Poesies pieuses. Paris, Petit, B. N., Ye, 8018.

— Les Fastes de l'Eglise (posthume). Paris, Muguet, 1674, in-12.

Gombauld. — Les Poésies de... Paris, Courbé, 1646, in-4°.

— Endymion, roman, id. in-8, 1624.

— Amarante, pastorale, id. in-8°, 1631.

— Les Danaïdes, tragédie, id. in-12, 1658.

— Epigrammes. Paris, in-12, 1657, B. N., Ye 7970.

de Gournay (Mlle). — Promenoir de M. de Montagne, par sa fille d'alliance, avec quelques poësies d'elle-même. Paris, L'Angelier, 1589, in-12.

— L'ombre de la demoiselle de Gournay. Paris, 1626, in-4°.

— Les Advis ou les Presents de la demoiselle de Gournay. Paris, 1635, in-4°.

Grillet. — Poesies sur la beauté des plus belles dames de la cour. Paris, 1647, B. N, Ye 1235, 1236.

H

Germain Habert. — Metamorphose des yeux de Philis en astres. Paris, 1639, in-8°

— Poesies eparses dans les recueils, notamment des paraphrases de Psaumes.

Le chevalier de l'Hermite. — Meslanges de poesies heroïques et burlesques. Paris, Loyson, in-4°, 1650, B. N., Ye 1235, 1236.

d'Hesnaut. — Œuvres diverses par le sieur D. H. Paris, Ribou, 1670, in-12, B. N., Z 20027.

L

Lingendes. — Les changements de la bergere Iris. Paris, 618, in-12.

— Poesies, surtout *Stances*, eparses dans les recueils. Delices de la poesie. 1620 (voir ci-dessus).

Liniere. — Poesies diverses, ou dialogue du docteur Metaphraste et du seigneur Albert, s. l. n. d. in-12.

— Chansons et epigrammes eparses dans les recueils, notamment les recueils d'Ana.

Lortigue. — Poemes divers du sieur de... Paris, Gasselin, 1617. in-12, B. N.. Ye 2107, Rés.

— Le Desert du sieur de... sur le mespris de la Cour. Paris, Marette et Besongne, 1637, in-8.

M

Mailliet. — Poesies de M. de... Bordeaux, Simon Millanger, 1616, in-8°, B. N., Ye 2104, 2105, Rés.

Malleville. — Poesies de Claude de... Paris, Courbé, in-4, 1649, B. N., Ye 12556.

de Maloysel. — Poesies eparses dans les recueils, notamment le Cabinet des Muses (voir ci-dessus).

de Marbeuf sieur de Sahurs. — Œuvres poétiques du sieur P. de... Rouen, Le Boulenger, 1619, in-8.

— Recueil des vers de... Rouen, David du Petit-Val. 1628, in-8., B. N., Ye 27209.

Marigny. — Poesies diverses de Jacques Carpentier de... (dans les Mazarinades du temps).

— Lettres en prose et en vers. La Haye, La Faille, 1658, in-12.

— Œuvres en prose et en vers du sieur de... Paris, Sercy, B. N., Ye 8030, 1674, in-12

— Le pain béni. 1673, Paris, B. N., Ye 8032.

Maucroix. — Poesies, avec celles de la Fontaine. Paris, 1685.

— Œuvres complètes, éditées en Hollande. 1688. — Réimpression moderne, B. N., Ye 8350.

Maynard. — Les Œuvres de... Paris, Courbé, 1646, in-4°, B. N., Ye 27531.

— Le Philandre de F. M. Lyon, Rigaud, 1621, in-12.

— Poèmes, dans le Parnasse satyrique, réimprimés souvent sous le titre de Priapées.

Ménage. — Poesies, Amsterdam, 1687.

— Ægidii Menagii Pœmata, sexta editio. Paris, Barbin, in-8°, 1673.

— Requête des Dictionnaires. Paris, 1649, in-4° (véritable titre : Le Parnasse alarmé).

— Christine, églogue, dans les Poesies ou dans le Recueil de *la Monnoye*, cité plus haut.

La Mesnardiere — La Pucelle d'Orléans, Paris, 1642, in-4°.

— Alinde, id., ibid., 1643, in-4.

— Les Poesies de... Paris, Sommaville, 1656, in-fol., B. N., Ye, 45.

Pyard de la Mirande. — Poésies éparses dans les Recueils, notamment le Cabinet des Muses (voir ci-dessus).

La Monnoye. — Les Noëls bourguignons, in-12, 1700. B. N., Ye, 12506.

— Les Poesies de... La haye, 1716.

— Jugements des sçavants, 7 vol. in-4°. Paris, 1722.

Montausier. — Voir la Guirlande de Julie.

Montmaur. — Poesies eparses dans les recueils d'Ana.

Montreuil. — Poesies eparses dans beaucoup de Recueils.

— Lettres et Poesies. Paris, 1666, in-12.

Motin. — Pièces eparses (47) dans les Delices de la Poesie française (voir ci-dessus) et dans le Cabinet satyrique, (id.)

Le Père le Moyne. — La Solitude. Paris, Camusat, in-4°, 1639.

— Lettres morales et poétiques, publiées séparément de 1657 à 1660, in-4° (Le speculatif, la vie champetre, etc.)

— Saint-Louis ou la Saincte Couronne reconquise. Paris, 1658, in-12, B. N., Ye, 8012.

— Entretiens et lettres poétiques. Paris, Loyson, 1665, in-12.

— Œuvres poétiques, complètes. Paris, Billaine, 1671, in-fol, B. N., Ye, 257.

N

De Nervèze. — Essais poétiques. Paris, du Breuil, in-16, 1605, B. N., Ye, 7479.

— Poemes spirituels. Paris, du Bray, 1606, in-12.

Neufgermain. — Les Poesies et rencontres de... Paris, Jacquin, 1630, in-4°.

— Deuxième partie de ce livre (sans nom de ville ni de libraire, mais exactement semblable au précédent comme impression), 1637, in-4°.

P

Patrix. — Poesies diverses, dans le recueil de Barbin (voir ci-dessus) tome IV.

— La Misericorde de Dieu .. Blois, Hotot, 1660, in-4°.

Pavillon. — Œuvres. La Haye, du Sauzet, 1715, in-18.

Le Pays. — Amitiez, amours et amourettes, Paris. Sercy, 1672, in-16, B. N. Z., 14605.

— Nouvelles Œuvres. Paris, Sercy, 1672, in-12, 2 vol., B. N. Z., 14612.

Pellisson. — Voir Pièces galantes de la comtesse de la Suze et de M. Pellisson, 4 vol. in-12. Paris, Quinet, 1684, B. N. Z., 20114 à 20117.

Perrault. — Recueil des poésies de... Paris, in-4°, 1675.
— Divers ouvrages en prose et en vers. Paris, in 4°, 1676.
— Parallèle... Paris. Coignard, 1692, 4 vol. in-12.
— Le Siècle de Louis-le-Grand, poème, 1687.
— Les Hommes illustres du siècle de Louis XIV. Paris, in-fol.. 1697. Puis, 2e partie, 1700.
— Edition moderne. Paris, Brissot, 1826, in-8°.

Perrin. — Les jeux de poésie ou les insectes. Paris, Loison, 1661, BN, Ye, 7920.

Cardinal du Perron. — Recueil des œuvres de M.. Paris. 1622, in-fol.
— Consulter surtout le cabinet des Muses, in-12. Rouen, et les Délices de la Poésie française (voir ci-dessus).

Claude le Petit. — Paris ridicule et burlesque (réimpression). Paris, Delahays, 1859, in-12.

Pierre Petit. — Discours satiriques et moraux. Rouen, Lallemant, 1687, in-12.

Porcheres d'Arbaud. — Paraphrase des pseaumes graduels. Paris, in-8°, 1633.
Consulter surtout le cabinet des Muses (voir ci-dessus).

Salomon de Priezac. — Poésies de... Paris, 1650, in-8°.

Q

Quinault. — Epigrammes et diverses poésies dans les Recueils du temps.
— Théâtre. Amsterdam, 1697, 6 vol. in-12.

R

Racan. — Poesies diverses d'Honorat de Bueil dans les Delices de la poesie françoise, et le Recueil des plus beaux vers de ce tems. Paris, Mettayer, 1638, in-8°.
— Les Bergeries. Paris, 1625, in-8 ou 1628, in-8°.
— Les Sept pseaumes. Paris, du Bray, 1631, in-8°.
— Odes sacrées. Paris, 1651, in-8°.

Racan. — Dernières œuvres et poesies chrestiennes. Paris, Lamy, 1660, in-8.

— Œuvres. Paris, Coustelier, 1724, 2 vol. in-12.

Regnier-Desmarais. — Poesies françaises, italiennes, latines, espagnoles. Lyon, 1707-1708, 2 vol. in-12.

Le sieur de la Roque. — Essais poétiques. Paris, 1606, in-12, B. N., Ye. 1952-1955 Rés.

Le sieur du Rosset. — Le Douze beautez de Philis et autres Œuvres poetiques. Paris, L'Angelier, 1604, in-8°, B. N., Y. 4804.

S

La Sabliere. — Les Madrigaux de M... Paris, Barbin, 1680, in-12.

— Réimprimés dans les Petits classiques de Nodier, avec les poesies du chevalier d'Aceilly (voir à d'Aceilly).

Saint-Amant. — Œuvres du sieur de... (1re Pie). Paris, Robert Estienne, 1629, in-4°.

— Œuvres du sieur de... Paris, Quinet, 1642, in-4°.

— Œuvres du sieur de... (2e Pie). id., ibid., 1643, in-4°.

— Œuvres du sieur de... (3e Pie) id., ibid., 1649, in-4°.

— Moyse sauvé, idylle héroïque. Paris, Courbé, 1653, in-4°.

— Œuvres augmentées. Paris, de Luynes, 1661, in-12.

— Œuvres complètes, bibliothèque elzévirienne, 2 vol., édit. Livet, 1855.

De Saint-Gilles. — La Muse mousquetaire. Paris, de Luynes, 1709 (posthume), in-12, B. N., Ye 8418.

Le Père de Saint-Louis. — La Magdelaine au desert de la Sainte-Baume. Lyon, Deville, 1700, B. N., Ye. 2106 Rés.

Saint-Pavin. — (Voir à l'article Charleval).

Des Marets de Saint-Sorlin. — Œuvres poétiques. Paris, 1641, in-4°.

— Les Psaumes de David. ibid., 1660, in-4°.

— L'Office de la Vierge Marie. Paris, Legras, 1645, in-12.

— Quatrains pour la vie Chrestienne tirés de l'Imitation. Paris, Thierry, 1669, in-12.

Des Marets de Saint-Sorlin. — Les Promenades de Richelieu, en huit chants. Paris, 1653, in-12.

— Clovis ou la France chrestienne, poème héroïque. Paris, 1654, in-4°.

— Marie Magdelaine, ou le Triomphe de la Grâce. Paris, Thierry, 1669, in-12.

— Esther, poème héroïque (sous le nom du sieur de Boisval). Paris, 1670, in-4°.

— Le Triomphe de Louis et de son siècle, poeme lyrique. Paris, 1674, in-4.

Sanlecque. — Œuvres Poétiques, in-8, Harlem, 1696, et 2e Partie, in-12, Harlay, 1724, B. N., Ye. 8825.

Sarazin. — Œuvres. Paris, Courbé, 1656, in-4°, B. N., Z. 4023.

— Nouvelles Œuvres. Paris, Barbin, 1674, in-12, 2 vol.

Le Savoyard. — Les Chansons du Capitaine savoyard. Paris, 1645, in-12, B. N., Ye, 4658 Rés.

— Réimpression. Paris, Gay, par Percheron, 1862. in-18.

Scarron. — Œuvres (1re edit. des œuvres réunies de son vivant). Paris, 1645, 2 vol. in-4°.

— Œuvres completes. 10 vol. in-12. Paris, 1685.

de Scudéri. — Le Cabinet..., Paris, Courbé, 1646, in-4°.

— Poésies diverses. Paris, Courbé, 1649, in-4°, B. N., Ye. 12556.

— L'Ombre du grand Armand. Paris, Sercy, 1643, in-4°.

— Alaric, ou Rome vaincüe, poème heroïque. Paris, Courbé, 1654, in-fol.

— Plus de 12000 vers épars, à la suite des pièces de théâtre.

Segrais. — Poesies, in-4°, 1658, B. N., Ye. 8373.

— Athis, pastorale, in-4°. Paris, 1653.

— Eglogues, imprimées à la suite des *Segraisiana*, in-12, Paris, 1721.

Sigognes — Satyres, à la suite des Satyres de Regnier, B. N., Y. 4855.

— Le Ballet des Quolibets, B. N., Yf. 4646. Rés.

— Voir surtout le Cabinet satyrique.

Comtesse de la Suze. — Poesies de..... Paris, Sercy, 1666, in-12.
— Recueil de pièces galantes..... (voir à l'article Pellisson).

T

Jacques Testu. — Poésies. Paris, Le Clerc, in-12, 1703, B. N., Ye. 8397.
— Poesies eparses dans les Recueils.
Théophile de Viau. — Œuvres de... (1re partie). Rouen, 1627, in-8°.
— Œuvres de... (2e partie). Rouen, 1643, in-8°.
— Œuvres de .. (3e partie). Paris, Pepingué, 1662, in-12.
— (1re édition : Les Œuvres du sieur Theophile. Paris, Billaine, in-8°, 1621.
— Réimpression. Edition elzévirienne. Paris, Jannet, Alleaume, 2 vol., 1856.
Infrainville de Touvant. — Poesies éparses dans les Recueils, notamment le Cabinet des Muses.
Tristan l'Hermite. — Mariane, pièce. Paris, in-4°, 1637.
— Les Amours du sieur... Paris, in-4°, 1638.
— La Lyre du sieur... Paris, in4°, 1641.
— Vers héroïques du sieur... Paris, in-4°, 1648.

U

d'Urfé. — La Sireine du sieur... Paris, Micard, in-8°, 1611 (avec autres poesies du même), 1618, B. N., Ye 7608. 7609.
— Sylvanire, fable bocagere. Paris. 1627, in-8.
— L'Astrée, roman, publié à quatre reprises :
1re partie, 1610.
2e — 1612.
3e — 1619.
4e — 1625.

V

Vauvert. — Poesies eparses dans les Recueils.

Vermeil. — Voir surtout le Cabinet des Muses.

Anne de la Vigne (Mlle). — Voir le recueil des vers du P. Bouhours, Paris, Josse, 1693, in-12.

Pierre de Villiers. — Poesies, Paris, Colombat, 1728, et dans les Recueils.

Y

des Yveteaux. — Œuvres complètes, réimpression, B. N, Ye 34458.

— La plupart de ses poesies eparses dans les Recueils du temps, notamment les Delices de la Poesie françoise.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

LA BIBLIOTHÈQUE V
AVANT-PROPOS. XIII

I

De 1600 jusqu'à la mort de Malherbe, 1628.

Pages
Le sieur de la Roque 3
Le sieur du Rosset 7
Antoine de Nervèze 11
Annibal de Lortigue. 15
Le sieur Bernier de la Brousse. 23
Pyard de la Mirande. 28
Le sieur de Maloysel. 31
Mademoiselle de Gournay 32
Antoine de Vermeil 35
Claude Expilly. 37
Le Cardinal du Perron. 40
Agrippa d'Aubigné. 45
Monsieur Motin 48
Honoré d'Urfé 53
Cadet Angoulevent 59
Louys de Chabans, sieur du Maine. 64
Monsieur de Marbeuf 70
Nicolas Vauquelin des Yveteaux 79
Pierre de Lingendes 83
Le sieur d'Infrainville de Touvant 85
François Maynard. 88
Racan. 96

II

De 1620 à 1645 environ.

	Pages
Le sieur Honorat Laugier de Porchères	102
Monsieur de Mailliet (Périgordin)	107
Sigognes	113
Jean Auvray	120
Théophile de Viau	129
Des Barreaux	140
Tristan l'Hermite	142
Le Chevalier de l'Hermite	167
Beys	171
De Courval-Sonnet	172
Saint-Amant	176
Vion Dalibray	198
Pierre de Montmaur	204
Le marquis de Vauvert	206
Marigny	210
Guillaume Colletet	212
Germain Habert	219
Le sieur de la Giraudière	222
Le Savoyard	228
Saint-Pavin	236
Caillavet de Monplaisir	241
Gaulthier Garguille	243
Claude le Petit	246
Cyrano de Bergerac	253
Claude de l'Estoille	261
Maistre Adam	263
Jean Grillet	272
Paul Scarron	278

III

De 1628 à 1660.

Pages

Sarasin 291
Gombaud 304
Neufgermain 311
Claude de Malleville 314
Mathieu de Montreul 320
Bois-Robert. 325
Valentin Conrart 333
Pierre Petit 337
Antoine Godeau 341
L'abbé Cotin 349
Chapelle. 358
D'Hesnaud 364
Pierre Patrix 367
Dassoucy 370
Salomon de Priezac 376
Georges de Scudéry 377
Madeleine de Scudéry 389
Paul Pellisson-Fontanier 391
La Mesnardière 394
Jean Chapelain 401
Gilles Ménage 407
Le Petit de Beauchâteau. 410
Charleval. 413
Le sieur de la Garenne 417
Bussières 420
Des Marets de Saint-Sorlin 425
Segrais 431
Antoine Furetière 438
Le Père le Moine. 441
Bussy Rabutin. 449
Brebeuf. 452
Arnauld d'Andilly 457
Isaac de Benserade 461
Le Père de Saint-Louis 469

IV

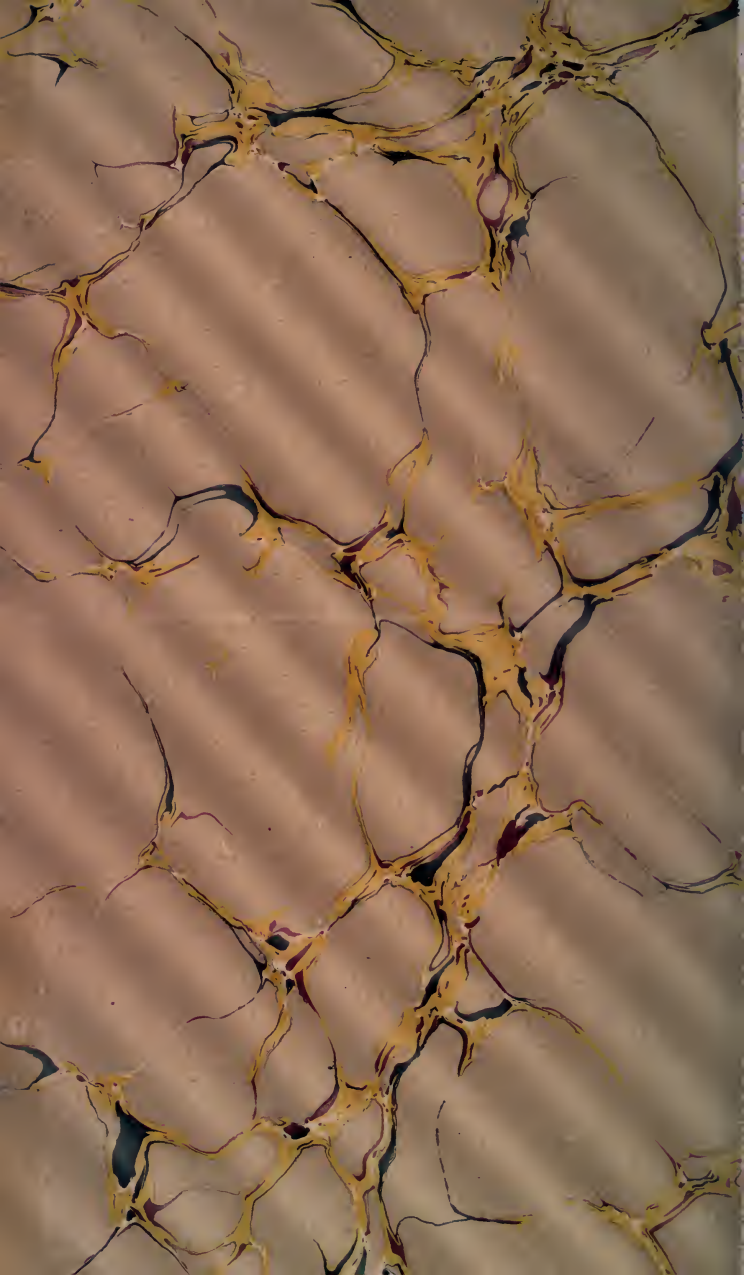
Après 1660.

Pages

Pierre Perrin 487
Monsieur de Bouillon 500
Gilles Boileau 504
Lignière 506
Jacques Cassagnes 508
Bonnecorse 509
René Le Pays 510
D'Aceilly 514
Edme Boursault 517
Gabriel Gilbert 520
Madame des Houlières 522
Maucroix 525
Monsieur de Coulanges 528
Le chevalier de Saint-Gilles 531
Le Père de Sanlecque 535
Etienne Pavillon 539
Mademoiselle de la Vigne 543
Régnier des Marais 547
Bernard de la Monnoye 550

BIBLIOGRAPHIE 557

Compiègne. — Imprimerie HENRY LEFEBVRE, rue de Solférino, 31.



PQ 1175 045
Olivier, Paul
Cent poètes lyriques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY